R5136 .264

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pratiquedesmalad02tauv

PRATIQUE
DES
MALADIES AIGUES
ET DE TOUTES CELLES QUI DEPENDENT DE LA FERMENTATION
DES LIQUEURS.

Par M. TAUVRY, *de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.*

TROISIÉME ÉDITION,

Revûë, corrigée & nouvellement augmentée sur les Memoires de l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS.

Chez LAURENT D'HOURY, au bas de la ruë de la Harpe, au Saint-Esprit devant la ruë saint Severin.

M. DCC. XIII.

Avec Approbations & Privilege du Roy

PRATIQUE
DES
MALADIES AIGUES
ET DE TOUTES CELLES QUI DEPENDENT
DE LA FERMENTATION
DES LIQUEURS.

Par M. TAUVRY, *de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.*

TROISIÉME ÉDITION,

Revûë, corrigée & nouvellement augmentée sur les Memoires de l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS.

Chez LAURENT D'HOURY, au bas de la ruë de la Harpe, au Saint-Esprit devant la ruë saint Severin.

M. DCC. XIII.

Avec Approbations & Privilege du Roy

TABLE
DES CHAPITRES
DU SECOND TOME.

CHAP. I. *DEs Fiévres continues*, pag. 1
Ch. II. *Des Synoques*, 8
Ch. III. *De la Synoque putride*, 34
Ch. IV. *Du Cauſus*, 43
Ch. V. *De la Quotidienne continue*, 64
Ch. VI. *De la fievre quarte continue*, 69
Ch. VII. *Des Fiévres irregulieres ou compoſées*, 73
Ch. VIII. *Des Fiévres ſymptômatiques*, 83
Ch. IX. *Des Fiévres lentes & hectiques*, 98
Ch. X. *Des Fiévres catharrales & des autres Fiévres ſymptomatiques*, 120
Ch. XI. *De la Fiévre de lait*, 136
Ch. XII. *Des principaux ſymptômes qui arrivent dans les Fiévres continues aiguës, & premierement des affections ſoporeuſes*, 138
Ch. XIII. *Des Affections convulſives*, 149

Ch. XIV. *De la Phrénesie & du delire*, 156
Ch. XV. *de l'Esquinancie*, 162
Ch. XVI. *De la Pleuresie & de la Peripneumonie*, 175
Ch. XVII. *Du Hoquet & du Vomissement ; de l'inflammation du ventricule & des intestins*, 194
Ch. XVIII. *Des Diarrhées & des Coliques*, 225
Ch. XIX. *De la suppression d'Urine*, 256
Ch. XX. *Contenant diverses observations sur les Fiévres continues, ardentes, symptomatiques, & autres*, 262, 263 *& suiv.*
Ch. XXI. *Des Fiévres malignes*, 292
Ch. XXII. *Du Bubon pestilentiel*, 341
Ch. XXIII. *Du Charbon*, 346
Ch. XXIV. *Des Parotides*, 352
Ch. XXV. *De la petite Verole & de la Rougeole*, 355
Ch. XXVI. *Des Taches pourprées*, 399
Ch. XXVII. *De la Fiévre de Hongrie*, 412
Ch. XXVIII. *Où l'on rapporte plusieurs Observations sur les Fiévres malignes*, 423

MATIERE des Additions distinguée par articles.

NOuvelle Dissertation sur la petite verole, 443
De l'origine & de l'étendue de ce mal, 443, 444, 445
Description des petites veroles, 446
Leur Etimologie, 447
De la disposition des humeurs dans cette maladie, 449
Des causes éloignées & occasionnelles de cette fermentation extraordinaire des humeurs, 452
De la force du levain de la même maladie, & de quelle façon elle se transmet, 458, 459, *& suiv.*
Raisons des symptômes qui paroissent dans la petite verole, lorsqu'elle pousse, 463, 464
Explication des symptômes qui surviennent quand les pustules percent, supurent & se dessechent; de ceux qui paroissent lorsqu'elles sortent lentement, ou qu'elles semblent rentrer; & de ceux qui sont particuliers aux femmes grosses affligées de ces maux, 475, 476, *& suiv.*
Du Prognostic des petites veroles, 485

De la cure des petites veroles par la saignée & les clysteres, par les émulsions, par les juleps, par les ptisannes, par les pomades, & par le petit lait, 489, 490, 491, *&c.*
Maniere de traiter les restes de la petite verole par les remedes pour les yeux, pour les oreilles, pour la carie des os, & par les remedes generaux, 502, 503, 504
De la rougeole & des pustules aqueuses, 506

Autres Additions nouvellles.

Des maladies aigues ordinaires aux petits Enfans, 509
Ces Maladies se reduisent à un même genre, 510
Du pouls & des urines particulieres aux petits Enfans. 512
Leurs causes les plus prochaines, 515
Leurs Causes éloignées 520
Des symptômes les plus communs aux petits enfans malades, 521
Origine des tranchées, du rachitis & des écrouelles, 522, 523
Cure de tous ces maux par les reme-

des qui detruiſent l'acide, & par ceux qui ſont les plus doux, ſimples ou compoſez, 524, 525, *&c.*
Preference des coquillages pour abſorber les acides, & de la rhubarbe pour purger, 535, 538 *&* 542
Des dents qui percent aux enfans & de ce qu'il faut obſerver pour remedier aux ſymptômes qui s'en produiſent, 551
Des aphtes des enfans, petits ulceres qui leur viennent dans la bouche; comme on les guérit, 552, 553
Ramolißans & mitigeans mêlez aux teſtacées ſont propres à temperer l'acidité des humeurs, 555, 556, *&c.*
Diverſes Obſervations ſur la Methode de traiter les maladies des enfans par les teſtacées, 562, 563, 564, *&c.*

PRATIQUE
POUR LES
MALADIES AIGUËS.

CHAPITRE I.

Des Fiévres continuës.

IL y a deux sortes de fiévres continuës : les unes sont sujettes aux redoublemens, les autres persistent dans le même degré. Celles-là ont des redoublemens ou tous les jours, ou de deux jours l'un, ou le quatriéme jour ; ou bien elles augmentent ou diminuent sans regle : & on les appelle à l'exemple des intermittentes, fiévres continuës, quotidiennes, tierces, quartes; ou fiévres déreglées continuës. Nous

Deux sortes de fiévres continuës.

allons commencer par celles qui n'ont point de redoublemens, parce qu'elles paroiſſent plus ſimples.

Caracteres de la fiévre Ephemere.

La fiévre éphémere eſt celle où l'on voit une chaleur douce & ſans acreté, étant également répanduë par tout le corps : ordinairement elle nous prend tout d'un coup ſans être précedée d'aucun dégoût, de friſſon, de laſſitude, ni de bâillemens ; & le plus ſouvent elle eſt immédiatement produite par quelque cauſe externe, comme par un exercice trop rude, par des agitations violentes, par l'ardeur du Soleil, ou par la débauche : le pouls y eſt plus vîte & plus fréquent que de coûtume : mais il eſt toûjours grand, égal & reglé. L'urine ſe change peu, la reſpiration y eſt accelerée : cependant quand cette fiévre vient après des jeûnes, des indigeſtions, par un grand froid, ou enfin par une grande crainte, le pouls devient plus languiſſant, & la reſpiration plus tardive : on n'y obſerve aucune inquiétude, ni même aucunes douleurs.

Cauſes externes

Cette fiévre a communément pour cauſes, ainſi que nous l'avons dit, la grande chaleur du Soleil, un travail exceſſif, des laſſitudes, de longues

veilles, les abſtinences, les études & les autres applications d'eſprit, la colere, les ſoins, la triſteſſe, l'yvrognerie, & pour la pire de toutes, l'indigeſtion des alimens ſolides ou liquides, ſoit qu'on en ait trop pris, ou qu'ils fuſſent de mauvaiſe qualité: par exemple, cette fiévre arrive ſouvent pour avoir trop bû de liqueurs, pour avoir trop mangé de fruits qui n'étoient pas meurs: elle vient auſſi quelquefois par des glandes qui croiſſant dans les aines, après de grandes fatigues, cauſent des douleurs qui excitent une fiévre paſſagere. Il eſt encore fort ordinaire qu'elle procéde d'une ſupreſſion de mois, d'une rétention d'excrémens groſſiers, ou d'une ſueur empêchée ſoit par une boiſſon froide, ſoit par le bain, ou par l'air froid. De plus il eſt certain qu'elle ſuit toûjours, ou du moins ſouvent, toutes ſortes de grandes douleurs, produites tant par des playes, que par des inflammations. Cette maladie eſt fréquente en Eté, & familiere dans les Pays chauds de l'Orient.

Par toutes ces cauſes il ſe fait des fermentations dans le ſang, qui quoique plus violentes que celles qui luy arrivent d'ordinaire, ne changent pas *Explication.*

néanmoins beaucoup sa tissure : car les mouvemens du corps, l'ardeur du Soleil, &c. n'introduisant rien d'étranger dans les humeurs, & ne rompant aucune fibre ne peuvent gueres causer qu'une médiocre augmentation de mouvement, ou une espece d'ébulition dans le sang, laquelle doit cesser en vingt-quatre heures, si le sang ne contient point de parties étérogénes ou de principes trop exaltés. Il est vray que les fiévres qui viennent par l'usage des fruits qui ne sont pas meurs, ou par l'yvrognerie, ou bien par le défaut de la transpiration peuvent durer plus long-tems, parce que toutes ces causes mêlent, ou retiennent quelques particules fermentatives dans la masse du sang. Si toutefois le malade est d'une bonne constitution, les principes qui composent ce fluide n'en sont qu'un peu plus émus ou débarrassés, & il se délivre aisément par quelques fermentations, des corpuscules nuisibles qui s'y sont mêlez : ce qui cause une fiévre éphémere d'un, ou de peu de jours. La legére irritation qui peut être causée par l'augmentation de l'effervescence du sang ne rend pas le pouls inégal, puisque ce nouveau degré d'é-

motion eſt également diſtribué dans toute cette humeur; mais avec cette égalité du pouls les principes étant un peu exaltez, l'urine en doit paroître en quelque façon changée.

Cette fiévre n'a pas coûtume de durer plus d'un jour : cependant pour en porter un jugement ſolide, il faut attendre que la journée ſoit paſſée : car quand elle continuë, il ſe fait une ſynoque ſimple, c'eſt-à-dire, une fiévre éphémere de pluſieurs jours, dans laquelle il y a du danger, principalement lorſqu'elle eſt accompagnée de bubons qui ſont de mauvais ſignes dans toutes les fiévres, excepté dans celles qui finiſſent en vingt-quatre heures, & qui ne ſont produites que par la violence de la douleur. Enfin celles qui ſuivent les indigeſtions alterent plûtôt les parties du ſang ; de ſorte que ces fiévres ſont plus aiſément ſuivies de ſynoques ou ſimples, ou putrides ; & comme ſouvent par la continuation de la fermentation les principes du ſang peuvent s'exalter & ſe décompoſer, il n'eſt pas étonnant que dans les corps cacochimes ces fiévres donnent naiſſance à d'autres maladies, particulierement quand elles ſont pré- *Progn. ſt. c.*

cedées de friſſons ou de tremblemens qui montrent la dépravation des humeurs.

Guériſon. Cette maladie demande d'être traitée d'une differente façon ſuivant la diverſité de ſes cauſes : ainſi celle qui vient par la colere, par l'ardeur du Soleil, ou par d'autres occaſions qui ne remuent & ne broüillent le ſang que pour peu d'heures, ſe guerit par le repos, & par une maniere de vivre rafraichiſſante & humectante ; & ſi l'on trouve que le deſordre ſoit grand ; on doit tranquiliſer l'eſprit, & en venir à la ſaignée & aux lavemens : mais quand elle procéde de quelque obſtacle ſurvenu à l'inſenſible tranſpiration à l'occaſion d'un air froid qui a ſuivi un violent exercice, ou une grande chaleur ; on doit s'attacher aux ſudorifiques principalement vers le déclin de la fiévre, afin que la matiere qui a été retenuë puiſſe être repouſſée au dehors. L'on ne doit pas pourtant ſe ſervir de ſudorifiques très-chauds & des plus violens, mais ſeulement de ceux qui peuvent agiter & diſſoudre doucement le ſang, comme de boüillons chauds, de vin ſubtil, de diaphoretique d'antimoine, ou bien d'eau de

ſcabieuſe, de geniévre, de chardon-benit, d'*almaria*, &c.

Si cette fiévre étoit produite par le travail & par le jeûne, il faudroit que le malade ſe tint en repos, & qu'il usât de bonne nourriture ; c'eſt-à-dire d'alimens ſucculens, de facile digeſtion, & qui engendrent peu d'excrémens.

Quand elle vient de triſteſſe, on doit réjoüir le malade & le divertir ; s'il eſt tombé dans cet état par un défaut de ſommeil, on tâchera de le lui procurer ; & ſi c'eſt par la force des douleurs, il ſera à propos de ſe ſervir d'anodins, de narcotiques, & quelquefois de ſaignées.

Toutefois ſi cette maladie ſe trouve dans un corps cacochime, on doit en venir à la purgation, principalement ſi l'on découvre qu'il y ait abondance de matiere dans les premieres voyes : car pour lors il faut ſuivre les indications que la Nature nous montre, ſoit par haut, ſoit par bas, de crainte que cette matiere ne paſſe dans le ſang. C'eſt par cette raiſon qu'aprés les débauches, les yvrogneries & les indigeſtions qui précedent ordinairement les fiévres dont nous parlons, l'on a coûtume de prévenir ces fâcheuſes ſui-

tes par des clysteres qu'on fait prendre promptement à la personne incommodée. L'on ordonne au malade un regime de vivre severe, & quelquefois les émetiques, ou les purgatifs, suivant que la matiere est contenuë dans le ventricule, ou qu'elle a déja passé dans les boyaux : mais sur tout on ne donnera ces sortes de remedes que sur la fin des vingt-quatre heures, parce que souvent elle finit d'elle-même ; on peut cependant donner quelques lavemens ; & s'il y avoit grande inclination pour purger, on pourroit le faire d'abord avec la casse & le catholicon, après avoir prescrit une saignée, ayant soin d'interdire le vin : l'on y pourra aussi employer utilement les frictions, les onctions, le bain ou la vapeur seule du bain pour relâcher & humecter le corps, & pour provoquer les sueurs.

CHAPITRE II.

Des Synoques.

LOrsque la fiévre éphemere persiste au de-là des vingt-quatre heures, elle devient synoque, n'ayant ni in-

termiſſion, ni remiſſion, ni redoublement, juſqu'à ce qu'elle ſoit tout-à-fait terminée : cependant le malade eſt quelquefois plus mal dans les jours impairs : mais comme l'augmentation non plus que la diminution de la maladie ne vient pas tout d'un coup, les Medecins n'ont pas coutume de leur donner le nom de redoublement, ou de remiſſion. Cette fiévre a preſque les mêmes cauſes que la fiévre éphemere, mais elles ſont un peu plus violentes : la peau eſt molle & chaude, & l'on n'y ſent rien d'acre & de brûlant, au contraire elle eſt un peu humide, le malade a des douleurs & des peſanteurs de tête, ſa face eſt rouge, & quelquefois il eſt endormi : on voit un mouvement ſenſible dans les arteres des temples, les veines des yeux ſont gonflées, on ſent dans les bras & dans les jambes une laſſitude qui fatigue : ainſi il faut conſiderer cette fiévre comme une éphemere excitée par des impreſſions plus fortes qui produiſant une plus grande fermentation dans le ſang, ou qui rencontrant des humeurs plus propres à fermenter, y cauſent des alterations plus conſiderables : c'eſt pourquoy après les laſſitudes dou-

Caractere des Synoques.

loureuſes & les dégoûs dans un corps bouffi & groſſier, les fiévres éphemeres ſont capables de les faire naître, parce qu'en exaltant les principes de la maſſe du ſang, elles donnent lieu à des fermentations étrangeres.

L'on a coûtume de diviſer les fiévres ſynoques en trois : mais cette diviſion ne s'accorde pas avec l'experience, car celle qui ſemble diminuer toûjours depuis ſon commencement, ne peut étre qu'une fiévre éphemere qui a paſſé imperceptiblement du moment de ſa naiſſance à celui de ſa plus grande augmentation, & de-là à ſon déclin, puiſque toutes les fermentations ne viennent pas tout d'un coup à leur plus haut période, mais elles doivent toûjours s'augmenter ſucceſſivement, quoiqu'elles le faſſent quelquefois d'une extréme vîteſſe; de ſorte que ces fiévres ayant réellement paſſé le commencement, l'augmentation, la vigueur, & l'état de diminution en vingt-quatre heures, elles doivent être de veritables éphemeres.

Cauſes exterieures. L'on compte deux autres eſpeces de ſynoques qui ne me paroiſſent pas mieux fondées que la premiere; car celle qui va, dit-on, toûjours en aug-

mentant, doit avoir un état de vigueur ou de consistence, & diminuer par degrez comme toutes les autres maladies; quoique le changement d'état soit très peu sensible. Celle qu'on croit uniforme, & celle qu'on dit marcher d'un pas égal depuis sa naissance jusqu'à son extinction, ne laisse pas que d'avoir de même un commencement, une augmentation & une fin.

Il faut donc avoüer qu'il y a quelques-unes de ces fiévres qui s'allument presque d'abord par l'exaltation des principes propres à fermenter; & parce qu'ils sont en une très-grande quantité le Medecin ne voit la maladie qu'en sa vigueur qui dure long-tems. Il y en a une autre qui s'engendre par une grande abondance de levains; mais comme ils sont envelopez dans des matieres embaraſſantes qui les empêchent d'agir, ils ne se développent que peu-à-peu, de maniere que la fiévre paroît de jour en jour s'augmenter pendant un tems considerable.

Explication.

Toutes ces fiévres viennent sans une grande alteration des parties du sang: elles continuent souvent jusqu'au quatre & au sept; mais lorsqu'elles passent ces tems-là, elles rendent la

masse du sang plus acre par la désunion de ses principes & par la dissipation de ses particules spiritueuses : c'est de-là que viennent les fiévres putrides, les fiévres ardentes,&c. Elles finissent ordinairement par la sueur, ou par un saignement de nez. Les jeunes gens, & les personnes sanguines en sont souvent attaqués à l'entrée du printems.

Prognostics. Celle qui paroît diminuer dés son commencement doit être comptée pour une éphemere des plus legeres, comme nous avons déja dit. Celle qui semble venir tout d'un coup dans la vigueur & qui s'y maintient, est un peu plus perilleuse ; quoi qu'elle le soit moins que celle qui paroît tous les jours s'augmenter : car souvent ces deux dernieres donnent lieu aux fiévres ardentes ou putrides par l'exaltation des humeurs. C'est ici qu'on pourroit répéter la plus grande partie des choses que nous avons dites en parlant des Crises & des Prognostics : car ces sortes de fiévres ont toûjours des changemens remarquables soit critiques, soit symptomatiques:& outre les évacuations, il se fait quelquefois des dépôts sur des parties nobles ; mais

entre tous les accidens qui arrivent, le plus notable ſans doute eſt la fluxion qui précede la mort dans pluſieurs fiévres. C'eſt une eſpece de cathare, ou de cours d'humeurs qui deſcend de la tête par les jugulaires, & qui en peu de tems tuë un malade, parce que ce torrent ſe précipite avec le ſang dans les parties qui ſervent à la reſpiration, & particulierement dans le poumon; & comme ceux qui meurent dans ce ſymptome ont apparemment quelques polypes qui ſe détachent par la rapidité de ces humeurs mêlées au ſang, Kerkrin a penſé que les polypes qu'on trouvoit quelquefois dans leurs vaiſſeaux aprés leur mort, naiſſoient comme en un moment par l'affluence de ces matieres, ce qui néanmoins paroîtra très-déraiſonnable, ſi l'on fait reflexion à la nature du polype, qui eſt une chair graiſſeuſe, ferme & compacte qui a des attaches avec le cœur, & avec les plus gros vaiſſeaux. De plus il ne faut pas s'étonner ſi ces fluxions arrivent ordinairement dans de telles fiévres à ceux qui ont des polypes; car la maſſe du ſang qui eſt diſpoſée à la coagulation s'arrête facilement en certaines parties qui ſont ca-

pables de la retenir, & quand elle se fait jour par son propre poids & par la fermentation, elle doit causer beaucoup de fracas; & même quand il n'y auroit point de polypes, elle pourroit séjourner dans les vaisseaux capillaires du poumon, & y former un obstacle à la circulation.

Je suis fort étonné de ce que Morton avance, que toutes les fiévres synoques sont malignes, & beaucoup plus dangereuses que toutes les autres fiévres continuës qui ont quelque rémission, fondé sur son principe que leur venin est plus fort, ou égal à la force des esprits animaux; tellement que suivant cet Auteur, ces fiévres ne peuvent se guerir qu'en changeant de nature, c'est-à-dire, en devenant susceptibles de relâchement, ou d'intermission: mais comme ce système qu'il ne propose que pour donner lieu à l'usage de son antidote, qui est le quinquina, n'est point confirmé par l'experience, je croi qu'il est inutile d'apporter des raisons pour le combatre; j'ajoûterai seulement que la viteſſe du pouls, la chaleur de la peau, les inquiétudes, &c. marquent bien que les esprits ne sont pas mortifiez & abatus, comme il le prétend.

Les diverſes indications qu'on doit avoir pour traiter cette maladie, ſe doivent tirer de ſes differentes cauſes, à peu près comme dans la fiévre éphemere; cependant comme elle demande des remedes un peu plus puiſſans, il faut décrire la maniere de la guerir méthodiquement. *Gueriſon.*

On ſongera d'abord à diminuer la fermentation du ſang; de crainte que quelques vaiſſeaux ne ſe rompent, ou qu'il ne ſe faſſe des dépôts dans quelques parties internes.

Secondement, s'il y a quelque matiere éterogêne contenuë dans les premieres voyes, ou ſi la fermentation du ſang y en jette peu-à-peu, il faut doucement l'évacuer, ſoit avec des lavemens, ſoit avec de petits purgatifs, qui ne doivent pas pourtant avoir icy beaucoup de lieu, ſi ce n'eſt ſur la fin de la maladie, à moins que cette fiévre n'ait été précedée par une indigeſtion, par un long uſage de fuits cruds, par l'yvrognerie, ou qu'enfin par quelque cauſe que ce puiſſe être, il ſe ſoit amaſſé des humeurs étrangeres corrompuës ou fermentatives dans l'eſtomac; vû qu'alors il faut d'abord donner un émétique qui les faſſe ſortir par

la voye la plus courte & la plus facile.

L'on voit par-là combien il eſt néceſſaire de conſiderer les choſes qui ont précedé cette maladie, ſi on la veut arrêter ; & comme dit Hippocrate dans ſes Epidémies, l'on doit rechercher avec ſoin quelle a été la premiere occaſion de tout le deſordre, ce que l'on trouvera encore plus conſtant ſi l'on ſe donne la peine de lire quelques Obſervations ſur ces eſpeces de maladies. Il me ſouvient d'en avoir lû une rapportée pas *Zachius*, d'un enfant qui aprés avoir eu le filet coupé, n'ayant pas été tenu dans une ſituation commode à laiſſer ſortir le ſang de ſa bouche, en avala une grande quantité, & fut pris d'une fiévre continuë accompagnée de cruels accidens: toutefois il fut gueri par le ſeul uſage des lavemens & de l'huile d'amandes douces, ce qui lui fit rendre par en haut, & par en bas pluſieurs grumeaux de ſang.

Obſervation.

Quand au contraire ce mal dépend du défaut de l'inſenſible tranſpiration, comme pour être tombé, ou s'être baigné dans l'eau froide aprés un grand mouvement, ainſi que Fabrice Hildanus en rapporte pluſieurs exemples,

cent. 1. ob. 95. On doit se servir de médicamens qui fassent aisément transpirer, ne négligeant pas néanmoins les saignées, ni les autres remedes. *Erreur de Galien.*

Le régime de vivre doit être rafraichissant & humectant, sans faire user au malade d'alimens solides; l'on doit même éviter ceux qui nourrissent beaucoup, parce qu'ils excitent toûjours quelques fermentations qui augmentent celles qui sont déja trop fortes dans le sang : ce n'est pas qu'il faille imiter Galien, qui donnoit à ses malades de l'eau pure, jusqu'à ce qu'ils devinssent pâles & tremblans; car quoique l'eau simple soit fort profitable à ceux qui sont jeunes & vigoureux, cependant étant prise jusqu'à cet excés elle peut ruiner un estomac, & détruire le *tonus* ou ressort de ses fibres : Elle ne dissout que quelques parties salines du sang, & en coagule les parties sulphurées & huileuses, en sorte que cette humeur ne retient plus sa consistance ordinaire, ses principes ne sont plus mêlez ensemble dans une si juste proportion; en un mot la cachexie, l'hydropisie ou d'autres maladies chroniques, sont des suites assez fréquentes d'un rafraichissement extraordinaire. *Autres observations.*

Il n'eſt pas beſoin de rapporter icy ce que les Synoques ont de commun avec toutes les fiévres en general, en ayant traité ailleurs ; par exemple, que le malade demeure en repos, qu'il parle le moins qu'il ſera poſſible, qu'il ne ſoit point expoſé à une lumiere trop vive, &c. parce que toutes ce choſes remuent les eſprits, & augmentent les fermentations.

Je ne croy pas non plus qu'il ſoit à propos de compoſer des ptiſanes avec quantité de ſortes de plantes ; car les ſucs de ces vegetaux qu'on mêle à l'eau ſimple, ſont capables, en paſſant dans le ſang, d'entretenir long-temps cette humeur dans ſes fermentations fébriles, ſur tout lors que les herbes ſont encore vertes, & que leurs ſucs n'ont point été purifiez par une eſpece de fermentation dans les fibres qui les contenoient, ou bien lorſqu'on met boüillir dans ces boiſſons des graines qui retiennent toûjours les principales parties fermentatives de leur plante. J'ajoûte qu'on fait encore plus mal d'y mêler les incraſſans, comme la ſemence de lin, la racine de guimauve, &c. qui outre les fermentations qu'elles peuvent exciter, communiquent

à la boiſſon des parties gluantes qui rendant le ſang plus épais en empêchent la dépuration. Mais entre les choſes qui peuvent être miſes dans l'eau des ptiſanes, l'on doit particulierement choiſir quelques ſels mixtes, tels que le nitre purifié, le nitre antimonié, le tartre ſoluble, & d'autres ſels de même nature qui ont la vertu de rendre l'eau plus facile à paſſer, de fortifier les fibres de l'eſtomac, de diſſoudre les parties gluantes qu'ils rencontrent, & de dompter ou de corriger les parties volatiles trop exaltées; cela fait que la ſoif s'appaiſe plus aiſément, que la chaleur & l'ardeur qui ſont répanduës par tout le corps, ſe moderent & s'adouciſſent. *Prenez, par exemple, trois livres d'eau de fontaine, un gros de nitre antimonié, & un peu de regliſſe*; battez le tout enſemble, & que le malade s'en ſerve comme de ptiſane pour en boire autant qu'il voudra.

Lorſque la ſoif eſt violente, & qu'on craint la trop grande fermentation des liqueurs, il faudra par le moyen de quelques acides corriger les ſels acres volatils; on les mêle, par exemple, dans l'eau ſimple juſqu'à une agréa-

ble acidité : il eſt indifferent qu'on tire ces acides des végetaux ou des mineraux; il ſemble pourtant que dans les fiévres qui n'ont rien de malin, ceux des végetaux ſont plus convenables pour des raiſons que nous dirõs dans la ſuite.

Le malade étant reduit à la ptiſane & aux boüillons, prendra ſouvent des lavemens, ſoit qu'on les faſſe avec la décoction de chicorée & de laitue, ſoit qu'on y employe d'autres herbes rafraichiſſantes, & qu'on y mêle du miel, ou qu'on n'y en mêle point; entre les miels qu'on peut ajoûter, l'on doit préferer le miel violat, ou d'autres miels rafraichiſſans, quoique ces ſortes de choſes ne ſoient pas d'une grande conſéquence.

Lorſqu'on en vient à la ſaignée, on doit avoir beaucoup d'égard à l'âge & à la ſaiſon; ainſi dans les vieillards, & vers l'Automne il ne ſera pas néceſſaire de la faire ſi copieuſe, & jamais il ne la faut porter dans ces regions Septentrionales juſqu'à la défaillance & à la ſyncope, comme faiſoit Galien; à moins que ce ne ſoit dans des ſujets qui y tombent auſſi-tôt qu'on leur ouvre la veine : l'on ne ſaignera donc que ſuivant qu'on croira ne s'en pou-

voir diſpenſer pour temperer la trop grande fermentation du ſang; & encore doit-on bien prendre garde que le malade n'ait pris peu de tems auparavant aucune nourriture; l'on peut réiterer cette operation tout autant de fois qu'on voit que la fermentation du ſang s'allume trop, & qu'on appréhende quelque dépoſt dans les parties interieures, ou des ruptures de vaiſſeaux, de ſorte qu'on eſt preſque toûjours obligé de recourir à la ſaignée, & même pluſieurs fois dans cette maladie, afin d'empêcher, de prévenir, ou de diminuer le délire, la difficulté de reſpirer, & pluſieurs autres accidens.

Le choix des veines eſt tout-à-fait inutile, à raiſon de la fiévre; mais les circonſtances nous obligent quelquefois de choiſir plûtôt certains vaiſſeaux que d'autres; ainſi l'on ſaigne au pied dans le délire, & lorſque les mois ſont ſupprimez, ou qu'ils coulent peu; au contraire l'on ſaigne du bras dans les maux de poitrine: nous juſtifierons cette pratique commune par pluſieurs conſiderations, en parlant des ſymptomes.

Quoique les ſaignées qu'on fait juſ-

qu'à perte de connoiſſance, ſoient ſouvent ſuivies de vomiſſemens, ou de déjections bilieuſes, toutefois il eſt de la prudence de ne les jamais preſcrire, puiſqu'on a vû par pluſieurs experiences, qu'au lieu d'une foibleſſe, le malade expiroit: l'on peut même dire que ces ſortes d'évacuations ne ſont point utiles, & qu'elles apportent de très fâcheux accidens, comme nous dirons au ſujet des ſyncopes.

Si la fiévre vient de quelque matiere contenuë dans le ventricule, l'on ſe ſervira immédiatement après la ſaignée, de vomitifs legers; & l'on s'aſſure de l'exiſtence d'un levain morbifique par la recherche des cauſes exterieures qui l'ont pû produire, par l'amertume de bouche; par la couleur blanchâtre de la langue, par les envies de vomir, & par une élevation du ventre ſans douleur. Quand on en ſera certain on fera prendre au malade quelques grains de tartre émétique dans un boüillon pour éteindre la fiévre, en évacuant la matiere qui l'entretient: on donnera ce reméde dans le commencement de la maladie, & avant que la fiévre ſoit fort allumée.

Pour la même raiſon, ſi l'on con-

noît par les cauſes externes, par de petites diſpoſitions à la diarrhée, par un gonflement indolent de l'abdomen, par des bruits dans le ventre, ou par d'autres ſignes, qu'il y a beaucoup d'humeurs viſqueuſes amaſſées dans les boyaux, l'on pourra ſe ſervir des purgatifs, pourvû que ce ſoit de ceux qui ſont capables de diminuer plûtôt que d'augmenter la fermentation du ſang; tels ſont le ſel végetal & le ſel policreſte, le petit lait, la moëlle de caſſe, les tamarins, le ſirop de pommes compoſé, &c. ou bien *prenez deux gros de ſené, & la moitié d'un citron coupé par morceaux, avec une once de manne, verſez deſſus un demi-ſeptier d'eau boüillante, fermez le vaiſſeau, entretenez doucement la chaleur & paſſez le tout; autrement prenez une livre de petit lait, faites boüillir dedans une once de tamarins & deux onces de manne, paſſez la compoſition par un linge, & en faites deux potions pour les prendre à une heure d'intervalle l'une de l'autre* : mais comme ces ſortes de remedes contiennent beaucoup d'acides, il eſt bon d'être fort retenu dans leur adminiſtration : Enfin ſi la fermentation n'étoit point trop

grande, l'on pourroit ordonner une infusion de sené avec le sel végetal & la manne.

Lorsqu'on a nettoyé les premieres voies, il sera libre pour diminuer la fermentation, de se servir des Précipitans, comme d'yeux d'écrevice, de diaphoretique mineral, d'antihectique de Poterius, de son stomachique, de bezoard mineral, de sel de tartre, de tartre folié, & d'autres alkalis fixes.

Doute. Quelqu'un s'étonnera peut-être de ce que les alkalis fixes, & les aigres, corrigent quasi également les sels volatils acres, & de ce qu'ils ralentissent les fermentations; cependant l'experience confirme cette verité. Je croy que les uns & les autres peuvent ôter la *Solution* proportion qui se trouve entre les sels qui sont dans le sang: & comme il faut un certain rapport entre les principes des liqueurs pour y exciter une fermentation, ainsi qu'on le voit en mêlant l'esprit de vin avec l'esprit de nitre; il s'ensuit que ces deux especes de sels sont capables de dégager le sang de cette qualité fermentative en diminuant & changeant ce rapport; car il *Action des acides.* y a toute apparence que les acides corrigent les sels alkalis volatils, en les fixant

fixant & faisant avec eux une espece de sel ammoniac, parce qu'ils en rapprochent & coagulent les parties huileuses qui sont trop exaltées; ces sortes de remedes agissant promptement, mais n'aidant que bien peu à l'évacuation des matieres hétérogênes: & au contraire les alkalis fixes dissoudent les parties terrestres & sulphurées, ce qui fait qu'ils se mêlent davantage aux alkalis volatils acres, & que les acides volatils qui fermentent avec eux, s'y absorbent, & s'y joignent plus facilement: il arrive même qu'ils s'unissent mieux à la portion sereuse, parce que les souphres qui les enveloppoient sont plus écartez; ainsi cette matiere corrompuë sortira plus aisément par la voye des sueurs, ou des urines. S'il y a donc peu de levains acres dans le sang, & que l'on craigne quelque desordre de leur grand mouvement, l'on employera plûtôt les acides: mais lorsqu'on soupçonne que la matiere hétérogêne abonde dans cette humeur sans y être en un mouvement fort rapide, on se servira plus seurement des précipitans & des alkalis fixes: l'on peut distinguer l'un de ces

Action des alkalis.

états d'avec l'autre, par les causes qui ont précedé la maladie, par la maniere dont la fiévre se développe, par les accidens qui accompagnent les impuretez des premieres voyes ; & enfin par la constitution du malade.

Formule. Lorsqu'on se sert des acides, on peut verser du sirop de limons, de verjus, ou d'épine-vinette dans l'eau de pourpier, ou dans l'eau de plantain, ou de chicorée, une once de celuy qu'on voudra de ces sirops sur quatre onces de quelqu'une de ces eaux ; l'on ne feroit point mal aussi de mêler les racines d'oseille dans la ptisanne, & d'y jetter quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié.

Potions. Lorsqu'au contraire, les précipitans ont lieu, il sera bon de préparer les potions avec les eaux de menthe & de chardon benit, où l'on dissout le diaphoretique mineral les yeux d'écrévices, & quelque peu de sel de tartre, avec le sirop de coquelico, ou d'œillets.

Quand on trouve que la fermentation du sang est languissante, comme il arrive souvent aux vieillards & aux enfans, ou bien à des malades qu'on aura trop saignez, de sorte que la sé-

paration des parties hétérogênes ne se peut pas faire ; ou que selon *Sydenham*, le sang n'a pas la force de pousser entierement son écume au dehors, on doit pour lors donner quelques cordiaux, pourvû que les premieres voyes ayent été vuidées par quelque émetique, ou que l'on soit assuré par d'autres signes qu'il n'y a pas beaucoup de matieres étrangeres ; & il ne faudra pas se contenter de simples eaux de chardon benit, d'ulmaria, de scabieuse; mais on y doit dissoudre la poudre de vipere, l'électuaire de Ovo, & même un peu de thériaque ou de diascordium de *Fracastor* ; ayant la précaution de joindre ces sortes de remedes avec des narcotiques, afin qu'ils empêchent les tumultes & les grandes commotions des humeurs ; c'est par cette raison qu'aprés l'operation d'un vomitif, l'on peut prescrire une potion cordiale & narcotique. Par exemple : *Prenez cinq onces d'eau de coquelico, un scrupule de poudre de vipere, demi gros de diascordium, six gros de sirop de diacode* ; dont on fera une potion qu'on donnera en une, ou en deux fois, suivant l'abatement du malade : cependant l'on doit prendre

garde de mêler les narcotiques aux cordiaux, si l'on voit quelque pente à l'assoupissement, ou qu'on se trouve dans le commencement d'une fluxion de poitrine.

Précaution. Quelques indications qui paroissent pour la saignée, quand la fermentation naturelle du sang est languissante, on ne doit point faire cette operation, & si on la pratique on doit tirer très peu de sang, & attendre qu'on ait rallumé cette fermentation avec les cordiaux; observant toutefois qu'il y ait un intervale considerable entre la fin de l'operation du cordial, & l'ouverture de la veine, sans cela l'on supprime d'abord les fermentations qu'on a excitées, l'on fatigue un malade par des efforts inutiles, & l'on empêche souvent les sueurs ou les autres évacuations, qui emportant beaucoup des impuretez du sang, soulageroient le malade.

Usage des lavemens. Je ne comprends pas la raison de la méthode de *Sydenham*, qui pour attendre la coction de la matiere fébrifique, ne veut point qu'on donne de lavemens dans les fiévres continuës, lorsque la fermentation du sang languit: car, dit-il, *comme la coction n'est*

que la ſeparation de l'humeur qui fait la maladie, l'on doit laiſſer continuer l'efferveſcence du ſang, pendant que les malades la peuvent ſupporter; or ſi vous vous ſerviez de lavemens dans ce tems-là, cela ne ſeroit pas moins ridicule que ſi quelqu'un laiſſoit un grand ſoupirail à la biere qui fermente; car la nature ne pourroit pas joindre ſes forces pour travailler à la ſéparation de la matiere morbifique, principalement ſi l'on faiſoit prendre les lavemens vers la fin de la maladie. L'on voit par ces paroles que *Sydenham* blâme l'uſage des lavemens dans les fiévres continuës, parce qu'il prétend qu'ils ouvrent une eſpece de ſoupirail à la maſſe du ſang qui fermente: Mais en bonne foy peut-on penſer que la maſſe du ſang ait une aſſez grande communication avec les gros boyaux pour laiſſer échaper par la cavité de ces conduits vuides les particules ſpiritueuſes qui mettent le ſang en action; & en pourroit-il plus ſortir par ces endroits, que par les autres parties de nôtre corps? Quelqu'un dira peut-être que les lavemens rafaichiſſant les boyaux, le foye & les autres viſceres, temperent au moins pour un moment

l'ardeur du sang : mais nous ne nous arrêterons point à cette raison, si nous faisons reflexion qu'on donne les lavemens chauds ; & que si le fumier contenu dans les boyaux, peut aider en quelque maniere à faire fermenter le sang, ce ne peut être qu'en communiquant des parties hétérogênes à cette humeur, ce que l'on doit sur tout éviter, puisqu'il est tout-à-fait ridicule de fournir une matiere étrangere & morbifique dans le sang, afin que la séparation de la même matiere qui s'en fera dans la suite soit plus abondante. Je dis qu'on doit beaucoup attendre de l'usage des lavemens, vers la fin de la maladie, parce que la matiere qui se sépare déja, trouve les chemins plus ouverts par le rélâchement des fibres, & par les efforts que la matiere a faits, pour sortir.

Autre erreur de Sydenham

Je ne sçay en vûe de quel principe ce même Auteur se sert du sirop de citron, & d'autres acides qu'on doit sans doute mettre au nombre des rafraichissans, pour aider, dit-il néanmoins, la fermentation du sang ; puisque dans ce tems-là il blâme l'usage de tous les remedes qui rafraichissent: cependant toutes ses formules sont

quelques précipitans avec des acides dans des eaux distilées ; ce qui ne me paroît nullement s'accorder avec les indications qu'il a prises. Car quoiqu'il soit vray que les acides, lorsqu'ils sont mêlez à une grande quantité de souphres volatils, puissent dissoudre le sang, & y exciter de grandes commotions, l'on peut dire que ce fameux Praticien ne mêlant rien de volatil & de sulphureux dans ses potions, elles ne peuvent que rendre les fermentations du sang encore plus foibles: De plus les acides font avec leurs précipitans, des corps salins qui ne peuvent pas avoir grande vertu pour exciter les levains de la masse du sang, & qui même à cause des parties terrestres où ils sont enveloppez, ne passent pas quelquefois les premieres voyes.

Lorsque la fermentation du sang est considerablement diminuée, il en faut venir d'abord aux purgatifs, afin que la matiere hétérogêne qui a été separée de cette liqueur, & qui reste encore en partie dans les tuyaux excrétoires, soit tout-à-fait évacuée; sans cela elle deviendroit la source de plusieurs autres maladies : car quoiqu'elle ait été

filtrée, dégagée, adoucie, ou si vous voulez cuite par la Nature, elle retient cependant toûjours quelque chose de sa premiere acreté; ainsi lorsqu'en demeurant en quelque lieu, ses principes viennent à se développer, elle contracte bien-tôt une qualité aussi vicieuse que la premiere. C'est peut-être par cette raison que ceux qu'on ne purge pas aprés une crise, ont coûtume de retomber, principalement après les fiévres d'automne, ou d'hyver, dont la matiere étant plus grossiere, céde moins à l'impulsion que le bouillonnement du sang fait pour la chasser, & séjourne en d'autant plus grande quantité qu'elle ne trouve pas les chemins de la transpiration ouverts. Il y a donc plus de danger de differer la purgation dans ces sortes de saisons; ainsi on la doit ordonner dés que la fiévre commence à se ralentir; au contraire dans les fiévres d'été, & du printems, l'on peut attendre qu'elles ayent entierement cessé, parce qu'alors on risque moins de tarder; & cette regle doit s'étendre dans toutes les fiévres continuës. Quand on voudra purger, l'on pourra faire infuser deux gros de sené, & un scrupule de sel de tartre

Tems des purgatifs determiné par les saisons.

dans six onces d'eau de chicorée, avec une once de manne ; & après avoir passé cette composition on y versera une once de sirop de fleurs de pescher, l'on y ajoûtera quelques électuaires purgatifs, si le sujet se trouve difficile à purger.

Ensuite l'on conduira le malade peu à peu aux alimens solides & aux exercices accoûtumez, en lui faisant prendre d'abord de petites soupes, avant que d'en venir aux jaunes d'œufs, & aux chairs les plus délicates & les plus faciles à cuire. Il faut lui donner de tems en tems quelques lavemens, s'il a le ventre resserré. Il usera de vin trempé, & le levain de l'estomac s'accoûtumera ainsi insensiblement à digerer des nourritures solides, pendant que toutes les parties se fortifieront pour s'exercer dans leurs mouvemens ordinaires. *Regime des convalescens.*

Les vieillards, les enfans, ceux qu'on a beaucoup saignés, & dont le sang a été fort dissout, & rendu presque tout sereux par la dissipation des parties balsamiques, ont quelquefois les jambes enflées, ou bien ils sentent une foiblesse universelle accompagnée d'une toux. Pour remedier à ces dé-

ſordres, ils doivent prendre des alimens un peu plus chauds, mais en petite quantité; l'on mêlera dans leurs bouillons un peu de canelle, ils prendront quelques cuillerées de vin d'Eſpagne, ou de l'hipocras, & des roties au vin: enfin ils ſe trouveront bien de mêler quelques aromats dans leurs alimens, ou dans leur boiſſon, & de réiterer plus ſouvent les purgations douces.

CHAPITRE III.

De la Synoque putride.

QUand par la fermentation du ſang les principes qui le compoſoient ſe ſéparent les uns des autres, il perd ſa douceur & ſa fluidité naturelles, il acquiert une chaleur plus acre, le pouls n'eſt pas ſeulement élevé & fréquent, il eſt encore inégal, l'urine devient épaiſſe, rouge, ſans ſédiment, la gorge s'enfle ſouvent & s'enflamme, ce qui cauſe une douleur au fond du goſier: l'appetit ſe détruit tout-à-fait, & pour lors cette fiévre eſt appellée ſynoque putride. Elle vient dans les corps

Caractéres.

mal constituez par la continuation de la précedente, je veux dire de la synoque simple, ou de la fiévre éphemere ; ou immédiatement par un mauvais régime plus déſordonné que celui qui est capable de produire la synoque simple ou l'éphemere ; car ſi les parties du ſang ne gardent pas entr'elles la proportion & le mélange que demande leur état ordinaire, les corpuſcules les plus irréguliers qui s'échappent par la force de la fermentation, doivent faire ſentir à la main qu'on applique ſur la peau une chaleur plus rude & plus acre ; la maſſe du ſang dont les parties ne ſont plus ſi bien liées, ſont pouſſées d'un mouvement déreglé capable de les faire croupir en certains lieux, & la ſalive qui eſt chargée de ſels très acrimonieux, déchire la tunique de la langue, la deſſéche, & met l'inflammation dans les membranes du goſier, d'autant plus que le malade étant obligé de reſpirer ſouvent, doit avoir la bouche ſéche par l'action de l'air ſur ces mêmes parties. Cette même ſalive chargée de particules étrangeres empêche l'action du levain ſtomacal, & cauſe une ſoif fatiguante ; & l'urine comme les autres

Cauſes externes.

Explication.

liqueurs qui se séparent du sang, se trouvant impregnée de beaucoup de sels doit être fort rouge pour les raisons que nous avons dites, sans néanmoins avoir de sédiment.

Prognostic. Cette fiévre est plus dangereuse que les autres fiévres continuës que nous avons décrites, elle tuë quelquefois avant le septiéme jour ; & d'autrefois elle ne finit pas dans le quatorziéme. Celle qui semble toûjours s'augmenter, c'est-à-dire, dont le tems d'augmentation est fort long, est la plus affligeante & la plus dangereuse.

Ce sont encore de très-mauvais signes que d'avoir des urines quasi noirâtres, la langue brûlée, ou des especes de taches en differentes parties du corps, parce qu'on ne peut attribuer cela qu'à un amas notable d'aigres vitrioliques.

Les mouvemens convulsifs sont encore très-dangereux, parce qu'ils montrent que les matieres acres qui causent cette maladie passent dans le genre nerveux. Par la même raison le tremblement des tendons du carpe, les larmes involontaires, les yeux contournez ou ceux qui ne peuvent souffrir la lumiere, les tensions douloureu-

ſes du ventre, les urines cruës & aqueuſes, l'aſſoupiſſement & la peſanteur de tête, la difficulté de reſpirer, la foibleſſe, &c. ne prognoſtiquent rien que de ſiniſtre. Il ſeroit fort inutile d'en rapporter les raiſons, nous les avons dites, en traitant des prognoſtics en general; & il nous faudroit repeter ici tout ce qu'on a dit en parlant des marques des fermentations qui ſurvienent dans les maladies aiguës: nous ajoûterons ſeulement que ces fiévres ſe terminent ſouvent par des ſueurs, & par des hémorragies critiques qui arrivent ſur la fin des jours impairs, ce qui montre que quoique ces fiévres paroiſſent ſans redoublement, cependant elles ne ſont pas très éloignées de la nature des périodiques.

Les indications qu'on doit avoir pour guerir cette maladie ne ſont pas differentes de celles qu'on prend pour la ſynoque ſimple. On doit cependant ſonger davantage aux ſymptomes, & ſur tout à la conſervation des forces, ſans toutefois nourrir davantage le malade; mais l'on ſera plus circonſpect ſur les ſaignées, ne les ordonnant jamais ni ſi grandes, ni fréquentes; il faudra même ſe donner de garde *Gueriſon.*

d'en preſcrire ſi cette fiévre eſt l'effet d'un épuiſement, du travail, des débauches de femmes, des jeûnes, &c. au contraire l'on doit pourlors avec les choſes qui humectent, en mêler d'autres qui fortifient ; & dans la ſuite les cordiaux ſont d'un grand ſecours.

Le régime doit être rafraichiſſant & humectant, à moins qu'il n'y ait quelques ſignes de malignité, ou une extrême diminution de forces qui nous oblige de le changer en une maniere de vivre plus ſubtile, plus fortifiante, & plus échaufante. Les clyſteres ſeront beaucoup recommandez, interdiſant la ſaignée lorſqu'il y a de la corruption, ou que les forces ſont abatuës: mais ſi le pouls eſt grand & fréquent, on peut ſaigner autant de fois qu'on le juge néceſſaire pour apaiſer la fermentation du ſang; ſi l'on ne trouve point de tenſion douloureuſe dans le ventre, & que cependant il paroiſſe rempli, l'on fera prendre dans le commencement de la maladie quelque émetique immédiatement après la ſaignée; & ſi dans la ſuite le ventre ſe rempliſſoit, on pourroit recommencer le même remede. Lorſqu'on voit qu'il ſe fait quelque évacuation, ſoit par

les selles, soit par les sueurs l'on ne doit pas ouvrir la veine, à moins que les symptomes ne soient bien pressans: auquel cas l'on regardera toûjours cette operation comme très-périlleuse, particulierement en ceux qui ont quelque soupçon de malignité, parce que la saignée diminuant la fermentation, empêche aussi l'expulsion de l'humeur morbifique, & ce qui commençoit déja à se filtrer pour sortir hors du corps, retourne dans les vaisseaux, parce qu'ils sont plus vuides.

Nous avons dit qu'il falloit recourir aux émetiques autant de fois qu'on jugeoit que le ventricule & tout le bas ventre se rempliſſoient : l'on doit ajoûter que lorsque le sang est en une trop grande fermentation, ou qu'on craint une inflammation à l'abdomen, ou que le malade est trop foible, il faut s'en abstenir ; & quand on les donne pour une seconde fois il sera de la prudence de les mêlanger avec quelque purgatif.

Les cordiaux & les précipitans peuvent être donnez comme dans la synoque simple: mais lorsqu'on voit qu'il s'y joint un peu de malignité, les cordiaux doivent être beaucoup plus puissans, & plus chargés de parties volati-

les. Si l'on eſt ménacé d'un excés de fermentation dans le ſang l'on jettera quelques acides dans les ptiſannes; mais ſi l'on trouve d'un autre côté, que quoique la fermentation ſoit grande les forces ne laiſſent pas d'être très abatuës; l'on prendra deux livres d'eau de fontaine, un gros de ſalpêtre rafiné, deux gros d'eau de canelle, & un petit bâton de regliſſe, pour battre le tout à froid, & en faire une ptiſanne rafraichiſſante.

On s'étonnera peut-être de ce que nous ne mêlons point de feuilles ni de racines nouvellement cueillies pour cuire dans nos ptiſannes, & que nous ſemblons mépriſer les racines de chicorée & de ſcorſonere dans les fiévres ſoit continuës, ſoit intermittentes; mais on ceſſera d'en être ſurpris quand on conſiderera que tous les ſucs des plantes qui ſe tirent par décoction ou par expreſſion, ſont très-propres à exciter des fermentations, comme nous avons déja dit, lorſqu'ils n'ont point été déja fermentés: ce qu'on peut prouver par l'exemple du vin doux & de la biere nouvelle: d'ailleurs puiſque toutes les plantes vertes dans un lieu un peu chaud s'y corrompent en peu

de tems, il en faut conclure que ces sortes de ptisannes qui sont fort chargées des sucs de telles plantes ne sont capables que d'entretenir la fiévre. Je repete cecy, parce qu'il est de consequence qu'on en soit persuadé.

Quand on a bien vuidé les premieres voyes avec des médicamens émetico-catartiques, l'on doit traiter cette fiévre comme la synoque simple; & vers l'état de vigueur de la maladie, prendre garde de ne pas beaucoup agiter le malade par des remedes, à cause des évacuations critiques qui ont accoûtumé de s'y faire: toutefois en celle dont la vigueur paroît toûjours durer, & qu'on nomme à cause de cela homotone, on pourra avec succés dans le tems que les accidens pressent, faire saigner & donner d'autres remedes suivant les differentes indications qui se préfenteront: par exemple, lorsqu'il survient de grands vomissemens ou de grands cours de ventre: ce qui arrive quelquefois pour n'avoir pas assez purgé d'abord le malade non seulement dans la fiévre dont nous parlons, mais même dans toutes les continuës, l'on doit si le malade vomit, lui faire prendre le sel d'absinte dans le

ſuc de limons; ce qui tempere parfaitement bien les ſels acres qui lui déchirent l'eſtomac ; & dans les diarrhées on ſe ſervira de diaphoretiques & de narcotiques, comme d'un peu de thériaque, ſoit ſeule, ſoit mêlée au laudanum: mais quoique ces ſortes de remedes faſſent du bien, l'on ſe conduira plus ſagement ſi l'on ne les ordonne jamais ſans avoir ſuffiſamment évacué ſon ſujet, autrement il ſe feroit des ſuppreſſions trés-dangereuſes de ces ſortes d'évacuations ; & l'on doit bien s'abſtenir des médicamens chauds, dans la vigueur de la fermentation, parce qu'ils la pourroient trop augmenter, & que quand le ſang fermente avec tant de violence, il ne ſe ſépare rien par les ſueurs, les parties de cette humeur étant trop brouillées enſemble, & ne faiſant que gliſſer ſur les pôres des filtres. Les précipitans & les abſorbans ne peuvent au contraire que faire du bien dans ces rencontres : ainſi l'on ſe ſert du magiſtere de perles, de terre de lemnos, &c. Ce ſeroit ici le lieu de parler de l'adouciſſement de tous les ſymptomes qui accompagnent cette fiévre; mais comme ils ſont communs à preſ-

que toutes les continuës, nous les examinerons en particulier.

Lorſque les urines paroiſſent déchargées, qu'elles ont un ſédiment épais, que les ſymptomes ſe trouvent adoucis, l'on doit purger le malade, afin de le préparer peu à peu à une nourriture plus ferme, comme nous avous remarqué en parlant de la fiévre ſynoque ſimple.

CHAPITRE IV.

Du Cauſus.

LE *Cauſus* ou la fiévre ardente, eſt une fermentation qui s'allume dans le ſang par une abondance extraordinaire de ſouphres fort exaltez. Il y en a de deux ſortes : les unes ſont avec redoublemens, & les autres ſans redoublemens, c'eſt-à-dire qu'elles ne ſont point ſujettes comme les premieres à s'augmenter de tems en tems, & à revenir alternativement dans leur degré plus ordinaire ; mais toutes ces deux eſpeces ſont accompagnées d'une chaleur brûlante,& d'une ſoif inextinguible.

Lorſque cette fiévre n'a point de redoublement, elle n'eſt pas differente de la ſynoque putride, ſi ce n'eſt par la chaleur & par la ſoif qui ſont plus grandes dans le *Cauſus*, ce qui vient de ce que les principes du ſang y ſont agitez avec plus de force, le danger y eſt auſſi un peu plus grand; & l'on doit rafraichir & humecter davantage le malade. Ainſi l'on ſaigne beaucoup, l'on donne les acides avec le petit lait, & l'on réitere ſouvent les lavemens. Entre tous les cordiaux, on ne doit ſe ſervir que des précipitans, à moins qu'on ne voye quelques ſignes de malignité; que le pouls ne paroiſſe petit & oppreſſé avec des forces languiſſantes & abatuës. On mêlera donc l'aigre de ſouphre dans les ptiſannes, ou bien on prendra quelques verrées du julep alexandrin qui ſe fait avec parties égales de ſuc de citron, d'eau roſe, & de ſucre. Quand on veut donner quelque émetique dans cette maladie, ce doit être vers le commencement, & non pas lorſque la fermentation eſt dans ſa force; & quand on ſera obligé de procurer le vomiſſement on fera toûjours préceder de quelques heures, la ſaignée qui doit être aſſez abondante.

L'autre eſpece de fiévre ardente eſt une fiévre continuë avec des redoublemens qui viennent de deux jours l'un, quelquefois tous les jours ; & pour lors ceux des jours impairs ſont un peu plus violens. Quand elle redouble de deux jours l'un, c'eſt une tierce continuë : lors qu'au contraire elle redouble tous les jours, elle eſt double tierce: cependant elle n'a aucun friſſon, ou bien peu, avant le redoublement, excepté lorſqu'elle commence.

Quand on touche la peau du malade l'on y ſent une chaleur acre, principalement dans le redoublement ; le pouls eſt élevé, vîte & inégal, & la reſpiration grande, inégale & difficile, le malade ſent une très-grande ardeur, ſur tout vers les hypocondres. Il y a quelquefois de cruelles douleurs d'eſtomac avec vomiſſemens, ou ſans vomiſſemens ; il ne dort point, ou bien ſon ſommeil eſt inquiet & mêlé de délire. Quelquefois il ſent une ſoif qu'on ne peut pas éteindre : & en d'autres tems il n'eſt nullement alteré, quoique ſa langue ſoit ſéche, noire & brûlée ; il perd tout-à-fait l'appetit & il a le ventre fort reſſerré, ou bien il l'a plus libre que de coûtume : enfin le *Caracteres.*

malade est chagrin, & semble ne pouvoir pas resister à sa maladie ; il rend une urine cruë, trouble & en petite quantité : d'autre fois aussi il la rend claire, mais fort rouge; il sent toûjours sa bouche amere, ce qui augemente son dégoût & sa soif; il se plaint fréquemment de lassitudes, &c. Sur la fin du redoublement il lui survient d'ordinaire une mœteur, & ses urines sont moins chargées.

Causes externes. Cette fiévre paroît rarement produite par des causes externes, il semble qu'elle vient tout d'un coup par l'acrimonie des humeurs qui sont mêlées avec le sang, ou qui séjournent dans les tuyaux destinez aux filtrations, & qui s'y étant arrêtées pendant un long-tems ont contracté le vice de fermenter contre nature : il semble en d'autres occasions que les causes exterieures ont donné un certain mouvement aux humeurs qu'elles ont trouvé disposées : quoiqu'il en soit, il est toûjours certain ou que des causes exterieures ont produit peu à peu les sucs acres, ou que tout d'un coup elles les ont émus: c'est pourquoi l'on remarque que cette fiévre arrive plûtôt à ceux qui mangent des alimens chauds, poivrez & aro-

matiques, & qui boivent des vins violens : car tout cela rend le ſang & les humeurs de nôtre corps beaucoup plus acrimonieuſes & plus fermentatives ; ce qui fait qu'il s'amaſſe une quantité prodigieuſe de bile qui demeure dans ſes reſervoirs, ou qui circulant avec le ſang le pervertit encore davantage; toutes les liqueurs de nôtre corps changent alors leur naturelle diſpoſition, le levain de l'eſtomac n'eſt plus propre à diſſoudre les alimens, les parties huileuſes qui n'ont pas été bien mêlées aux parties ſalines & ſereuſes ſont pouſſées dans le ſang, où elles s'enflamment par l'acreté de ſes parties; & comme cette humeur, auſſi bien que tout le corps, eſt remplie de ces parties acres & huileuſes, cette fermentation dure d'une maniere continuë & ſans intermiſſion ; toutefois puiſqu'au moment que les parties huileuſes des alimens ſe ſont mêlées avec le ſang, la fermentation a paru plus grande, il y a raiſon de dire que les parties hétérogênes de ces mêmes alimens ſe ſéparent ſur la fin des redoublemens, & qu'elles recommencent après un jour de relâche à ſe remêler au ſang, comme dans la tierce intermittente, lorſ-

Explication.

que la matiere morbifique a repris dans toute ſa vigueur ſa premiere qualité par ſon mélange avec les parties du chyle ou des alimens ; la viteſſe du pouls & ſon inégalité dépendent de la fermentation du ſang, & du dérangement qui ſe trouve entre ſes parties ; la ſoif inſuportable, la chaleur brûlante & les délires, ſont des ſuites de l'acreté des ſucs qui fermentent; tout cela a été expliqué aſſez au long dans les autres fiévres où de pareils ſymptomes ſe rencontroient; car ce qu'on peut ajoûter ici, c'eſt que les jeunes gens ſont plus ſujets au *Cauſus* que les vieillards, parce que leur ſang eſt rempli de ſucs plus acres, & de parties plus huileuſes; que les ſaiſons chaudes occaſionnent plûtôt cette maladie, parce que les humeurs y fermentent avec plus de facilité que dans les autres régions. Enfin les grandes paſſions, & ſur tout la colere peuvent puiſſamment développer les ſucs acrimonieux & propres à fermenter, en remuant le ſang & toute la machine de nôtre corps, & faiſant prendre aux organes des filtrations, par les diverſes contractions des fibres muſculeuſes qu'elles excitent, pluſieurs configurations ou tenſions & relâchemens

mens propres à atténuer le ſang, & à exalter ſes principes.

Le prognoſtic de cette fiévre ardente n'eſt pas fort different de celui de toutes les autres maladies aiguës; c'eſt une fiévre tres-violente qui ordinairement ſe termine dans le ſeptiéme jour: cependant elle va ſouvent plus loin, quoique le malade reſte toûjours dans le peril: elle ſe termine quelque fois par un ſaignement de nez, ou par des ſueurs critiques, & d'autrefois par des cours de ventre: elle eſt plus dangereuſe dans les perſonnes plus avancées en âge, parce que leurs vaiſſeaux ne reſiſtent pas ſi bien à l'impétuoſité de la fermentation. Lorſque le poumon s'enflamme, ou qu'il ſe forme quelque fluxion de poitrine, c'eſt un tres-mauvais ſigne; & lorſqu'on s'en apperçoit vers le cinq ou le ſix, on doit croire que la mort n'eſt pas éloignée. Ce que nous avons dit des délires, des urines, de la maniere dont le malade ſe couche, de ſon viſage, de ſa langue, de ſes ſelles, de ſon vomiſſement, de ſes ſueurs, de la couleur de ſa peau, en parlant des marques des fermentations, peut s'appliquer au Cauſus comme aux fiévres ſynoques. *Prognoſtic.*

On peut encore tirer quelques prognoſtics de certains ſymptômes qui ſont propres à cette maladie. Lorſque dans la plus grande force de la maladie les parties exterieures ſont tout-à-fait froides, & que les interieures brûlent, c'eſt une fiévre qu'on nomme *Lypirias*, qui eſt la plus perilleuſe de toutes les fiévres ardentes : car je ne croy pas qu'il y ait des fiévres, & je n'ay pas oüi dire qu'on en ait obſervé dans ce tems-cy, où depuis le commencement de la maladie juſqu'à la fin il y ait eu un froid continuel dans les parties externes du corps avec une chaleur brûlante au dedans.

Lypirias.

Si toutefois il exiſtoit de telles fiévres il ne ſeroit pas difficile d'en rendre quelque raiſon : car les parties exterieures n'étant preſque compoſées que de muſcles, on pourroit dire que les ſucs acres dont les humeurs qui s'y répandent ſont mêlées, en irritent les fibres charnues, de maniere que par leurs diverſes contractions elles rétreciront les vaiſſeaux ſanguins qui les arroſent, & obligeront le ſang de refluer dans ceux des parties interieures qui ſont plus molles & qui par l'abondance de cette humeur fermentative s'échauferont exceſſivement pendant tout le tems que ces ſucs agiront.

Lorſque dans une fiévre ardente le malade ſe trouve tres-dégoûté, qu'il a des envies de vomir, des maux de cœur, & de grandes douleurs au haut de l'eſtomac, l'on nomme cette fiévre *aſſodes*; elle eſt tres-perilleuſe : car comme nous avons dit ailleurs, il eſt bon qu'un malade prenne & retienne les alimens qu'on luy donne; & de plus les douleurs que nous venons de marquer avec les envies de vomir nous font connoître qu'il y a un regorgement de ſucs acres & groſſiers, qui étant répandus dans les membranes de l'eſtomac en déchirent le tiſſu. *Aſſodes.*

Quand dans cette ſorte de fiévre la perſonne eſt toute trempée de ſueurs qui continuent long-tems ſans diminution de la fiévre, de maniere que le malade paroît ſe fondre, on appelle cette fiévre *colliquante* ou *elodes*. La ſueur dans cette rencontre ne profite point, & elle eſt une marque de la trop grande ſeparation des principes aqueux du ſang d'avec ſa ſubſtance fibreuſe conſiſtante, de ſorte qu'aprés avoir eu beaucoup de peine à adoucir & à tranquiliſer cette humeur, il ſurvient quelquefois une fiévre hectique, ou une fiévre lente. *Elodes.*

Si de tems en tems l'on ſent des friſſons dans une fiévre ardente, & qu'ils ne ſoient point ſuivis de ſueur, ou de quelque autre évacuation, c'eſt une fiévre nommée *fricodes*, ou fiévre horrifique. Nous avons déja dit en parlant des prognoſtics, que ces ſymptomes étoient tres-mauvais.

Fricodes.

Enfin ſi l'on tombe ſouvent en foibleſſe, la fiévre ſera *ſyncopale*, & le malade courera grand riſque. Nous avons rapporté tous ces differens accidens dans la fiévre ardente, quoi qu'ils puiſſent ſe rencontrer dans d'autres fiévres; mais comme ils ſont plus ordinaires dans celle-là, on a été bien aiſe d'en parler en cet endroit, pour s'éloigner de la penſée de pluſieurs Auteurs qui attribuent ſpecialement ces ſortes de ſymptômes à la fiévre ardente : ce qui nous donnera lieu d'enſeigner la maniere de remedier à ces maux quand ils arrivent. Ce n'eſt pas que la fiévre ardente, ne puiſſe être aſſociée avec pluſieurs autres ſymptomes; comme pleureſie, peripneumonie, eſquinancie, phreneſie, *cholera morbus*, paſſion iliaque, &c. mais comme ces déſordres ſont communs à cette fiévre & aux autres fiévres conti-

Syncopale.

nuës, l'on n'a pas jugé à propos de les expliquer icy, le devant faire dans des chapitres particuliers.

Pour guérir cette maladie, il faut ordonner un regime de vie tres-rafraichiſſant, tres-humectant, & tres-peu nourriſſant : c'eſt pourquoy les boüillons doivent être fort clairs, & peu ſucculens. Car lorſque la maladie eſt tres-aiguë, & qu'elle travaille le malade par des accidens conſiderables comme dans le cas où nous le ſuppoſons, le vivre, ſelon Hippocrate, doit être tres-mince & tres-leger, principalement vers l'inſtant de la vigueur où les ſymptomes ſont plus violens, pourvû cependant que les forces puiſſent ſoûtenir cette grande abſtinence : bien loin de ſuivre la pratique de quelques Modernes, qui dans l'état de conſiſtence des maladies aiguës, ordonnent un regime moins exact, & des alimens plus nourriſſans, pour prévenir, diſent-ils, l'accablement du malade, & pour réveiller les eſprits qui doivent combattre avec le venin morbifique durant la criſe : ſans doute ſi cette raiſon avoit lieu, l'on devroit donner de la nourriture dans les jours de redoublement ; cependant tout le mon- *Guériſon.*

de avoue qu'il faut encore moins nourrir dans ces tems-là, permettant, lorſque la maladie ne fait encore que de naître, des boüillons un peu plus chargez; mais les recommandant plus clairs vers l'état, & dans les jours de redoublement : néanmoins il faut par deſſus toutes choſes avoir égard aux forces du malade; ainſi quand cette maladie eſt une ſuite de quelque grande fatigue, ſi le corps du malade eſt fort ſec, & que ſon pouls ſoit abatu, on le nourrira davantage. Il eſt inutile de repeter qu'on doit tenir le malade fort en repos, tranquille, &c.

On peut faire une ptiſanne avec quelques rouelles de citron dans l'eau ſimple : ou bien l'on prendra un gros de nitre antimonié qu'on jettera ſur deux pintes d'eau boüillante, avec deux ſcrupules de canelle en poudre, & quinze gouttes d'eſprit acide de ſouphre : on en pourra mêler plus ou moins, ſuivant que la ſoif ſera grande. Quelques-uns conſeillent auſſi de déterger avec une décoction d'orge où l'on aura verſé du ſirop roſat.

On doit ſouvent donner des lavemens avec des décoctions de plantes rafraichiſſantes, & une once de miel

violat dans la diſſolution & on réiterera ces ſortes de remedes, ſuivant qu'on verra que le malade en aura beſoin.

Si les envies de vomir, les vomiſſemens, les douleurs d'eſtomac, les flux de ventre fatiguent le malade, on peut lui faire prendre quelque émetique, pourveu que ſes vomiſſemens ne ſoient point violens, ou qu'on ne voye pas une trop grande diſpoſition à un *cholera morbus*. Je ne puis être du ſentiment de Morton qui préfere dans les fiévres continuës periodiques, un demi-gros de vitriol à une préparation d'antimoine. J'avouë pourtant qu'il ne faut donner ce dernier remede que dans les commencemens, avant que la fermentation ſe ſoit allumée, ou qu'on doit faire préceder la ſaignée, qui certainement eſt un des principaux ſecours dans cette maladie : car elle empêche que les vaiſſeaux ne ſe rompent par la violence de la fermentation, elle en diminuë la force, & même elle facilite la ſortie des matieres acres: & il ne faut pas s'arrêter à quelques Auteurs qui prétendent que le ſang eſt le frein de la bile; toutesfois cette doctrine ayant été

réveillée dans ces derniers tems par des Modernes d'une grande reputation, il eſt bon de l'examiner.

„ Ils diſent que la ſaignée rend la „ bile plus ardente, parce que ceux „ qu'on ſaigne ſouvent ſont plus diſ- „ poſez à la fiévre: car plus on évacue „ de ſang plus il rentre de parties ſul- „ phureuſes en ſa place, & le ſel qui „ devroit arrêter les parties du ſou- „ phre étant ôté, le ſang ſe remplit „ d'une plus grande quantité de ſub- „ ſtances huileuſes: car ils ſuppoſent „ que plus le ſang circule dans nos vaiſ- ſeaux, plus il devient ſalé & moins huileux, parce que, ſelon eux, *le ſel s'évapore moins qu'aucun autre principe du ſang.*

Ces raiſons me paroiſſent tres-foibles: puiſqu'il eſt certain que les ſels du ſang étant continuellement diſſous par les ſeroſitez, peuvent paſſer & paſſent en effet avec elles par les filtres des ſueurs & des urines, & même plus facilement que les parties oléagineuſes qui ne peuvent auſſi bien ſe confondre avec les ſereuſes: ainſi l'on ſuppoſe mal que le ſang devient plus ſalé en vieilliſſant. J'avouë que la portion ſaline du ſang de même que la ſulphureuſe peut s'exalter par des cir-

culations réiterées, & que le chyle qui arrive de nouveau ſert à envelopper ces principes qui avoient été trop volatiliſez: c'eſt pourquoy il eſt à croire que les frequentes ſaignées rendent les hommes plus gras, parce qu'un chyle plus groſſier tenant la place d'un ſang qui a pluſieurs fois circulé ne ſe volatiſe pas ſi aiſément; & la diſette des parties volatiles dans le ſang diminuë notablement de l'abondance des tranſpirations, d'où l'on peut inferer que ce chyle groſſier contribuë beaucoup à la generation de la graiſſe, & à la vehemence des fermentations de nos humeurs par la groſſeur & par la maſſe des parties qui le compoſent.

Mais lorſqu'on ſaigne dans la fiévre ardente on ne doit pas craindre ces ſortes de ſuites, parce qu'on fait obſerver au malade une diette fort exacte; & qu'ainſi il ne paſſe dans ſon ſang qu'un chyle tres-aqueux qui ne peut que le rafraichir & en diſſoudre les ſels. Ce chyle n'eſt point chargé de ſouphres groſſiers, ni de particules maſſives, qui ſoient capables d'entretenir & d'augmenter l'activité des levains. De plus l'on doit con-

ſiderer que la ſaignée rend la circulation plus libre, qu'elle diminuë la fermentation en diminuant l'impulſion des liqueurs, & que dégageant le reſſort des vaiſſeaux qui ne ſeront pas alors en danger de ſe rompre ſi aiſément, les filtrations & les ſeparations des humeurs étrangeres s'accompliſſent bien mieux, les canaux étant ainſi débaraſſez. A la verité l'on doit, ſi la maladie le permet, vuider les premieres voyes avant la ſaignée, ou immediatement aprés ſi l'on connoît par des indices aſſez ſurs qu'il y ait une matiere étrangere. On doit encore prendre garde de ne pas faire de copieuſes ſaignées à ceux qui ſont fort abatus, qui ont beaucoup travaillé, ou qui ſont d'un temperament plein de feu, parce que la moindre perte de ſang les fait tomber en foibleſſe.

Cependant ces ſortes de contr'indications ne doivent pas abſolument empêcher la ſaignée à cauſe des accidens terribles qui peuvent arriver lorſqu'on la neglige ; & il eſt étonnant que Paul Æginete & Alexandre Trallian qui ont parlé de la cure de cette maladie, ayent obmis ce remede principal, apparemment ſur le faux pré-

jugé que nous avons détruit.

Quand on eſt dans les jours de relâche, on doit ordonner de doux & de legers purgatifs, ſur tout lorſqu'on voit que le ventre a beſoin d'être débouché. Par exemple l'on ſe ſert de tamarins, de petit lait, de moelle de caſſe, de manne, de ſirop de pommes, ou de chicorée compoſé, &c. dont l'on peut faire differentes potions.

Dans les jours de redoublement les précipitans ſeront employez avec les eaux cordiales, ſi l'on ne remarque rien de violent; mais ſi la ſoif & les autres accidens ſont fort preſſans, l'on aura recours aux acides dans les ptiſannes ou dans quelques eaux diſtilées, afin de moderer la fermentation & les ſymptômes.

Lorſque la vigueur de la maladie eſt paſſée, qu'on a vuidé ſuffiſamment les premieres voyes, ſi la fiévre gardoit encore ſes redoublemens & ſes remiſſions, l'on pourroit dans les bons jours faire uſer de quelque opiate preparée avec le quinquina, parce que dans ce tems la l'on n'a rien à craindre de l'action des fermens.

Si l'on voit que les extremitez ſoient

froides, quoique le malade ſe ſente brûlé au dedans (durant l'augmentation ou durant la vigueur) & qu'il reſſente une ſoif inſupportable cauſée par l'irritation de quelques humeurs acres, il faut mêler les aigres aux cordiaux ſulphureux & volatils, afin de temperer par les acides l'acreté des ſels qui ſont dans le ſang, & en même temps de diſſoudre les parties du ſang qui ſont diſpoſées à la coagulation; mais on obſervera que ſi le froid des parties exterieures eſt plus grand que la chaleur des interieures, il eſt bon de donner des volatils ſulphureux plus puiſſans & en plus grande quantité; & qu'au contraire ſi l'ardeur brûlante du dedans eſt plus forte que le froid du dehors, l'on doit moins mettre de ſoûphres volatils, & davantage d'acides. Par exemple dans le premier cas, où le froid l'emporte ſur le chaud, *Prenez demi gros de theriaque, un ſcrupule de poudre de viperes, une demie once d'eau theriacale, en laquelle on aura fait diſſoudre quinze grains de camphre, une once de ſirop de limons, deux onces d'eau de chardon benit, & trois d'eau de reine des prez* & faites de tous ces ingrédiens une potion pour prendre

à deux fois : mais lorſque la chaleur des parties internes ſera plus forte que le froid exterieur, *l'on prendra quatre onces d'eau de coquelico, un ſcrupule de poudre de vipere, deux gros d'eau theriacale, & une demie once de Sirop de limons & douze goutes d'eſprit de nitre dulcifié, pour en compoſer ſelon l'art une potion qui ſera priſe comme la précedente.*

Lorſque le malade ſe verra attaqué de cardialgies, de dégoût, de nauzées, l'on doit lui donner & même réiterer les émetiques, pour tirer ce qu'il y a d'étranger dans les premieres voyes ; & dans la ſuite l'on mêlera les cordiaux aux vomitifs, aprés quoi l'on tâchera de rétablir le levain de l'eſtomac avec les ſels volatils ; mais peu-à-peu, & d'une maniere quaſi inſenſible, ne preſentant ces remedes qu'en tres-petite doſe, par exemple, un grain à chaque fois dans une cueillerée d'eau diſtillée ; & l'on les peut mêler avec quelque narcotique : ſi ces maux continuoient, l'on donneroit le ſirop de limons, ou quelques acides avec les cordiaux.

Pendant que le malade eſt travaillé d'une fiévre colliquante ou fondante, &

que ſes ſueurs l'abattent bien loin de lui profiter, il faut joindre les acides aux cordiaux qui ne remuent pas beaucoup, & même l'on peut quelquefois ajoûter des narcotiques. Par exemple: *Prenez cinq onces d'eau de chardon benit, une once de ſirop de limons, & demie once de ſirop de pavot blanc, & en preparez un julep*, pour faire prendre au malade.

L'on peut encore ſe ſervir de quelques incraſſans, principalement vers la fin; ainſi l'on ordonnera au malade des bouillons aux écrévices, le ſirop de tortue, quelques émulſions, &c.

Dans la fiévre ardente où il y a beaucoup de friſſons, on preſcrira à peu prés les mêmes remedes que dans le *typirias*, c'eſt-à-dire qu'il faut aller à la gueriſon par des remedes qui participent des acides & des ſouphres volatils: Par exemple le ſel ammoniac & le ſel fixe de tartre, fondus & diſſous ſéparement en quelques eaux ſulphureuſes, & pris l'un aprés l'autre, ſeront d'une grande utilité au malade; l'on peut même réveiller les eſprits par la priſe de quelques cordiaux plus actifs, & appliquer des veſicatoires qui rechauffent les parties exterieures.

Quand les défaillances & les ſyncopes ſont frequentes, l'on eſt obligé d'en venir à une nourriture plus pleine, pourvû qu'il n'y ait point d'amas dans les premieres voyes ; & dans la ſuite on aura recours aux cordiaux acides, ſi le pouls eſt trop élevé ; & on leur ſubſtituera des alkalis volatils, s'il eſt trop languiſſant. Pour cet effet : *Prenez quatre onces d'eau de chardon benit, dix grains de ſel volatil de vipere, dix grains de camphre diſſout dans demi-once d'eau de canelle, une demi-once de ſirop d'œillets, & autant de ſirop de coquelico* ; & faites-en un breuvage à conſumer en deux fois, laiſſant une demie journée entre l'une & l'autre. Si la langue eſt noire & brûlée, il faut *prendre une once de beurre frais bien lavé, & y mêler un gros de ſalpeſtre ſubtilement pulveriſé*, pour en faire une eſpece de pomade, dont l'on donnera gros comme un poids au malade, pour le tenir dans ſa bouche.

Il paroît aſſez par la maniere dont nous avons traité les autres maladies, que lorſque la fermentation du ſang eſt ſur la fin, il faut prendre le parti des purgatifs, de crainte que la maladie ne ſe change en quelque fiévre intermit-

tante, ou en une maladie chronique: car quoique quelques Auteurs eſtiment extrémement ces évenemens, je ne les conſidere pour l'ordinaire que comme des ſuites de la mauvaiſe pratique du Medecin, ou de la mauvaiſe conduite du malade qui n'aura pas permis l'évacuation des reſtes de ſon mal.

Lors donc qu'on verra que les urines ſe déchargent, & que la fiévre diminue, ou qu'il n'y en a plus abſolument, on purgera le malade avec une chopine de petit lait, demi gros de ſel vegetal, une once de manne, demi once de moëlle de caſſe, & trois gros d'électuaire de pſyllio; compoſant de toutes ces drogues une medecine à partager en deux priſes qui doivent être données deux heures l'une aprés l'autre; enſuite de quoi l'on conduira peu-à-peu le convaleſcent à ſa maniere de vivre ordinaire.

CHAPITRE V.

De la Quotidienne continuë.

LA veritable quotidienne continuë eſt tres-rare; car celles qui redoublent tous les jours ſont le plus ſouvent des fiévres qui ne reviennent point

aux mêmes heures, & dont les redoublemens qui répondent aux jours impairs ſont plus violens ; de ſorte que ce ſont à proprement parler, des doubles tierces continuës ; & quand elles redoublent à la même heure, elles peuvent être une compoſition de pluſieurs fiévres intermittentes, qui à cauſe de leur longueur, paroiſſent n'en faire qu'une ſeule continuë, & on les nomme ſubintrantes ; car il y a des fiévres intermittétes avec friſſons, & il y en a ſans friſſons ; quelques-unes ſont accompagnées de ſueurs ſur la fin des accès, & d'autres ne le ſont pas : cependant quand une fiévre redouble tous les jours à la même heure, ſans commencer par le friſſon, & ſans finir par la ſueur, qu'elle n'eſt jamais exempte de douleur & d'un petit froid dans les reins & au bas du dos, que les membres ſont abatus, douloureux & comme meurtris, l'on doit dire que c'eſt une fiévre quotidienne continuë, principalement ſi le malade tombe en foibleſſe au commencement du redoublement qui a coûtume d'arriver la nuit ou vers le ſoir. Cette fiévre eſt plus ordinaire aux femmes, aux vieillards & aux enfans qu'aux hommes

Caractéres.

Cauſes externes.

adultes ; elle vient dans les pays & dans les saisons humides : en un mot, elle est produite par toutes les causes qui peuvent rendre les humiditez plus abondantes & moins pures; d'où vient que les Anciens la regardoient comme l'effet d'une pituite corrompue.

Prognostic. Son prognostic se doit regler sur celui que nous avons donné en parlant des fiévres synoques, & de la quotidienne intermittente, parce qu'elle semble un composé des deux : lorsqu'elle est accompagnée de syncope & de défaillance, on la peut soupçonner de malignité, elle dure quelquefois plus de deux mois ; ce qui fait un relâchement dans les fibres de l'estomac, & une dépravation dans son levain ; de sorte que la cachexie, l'hétisie, & l'hydropisie sont souvent les tristes suites de cette maladie ; lorsque le malade en revient.

Guérison. L'on doit traiter cette fiévre à peu prés comme la quotidienne intermittente ; cependant il faut user d'un régime de vivre encore moins nourrissant, mais l'on peut rafraichir davantage. Il est rare qu'on trouve des occasions d'ordonner des saignées dans cette maladie, l'usage des lavemens

y doit être fréquent, il seroit à propos d'administrer l'émétique dès la naissance de la maladie, ou de le faire toûjours avant les redoublemens. Pour les purgatifs, ils ne doivent être donnez que vers la fin du redoublement; observant toutefois qu'il y ait assez de temps pour qu'ils puissent faire leur operation avant qu'un autre redoublement recommence. Les raisons de toutes ces differentes précautions, ont été suffisamment expliquées en d'autres rencontres : Lorsqu'on se sert des précipitans, on les doit toûjours mêler à quelques stomachiques, afin de rétablir un peu le *tonus* de l'estomach qui est fort affoibly dans cette maladie. Par exemple, l'on se servira d'extrait de chardon benit, d'absinte ou de geniévre, même de stomachiques un peu plus volatils qui peuvent être tres-avantageux, aprés qu'on a suffisamment vuidé les humeurs vicieuses ; tels sont les esprits qu'on tire par fermentation du geniévre ; la teinture de canelle, ou de succin, l'élixir de propriété ; l'on peut même employer quelques sels lixivieux, comme sont ceux d'absinte, de tamaris, de genest &c. ou les les-

ſives des cendres de ces differens bois.

Lorſqu'on a nettoyé les premieres voyes, ce qui doit être fait dans les trois ou quatre premiers jours, & qu'on a fortifié l'eſtomac pendant quelque tems, ſi la fiévre diminue, ou que les forces manquent, l'on nourrira davantage les malades en leur faiſant prendre des alimens plus ſucculens, ou en plus grande quantité : l'on mêlera à tous les purgatifs qui pourront convenir dans cette maladie, des attenuans & des aperitifs ; & lorſqu'il y a des vents & d'autres marques d'une matiere viſqueuſe, l'on peut mêler l'eſprit de genievre avec quelques goutes d'eſprit de nitre dulcifié au moyen de l'eau de menthe, ou de quelque autre liqueur apropriée.

Quant à la boiſſon l'on fera boüillir un gros de canelle en poudre ſur trois chopines d'eau, avec un peu de fleurs de romarin pour en faire une ptiſanne : dans la ſuite, aprés la diminution de la fiévre, l'on en préparera une avec les racines d'eſquine, le ſaſſaphras, & même un peu d'écorce de gayac : enſuite l'on recommence les purgations, & l'on or-

donne un regime assez atténuant: lorsqu'on voit de la malignité, il faut mêler parmi tous ces stomachiques, quelques sels volatils, les poudres de vipere, la teinture d'antimoine, &c. Enfin si les intervalles de tems qui se passent entre les redoublemens deviennent longs, on prendra hors du redoublement quelques verrées de vin de quinquina, ou du quinquina en opiate. Par exemple, un gros de quinquina en bol pour deux fois dans chaque rémission.

CHAPITRE VI.

De la Quarte continuë.

LA Quarte continuë qui redouble au quatriéme, au septiéme ou au dixiéme, & au treiziéme jour, &c. vient rarement: quand elle paroît, elle est accompagnée d'une chaleur, qui quoiqu'assez cachée, ne laisse pas d'être acre & piquante aux premiers instans que les redoublemens se font, le pouls est petit, il devient plus plein, plus grand & plus vîte dans la suite; l'on crache souvent, mais cette fiévre *Caractere.*

n'a proprement pour marque spécifique que la mesure du tems qui s'écoule entre ses redoublemens ; elle a cependant coutume de laisser, aprés les redoublemens, des douleurs universelles par tout le corps : je regarde cette fiévre comme un mêlange de la quarte intermittente, avec une fiévre synoque ; ainsi l'on peut dire que toutes les causes qui peuvent exciter une fiévre synoque sont capables de produire celle-ci, si elles se trouvent dans un temperament scorbutique, hypocondriaque, ou d'une constitution favorable à la fiévre quarte : car comme le sang est plus grossier, il ne peut pas fermenter d'une maniere si vive & si active; toutes fois comme il fait des dépots de matieres en differens endroits, elles ne laissent pas de s'y subtiliser, & de pouvoir exciter un tumulte plus considerable le quatriéme jour : cette fiévre est tres-rare à cause que la masse du sang étant remplie d'acides fixes & grossiers, n'est pas en état de fermenter continuellement; car il semble que comme elle est dépoüillée de ses parties sulphureuses & balsamiques, elle ne peut produire de fermentation qu'a-

Causes externes

Explication.

vec le chyle qui s'y mêle de nouveau.

Elle doit être difficile à guérir, & fort longue, à raiſon de l'acidité & de la viſcoſité de la matiere qui la cauſe; quand elle attaque vers l'automne, elle dure ſouvent plus de quarante jours, & elle eſt quelquefois ſuivie de la fiévre hectique; & lorſqu'on la voit arriver, elle a preſque toûjours été précédée, ou bien elle eſt accompagnée du ſcorbut. *Prognoſtics.*

Nous devons traiter cette fiévre d'une maniere qui doit extrêmement varier, ſelon les differens accidens, & ſuivant la nature des maladies auſquelles elle eſt jointe; cependant l'on peut dire en general, qu'il faut faire obſerver une diete exacte & rafraichiſſante au malade, en le mettant à la ptiſanne & aux boüillons, par les mêmes raiſons que dans les autres fiévres continuës, & l'on doit ſuivre les mêmes indications dans cette maladie pour ſe déterminer au choix des vomitifs & des purgatifs: l'on y ſaignera pourtant beaucoup moins que dans la fiévre ſynoque, le cauſus & les autres fiévres aiguës; & l'on ſe ſervira particulierement des aperitifs tirez du mars, leſquels on mêlera aux anti-ſcorbutiques & aux *Guériſon.*

anti-hypocondriaques ; ainſi outre les précipitans l'on fera prendre au maladē le crocus de mars, le mars diaphoretique, la teinture d'antimoine, les eaux de bugloſe, de bourrache, de cochlearia, de berle, de creſſon & de quelques autres plantes ſemblables: il n'eſt pas beſoin de preſcrire de tous ces divers remedes d'autres formules que celles que nous en avons propoſées ailleurs; & il ſeroit encore plus inutile d'expliquer la maniere dont ils agiſſent, vû que par les choſes que j'en ay dites cy-deſſus il eſt facile de la comprendre ſur les indications pour leſquelles je les ordonne.

Outre les fiévres ſynoques & les fiévres continuës & periodiques, il y a encore d'autres fiévres continuës avec redoublemens irreguliers ; ſçavoir les fiévres déſordonnées qui ne gardent aucune regle, les fiévres épiales & les hemitrites, les fiévres lentes & les ſymptomatiques.

Les fiévres continuës dont les redoublemens déréglez viennent ſans être précédez de froid, ou dont les petits friſſons ſont ſujets à ſe redoubler trois ou quatre fois dans un jour, peuvent avoir des ſymptomes conſiderables.

Elles

Elles viennent ſouvent des fautes qui ont été commiſes dans la cure des fiévres intermittentes, ou continuës periodiques, ou des abſcès qui ſe forment dans quelque partie.

Il faut toûjours regarder ces fiévres comme difficiles à guérir & à connoître : cependant l'on peut faire un prognoſtic plus ou moins favorable, ſelon la qualité des accidens dont on les voit accompagnées.

L'on doit ordonner les alimens & les médicamens, ſuivant les méthodes que nous avons décrites dans les fiévres continuës qui leur auront donné origine, ou avec leſquelles elles auront plus de rapport ; cependant il eſt bon de ſe ſervir ſpécialement des vulneraires, & des aperitifs, & d'empêcher autant qu'il eſt poſſible, les dépoſts dont les parties internes ſont menacées dans ces ſortes de continuës.

CHAPITRE VII.

Des Fiévres irregulieres, ou compoſées.

LA fiévre épiale qui conſiſte dans un ſentiment de froid & de cha-

leur que le malade éprouve au même tems en chaque partie de son corps, se fait, comme dit *Platerus*, ou par la composition des fiévres intermittentes, quand dans le même jour le frisson du dernier accès d'une fiévre commence avant que le chaud du premier de l'autre intermittente soit fini; ou bien lorsqu'une intermittente dont les frissons sont longs, est jointe avec une continuë : dans les fiévres subintrantes, cet accident ne change point l'espece de la maladie; & dans les fiévres composées de continuës & d'intermittentes, l'on verra comment l'on doit remedier à ce simptome, par ce que nous allons dire de la fiévre hemitrite : l'on remarquera en passant que l'épiale n'est point du genre des fiévres continuës simples, & qu'ainsi elle est mal rangée dans la plûpart des Auteurs au nombre des quotidiennes continuës.

Epiale.

Hemitrite. Caracteres.

La fiévre hemitrite, demi-tierce, ou horrifique, est composée suivant les Auteurs d'une tierce intermittente & d'une quotidienne continuë: elle commence, ou plûtôt se redouble dans les jours impairs, avec frisson, & même il semble qu'elle a dans ces jours-là

deux redoublemens, l'un par un friſſon, l'autre par un froid des extrémitez, étant tous deux ſuivis d'une chaleur aſſez douce ; au contraire chaque jour pair, c'eſt-à-dire les jours qui ſuivent les impairs, les malades n'ont qu'un redoublement, qui commence par un froid des parties exterieures, le pouls eſt fréquent, excepté quand la maladie ſe r'augmente ; mais il eſt toûjours inégal. Les urines ſont crues & quelquefois troubles, quelquesfois le malade reſſent dans le même redoublement des mouvemens de friſſon tres-inégaux qui reviennent de tems en tems après quelques intervalles d'autres fois le malade eſt affligé de dégouſts & de nauzées, puis d'un vomiſſement ou d'un flux de ventre : ſur la fin du redoublement il ſent une vapeur humide qui ſe répand ſur la peau, & qui devient enſuite une veritable ſueur, lorſque le froid des extrémitez qui ſurvient raſſemble les gouttes éparſes : ainſi elle ne laiſſe point de parfait relâche, & on la peut mettre entre les continues déréglées, quoiqu'on puiſſe dire que les jours impairs où il y a deux redoublemens ſont plus mauvais, non ſeu-

lement à cauſe du grand trouble qui arrive dans l'œconomie animale par la contrarieté de ces deux mouvemens extraordinaires ; mais auſſi parce que la chaleur qui ſuit le premier, eſt fort acre ; les redoublemens de cette fiévre ſont ordinairement de vingt-quatre heures, ſi ce n'eſt ceux qui prennent dans les jours impairs ; cependant il eſt certain que quoique le ſecond commence, le premier ne finit pas : elle eſt accompagnée de veilles, de forces abatues, de ſechereſſe de langue, ſouvent de délire, & d'un ſommeil ſoporeux ou profond.

Cauſes externes. Elle ſuit aſſez fréquemment les fiévres tierces intermittentes, principalement quand elles ſe trouvent dans un corps lent ou lâche & pituiteux ; elle procede auſſi quelquefois des fiévres catharales dans les jeunes gens, maigres, ſecs & diſpoſez par leur conſtitution naturelle à la phtiſie. Lors qu'elle vient d'elle-même ſans avoir été précedée par aucune maladie, on peut acuſer le déréglement des ſaiſons, & la maniere de vivre, ou l'uſage des alimens cruds & indigeſtes, ou le mélange des fruits avec des choſes chaudes & ſpiritueuſes ; de ſorte que

par toutes ces causes il peut se former dans la masse du sang un temperament tout-à-fait opposé à celui des liqueurs qui ont été filtrées en quelques réservoirs : Par exemple, par un long usage de vivres chauds & aromatiques, il s'engendre une bile fort acre : Lorsqu'on se gouverne tout autrement, il s'engendre un sang & un chyle grossier ; ce qui se prouve, parce que dans ceux qui meurent de cette fievre, l'on trouve un sang épais & quasi laiteux : Supposons maintenant que cette bile acre vienne à sortir de ses réservoirs, par quelque cause que ce puisse être, ses particules acrimonieuses picoteront le ventricule & les intestins ; d'où s'exciteront des frissonnemens par tout le corps, qui seront finis par une chaleur douce ou beaucoup moins considerable que dans la fiévre tierce ordinaire, parce que le sang est bien plus grossier dans celle-là : Mais comme durant la fermentation lente du sang, il se filtre de nouvelle bile, elle peut de nouveau ressortir de ses réservoirs, & recommencer les frissons. *Explication.*

Cette fiévre est fort rare, à moins qu'on ne la prenne pour quelque

continuë maligne, de laquelle la description ſeroit peu differente de celle que nous avons faite de la maladie maligne dont il eſt queſtion; cependant elles ne ſont point réglées comme celle cy dans leurs friſſonnemens, & les forces y ſont plus abatuës : Mais quoique cette maladie ſe voye peu dans ce pays-cy, néanmoins, ſuivant Galien, elle eſt fort commune à Rome : elle eſt toûjours accompagnée d'accidens conſiderables, & n'eſt jamais ſans péril. Elle dure long-tems, & ſouvent ſept mois, ſi l'on en croit Avicenne ; & pour lors, comme dans une circulation précipitée & perſévérante d'une humeur groſſiere il ne manque point de ſe faire des embaras, il n'eſt pas étonnant qu'elle laiſſe après elle des obſtructions dans les parties qui produiſent des maladies longues, des fiévres lentes & des phtiſies, particulierement quand cette fiévre vient dans l'Automne ; elle eſt auſſi quelquefois ſuivie de maladies ſoporeuſes.

Prognoſtic.

Guériſon. Pour la guérir, il faut ordonner une diete qui ne ſoit ni rafraichiſſante, ni échauffante, qui ne donne pas beaucoup de nourriture au malade, & qui cependant ſoûtienne ſes for-

ces; En un mot, l'on doit, comme dit Celſe, fournir des alimens qui ne ſoient pas propres par eux-mêmes à exciter la fiévre, mais qui rendent cependant le malade capable de ſoûtenir ſes longs redoublemens; il faudra défendre toute nourriture ſolide excepté dans les jours où il n'y a point deux redoublemens; & lorſque la rémiſſion eſt longue & apparente, l'on peut mettre dans les ptiſannes & dans les bouillons, quelques plantes inciſives & atténuantes, comme le perſil, le ſelleri, l'hyſope, &c. Au reſte, le malade boira fort ſobrement du vin, à cauſe de la partie tartareuſe de cette liqueur : enfin l'on pourra preſcrire à peu prés le même régime dans cette fiévre, que dans la tierce bâtarde.

Il faut donner avant l'accés ou plûtôt avant le premier redoublement du jour impair, un vomitif; cette méthode a été pratiquée avec ſuccés par Avicenne, & la raiſon y paroît trés-conforme; puiſque les nauzées, les vomiſſemens, les bouleverſemens d'eſtomac, & les autres ſignes qui marquent que les premieres voyes ſont fort chargées l'accompagnent preſque toûjours : quant aux purgatifs on

les tiendra prêts pour quatre ou cinq heures avant la fin du redoublement, de crainte que ces remédes ne commencent leur operation avec la fiévre ſuivante. Pour en compoſer un des plus efficaces, prenez : *deux ſcrupules d'agaric en trochiſques, un gros de ſené, demi gros de turbit gommeux concaſſé, & demi gros de ſemence de carthame ; faites infuſer le tout en ſuffiſante quantité d'eau commune, paſſez-le, & diſſolvez-y trois gros d'électuaire de citro ſolutif avec une once de ſirop de roſes pâles.*

Cependant l'on doit bien ſe donner de garde de purger auſſi fortement lorſqu'on voit une diſpoſition à la fiévre hétique ou à la phtiſie ; mais on prendra plûtôt le parti des émétiques, lorſqu'on y trouvera des indications, quoique cela paroiſſe contre la doctrine d'Hippocrate dans ſes Aphoriſmes ; mais ce même Autheur nous eſt favorable ailleurs, puiſque dans le Livre ſecond des maladies il fait vomir les phtiſiques, & leur ordonne l'ellebore.

Les meilleurs cordiaux qu'on employera ſeront les extraits de geniévre & d'abſinthe ; quelquefois, lorſ-

que la fermentation est trop grande on est obligé d'avoir recours à la saignée pour empêcher les embaras qui se peuvent faire dans les parties; mais il faut pour cela que la saignée soit faite dans les commencemens de la maladie, comme remarque fort bien Celse, observant aussi de ne la pas pratiquer dans les fiévres hémitrites qui suivent d'autres maladies: car l'épuisement des forces y est à craindre; ainsi il est pour lors plus à propos de donner une plus grande quantité de boisson aperitive ou rafraichissante, de réiterer les lavemens, & d'éviter les cordiaux trop acres. En un mot, le Médecin doit prendre differentes indications suivant les differens symptome qui se préfenteront à luy. Si les douleurs d'estomac, ou ses subversions sont grandes, il sera bon de faire des onctions sur cette partie avec l'huile de nard, de mastic, de coings, de muscade; ou bien avec quelqu'autre embrocation fortifiante & échauffante. L'on peut se servir de fébrifuges absorbans, lorsqu'on voit de la rémission, ou un relâchement considerable, c'est-à-dire, dans les jours pairs; mais ils ne doivent pas être tout à fait si fermenta-

tifs que le quinquina ; par exemple l'on mêlera un ſcrupule de fleurs de camomille pulveriſées , avec du diaforétique minéral & du ſel d'abſinthe de chacun demi ſcrupule , pour faire un bol au moyen d'un peu de ſirop d'œillets.

J'ajoûte que la fiévre hémitrite qui ſurvient à quelqu'autre maladie , doit être à peu prés traitée comme cette même maladie qui ſemble luy avoir donné naiſſance , & qu'à l'égard de celle qui s'excite ſans avoir été précédée , il faut ſe comporter comme dans une tierce bâtarde; avec cette difference,que ſi les accidens approchent davantage de la tierce , le tout doit être beaucoup plus rafraichiſſant & plus exact; & que ſi elle a des ſymptomes plus conformes à ceux de la quotidienne ; par exemple , ſi le malade eſt aſſoupi , ſans ſoif , &c. l'on donnera davantage de cordiaux , & d'échauſans.

CHAPITRE VIII.

Des Fiévres symptomatiques.

NOUS appellons fiévres symptomatiques celles qui accompagnent quelques maladies, quand elles ont un tel rapport enſemble, que l'une ceſſe lorſqu'on guerit l'autre ; dans ce ſens-la l'on peut dire que les inflammations des parties internes ſont accompaqnées de fiévres ſymptomatiques, quoique peut-être la fiévre ait cauſé l'inflammation, & le dépôt qui s'eſt fait ſur le viſcere.

Ces ſortes de fiévres qui accompagnent ou qui ſont accompagnées des inflammations des parties internes, ſont toûjours du genre des fiévres continuës, parce que cette chaleur contre nature altere inceſſamment le ſang qui paſſe par l'organe qu'elle affecte, & dont les fibres agitées mettent dans une émotion perpétuelle celles de toutes les autres parties avec leſquelles il a liaiſon: les ſymptomatiques ſe diſtinguent ſeulement des autres, par les ſignes propres & particuliers à l'in-

flammation de la partie principalement offenſée : mais avant que ces ſortes de ſignes ſe déclarent, il eſt bon de ſçavoir que quoique les ſiévres continuës ſymptomatiques reſſemblent fort à celles qui ne le ſont pas, toutefois il eſt aiſé d'en faire le diſcernement en ce que les ſymptomatiques ne gardent point d'ordre dans leurs redoublemens ; les urines ne ſont point ſi rouges, ni ſi troubles dans les commencemens de cette fiévre que dans ceux des autres : en un mot il eſt entierement inutile de compter ici les jours qui ſont deſtinez aux criſes, car le malade ne s'y trouve d'ordinaire ny plus mal, ny mieux : mais tous ces ſignes qui ſont fort équivoques, ſont bien-tôt confirmez, ou mis hors de doute par les douleurs de quelque partie interne, par l'empêchement de ſon action, ou de celles des parties voiſines, par les excrémens que le malade rend, comme par les crachats dans les inflammations de poitrine, ou par les vomiſſemens, par les flux de ventre, ou par la tenſion douloureuſe de l'abdomen dans l'inflammation de quelqu'un des organes qui y ſont contenus : Enfin le

Caracteres.

Medecin doit examiner s'il ne ſurvient point des accidens particuliers aux inflammations des parties internes, comme nous l'expliquerons dans la ſuite en détail.

Tout le monde peut voir, parce que nous avons dit pluſieurs fois ailleurs, que ces eſpéces de fiévres peuvent provenir de la violence de la fermentation des liqueurs, & de l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux qui les contiennent: car pour lors il ſe peut faire des dépôts & des ruptures dans les parties dont le tiſſu eſt délicat. *Cauſes exterieures.*

On auroit encore lieu de les attribuer à l'acreté des liqueurs qui fermentent, qui corrodent & qui déchirent le tiſſu des parties par où elles paſſent. *Explication.*

Mais il eſt beaucoup plus ordinaire que cela vienne de ce que le ſang eſt trop groſſier pour ſuivre l'impétuoſité de la fermentation, & de l'impulſion qui luy eſt donnée pour circuler dans les tuyaux capillaires des parties, ſur tout lorſqu'il acquiert de la groſſiereté aprés qu'il a commencé d'entrer en fermentation, comme il arrive lorſqu'il paſſe quelque matiere groſſiere des premieres voyes dans la maſſe du ſang; car cette matiere n'ayant pas la

liberté de traverſer les vaiſſeaux capillaires, s'y arrête, & y cauſe une inflammation qui n'augmente pas ſeulement la maladie, mais qui a auſſi des redoublemens particuliers, en mettant un deſordre dans les eſprits par l'irritation des nerfs & des membranes.

Prognoſtic. L'on doit fort craindre de telles maladies ne ſe terminent par ſuppuration; auquel cas l'inflammation ſeroit ſuivie d'une collection de plus & d'un ulcere qui conduiroient le malade dans une fiévre lente, & dans un amaigriſſement univerſel. L'on pouroit ici répéter la plûpart des ſignes que nous avons rapportez en parlant des marques des fermentations dans les maladies aiguës, lorſque nous conſiderions plus préciſément les forces du malade, la grandeur des ſymptomes ſpécialement de la douleur, & ſur tout les excrétions: par exemple, les crachats dans les inflammations de poitrine, les vomiſſemens & les excrémens du ventre dans celles des parties de l'abdomen, & particuliérement du foye; les urines dans les inflammations de la veſſie & des parties voiſines. En vain donc nous expoſe-

rions en ce lieu les ſignes communs & généraux à toutes ces maladies, puiſque nous les avons expliquez ailleurs, ou que nous les examinerons dans le détail, cy-aprés.

Toutes les inflammations des parties internes demandent à peu prés les mêmes remédes; par exemple, d'obſerver une diéte fort ſévére comme dans toutes les maladies aiguës, de recourir d'abord aux vomitifs, lorſque les premiers conduits ſont embarraſſez de matieres fermentatives, avec cette difference, que ſi l'on craint ſeulement l'inflammation, & qu'elle ne ſoit pas formée, l'émétique ou le purgatif doit être donné ſur l'heure même; car c'eſt *l'orgaſme*, dont parle Hippocrate, où l'on fait trés-mal de differer: au contraire ſi l'inflammation s'eſt déja emparée du ventricule ou des inteſtins, l'on ne doit employer ny purgatif, ni vomitif; mais ſi elle eſt éloignée, on pourra uſer de ces remédes aprés avoir fait une grande ſaignée, afin que les vaiſſeaux ſoient aſſez deſemplis, que les liqueurs circulent plus aiſément, que les fibres des inteſtins ſoient moins tenduës, & qu'enfin l'irritation du purgatif n'augmente point la chaleur

Gueriſon.

étrangere de la partie. J'ajoûte, qu'on feroit encore trés-bien d'attendre la fin du redoublement, afin que les fibres des parties enflammées soient moins tenduës par le boüillonnement des liqueurs.

Il est bon, lorsque le tems le permet, de donner avant tous les autres remédes des lavemens au malade pour nettoyer le bas ventre, parce que les premieres voyes étant dégagées elles pourront mieux recevoir les parties fermentatives qui se séparent du sang. De plus ces sortes d'évacuans diminuent un peu la fermentation des sucs.

Aprés avoir empêché par les purgatifs, que la matiere qui résidoit dans les premieres voyes ne fit, ou n'augmentât l'inflammation en passant dans le sang, & lorsqu'en diminuant considerablement de la quantité de cette humeur on a donné lieu aux vaisseaux a demi vuides de recevoir plus aisément les sucs qui fermentent dans la partie enflammée, les principales indications doivent être d'atténuer ce sang, & de le rendre plus fluide, afin que celui qui est arrêté reprenant sa liquidité & son cours ordinaire, for-

te de la partie où il séjournoit. On peut espérer cet effet de toutes les matieres absorbantes, & des volatiles : c'est pourquoi tous les coquillages, les yeux d'écrevice, les perles, la dent de sanglier : la machoire de brochet, seront très-recommandées, aussi bien que les sels volatils ammoniac, de corne de cerf, &c. & même les médicamens qui abondent en de tels principes, comme la fiente de cheval ou de mulet dans le vin, le sang de bouc préparé à la maniere de Vanhelmont. Les eaux sudorifiques, &c. doivent être d'un grand secours.

Il ne reste plus qu'une indication à remplir, qui est d'appaiser la douleur de la partie, de fortifier son ressort, & de faciliter la transpiration de l'humeur par quelques remédes exterieurs : ce qu'on obtiendra en faisant sur l'endroit affligé des fomentations avec les herbes chaudes & aromatiques, & se servant pour le même effet d'huiles chargées de parties volatiles & pénétrantes, comme ont les huiles d'anet & d'iris avec la poudre d'iris & le safran. Je me suis bien trouvé d'avoir fait appliquer des blancs d'œufs batus & étendus sur des étou-

pes à froid, aprés les avoir parſemez de poudre de gingembre & de poivre principalement dans la pleuréſie. *Faventinus* recommande l'onguent d'*althæa* avec l'huile d'amandes douces les mêlant à la poudre de cumin, & mettant une feüille de chou par deſſus. L'huile de cire ne s'eſt pas moins acquis de réputation en cette rencontre: mais le liniment ſuivant réüſſit encore mieux que tout cela.

Prenez de l'huile de vers, de l'huile de crapaud, & de l'huile de ſcorpion, de chacune demi-once: faites-les bouillir avec une once de ſuc de pavot juſqu'à la conſomption dudit ſuc: retirez du feu la compoſition, & y ajoûtez un gros d'eſprit volatil de sel ammoniac pour en oindre la partie que vous recouvrirez d'une veſſie de porc. Ce remede eſt puiſſant, il diſſipe la matiere, lorſqu'on s'en ſert de bonne heure; & ſi le pus commence déja à ſe former il en procure la ſortie au dehors en évinçant & rarefiant les tégumens. Cet onguent eſt incomparablement meilleur que le baume anodin de l'Abé *Rouſſeau*, qui bien qu'il convienne aſſez par les parties volatiles que quelques plantes communiquent à l'huile

ne laiſſe pas d'être de peu d'effet par le trop grand nombre de drogues qui y entrent : ce qui prouve que l'Auteur n'entendoit gueres la nature des médicamens, puiſque ce baume ſi excellent devoit recevoir comme les autres, ſa vertu par l'exaltation de ſes principes, & par conſéquent de la fermentation qu'il étouffoit preſque. Il eſt tems de parler de la maniere dont on ſe doit conduire méthodiquement dans l'application de tous ces differens remédes.

Les lavemens doivent être faits avec des plantes émollientes& rafraichiſſantes;ſi l'on ſoupçonne des vents, on les préparera avec les carminatifs ; mais cela dépend en partie de la grandeur de la fiévre. Par exemple, ſi la fiévre eſt fort allumée; on ſe contentera d'une décoction de laituë avec un peu de miel voilat;ſi elle eſt foible, on donnera un lavement avec la décoction de menthe, ou d'origan, ou de geniévre, dans laquelle on mettra le diaphœnic.

Pour la ptiſanne,on la peut faire avec le nitre & un bâton de regliſſe, mettant un gros de nitre ſur une pinte d'eau; & le malade boira beaucoup de cette ptiſanne. Si la fiévre eſt forte,on

pourra aprés que les premieres voyes seront vuidées composer cette boisson d'un gros d'yeux d'écrevices préparez, qu'on fera boüillir avec un gros de nitre dans deux pintes d'eau qu'on réduira à trois chopines, en y ajoûtant, lors qu'on retirera le tout d'auprés du feu, un bâton de regliſſe, & agitant la ptiſanne avant que de la donner à boire au malade.

Si néanmoins le malade a beaucoup de peine à cracher, & que l'inflammation ſoit dans la poitrine, on pourra faire boüillir les fleurs de coquelico dans l'eau commune, & ajoûter un gros de canelle battuë ſur trois chopines de cette ptiſanne boüillante, & même une petite pincée d'anis battu; mais l'on n'y doit mêler la canelle & l'anis, que lorſque les premieres voyes ſont vuidées.

Les évacuations, & les ſaignées doivent être faites, s'il ſe peut, avant les quatre premiers jours. Cependant ſi les accidens redemandoient l'un ou l'autre reméde, il faudroit y retourner même dans l'état de la maladie; mais pour cela, il eſt beſoin de toute la prudence d'un Medecin éclairé.

On obſervera de plus qu'en preſcri-

vant un émétique dans l'état de la maladie, on le doit toûjours joindre à un ſudorifique & à un purgatif, afin de ne pas détourner les évacuations que la Nature pourroit faire dans ce tems-là par d'autres voyes; mais il ne le faut ordonner que lorſqu'on a des indications bien preſſantes.

Pluſieurs perſonnes qui ne ſont pas attentives à ce qui ſe remarque tous les jours chez les malades, aux jugemens des plus célébres Medecins, & aux raiſons que nous avons données en rapportant quelques-unes de nos indications, s'étonneront, ſans doute, de ce que nous conſeillons des purgatifs dans des inflammations internes, parce qu'Hippocrate les défend dans quelques-uns de ſes Livres, & que des Modernes prévenus de faux principes ſoûtiennent, que de tels remédes ſont de vrais poiſons dans ces ſortes de maladies.

Mais ſi l'on fait réflexion qu'Hippocrate luy-même ordonne des purgatifs violens & émétiques dans les pleuréſies où il y a quelques embaras dans les hypocondres; que preſque tous les Medecins purgent d'abord les eſquinancies, que *Rulandus*, Quer-

cetan, *Angelus Sala*, Monſieur Poſtel, & une infinité d'autres nous citent des obſervations ſans nombre, où les émétiques ont fait des guériſons qui approchoient du miracle dans les inflammations internes; que dans toutes les fluxions de poitrine malignes qui ont regné ces années dernieres, l'on a vû ce reméde avoir des ſuccés ſurprenans, l'on ſera bientôt détrompé de cette fauſſe opinion où l'on étoit qu'il ne falloit donner ni émétiques, ni purgatifs dans les inflammations internes; &. l'*ypecacuana* qui réüſſit ſi ſouvent dans les dyſenteries, n'eſt il pas un émétique & un purgatif aſſez violent? Nous voyons même que le tartre ſtibié dans une potion cordiale, fait à peu prés à l'égard des dyſenteries les mêmes effets que l'*ypecacuana*.

Je ne voudrois pas néanmoins aſſûrer que toutes les inflammations internes demandaſſent des émétiques, ou des pargatifs. Dans le *cholera morbus*, où il ſe fait une fonte & une décharge univerſelle de toutes les parties acres du ſang dans les premieres voyes, où les vomiſſemens ſont continuels, où les matieres ne ſont point adhérantes, où l'eſtomac & les boyaux ſont preſque

tout écorchez par les pointes des ſucs corroſifs dont ils ſont pénétrez, & par les efforts des convulſions qui font des diſtractions violentes aux fibres des organes qu'elles attaquent, il ne s'agit ſans doute que de calmer, de fortifier, & d'adoucir. Quand au contraire il ne reſte point de levain étranger dans les premieres voyes; & que tout ce qu'elles en contenoient eſt paſſé dans la maſſe du ſang; il ſeroit fort inutile de donner un médicament qui travailleroit le malade, qui augmenteroit la fermentation des humeurs, & la tenſion du bas ventre s'il y en avoit, & qui exciteroit une inflammation s'il n'y en avoit point.

Mais lorſqu'il y a des matieres étérogénes dans les premieres voyes, l'on ne doit pas craindre que les efforts du malade pour s'en décharger par le vomiſſement ou par les ſelles faſſent rompre quelques fibres, principalement ſi l'on a dégagé les vaiſſeaux par la ſaignée, ou ſi la fermentation du ſang n'eſt pas encore fort grande, en un mot, ſi l'inflammation & le dépôt ne ſont pas encore faits: au contraire les convulſions du diaphragme ſecouant rudement les poumons en chaſſeront

le ſang groſſier qui commençoit à y ſéjourner: les agitations des muſcles de l'abdomen preſſeront la veſſie, & en pourront faire ſortir l'urine, ſi elle eſt retenuë par l'inflammation ou par le reſſerrement du ſphincter : & l'on a vû des perſonnes à qui l'on étoit prêt de faire l'operation du bubonocelle, qu'un émétique donné à propos a délivrez de l'étranglement de l'inteſtin.

Quand on veut donner des ſudorifiques, l'on doit commencer par les précipitans, pour continuer par les remédes un peu temperez, comme ſont les fleurs de ſel ammoniac, la pomme de Quercetan; & enfin paſſer aux ſels volatils diſſous dans des eaux ſudorifiques auſquelles on ajoûtera quelques gouttes de *laudanum* afin d'appaiſer la douleur.

Lorſque la fermentation & les accidens commencent à diminuer, & que la maladie tend à ſa fin, il faut retourner à la purgation qu'on donnera pour lors ſans aucun émétique, & même fort douce, pour venir enſuite à d'autres un peu plus fortes; & remettre inſenſiblement le malade dans le train ordinaire en ce qui regardera ſon boire, ſon manger, & ſes exercices.

Lorſque

Lorſque la fiévre ſympromatique vient ſans aucun embarras dans les premieres voyes, & que l'inflammation des parties internes a été produite par l'acreté du ſang, ou par la grandeur de la fermentation ; ce que l'on connoîtra par les cauſes, & même par les ſymptomes qui ſont plus vifs & plus aigus, l'on doit s'abſtenir de toutes ſortes de purgatifs, & même des remedes trop volatils. Les grands remedes ſont les précipitans, les ſaignées, les eaux de plantes rafraichiſſantes que l'on pourra fortifier par le nitre. Il ne faut pas néanmoins ſe ſervir d'acides, parce que ces ſortes de remedes coagulent ordinairement les matieres qu'ils trouvent engagées dans les parties: ſi toutefois l'on étoit obligé d'en employer quelqu'un, l'eſprit de ſouphre ſeroit préferable, parce qu'il fige moins le ſang que les autres. Ce-cy ſuffira pour le général des inflammations, puis que nous entrerons dans le détail des principaux ſymptomes qu'elles produiſent.

CHAPITRE IX.

Des Fiévres lentes.

IL faut ajoûter aux fiévres dont nous venons de parler une eſpece de fiévre continuë ſymptomatique d'une autre nature : elle eſt tres-ſouvent une ſuite des déſordres que peuvent avoir cauſez les maladies précédentes. On l'appelle fiévre lente, parce qu'elle eſt la moins violente de toutes les fiévres continuës : elle accompagne preſque toûjours les ulceres & les abſcés des parties internes : le malade paroît ne ſouffrir aucune incommodité conſiderable : cependant ſon corps amaigrit & ſemble ſe fondre peu-à-peu ; & quoiqu'il prenne de la nourriture, on ne voit pas que cela luy profite. Il perd inſenſiblement ſes forces ; & enfin à peine ſe peut-il mouvoir.

Caractere.

Cette maladie eſt communément l'effet d'un reſte des levains de quelques indiſpoſitions précédentes : ou bien elle prendra naiſſance dans des corps d'une mauvaiſe conſtitution ; par exemple dans des filles qui ont le

pales couleurs, & dans ceux qui ont la phtiſie. Les urines ſont quelquefois troubles, & quelquefois claires & ſans couleur ; d'autres fois il ſemble qu'il y ait de l'huile dans leur ſuperficie; & l'on en remarque qui ſont rouges & briquetées; le pouls eſt vîte, fréquent, inégal, petit ; la maladie croît obſcurément, les évacuans & les autres remedes y ſont pour l'ordinaire, d'un foible ſoulagement ; & les malades tombent ſouvent en défaillance à la moindre occaſion.

Quand il paroît un abſcés ou un ulcere aprés l'inflammation d'une partie interne, on peut dire que l'abſcés & l'ulcere ſont des eſpeces de réſervoirs d'une matiere acre, qui ſe méle continuellement au ſang qui paſſe par la partie ulcerée, corrompant ainſi toute la maſſe de ce liquide ; de ſorte que les humeurs ne fermentent plus d'une maniere auſſi inſenſible que dans l'état naturel ; & que par leur acreté elles perdent cette qualité douce & balſamique qui les rendoit propres à la nourriture des parties. De plus les petites fibres qui ſont rompuës dans l'ucere, laiſſent échapper des parties chyleuſes & lymphatiques qui ſe ſé-

parent d'avec le sang, & qui croupissant dans la cavité de l'ulcere s'y aigrissent & deviennent si corrosives par l'alteration & la corruption qui y survient, qu'en se remêlant de nouveau au sang elles en détruisent toute la temperature.

Quelquefois aussi ces sortes de fiévres lentes ne sont accompagnées ni d'abscés, ni d'ulceres : le sang ayant contracté de lui-même par les causes externes, ou par une mauvaise habitude héréditaire, des qualitez si contraires aux naturelles, qu'il n'est pas capable de nourrir les parties; mais quoiqu'il soit privé de cette prérogative, néanmoins il ne les ulcere & ne les déchire pas toûjours. Souvent par son épaisseur ou par la viscosité de la lymphe il se fait dans les glandes du mesentere des embaras qui peuvent diminuer, ou même empêcher le passage du chyle dans le sang : quelquefois aussi les poumons deviennent secs & arides, se remplissant d'une matiére semblable à du sable, ou à de la craye.

Causes externes.

Explication. On peut demander si la premiere origine de la maladie vient du sang ou des parties solides : il est vrai semblable que comme le sang excessivement

salé ulcere les parties, quelquefois aussi les ulceres des parties peuvent rendre le sang plus acre & plus salé qu'à l'ordinaire, selon que nous l'avons expliqué ci-dessus. Ainsi comme la disposition maligne du sang peut alterer la structure des parties solides ; de même l'alteration des parties solides peut changer la saine constitution de cette humeur.

Quant au prognostic, il est très-difficile de guérir cette maladie sur tout lorsqu'elle est jointe à un abscés ou à un ulcere du foye, ou du poumon, ou de quelque autre partie noble, ou bien à un empiéme : cependant quand les abscés des parties internes, qui accompagnent cette fiévre, se terminent & aboutissent en dehors ; ou qu'on a les moyens de les couper ou de les cauteriser, si le pus qui sort en grande quantité est blanc & bien formé, souvent les malades réchappent. Les purgatifs ordinaires aigrissent cette maladie & l'augmentent, parce qu'en évacuant les serositez, le sang en devient plus salé & plus acre. Cette dépravation dure plus de quarante jours, & les malades empirent dans l'Automne. Mais on doit particulierement con- *Prognostic.*

ſiderer la grandeur des ſymptomes, & les forces du ſujet pour juger de l'événement.

Guériſon. Dans la cure de cette fiévre, le principal point doit être d'adoucir le ſang, de le diſſoudre lorſqu'il eſt dans une diſpoſition écrouelleuſe, & enfin de netoyer, & de conſolider l'ulcere. On eſt pourtant contraint quelquefois, quand la fiévre s'augmente, d'ouvrir la veine, & d'ordonner un régime de vivre rafraichiſſant & même incraſſant : lorſque le ſang ſe trouve trop acre & trop diſſout, l'on doit s'abſtenir de tout ce qui eſt poivré, ſalé, de toutes ſortes de ragouts, & même du vin. Il faut auſſi défendre au malade les alimens durs & indigeſtes ; de même que les choſes qui ſe corrompent trop aiſément comme les ſucreries. Les lavemens ſont de tems en tems d'une aſſez grande utilité, parce qu'ils nettoyent le bas ventre : toutefois lorſque cette maladie eſt mêlée à quelque diſpoſition ſcorbutique ou hypocondriaque, comme cela arrive ſouvent, les clyſteres n'auront lieu que quand le ventre ſera plein d'excrémens, parce que dans les autres cas les lavemens font remonter les

vents & produiſent des vapeurs, ce qui cauſe un étouffement & de cruelles douleurs au malade ſans qu'il en tire aucun profit. Lorſqu'on voit dans ces ſortes de maladies beaucoup de dégouſt, ou un trop grand appétit, on doit preſque toûjours commencer par faire vomir, & ne point ſe rebuter lorſque ſix & huit grains de tartre ſtibié n'operent pas, parce que ſouvent ceux qui ont ces ſortes de maladies vomiſſent tres-difficilement, il faudra plûtôt augmenter la doſe de ce médicament juſqu'à dix ou douze grains, ou donner une once & demie de vin émétique.

Les purgatifs nuiſent preſque toûjours aux malades, à moins qu'il ne croupiſſe des matieres dans les premieres voyes; & pour lors il faudroit preſcrire des purgatifs tres-doux & incapables d'exciter de grandes fermentations dans le ſang; comme ſont la caſſe, la manne, la rhubarbe, le ſirop de roſes, celui de pommes, &c. Cependant s'il y avoit quelque viſcoſité dans le ſang & dans la lymphe, il ſeroit bon de préparer quelques purgatifs fondans; tel eſt le *calomelanos* de Riviere, que je croy être fait avec dix grains de diagrede, douze de mercure

doux, & quinze de sel fixe de tartre : par ce remede, ou par d'autres semblables, Riviere se vante d'avoir guéri plusieurs fiévres lentes.

Il est néanmoins constant que les purgatifs si fréquemment administrez sont dangereux, & qu'on doit plûtôt corriger l'acreté des humeurs avec les précipitans, quoiqu'il arrive quelquefois que ces remedes en dissolvant les viscositez du sang, rendent les symptomes plus fâcheux à cause de la liquidité qu'ils communiquent aux humeurs; ce qui fait que les malades ne veulent pas continuer une pratique qui dans la suite leur seroit profitable. Entre les précipitans, les coraux, les yeux d'écrevice, & l'antimoine diaphoretique doivent être les plus recommandez, parce qu'ils peuvent absorber les parties salines qui abondent dans les humeurs.

On doit aussi se servir des vulneraires remplis de parties volatiles & balsamiques, qui peuvent & nettoyer l'ulcere, & rétablir la masse du sang. On en peut faire des ptisannes, des apozêmes, des eaux distilées, &c. Entre ces vulneraires, il faut particulierement compter le *bellis*, la bugle,

la ſanicle, la veronique, le *ſymphytum*, la pulmonaire, le lierre de terre, la pirole, &c.

Quelques-uns ordonnent encore comme un ſouverain ſpécifique, d'éteindre de la chaux vive dans une décoction de plantes vulneraires; & d'en tirer l'eau claire pour en faire boire quatre onces le matin à jeun au malade qui reſtera pluſieurs jours dans l'uſage de ce remede.

Lorſqu'on a bien corrigé & adouci les levains qui ſont dans les premieres voyes, l'on mettra le malade au lait qu'on lui fera prendre le matin ſeulement, ou pendant toute la journée, pourvû qu'il s'abſtienne de toute autre nourriture, excepté de pain, & de ris, ayant ſoin d'écrémer le lait. Si l'on n'en prend qu'une fois le jour, celui d'aneſſe eſt préferable. Lorſqu'il y a une diſpoſition viſqueuſe & ſcrophuleuſe dans le ſang, ou dans la lymphe, il ne faut point du tout employer le lait, à cauſe que par la groſſiereté de ſes parties, il augmenteroit celle du ſang: De même lorſque la fiévre eſt de conſéquence, & qu'on trouve quelque diſpoſition à la coagulation, le lait ne convient point.

Je m'étonne fort de voir tant d'Auteurs recommandables par leur érudition, nous assurer que la conserve de roses nouvellement faite a guéri des fiévres lentes & des phtisiques : car j'en ai vû si peu d'effet que tout ce que je puis dire de raisonnable là-dessus. c'est qu'un homme affligé de cette maladie usant de ce remède se sent tout d'un coup soulagé quand l'ulcere de son poumon devient assez grand pour contenir une certaine quantité de pus, & assez calleux pour rendre les membranes beaucoup moins sensibles ; ce qui fait qu'ils ont des relâches considerables sans incommodité ; & cette guérison fardée peut arriver dans l'usage de toutes sortes de remedes, & même de ceux qui augmentent la cause de la maladie au nombre desquels je mets la conserve de roses quand on la prend en aussi grande quantité que les Auteurs l'ordonnent. C'est ainsi que nous avons vû le Marquis de C... guérir une personne de qualité, que des Medecins croyoient dans une phtisie désespérée, quoiqu'il ne se servît que de quelques solutions métalliques faites par des esprits acides, ce qui sans doute est une conduite tres-opposée à

là cure éradicative de la maladie.

Lorſque le ſang eſt fort viſqueux, on peut mêler aux décoctions des vulneraires, l'écorce de gayac, la ſalſepareille ou le faſſafras; pourvû cependant que le malade ne ſoit pas déja extrêmement atténué.

On pourra auſſi dans ces rencontres ſe ſervir des aperitifs, & particulierement de ceux qu'on tire du mars, ſurtout lorſqu'on ſoupçonne des embarras & des obſtructions.

Mais lorſqu'il n'y a point d'embarras, & qu'au contraire le ſang par l'exaltation de ſes parties ſalines devient acre & ſalé, l'on preſcrira les adouciſſans & même les incraſſans, pourvû qu'ils ne participent point de la nature des acides; c'eſt dans ce cas qu'on peut uſer d'emulſions, d'orgeat, de ſirop de tortuë de boüillons d'écrévices, &c. mais parce que nous donnerons des formules de tous ces differens remédes en parlant de la fiévre hétique, nous nous contenterons icy de ce que nous avons déja dit.

La fiévre hétique differe de la fiévre lente par la ſeûle diverſité de ſes cauſes, & par la grandeur de ſes ſymptomes: ainſi l'amaigriſſement eſt plus *Hetique.*

Differences. remarquable dans la fiévre hétique que dans la fiévre lente. D'ailleurs la fiévre lente eſt preſque toûjours accompagnée d'ulceres, d'abſcés, ou de corruption de quelque partie interieure: au lieu que la fiévre hétique a ſon fondement dans une corruption du ſang, laquelle a été cauſée par une fiévre éphemere ou par une fiévre ardente, ou bien par des choſes externes: quoiqu'il en ſoit les differences qui ſont entre ces deux maladies ne ſont pas conſiderables.

Caracteres. Car la fiévre hétique eſt une chaleur continuelle, égale, ſans augmentation ni diminution, & ſans douleur, mais avec ſéchereſſe: elle augmente pourtant deux heures aprés le repas, retournant aprés la digeſtion à ſa premiere égalité. Quand on touche le corps du malade, on ſent d'abord une chaleur douce; mais ſi l'on y tient la main quelque tems, on trouve cette chaleur un peu mordicante: le pouls eſt petit, & fréquent & un peu plus chaud, que les parties qui environnent l'artere, ce qu'on apperçoit aiſément lorſqu'on a fait laver le malade avec de l'eau froide dans l'endroit que l'on touche. Aprés le repas le pouls s'éleve,

le corps devient languiſſant, il s'extenuë, & amaigrit peu-à-peu ; on voit dans les urines quelque choſe de ſemblable aux toiles d'araignées ; les yeux que le malade a de la peine à ouvrir s'enfoncent, les os des jouës pouſſent en dehors, la peau ſe ternit, les hypocondres s'enflent, le ventre s'aplatit, la peau ſe ſéche ; on ſent des battemens prés du ventricule, & il ſemble que le malade n'ait rien dans l'abdomen. Enfin quelquefois le pouls devient d'une dureté extraordinaire, & tout le corps ſe couvre de vermine.

Cauſes.

Cette maladie peut provenir également de toutes les cauſes qui ſont capables de faire perdre au ſang ſa qualité douce & balſamique : ainſi quand les parties huileuſes de cette humeur ſont diſſipées ou coagulées, & que ſes parties ſalines ſont exaltées & dévelopées, le corps ne ſe nourrit point ; le ſang fermente avec une eſpece de petillement à peu prés ſemblable à celui d'une lampe, dans laquelle on a mêlé du ſel, ou de l'eau avec ſon huile, tout ce qui eſt propre à maintenir les membres & toutes les autres parties dans leur fermeté & dans leur vigueur ſe diſſipe ; c'eſt pourquoi elles

s'amaigrissent : le pouls devient plus fréquent par l'irritation des parties salines, & plus dur par la sécheresse de l'artere, & enfin plus petit par le défaut des parties spiritueuses & balsamiques dont dépendent les ressorts.

La chaleur qui se répand par tout le corps est produite par la fermentation qui est plus forte qu'à l'ordinaire, & qui s'augmente, lorsque le chyle se mêle au sang : car comme le sang contient beaucoup de particules salines, & que le chyle en aporte beaucoup d'huileuses, il se doit faire une fermentation d'autant plus vive que la quantité sera plus grande, & la proportion plus juste entre ces sortes de differentes parties, pour l'exciter & l'entretenir. La crême ou les toiles d'araignées qui semblent nager sur les urines, ne sont formées que par l'abondance des sels qui s'y rencontrent à peu prés comme il arrive quand on dissout de la crême de tartre, de la chaux, ou quelque sel essentiel en une liqueur qu'on laisse refroidir.

Explication. Les veilles, l'air trop chaud, les exercices violens, la colere, les alimens trop salez ou trop aigres, les tristesses, les chagrins, les fiévres

éphémeres & ardentes, peuvent rendre le sang dépourvû de parties balsamiques, & même produire ou occasionner la génération d'un plus grand nombre de corpuscules acres & salins qui étoufent la chaleur naturelle : Car la colere enflammant les parties huileuses du sang en procure une copiense évaporation: dans la tristesse & les chagrins, les parties aigres & fixes du sang s'exaltent & les parties huileuses sont comme fixées ; de sorte qu'elles sont inutiles pour arrêter l'action absorbante & desséchante de la portion saline: les veilles & les exercices trop longs subtilisent tellement les parties onctueuses de sang qu'elles ne sont plus propres à donner aux organes la consistance & l'agilité nécessaires pour leurs fonctions ; c'est par la même raison que les fiévres éphémeres & ardentes peuvent être les origines de cette fiévre ; & l'on conçoit assez que les aromats, les vivres trop salez, un air tres-chaud, &c. peuvent augmenter les parties salines du sang, ou rendre ses parties sulphurées si subtiles qu'elles ne seront plus en état de tempérer l'acrimonie des salines.

Lorsque la fiévre hétique commen- *prognostic.*

ce, qu'elle n'eſt accompagnée d'aucune autre fiévre ni de nulle autre indiſpoſition on la guérit aiſément : mais l'on peut dire auſſi qu'il eſt rare de trouver un malade attaqué de cette ſeule maladie : car elle eſt preſque toûjours compliquée avec quelque abſcés ou quelque ulcere interne. Quand le pouls devient dur, que les urines paroiſſent à leur ſuperficie chargées de petites toiles, que le corps s'exténuë, la guériſon eſt beaucoup plus difficile ; mais enfin lorſque les yeux deviennent tout-à-fait enfoncez ; que les hypocondres ſont élevez & le ventre aplaty, qu'on ſent le battement des arteres dans la region du ventricule, l'on doit compter que le malade ne guérira point ; & quand dans cette rencontre il ſurvient un cours de ventre ou une chutte de cheveux, l'on doit croire que la mort arrivera bien-tôt, principalement lorſque la maladie & ces ſymptomes attaquent au milieu de l'été, depuis dix-huit ans juſqu'à trentre-cinq ; car en ces âges on guérit plus difficilement qu'en un autre de toutes ſortes de fiévres hétiques, par la diſſipation preſque continuelle des parties ſulphureuſes : mais l'on

doit toûjours assurer que cette maladie sera longue, & souvent mortelle.

Guérison.

Si l'on guérit les maladies chroniques par un grand régime, l'on peut dire que cela paroît encore plus clairement dans la fiévre hétique, où l'on voit que les seuls alimens choisis suivant la complexion du malade, & quelques alterans semblent remplir ici toutes les indications; car lorsqu'elle est simple & sane être mêlée à d'autres maladies, le malade n'a besoin que d'un air froid & humectant, afin que les parties sulphureuses du sang deviennent plus grossieres en se joignant aux parties nitreuses & aqueuses de l'air: c'est pourquoi Galien ordonne aux hétiques de se tenir en un lieu soutertain exposé aux vents du Septentrion, & d'y rester découverts: Et Riviere dit qu'il a guéti un hétique par ce seul remède; cependant quand il y a quelque ulcere dans les poumons, la fraicheur de l'air peut beaucoup nuire en irritant cette espece de playe dans des parties si molles & si délicates, c'est par cette raison que l'automne est contraire aux phtisiques, & que Galien les envoyoit vers le mont Vesuve, à cause de la chaleur

du lieu & de l'abondance des parties sulphureuses qu'il fournit continuellement à l'air qui en peut acquerir une vertu détersive : c'est ce que nous tâchons d'imiter, lorsque nous faisons brûler dans la chambre de nos phtisiques, le souphre, l'orpiment, le mastic, la myrrhe, l'ambre jaune, &c.

Les alimens qu'on prescrira aux hétiques seront des plus simples, rafraichissans & incrassans, & d'une facile coction; ils doivent avoir une certaine humidité onctueuse qui les rende capables d'adoucir les parties salines, & d'imprimer au sang une qualité douce & balsamique; tels sont les petites soupes, les orgeats, le gruau, le ris, les amandes les émulsions, &c. Entre les plantes qui sont propres à faire les boüillons, l'on doit se servir de la laituë, de la chicorée, de la bugloſe, de la bourache, des fleurs de violetes, de pourpier, &c. Les chairs boüillies sont meilleures aux malades que celles qui sont rôties, parce que les premieres retiennent moins de sels; les choses aromatiques, sucrées ou poivrées doivent être évitées avec beaucoup de soin: Entre les chairs des animaux, l'on préferera le beuf &

le veau à toutes les autres ; & entre celles-là l'on pourra encore choisir celles qui sont gluantes & nerveuses, à cause des parties balsamiques qu'elles contiennent ; & leur gelée semble tres-propre à épaissir le sang. A cette même intention l'on se servira de boüillons d'écrevices, & de chairs de tortues, de grenouilles, ou de limaçons ; l'on peut faire de tous ces alimens des gelées, des restaurans, des pâtes Royales, & d'autres formules de nourriture pour reparer la santé, & s'accommoder au goust du malade.

Pour la boisson, le malade usera de l'eau bouillie avec l'orge ou les amandes, & pour lui donner un peu plus d'agrément on y jettera un bâton de réglisse en la retirant du feu : mais il faut que le malade boive peu à la fois, afin que l'eau ne diminue rien, si cela se peut, du ressort des fibres de l'estomac.

Il se tiendra dans un grand repos, & on lui défendra toutes sortes d'exercices, le laissant dormir plus longtems que de coûtume, lui conservant autant de tranquilité d'esprit qu'il sera possible : quand il aura le ventre paresseux, on lui donnera des lavemens ; & si son ventre se relâchoit,

l'on pourroit lui faire quelques ptisannes avec la raclure de cornes de cerf, & d'yvoire boüillie dans l'eau commune.

Quoique les bains ne conviennent pas à ceux qui ont la fiévre, toutefois dans une phtisie naissante les bains d'eau douce chaude seront profitables parce qu'en relâchant les pores de la peau, ils facilitent la transpiration des parties acres, & fournissent des parties aqueuses dans la masse du sang; au contraire les bains salez & nitreux ayant des effets opposez, peuvent quelquefois donner la fiévre hétique à ceux qui ne l'ont point, si on en croit Galien.

Quant aux purgatifs, l'on bannira ceux qui agitent la masse du sang, & qui en peuvent dissoudre le tissu; au contraire l'on ne doit employer que ceux qui lâchent le ventre, en graissant & détendant les fibres des intestins, ce qui doit avoir du succès lors que ces conduits sont remplis d'humeurs étrangeres; ainsi l'on peut donner la casse avec la manne dans le petit lait.

A l'égard du calomelanos de Riviere, & du précipité diaphoretique de Vanhelmont & de Paracelse, com-

me ils ont pour baze le mercure, ils ne peuvent convenir ici, quoi qu'en disent leurs Auteurs, à moins qu'il n'y ait quelques obstructions dans les glandes, & que le sang n'ait quelque affection scrophuleuse, ce qui demanderoit des dissolvans; car l'on sçait qu'il y a des phtisies qui dépendent de cette disposition du sang, & des glandes.

L'on recommande encore avec raison, entre les autres purgatifs, la thérebentine & le baume du Perou : ils ne remédient pas à cette maladie seulement comme purgatifs, mais aussi en ce qu'ils fournissent au sang des parties balsamiques qui peuvent adoucir les substances salines; & lorsque la fiévre hétique est accompagnée de quelque ulcere interne, ces sortes de remédes deviennent d'une necessité indispensable.

Aprés les purgatifs on en viendra aux émulsions, dont voici une formule qu'on pourra suivre: *Prenez demi once d'amandes douces pelées & un gros de chacune des quatre semences froides majeures mondées, pilez le tout, en versant dessus peu à peu une livre d'eau commune; ajoûtez-y de l'électuaire des*

trois santaux, deux gros du diamargaritum froid, trois gros de sirop de diacode & de violette, & composez-en selon l'art une émulsion à partager en deux doses.

Les narcotiques n'aident pas peu à la guérison de cette maladie en appaisant les tumultes des parties spiritueuses dispersées par tout le corps: quant aux amandes, & aux quatre semences, leur huile tempere puissamment l'acreté des parties salines.

Pendant qu'on traite ainsi le malade, il faut le mettre à l'usage du lait, qui est sans doute un des plus grands remédes dont on puisse se servir dans cette maladie, pourvû qu'on prenne les précautions suivantes.

Premierement, l'on doit examiner s'il ne s'aigrit point dans le ventricule; car s'il devient aigre il faut le quitter: mais afin que cette accident-là n'arrive point, le malade pourra user de précipitans, d'absorbans, & même on mettra un peu de sucre dans le lait, & on fera précéder quelques legeres purgations.

Secondement, lorsqu'on prend du lait plusieurs fois le jour, en doit s'abstenir de viande & de boüillons; l'on

peut, à la verité, manger du ris, du gruau, du pain, & boire d'une ptisanne vulneraire; mais les autres sortes d'alimens ont coûtume de corrompre le lait, néanmoins dans les commencemens, on prendra le lait le matin à jeun sans changer le regime de vie ordinaire le reste de la journée, afin de disposer l'estomac.

Lorsqu'il arrive une diarrhée dans l'usage du lait, il le faut suspendre, parce que c'est une marque qu'il s'aigrit: & ce symptome-là est fort à craindre dans cette maladie; cependant si le cours de ventre étoit léger, l'on pourroit se contenter d'éteindre plusieurs fois un fer rouge dans le lait, ou bien d'y faire cuire un peu de ris, ou de donner du sirop de coings plusieurs heures aprés le lait; mais si malgré ces précautions, il continue de s'aigrir, on le quittera absolument.

Lorsque la toux est si violente dans la fiévre hétique, qu'on voit manifestement que le poumon est attaqué & même ulceré, il faut traiter cette maladie comme une phtisie.

Et si la fiévre hétique étoit jointe à une fiévre continuë, soit synoque, soit périodique, l'on devroit premiere-

ment remédier à la fiévre continuë, sans toutefois négliger les indications que nous peut fournir la fièvre hétique, parce que la principale loy est de remédier aux maladies & aux symptomes les plus pressans.

Outre toutes ces fiévres symptomatiques il y en a quelques autres qui sont accompagnées de symptomes si considerables, qu'elles semblent devoir être raportées à celles-là, quoiqu'il n'y ait point d'inflammation dans les parties internes ; telles sont les fiévres symptomatiques catharrales, & les fiévres de lait ou des accouchées.

CHAPITRE X.

Des Fiévres catharrales, & de quelques autres symptomatiques.

Caractere. DAns la fiévre symptomatique catharrale, le malade est souvent saisi d'un petit frisson vers le bas du dos : il ressent ensuite sur le soir une douleur de tête, des douleurs & des lassitudes en tous les membres lesquelles durent une bonne partie de la nuit, quelquefois avec un peu de soif, & toûjours

toûjours avec chaleur ; le pouls s'é- *Carac-*
leve & devient plus fréquent ; mais le *tere*
matin tous ces symptomes semblent é-
teints & ne recommencent que la
nuit : la couleur de la peau est plus
vermeille qu'à l'ordinaire, à cause de
l'augmentation de la chaleur qui n'est
cependant jamais fort acre ; les petits
ressentimens de froid dans le dos n'ar-
rivent pas tous les jours ; & quand ils
viennent c'est quelquefois sur le mi-
dy, quoique les douleurs de tête & les
lassitudes ne prennent que sur le soir.
Souvent il se joint d'autres symptomes
à ceux-cy : l'un des plus insignes &
des plus ordinaires, est la toux qui
s'excite le soir avec des lassitudes,
& qui persevere la meilleure partie de
la nuit ; ou bien si elle discontinuë,
elle recommence le matin au réveil du
malade ; la poitrine y est aussi quel-
quefois oppressée ; les malades se trou-
vent tout-à-fait dégoûtez, ou bien ils
ont une faim dévorante, leurs urines ne
sont pas fort changées de leur état na-
turel, ils crachent excessivement : mais
il y a des tems où une partie des hu-
miditez leur tombe par le nez.

Cette maladie vient dans les années
froides, déréglées & pluvieuses, après

des changemens subits du chaud au froid, ensuite de longues fiévres quartes, ou de longues douleurs de teste, aprés l'usage des alimens aigres ; elle est produite en un mot par toutes les choses qui peuvent empêcher la liaison intime des parties lymphatiques, sereuses & fibreuses de la masse du sang; comme sont les soins, les travaux, les inquiétudes, les veilles, &c. qui donnent occasion à des filtrations abondantes de quantité d'humeurs dans les glandes situées à la baze du crane, dans celles de la trachée artere, & même dans toutes les membranes du corps, & principalement des articles ; ce qui doit arriver lorsque la masse du sang prenant un cours un peu plus rapide qu'à l'ordinaire traverse les tissus les plus denses, & se glisse dans les endroits les plus comprimez; c'est pourquoi il n'est pas étonnant que le malade sente des douleurs & des lassitudes dans les articles, & même une toux causée par la sérosité acre qui irrite les membranes des poumons sur lesquelles elle s'arrête. Cette fiévre arrive ou se redouble vers le soir, parce que la transpiration est moindre, & qu'il y a davantage de parties chileuses

Causes externes.

& lymphatiques en émotion dans le sang. Enfin comme pendant le sommeil il s'est filtré quelque peu de lymphe dans la trachée artere, on ne doit pas chercher d'autre cause de la toux qui survient au réveil : les douleurs de tête procédent de l'embaras des glandes qui sont à la baze du crane, & specialement de celles des sinus du sphénoïde, du coronal, & de toutes les glandes salivaires : c'est pourquoi ces douleurs occupent ordinairement la partie anterieure.

Cette maladie est tres-considerable, & tres-longue dans les corps mal habituez, qui ont été long-tems travaillez de fiévres quartes, ou de maux de teste, parce que cela marque une entiere désunion dans les principes du sang. Les maladies qui viennent d'une lymphe acre ou aigrie, étant beaucoup plus difficiles à guérir que celles qui doivent leur naissance à la dépravation des autres principes du sang, l'on doit tout craindre lorsqu'on voit que la lymphe vient à s'épaissir, & à se coaguler ou à s'aigrir; & si le corps est de lui-même maigre, & qu'il ait le col long, il sera extrêmement menacé de phtisie. *Progn.*

Lors qu'au contraire cette maladie

eſt produite dans un ſujet bien conſtitué, ſans avoir été précédée d'aucune autre ſi ce n'eſt d'un rhûme à l'ordinaire, ou de la ſeule ſuppreſſion des regles dans une fille, nous ne la devons pas beaucoup appréhender, principalement lorſque la perſonne eſt jeune & graſſe, nous ſouvenant de ce que nous apprend Hippocrate, lorſqu'il dit que les fluxions ne ſe cuiſent point dans ceux qui ſont fort avancez en âge, parce qu'ils n'ont point aſſez de parties douces & balſamiques dans leur ſang pour réünir la partie fibreuſe avec la ſereuſe. Enfin l'on doit juger de cette maladie par la grandeur des ſymptomes, & craindre davantage celle où les crachats ſont fort ſalez, principalement lors qu'elle n'a point été occaſionnée par un froid exterieur, & qu'elle a continué long-tems; car c'eſt une marque de l'acreté de la matiere qui la cauſe.

Il y a encore d'autres fiévres catharrales épidémiques, qui ſont tres-dangereuſes: Elles ont coûtume d'emporter promptement les malades, ſi l'on n'y remédie, ſur tout lors qu'ils ſont fort affoiblis, qu'ils ont des ſyncopes, ou qu'ils ſont dégoûtez; car il y a pour

lors une malignité qui tuë le malade dans les premiers jours.

Mais quand le malade a des forces suffisantes pour marcher, & même pour sortir, les fiévres catharrales épidémiques en devenant longues, se tournent quelquefois en phtisie.

Lorsque la fiévre qui accompagne le catharre, ou pour mieux dire, lorsque la fiévre catharrale est meslée à une fiévre putride, & qu'elle n'a point d'intermission l'on doit aller aussi-tôt à la saignée; mais il ne faut recourir aux rafraichissans que pas à pas, évitant tous les remédes qui épaississent, & usant de diaphorétiques pectoraux; en un mot l'on doit désemplir les vaisseaux, empêcher les dépôts qui se peuvent faire sur les parties, adoucir ou évacuer les serositez acres qui déchirent & qui picotent continuellement la trachée-artere.

L'on peut remplir toutes ces indications en ordonnant pour toute nourriture au malade, quelques boüillons avec le bœuf, le mouton & une volaille, une ptisanne pour la boisson faite avec les feüilles de coquelico, & la réglisse, en lui faisant recevoir quelques lavemens avec une décoction de laituë

& un peu de miel violat, en lui ouvrant la veine, & lui préſentant aprés la ſaignée quelque diaphorétique pectoral tel que pourroit être celui-cy: *Prenez demi gros de confection d'hyacinte, un ſcrupule de diaphoretique mineral, autant d'yeux d'écrevices préparez, vingt grains de poudre de vipere, demi-once de ſirop de coquelico, autant de celui d'éryſimum, & cinq onces d'eau de chardon-beny*; l'on réïterera ces ſortes de potions, & les ſaignées; l'on peut même ajoûter quelques ſels volatils & quelques gouttes d'huile de ſuccin; mais l'on doit brider ces ſortes de remédes, c'eſt-à-dire empêcher leur activité exceſſive par le laudanum, ou le diacode.

Enfin lorſqu'on purge ce doit être doucement, & ſur le déclin de la maladie; on pourra préparer la médecine avec une infuſion de rhubarbe, la mouelle de caſſe ou la manne & le ſirop de roſes, banniſſant les purgatifs trop forts; l'on peut faire quelques frictions à la tête & au cou, & y appliquer des remédes topiques.

Quand au contraire la fiévre catharrale eſt ſeule, qu'elle donne des relâches au malade: qu'elle le laiſſe même

deux ou trois jours ſans mal, pour revenir tout d'un coup ſans aucune cauſe apparente, l'on ſongera à diminuer la groſſiereté de la lymphe, à décharger les ſeroſitez par la tranſpiration & par les urines, ſans toutefois agiter beaucoup la maſſe du ſang ; enfin l'on tâchera de rectifier les principes qui compoſent cette maſſe en fourniſſant des corpuſcules balſamiques qui peuvent adoucir & corriger les parties trop ſalines, trop acres ou trop acides.

L'on aura lieu d'eſperer un heureux ſuccés, & de remplir parfaitement ces indications, ſi l'on ordonne aux malades d'être fort ſobres, & de manger très-peu, ptincipalement pendant la nuit : car il n'y a rien qui ſoit ſi contraire à ces ſortes de maladies que de prendre des alimens quand les humeurs ſont en agitation, parce que la coction ne ſe faiſant point, il paſſe dans le ſang un chyle crud & indigeſte qui fournit une nouvelle matiere à la fiévre & au catharre : il faut qu'ils ne prennent rien entre le dîner & le ſouper, & même qu'ils ſoupent peu, & ne ſe conchent point immédiatement aprés ce repas : il faut auſſi qu'ils évitent l'air froid, & les vents, & tou-

tes les choſes aigres ou ſalées ; & la grande quantité de ſucrerie leur ſeroit pernicieuſe : on leur entretiendra toujours une grande liberté de ventre par quelques lavemens, & on leur interdira l'uſage de toutes les matieres capables d'épaiſſir.

Si l'on trouve que le ſang abonde dans les vaiſſeaux, avec un pouls élevé & beaucoup d'acreté dans la gorge, on doit faire quelques ſaignées, & obſerver exactement la conſiſtence de cette humeur, afin d'en tirer des indications : car pour peu qu'on aperçoive à ſa ſuperficie une écorce ou une peau viſqueuſe, l'on doit particulierement s'attacher à diſſoudre le ſang, & ſe ſervir pour cet effet d'atténuans, d'apéritifs, & de ſudorifiques : ſi au contraire le ſang étoit tres-rouge, tres-vif & tres-diſſout, il faudroit ſe ſervir des rafraichiſſans.

Dans le premier cas l'on fera des ptiſannes au malade avec le bois de gayac, l'eſquine, le ſaſſafras, & la ſalſepareille, afin de pouſſer par l'inſenſible tranſpiration une partie des humiditez ſuperfluës, & en même tems de diſſoudre le ſang, & de lui rendre la liquidité qu'il a perdue. On

en pourra faire auſſi avec les feüilles de coquelico & le lierre de terre. On trouvera ſemblablement du ſoulagement dans l'employ du marrube, de lamium, de l'eryſimum, du pouillot, des capillaires avec l'hyſope, & du lierre terreſtre, en ſirops, qui ſont des pectoraux diaphorétiques tres-recommandables dans cette maladie. On doit rarement purger à moins qu'il n'y ait de l'embaras dans les premieres voyes; & quand cela ſe rencontre, quelques grains de tartre ſtibié font plus d'effet que tous les autres purgatifs, parce que ce médicament évacuant davantage, & fondant moins, il ne fatigue pas tant le malade. Cependant lorſqu'il faut abſolument fondre; on peut ſe ſervir de mercure doux, & de rhubarbe incorporez dans la térebenthine pour en faire quelques pilules: parce que la térebenthine fournit au ſang quelques parties balſamiques qui peuvent être d'une grande utilité: par exemple.

Prenez deux gros de térebenthine de Veniſe, un gros de rhubarbe en poudre, & quinze grains de mercure doux; incorporez le tout enſemble, & faites-en huit pilules que le malade avalera le matin.

On lui ordonnera ensuite l'usage des absorbans, des précipians, & des volatils, afin de rendre un peu de fluiduité à son sang. On peut employer pour cet usage les yeux d'écrevices, le diaphoretique antimonial, le bezoard mineral, & même la poudre de viperes dans quelque eau appropriée, que vous pourez composer ainsi. *Prenez de l'eau de coquelico & de fleurs d'acacia, de chacune trois onces : dissolvez y des yeux d'écrevices demi gros de la poudre de viperes un scrupule, du sirop d'erysimum une once, de l'huile de succin trois gouttes.*

L'on doit faire encore un grand état du carabé préparé sur le porphire, des fleurs de souphre, du sperme de baleine, vû que par leurs parties douces & huileuses ils peuvent amortir les parties salines, & contribuer à rassembler & relier les differentes parties du sang, outre qu'ils absorbent ou amortissent les aigres coagulans.

Si tout ce cela n'est pas suffisant, on usera de volatils, ou de substances qui en contiennent beaucoup. Entre les sels volatils plusieurs Auteurs loüent extraordinairement celui de corne de cerf, & le sel de sang humain. Quel-

ques autres avant que de s'en servir les incorporent dans le baume de souphre; & entre les plantes qui contiennent beaucoup de sels volatils, on préfére les fleurs de benjoin.

Mais l'on doit entremêler à l'usage de tous ces remédes quelques narcotiques qui sont icy d'une tres-grande conséquence. De célébres Praticiens nous recommandent extrêmement les pilules de cynogloſſe.. Je me suis bien trouvé des pilules ou trochisques suivans. *Prenez un gros de myrrhe, un gros de succin préparé, & un gros d'encens mâle : pulverisez le tout ensemble, & y ajoûtez un scrupule de laudanum* dissout en tres-peu de liqueur, pour faire de toute cette composition huit petites pilules à prendre pendant huit soirs. *O. Heurnius* dit que le Prince Maurice de Nassau fut guéri d'un catharre tres-cruel en 1611. avec d'ancienne conserve de roses, les fleurs de souphre, le sirop de coquelico, & les pilules de styrax.

L'on peut aussi faire recevoir au malade la fumée des remédes qu'on estimera propres à fortifier les glandes qui sont à la base du crane, à rétablir leur *tonus*, & à défendre les poumons

contre l'acreté des matieres qui s'y filtrent; c'eſt pourquoy l'on peut faire avec le ſuccin, la myrrhe, l'encens & le tabac de petites pilules pour brûler, pendant que le malade ſe tiendra couvert de quelque linge accómodé de ſorte que la plus grande partie de la fumée entre dans ſa bouche & dans ſon nez par la reſpiration.

Quelques Médecins ordonnent les ſternutatoires pour détourner une partie de l'humeur du dedans des parties interieures de la tête; & des maſticatoires pour décharger la pituite qu'ils croyent tomber du cerveau. Ces remédes peuvent toûjours évacuer, ou tarir une partie des eaux qui ſurabondent dans la maſſe du ſang. Je n'en ay jamais vû de grands effets; ſi ce n'eſt dans un long uſage du tabac mâché, qui a ſouvent guéri des perſonnes ſujettes à des catharres periodiques.

Preſque tous les Auteurs conviennent que les cauteres appliquez à la nuque du cou, derriere les oreilles, ou dans d'autres parties fort remplies de vaiſſeaux, ſont d'un grand ſecours pour détourner, & pour diminuer les catharres & les fluxions; ce qui toutefois ſemble contraire aux démonſtra-

tions anatomiques par lesquelles il est constant que la cavité des ulceres ne peut point avoir de communication avec les sinus de l'os sphénoïde, ni avec aucun autre pour en tirer la lymphe qui s'y separe. Mais comme ces sortes de remédes peuvent percer tellement la peau qu'elle serve de crible pour filtrer une lymphe fort acre de la masse du sang, ils peuvent, par cette raison, avoir leur utilité; & comme on doit là-dessus consulter l'experience de plusieurs Praticiens qui nous assurent qu'il n'y a rien de plus efficace, je croy qu'on doit tenter un tel secours, vû sur tout que cela ne peut faire aucun mal. On doit aussi éprouver les vesicatoires qui par leurs sels acres & volatils sont capables d'aider la dissolution de la partie lymphatique, lorsqu'elle est coagulée.

Il pourra être tres-profitable de froter le membre où l'on sent les douleurs, & toute la tête, avec la décoction d'hyebles, & même de fleurs de sureau, le plus chaudement que le malade le pourra souffrir.

Si l'on veut détourner la matiere par les urines, on se servira de poudre de cloportes, de térebenthine, ou

bien d'eau de fleurs de sureau, & de sel volatil de succin où l'on peut ajoûter le diacode, ou quelque assoupissant, comme on a fait aux remédes diaphoretiques.

Quelquefois bien loin de pouvoir guérir le malade avec tous ces médicamens chauds, échauffans & fondans, on est forcé de le réduire aux boüillons de laituë & de chicorée. *J. Heurnius* rapporte l'exemple d'un malade qu'un Médecin avoit en vain traité par la premiere méthode, & qu'il rétablit ensuite par des rafraichissans: car lorsque le sang est trop dissout, non seulement il faut se servir des remédes qui peuvent calmer son mouvement, & embaraſſer les parties qui sont trop acres, mais aussi de ceux qui ont la vertu de condenser les parties trop subtiles. On peut se servir pour cet effet d'eau de ris, ou d'eau d'orge, faire quelques petites saignées, donner souvent des lavemens. On purgera en certain tems avec de tres-doux purgatifs, tels que sont le sirop de pommes, la casse, & la manne. Quelques fois l'on y ajoûtera du tartre stiblé, s'il y a des indications pour le vomissement. Il sera bon de prépare

quelques potions avec les eaux de laituë & de chicorée, prenant par exemple, trois onces de chacune, avec trois gros de *diamargaritum frigidum*, & une once de sirop de diacode. Pareillement il sera permis d'user de toutes les espéces d'absorbans & de précipitans, & entr'autres de la terre sigillée, du bol d'armenie, des coraux & du succin. On doit aussi ordonner quelques éclegmes, en prenant par exemple un gros de gomme adragant qu'on fera gonfler dans l'eau rose, & qu'on dissoudra ensuite avec le sirop de diacode, & l'eau rose, y joignant un peu de mucilage de coings. On pourra faire quelques émulsions en dissolvant demi once des quatre semences mondées dans un demi septier d'eau rose; & y ajoûtant du sirop de roses seiches, & du diacode de chacun une once.

On ne doit pas négliger les cauteres, & il est utile d'appliquer sur la tête des emplastres fortifians ausquels on mêlera le mastic, le benjoin, l'huile de succin, & même l'*opium*.

On peut faire aussi des fumigatoires, & augmenter leur efficace par le moyen du souphre dont l'esprit acide qui passera par la respiration, pourra coagulér

& fixer les parties trop acres, & trop exaltées de la masse du sang.

Pour ce qui concerne les ptisannes dont le malade doit user, il faudra les composer avec la racine de chicorée & de guimauve, & le chien-dent, ou bien avec les capillaires, les raisins secs, les jujubes, &c.

CHAPITRE XI.

De la Fiévre de lait.

LA fiévre des nouvelles accouchées, ou la fiévre de lait, est une espece de mouvement extraordinaire par lequel cette liqueur étend les mamelles plus que de coûtume : car quoi qu'il se porte dans les mamelles pendant la grossesse une partie du suc nourricier du *fœtus*, toutefois l'on observe que trois jours aprés l'accouchement ce même suc est déterminé à s'y filtrer en plus grande quantité, & avec plus d'effort; & à moins qu'en ce tems-là l'on n'ait le soin de tirer le lait, & d'en épuiser ces organes, il s'y amasse, & y fait quelquefois des inflammation & des abscés : la malade sent de la

chaleur & un peu de soif ; son pouls s'éleve & se hâte ; mais ces symptomes finissent bien-tôt, lorsque les vuidanges coulent avec assez d'abondance pour emporter le superflu de cette humeur. Cette fiévre doit être considerée comme une fiévre synoque & symptomatique qui ne demande cependant aucune évacuation quand ces sortes de purgations continuent ; mais si elles étoient supprimées, il faudroit ordonner quelques remédes pour en faciliter le cours.

On remarque que cette maladie n'a pas coûtume d'être considerable dans les paysannes & dans les femmes qui travaillent, parce qu'elles n'amassent point d'humeurs superfluës, & que par l'agitation de leur sang tout ce qui pourroit être inutile, ou nuisible se filtre & s'évapore, n'y ayant pas une si grande quantité de liqueur chyleuse dans leurs vaisseaux sanguins ; au lieu que les femmes qui ménent une vie sédentaire, & qui pour conserver leur beauté se font appliquer des remédes repercussifs sur les mamelles, sont sujettes à de grands accidens.

Cette maladie n'a de particulier que la cure qui s'en fait par la sortie des vui-

danges qu'il faut entretenir ou procurer; comme nous en avons parlé amplement ailleurs, nous n'en dirons rien icy.

CHAPITRE XII.

Des principaux ſymptomes qui arrivent dans les fiévres continuës aiguës; & premierement des Affections ſoporeuſes.

NOus avons dit que les fiévres aiguës continuës ſymptomatiques procédoient ou étoient accompagnées des inflammations des parties internes; & qu'elles étoient d'ordinaire ſujettes à quelques ſymptomes remarquables qui les diſtinguoient les unes des autres, qui les caracteriſoient, & dont elles prenoient leur dénomination.

Quoi qu'elles ayent des cauſes à peu prés ſemblables, comme nous l'avons fait comprendre cy-devant, & que l'évenement ſoit aiſé à développer par les ſignes généraux que nous avons raportés; cependant comme les accidens qui leur ſont attachez font varier les indications curatives, j'ay

cru qu'il étoit à propos de les expliquer dans le détail.

Les affections ſoporeuſes ſont des ſymptomes d'une grande conſéquence dans les fiévres continuës : l'on en remarque de deux ſortes. *Affections ſoporeuſes*

Dans la premiere qu'on nomme létargie, affection comateuſe ou *carus*, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins forte, le malade ſe trouve comme plongé malgré lui dans le ſommeil ; lorſqu'on le pince, qu'on le picque, ou qu'on le remuë, à peine ouvre-t-il les yeux pour les refermer un moment aprés. Il eſt tout engourdi, il ne reconnoît preſque pas ſes amis mêmes, & il ne ſe ſouvient de rien. Il ne répond point du tout à ce qu'on luy demande, ou ſes réponſes ne ſont pas juſtes ; quoiqu'on l'ait réveillé, il oublie même quelquefois & ſon nom, & celui de ſes amis : lorſqu'il y a peu de fiévre dans cette maladie, que le malade en dormant a la bouche ouverte, qu'à ſon réveil il connoît & répond aux demandes qu'on lui fait, & qu'il n'a pas même beaucoup perdu la memoire, on la nomme une *affection comateuſe* ; quand l'oubli eſt conſiderable dans le réveil, que la fiévre & la cha- *Caractere.*

leur ſont plus acres & plus apparentes, on donne à ce mal le nom de *létargie* : Enfin lorſqu'on a beaucoup de peine à le réveiller, que même en le picquant aſſez fortement il ne fait que ſe remuer, ouvrir les yeux ſans parler, ou parler ſans connoiſſance, c'eſt ce qu'on appelle *carus* ; & toutes ces ſortes d'affections ſoporeuſes ſont differentes de l'*apoplexie*, en ce qu'elles ne viennent pas pour l'ordinaire tout d'un coup, & qu'elles n'intereſſent pas ſenſiblement la reſpiration ; du moins n'y obſerve-t-on pas ces ronflemens qui ſe rencontrent dans les apoplectiques ; & enfin on ne voit point que les ſenſations y ſoient tout-à-fait éteintes.

L'autre affection ſoporeuſe qui ſe trouve davantage dans les fiévres malignes que dans les autres, eſt un mêlange d'un ſommeil avec une diſpoſition convulſive ; un malade ſe ſent aſſoupi, il ferme & ouvre à tous momens les yeux, & les tient quelquefois long-tems ouverts ; lorſqu'il parle on remarque une aliénation d'eſprit, ſes mains & ſes cuiſſes ont des mouvemens déſordonnez.

Ces ſortes de ſymptomes arriven-

dans les fiévres benignes, ou dans les malignes, lorsque la matiere heterogêne amassée dans le sang vient à se glisser dans les membranes de la tête, dans le cerveau, & dans le genre nerveux, & que par son acidité elle fixe & arreste le cours des particules subtiles qui doivent se répandre dans les nerfs pour faire les sensations; ou bien lorsque cette humeur morbifique fermentant avec violence dans les vaisseaux sanguins qui aboutissent à la partie corticale du cerveau, elle en dilate les pores; ce qui fait que cette substance spongieuse s'abreuve dans la suite, d'une serosité superfluë qui dérange son tissu, & empêche la séparation des parties fines & déliées qui devoient courir le long des tuyaux qui y aboutissent. *Causes.*

Enfin cette même matiere étant confonduë dans la masse du sang, peut tellement détruire & fixer les parties spirituëuses en circulant avec lui, qu'elles seront hors d'état de se séparer dans le cerveau de la maniere qu'il conviendroit pour la santé du malade. *Explication.*

Dans l'une, ou dans l'autre de ces suppositions, on conçoit que les sensations doivent s'amortir, que la personne doit avoir beaucoup de penchant

au ſommell, & que les fibres des organes & du cerveau ayant perdu leur tenſion & leur reſſort, ce malade tombera dans une abolition, ou dans une diminution ſenſible de mémoire.

L'ouverture des cadavres prouve ces veritez: car quoiqu'on trouve pluſieurs *hydrocéphales* ſans aucun aſſoupiſſement; toutefois lorſque la ſeroſité pénétre la ſubſtance corticale dans cette maladie, & dans les autres, l'on remarque aux malades des *létargies*, & des affections ſoporeuſes, comme *Vuillis* l'a fait obſerver: ainſi nous ſommes éloignez du ſentiment des Médecins qui mettoient le ſiége de ces maladies dans les ventricules du cerveau.

L'on eſt aſſez perſuadé que toutes les choſes qui peuvent empêcher l'évacuation des ſeroſitez, ou en procurer l'épanchement, peuvent occaſionner ces maladies: ainſi *Platerus* a obſervé des affections comateuſes qui venoient de ce que les reins ne filtroient pas la séroſité du ſang; *Tulpius* en a raporté d'autres qui dépendoient d'une ſuppreſſion d'urine cauſée par une pierre. Il eſt encore fort ordinaire de voir que de tels accidens ſurviennent à des coups reçûs & à des chutes;

parce que ſouvent en ces cas il ſe fait des ruptures de vaiſſeaux, des abſcés, des ulceres ou d'autres ſolutions de continuité qui donnent lieu à une extravaſation de séroſitez ſur la ſubſtance corticale du cerveau : ceux même qui ſont ſujets à la cachexie ſcorbutique, ſont quelquefois atteins de ces maladies, parceque leur ſang trop ſereux s'épanche aiſément. Enfin les opiates, & ſur tout l'opium, & les racines de juſquiame, produiſent ces déſordres ſoit en fixant les eſprits, ſoit en arreſtant le cours du ſang, & en donnant lieu à la séroſité de ſe dégager. C'eſt encore par toutes ces raiſons que les enfans, les vieillards & les femmes qui d'ordinaire ont le ſang plus ſereux & plus fondu, ſont plus communément affligez de ces maux. *Prognoſtic.*

Pour le prognoſtic qu'on doit faire des affections ſoporeuſes, il ne peut être que ſiniſtre, quand elles arrivent dans les fiévres malignes, ou dans de mauvaiſes criſes des fiévres continuës, & principalement lorſque le ſujet eſt vieil ou cacochime, que ſon aſſoupiſſement eſt profond, qu'il paroît dans ſon réveil avoir preſque entierement perdu la mémoire, que ſes rechutes ſont fré-

quentes, & que sa connoissance est tres-aliénée. Mais si l'on voit qu'il y ait des mouvemens convulsifs, le malade est desesperé, parce que la matiere aura pénétré tout le genre nerveux. On doit aussi beaucoup craindre un évenement funeste, lorsque la respiration est inégale, tardive, & qu'elle commence à s'embarasser, parce qu'il se porte dans le cervelet une partie de la matiere qui fait la maladie; si quelque rude coup a précédé l'assoupissement & la fiévre, le danger sera encore tres-grand: mais on appréhendera moins quand ces maux seront causez par l'yvrognerie, ou par quelque foible narcotique: quand la fiévre est legere, quand on peut aisément éveiller le malade, ou qu'il parle aprés que les fumées du vin ont été dissipées, quand aprés son réveil la perte de memoire ne se trouve pas considerable, & qu'il n'a point senti d'engourdissement avant l'attaque; quand c'est un sujet robuste, & enfin quand il se fait de notables évacuations par les sueurs, par le vomissement, par les selles, & par les urines; si on les procure avec des vesicatoires, ou s'il vient des parotides. Mais il faut observer que lorsqu'il

lorſqu'il arrive des ſueurs froides à la tête, cela eſt mortel, parce que ce ſont des marques de ſeroſitez abondantes, & d'une grande diſſolution du ſang.

Comme ces accidens rendent la maladie tres aiguë, les malades qui paſſent le ſeptiéme jour en réchapent pour l'ordinaire, parce qu'alors la plus grande force de l'humeur maligne doit être épuiſée; mais Vvillis aprés Hipcrate dans ſes Coaques a obſervé que quelquefois cette maladie ſe terminoit par un empiéme, ou par des crachats purulens: ce qui n'eſt pas fort étonnant, puiſque ceux qui ont reçû quelques coups à la tête, ou ailleurs ſont ſujets à des abſcés au foye, & en d'autres viſceres, comme *Paré*, *Pigray* & quelques autres nous le témoignent, & que de tels coups peuvent avoir produit la maladie dont je parle: Au reſte il eſt beaucoup mieux que le délire ſuccede à la létargie, que la létargie au délire, quoique le ſommeil ordinaire le calme. Lorſque les létargiques ſont dans un peril éminent, leurs yeux ſe creuſent ou s'enfoncent par le deſſéchement & la contraction des muſcles qui les ſuſ-

pendent dans les orbites, ils font des grincemens de dents, leur pouls manque, leur visage se couvre d'une sueur froide, & ils ne respirent pas souvent.

Guérison. Pour remédier à ces accidens, l'on doit songer à faire couler les esprits dans les nerfs, à absorber les serositez qui se sont épanchées, & à empêcher qu'il ne s'en extravase de nouvelles. L'on satisfait à toutes ces indications en agitant le malade, lui faisant sentir l'esprit volatil de sel ammoiac, le pinçant, le frottant, lui donnant des lavemens acres, & considerant ensuite s'il y a lieu de le saigner; car on le doit faire d'abord & à l'heure même si sa face est un peu rouge, son pouls élevé, & ses vaisseaux pleins, vû qu'en les désemplissant, on donne moyen aux serositez d'entrer dans les veines. On doit plûtôt saigner de la jugulaire externe, parce qu'elle cómunique avec la jugulaire interne qui raporte immédiatement le sang des *sinus* de la dure mere. Si demie-heure aprés qu'on aura tiré six à sept onces de sang on trouve le pouls plus élevé, la respiration plus libre, le sommeil moins profond, la face plus colorée, on en tirera encore autant: & peu de tems aprés il en faut venir à la purgation

qui sera pratiquée avant toutes choses, s'il n'y a point d'indication pour faire précéder la saignée; & même il faut que cette purgation soit assez vigoureuse, à moins que la fiévre ne soit fort grande. *Alexandre Trallian* & *Oribase* ordonnoient la scammonée avec le castor, & le premier conseilloit de prendre un scrupule de scammonée avec deux de castor dans l'oximel; mais nous avons présentement des remédes aussi puissans, & qui échauffent beaucoup moins: tels sõt le vin, & le tartre émetique, qui dans ces sortes de maladies font des effets merveilleux, lorsqu'on les donne dans une dose suffisante & à propos. A la verité en suivant le conseil d'Hippocrate qui dit que le flux de ventre léve fort promptement & sans danger les embarras qui sont dans la tête, on peut mêler l'un ou l'autre vomitif dans une infusion laxative.

Puis on appliquera sur le col & sur la tête des vesicatoires qui excitant des sensations tres-vives par les distractions & les dilatations des fibres & des pòres des parties membraneuses font pousser au dehors une affluence de serositez On réiterera les lavemens acres avec des décoctions aromatiques,

où l'on aura dissout les hieres, & les électuaires purgatifs : l'on frottera le nez & les temples d'huile de succin qu'on mêlera quelquefois avec un peu d'esprit volatil de sel ammoniac. Cependant on ne fera pas prendre d'abord beaucoup de sternutatoires, de crainte que par les secousses trop violentes, la matiere pénétrant plus avant ne causât des affections convulsives.

Ensuite on ordonnera quelques potions avec les céphaliques, où l'on doit toûjours faire entrer le castor comme un spécifique huileux capable de corriger l'acreté de la lymphe, & d'en faire la réünion avec les autres parties du sang : à cette intention *Prenez de l'eau de bétoine, & de muguet de chacune deux onces & demie ; dissolvez-y deux scrupules de castor pulverisé, huit grains de sel volatil de corne de cerf, & une once de sirop de stœcas* : on en fera une potion pour prendre à deux fois. Lorsque la fiévre n'est pas trop forte, ni le pouls trop élevé, on versera sur le réméde précédent demi once d'eau thériacale, ou quelque esprit apoplectique, ou bien l'on en donnera par petites cuillerées.

Quand le malade est hors de l'ac-

cés, on le purge doucement, ſoit avec deux ſcrupules de pilules cochies majeures diſſoutes dans l'eau de bétoine, ſoit avec quelques grains de caſtor, ou avec une infuſion de ſené & de rhubarbe, dans laquelle on verſera du ſirop de roſes palles. Comme cette maladie eſt aiguë, tout le monde ſçait que le régime en doit être tres-exact. J'ajouterai ſeulement à ce que je viens de dire de la guériſon des maladies ſoporeuſes, que lorſqu'elles ont été produites dans les fiévres aiguës, ou dans d'autres maladies par un narcotique pris à contre-tems, il faut éviter la ſaignée, vuider les premieres voyes, faire flairer au malade la vapeur du vinaigre qu'on répand ſur un fer rouge, & lui préparer une priſe de caſtoreum avec l'oximel, ou le vinaigre, à cauſe de la proprieté qu'ont les acides de corriger *l'opium*.

CHAPITRE XIII.

Des Affections convulſives.

TOus les Médecins qui ont obſervé des fiévres continuës, ou malignes, y ont quelquefois remarqué des

convulsions & des mouvemens épileptiques, c'est-à-dire des tensions involontaires où les parties demeurent roides, ou bien des mouvemens qui recommencent à differentes fois, dans lesquels la partie se contracte ou se resserre, & se relâche ou s'étend alternativement. L'un & l'autre de ces accidens sont considerables dans les fiévres, particulierement s'ils suivent un délire, ou une affection soporeuse; parce que pour lors ils ne viennent pas de l'irritation que la matiere morbifique cause par son acrimonie dans les parties membraneuses, mais du transport de cette même matiere par le cerveau dans les canaux des nerfs. Ces accidens sont encore tres-perilleux, lorsqu'ils surviennent à de grandes évacuations faites par des hémorragies, & des saignées, ou par des purgatifs acres, parce qu'ils ne dépendent pas de la multitude ou de la force du mouvement des esprits, mais plûtôt de leur foiblesse & de leur désordre, ou de l'acreté de la matiere qui y est mêlée. Lorsqu'on distingue par quelques signes que le pus d'un ulcere ou d'un abscés dans le cerveau, ou proche des nerfs considerables, entretient des convulsions ou des mouvemens convul-

Caractere. Prognostic, & Explication.

sifs, on en doit encore faire un prognostic sinistre, à raison de l'importance des parties qui sont blessées: principalement, si ces sortes de mouvemens sont grands, & qu'ils durent longtems, & s'ils occupent des parties voisines de la tête comme toute l'épine: vû que comme dit *Hippocrate*, ceux qui sont travaillez du *tetanus*, qui est une convulsion du cou & du haut de l'épine, dans laquelle un homme ne peut se tourner de quelque costé que ce soit, meurent en quatre jours; mais quand ils les passent, ils guérissent: car toutes les convulsions universelles menacent d'un péril prochain, même lorsqu'elles sont periodiques, parce qu'un malade peut toûjours expirer durant leur accés, comme on le voit dans *l'épilepsie*. Mais les mouvemens convulsifs qui sont sans fiévre, ou qui n'ont point été précédez par la fiévre ne sont pas si dangereux: il est même mieux que la fiévre succede à la convulsion, que la convulsion à la fiévre; parce que dans le premier cas, c'est un signe que la matiere passe des nerfs dans le sang, ou que du moins elle se dissipe par le mouvement des liqueurs qui les traversent:

au contraire on doit craindre, quand la convulsion suit la fiévre, que le sang n'ait rempli de parties heterogênes & irritantes les pores du cerveau. C'est en consideration de cette cause, qu'on peut dire que les convulsions particulieres des sourcils, des lévres, du nez, qui ne sont d'aucune consequence lorsqu'on se porte bien, sont mortelles dans les fiévres aiguës : cependant lorsqu'elles sont momentanées, ou qu'elles ne durent au plus qu'un jour, elles sont beaucoup moins dangereuses. On ne doit pas aussi tant appréhender les mouvemens convulsifs dans les personnes qui y sont sujettes par une constitution qu'elles aportent en naissant, ou par la communication qui leur a été faite de ces maux en fréquentant des gens qui en étoient affligez, comme les femmes hysteriques, les épileptiques ; &c. ni même dans les enfans, parce que cela vient des vers, ou d'autres matieres qui irritent des parties nerveuses contenuës dans le bas ventre ; & les symptomes cessent lorsqu'on en a osté le principe : au contraire ces sortes de mouvemens sont beaucoup plus dangereux dans les adultes en qui ils arrivent par d'autres causes que

celles qu'on vient de marquer.

Il n'est pas necessaire de redire icy, ce que nous avons dit tant de fois, qu'à la naissance des fiévres aiguës on doit faire de grandes évacuations pour prévenir les symptomes, tant par les saignées, que par les émétiques & les purgatifs, suivant qu'on a des indications; mais enfin si l'on ne l'a pas fait, & que la Nature n'ait point tenté ces excrétions, ou qu'elle n'y ait point outrepassé les bornes, les mouvemens convulsifs ne doivent pas empêcher les saignées abondantes, lorsque le pouls est élevé, le visage rouge, & les vaisseaux pleins. On peut aussi donner des émétiques & des purgatifs, s'ils n'ont point été employez dans le commencement, & qu'on trouve beaucoup de matiere ou d'embarras dans les premieres voyes : mais lorsque la convulsion est accompagnée d'épuisemens, il ne faut tâcher que de calmer & de fortifier : ce qu'on peut faire avec le castor, le cinabre d'antimoine, le diaphoretique mineral, le succin préparé, les eaux de sauge, de bétoine, de lavande, de tilleul, &c. on peut même y ajoûter quelques legers narcotiques, s'il y a de l'irritation, pourvû qu'on

les mêle avec des remédes ſpiritueux ; ſans quoy ils éteindroient le reſte des eſprits. Lorſqu'il n'y a que de l'épuiſement, comme il arrive aprés les grandes pertes de ſang ; *Prenez demi gros de ſuccin préparé, un ſcrupule de cinabre d'antimoine, ſix grains de camphre diſſout avec quelques gouttes d'eau thériacale, demi gros de caſtor en poudre : diſſolvez le tout avec une once de ſirop d'œillets, trois onces d'eau de ſauge, autant d'eau de tilleul* ; & faites-en une potion pour deux priſes que vous donnerez à une heure d'intervalle l'une de l'autre : s'il y a en même tems beaucoup d'irritation, ainſi qu'il eſt ordinaire aprés avoir pris de violens purgatifs, on ajoûtera à cette potion une once de ſirop de diacode, ou un grain de *laudanum* diſſout ; & ſi l'irritation étoit fort grande ſans épuiſement, l'on mettroit le diacode ſeul dans de l'eau de laituë, avec un peu de ſemences froides, & le ſuccin préparé.

Pendant ce tems-là les parties qui ſont en convulſion, pourront être frottées avec des huiles chaudes & pénétrantes ; comme ſont celles de muſcade, de laurier, de ſauge, de cire, de térébentine, de vers de terre, &c.

Si les douleurs étoient fort cruelles, il seroit bon de se servir auparavant d'huile de lis, ou d'amandes douces, de graisse humaine, & d'autres adoucissans. *Penote* louë extrêmement un liniment fait avec demi once d'huile de térébentine, six gouttes d'huile de gerofle, & suffisante quantité de mucilage de brione, dont il fait frotter le membre malade, & l'endroit de l'épine d'où sort le nerf qui se distribuë aux parties affligées.

Hippocrate dans l'aphorisme qui regarde le *tetanus* fait jetter de l'eau froide sur ces parties quand les sujets sont d'un temperament robuste, qu'ils abondent en sang & en esprits, que l'on craint l'étranglement, à cause de la contraction des muscles qui sont proche le larinx, pourvû qu'il n'y ait point d'ulcere, &c. *Paul Æginete* & quelques autres condamnent cette pratique; mais nous croyons avec *Hollier*, qu'ils ont tort, quoique les conditions qu'y met Hyppocrate la rendent fort rare: ainsi il est beaucoup plus ordinaire, & même plus sûr, de se servir d'eau chaude, d'huile & d'autres émolliens relâchans, comme fait Hippocrate lui-même dans l'Aphorisme suivant.

Rondelet met au dessus de tout autre médicament son eau d'hirondelles avec le castor ; il prétend que c'est un spécifique dans les convulsions qui ne viennent point aprés des épuisemens : je ne la mépriſe point, non plus que toutes les eaux céphaliques, qui contiennent quelques parties huileuſes.

CHAPITRE XIV.

De la Phrénésie, & du Délire.

LA raiſon ſe trouble ſouvent dans les fiévres ſoit continuës, ſoit intermittentes, & malignes, mais d'une façon très-differente. En général les aliénations d'eſprit qui arrivent avec la fiévre durent autant que la fiévre même, ou bien elles ont des relâches conſiderables ; car il y a des délires qui ceſſent avec l'accés, ou dans la rémiſſion des fiévres continuës ; & il y en a d'autres, en quelques fiévres continuës & malignes, qui perſeverent juſqu'à la fin de la maladie, & qui même durent encore un tems conſiderable aprés que les malades ſont guéris de ces fiévres. C'eſt ce délire long ;

permanent, accompagné de fiévre, d'une respiration petite & fréquente, de veilles continuelles avec des exclamations, & d'une ferocité dans la parole, auquel on a donné le nom de phrénésie. *Caractere.*

Par la simple exposition de ces deux accidens, on juge aisément que le délire vient ordinairement d'une excessive fermentation du sang, laquelle agitant toutes les fibres du cerveau dérégle le cours des esprits destinez aux sensations, & même les fait couler d'une maniere irréguliere dans les organes de ces fonctions animales; c'est pourquoi lorsque cette grande agitation du sang cesse, ou diminue notablement tout se remet dans sa premiere tranquilité, comme il arrive toûjours quand l'accés d'une fiévre intermittente est passé, & souvent quand le redoublement d'une fiévre continuë est fini. *Explication.*

Il n'en est pas de même de la phrénésie, ou des délires longs & continuels qui paroissent souvent dans l'état des maladies aiguës, & qui perseverent quelquefois lorsque la fiévre est finie : car cet accident est produit par la matiere hétérogêne qui du sang,

est passée dans le cerveau, & dans les nerfs, dont elle a dérangé toute l'œconomie, ou par son mouvement impetueux, ou par son acreté. D'autrefois même cette matiere occupe tout-à-fait la place des esprits.

Prognostic. De ce que nous venons de dire il est aisé de conclure que les délires qui paroissent seulement dans l'accés d'une fiévre intermittente sont sans peril, que ceux qui ne prennent naissance que dans le redoublement d'une fiévre continuë ne sont pas encore fort dangereux par eux-mêmes; mais lorsqu'ils se trouvent joints à des mouvemens convulsifs, & à un tremblement des tendons du poignet, comme on le voit souvent dans les fiévres malignes, le peril est tres-grand. Les phrénésies qu'on remarque en ceux qui sont abattus & affoiblis sont des signes de mort; parce qu'elles ne peuvent avoir été produites que par une matiere acre, subtile, & maligne qui a pénétré dans le cerveau, & dans les nerfs, & qu'il n'y a point de parties spiritueuses pour les en chasser. Il n'est pas besoin d'avertir que le délire qui suit la gangrene des parties externes est mortel; que les délires mélancoliques sont plus

dangereux que les délires joyeux; que les délires obscurs sont plus à craindre que ceux qui se manifestent. Nous avons expliqué tous ces pronostics en parlant des lésions des fonctions animales.

Pour la guérison de ce symptome, on peut ordonner un régime un peu plus rafraichissant, temperer l'ardeur & la trop grande fermentation des humeurs par des saignées copieuses, pourvû que cette folie n'ait point été précedée par une grande évacuation de sang, & qu'elle ne vienne pas à une personne trop affoiblie. On doit aussi prendre garde à la suppression d'urine qui accompagne d'ordinaire cet accident. La saignée du pied est préférable à toutes les autres, parce qu'elle détourne davantage le mouvement du sang qui se porte à la tête, & que ce liquide est déterminé par cette operation à couler plus aisément vers l'endroit d'où l'on le tire : outre que l'eau chaude dans laquelle on fait tremper les pieds dirige encore le cours des humeurs vers les parties inferieures, & modere la fermentation par ses particules rarefiables & dissolvantes qui pénétrent dans les veines : ainsi lorsque les

Guérison.

forces ne permettent pas plusieurs saignées, il faut réitérer les lotions des pieds avec frictions dans l'eau chaude. Les lavemens sont aussi d'un grand secours ; car selon *Hippocrate*, l'évacuation du ventre inferieur dégage extrémement la tête. Ensuite on réitere les saignées s'il y en a des indications. On peut venir même à quelque douce purgation par en haut, ou par en bas; particulierement lorsqu'on observe de la diminution dans la fiévre, & que le malade n'a pas été purgé suffisamment dès le commencement ; en pareil cas on pourroit user de manne, de casse, de sirop de pommes, de chicorée ou de roses palles dans le petit lait : ou bien', *Prenez demie livre de casse en bâtons, & deux gros de séné : faites-les boüillir en trois demis septiers d'eau qui seront réduits à chopine, passez la décoction, & y dissolvez une once & demie de manne, & une once de sirop de chicorée composé pour prendre en deux verrées.*

On peut apliquer l'eau rose avec un peu de sel de saturne aux temples & sur le sommet de la tête, avec des linges ; mais ce doit être seulement dans la formation de la maladie : car

lorſqu'elle a déja duré quelques jours il faut aprés avoir raſé la tête y répandre de l'eau-roſe avec la teinture des ſantaux, le muſc, & le camphre ou mettre ſur cette partie un pigeon qu'on viendra d'ouvrir tout vivant.

Mais enfin, ſi les veilles & le délire continuent, on recourra aux narcotiques, & principalement au laudanum, prenant garde que le malade n'ait point de penchant à quelque affection ſoporeuſe: on évitera auſſi de donner ce rede en trop grande quantité; & même on le corrigera par quelques céphaliques: par exemple: *Prenez un grain d'opium diſſout, vingt grains de caſtor, diſſolvez le tout dans trois onces d'eau de bétoine: on peut ſubſtituer une once de ſirop de diacode à l'opium.* Il ne faudra pas toûjours, comme le prétend *Sydenham*, attendre le douze ou le quatorze pour uſer de ce médicament dans ces maladies qui ſont tres-aiguës; car le malade eſt ordinairement hors de peril, ou mort dans ces tems-là.

Enfin, non ſeulement on doit procurer le ſommeil avec des narcotiques, mais on peut encore faire quelques émulſions, dans leſquelles on mêlera même le nitre & le ſirop d'*altea*, lorſ-

qu'il y aura quelque supression d'urine.

On doit de plus dans ce dernier accident, exciter les malades à pisser, leur presser doucement le ventre, ou leur faire des fomentations émollientes sur l'hypogastre & le pubis, & même les frotter avec l'huile de scorpion, ou bien leur faire prendre quelque décoction diuretique.

CHAPITRE XV.

De l'Esquinancie.

L'Esquinancie ou l'inflammation du pharinx & du larinx, est un symptome assez familier dans les synoques putrides, dans le causus, & dans les fiévres malignes; les malades respirent fort difficilement, ils n'avalent qu'avec peine, & ils rejettent souvent la boisson par les narines, ils ressentent une tres-grande douleur dans le fond de la gorge, ils ont une voix bâsse, cassée, & à peine peuvent-ils parler & tourner le col : quelquefois il n'y a, ou tout au moins on ne voit ni tumeur ni rougeur dans l'exterieur du col, ni dans l'interieur de la bouche: D'autres-

Caractéres.

fois l'on remarque une inflammation au fond de la bouche vers le larinx ; & d'autres fois, outre que l'inflammation paroiſt au dedans de la bouche, l'on voit dans l'exterieur du cou de la rougeur & de l'élevation: enfin l'inflammation peut n'occuper que l'exterieur. Lorſque l'eſquinancie eſt formée ſouvent la langue ſort hors de la bouche.

L'inflammation des amygdales donne ſouvent des ſymptomes qui approchent de ceux de l'eſquinancie ; & ſi l'on en croit *Dodonée*, il n'eſt pas rare de trouver des malades qui reſſentent de la douleur au larinx, quoiqu'ils n'ayent que le poumon d'enflammé.

L'on eſt aiſément perſuadé que la cauſe de toutes ces inflammations ne dépend que d'un ſang arreſté dans les muſcles du larinx, ou du pharinx, ou dans les parties voiſines, dans leſquelles ce liquide peut être retenu, ſoit parce qu'y fermentant avec trop de violence, il fait perdre, par ſa forte expanſion, du reſſort aux fibres charnuës & aux vaiſſeaux qui devoient en ſe reſſerrant vigoureuſement hâter ſon mouvement circulaire; ſoit parce qu'il eſt trop épais & trop viſqueux pour *Cauſes.*

passer par les pores de ces parties, y ayant été fixé par une boisson trop froide, ou par un air trop frais; soit parce que les fibres élastiques de ces mêmes parties étant trop affoiblies ou trop tenduës par un os, ou par quelques autres corps étrangers qui se sont fourrez entr'elles, ou qui les ulcerent, ne sont plus capables de renvoyer dans les veines le sang qui y aborde par les arteres; ou soit parce que la salive étant trop acre, elle y picote & irrite des membranes tres-sensibles & remplies de vaisseaux. Cette maladie arrive dans les saisons propres aux fontes d'humeurs, comme dans le printems & dans l'hyver.

Par une ou par plusieurs de toutes ces causes l'inflammation succéde à la douleur qui procéde d'une agitation & d'une distraction violente des filets membraneux; les muscules qui servent à la déglutition ne peuvent joüer ni se gonfler sans causer au malade des douleurs extraordinaires; les alimens, la boisson, & l'air même excitent des sentimens douloureux en touchant à ces parties gonflées & enflammées; & le malade a tant de difficulté à boire, que la liqueur lui revient avec violence.

Explication.

par le nez. Quelquefois la respiration est plus pénible que la déglutition, quand le larinx, ou ses parties sont les plus enflammées; d'autres fois aussi la déglutition est beaucoup plus difficile que la respiration, lorsque le pharinx est la partie la plus échauffée : c'est à cause de la differente situation de ces inflammations, que tantôt on n'apperçoit point de tumeur dans le fond de la bouche, & tantôt on y en distingue, comme lorsque la déglutition est plus empêchée que la respiration, parce que le pharinx est plus visible que la partie superieure de la trachée arteré.

Prognostic. L'on conçoit assez que cette maladie est tres-dangereuse : Celle qui vient dans les fiévres, sans qu'il paroisse de tumeur dans la bouche, ni au dehors de la gorge, est mortelle; & d'ordinaire les malades ne passent pas vingt-quatre heures, ou tout au plus le quatriéme jour, quoiqu'ils ayent tous les organes de sens en trés-bon état, & le jugement fort-sain. J'en ai fait ouvrir un mort de cette espece d'esquinancie; dans lequel l'on trouva une inflammation dure & schirreuse de la grosseur du doigt au dedans de la partie posterieure de la tra-

chée-artere proche le larinx, à l'endroit où les anneaux sont rompus ou membraneux; apparemment c'étoit un gonflement & une inflammation des glandes de cette partie.

Lorsqu'il y a une inflammation dans le fond du gosier, le malade peut être suffoqué en peu de tems; cependant il arrive assez souvent qu'elle se termine en un abscés qui se vuide dans la bouche: ainsi l'on peut dire qu'elle est moins dangereuse que la premiere; & le peril est encore moindre si l'inflammation s'étend jusqu'au dehors de cou.

Quand la gorge n'est enflammée qu'à l'exterieur, le mal n'est pas fort à craindre, parce qu'il empêche moins la respiration, & qu'il n'attaque pas des parties si considerables; l'humeur même peut plus aisément être évacuée; en un mot, la difficulté de la respiration, & la grandeur de la fiévre reglent d'ordinaire l'évenement de l'esquinancie; car si le malade étouffe pendant qu'une fiévre le tourmente, il ne peut pas aller loin.

Lorsqu'il paroist quelque tumeur exterieure au cou, c'est un bon signe; parce qu'il s'ensuit que les parties interieures en sont pas si pressées, ny si

enflammées, & que la matiere morbifique peut être plus commodément dissipée : quand l'esquinancie se continuë au poumon, cela est désolant, à cause de l'augmenttation de la maladie qui occupe les parties interieures ; d'ordinaire les malades meurent en sept jours, ou bien il se fait un empiéme. Lorsque l'inflammation qui paroissoit, disparoist sans diminution des symptomes, & sans des crachats cuits, c'est la triste marque d'un feu qui s'allume dans d'autres parties plus interieures. Si la respiration, ou la déglutition est empêchée par une contorsion du cou qu'on peut appeller une convulsion, & qu'on ne voye point de tumeur dans la bouche, le peril est grand, sur tout quand la fiévre est considerable.

Lorsque le malade rend quantité de salive & de crachats, l'on doit moins craindre, parce que le gonflement des glandes salivaires lequel contribue beaucoup à la maladie se dissipe par ce moyen ; mais quelquefois elle dure long-tems.

L'on voit, par ce que je viens de dire, que le principal accident de cette maladie, est l'obstacle à la respira-

tion ; auſſi quand les malades y ſuccombent, ils meurent comme étranglez, ou ſuffoquez. L'on peut encore inferer de ce que nous avons dit, que les ſeules voyes par leſquelles le nature peut guérir cette inflammation ſont la réſolution, & la ſuppuration : cette derniere n'eſt pas trop ſeure ; car quelquefois le pus tombe dans le poumon, comme le remarque *Lindanus*. Il faut auſſi obſerver que l'eſquinancie qui eſt jointe à une fiévre tierce continuë dont les redoublemens ſont de trente-ſix heures, eſt preſque toûjours mortelle, à cauſe de la grande fermentation du ſang, & du peu d'air qui entre dans le poumon : l'on remarque pareillement que lorſqu'il vient de l'écume à la bouche, c'eſt un ſigne fatal ; parce que c'eſt une preuve que l'air ne paſſe qu'à grand-peine dans les veſicules pulmonaires, & que les fibres muſculeuſes d'autour des ſources de la ſalive ſont dans de violentes & réïtérées contractions pour la réduire ainſi en bulles. Lorſqu'en ouvrant les veines qui ſont ſous la langue, il ne coule preſque point de ſang, le malade eſt à l'extrémité, parce que cela montre la groſſiereté du ſang,

& par

& par consequent la difficulté qu'il y a pour le tirer de la partie enflammée, en luy rendant sa liquidité.

Le flux de ventre emporte quelque fois l'esquinancie, comme il fait quantité d'autres inflammations, en détournant la matiere qui pouvoit l'entretenir.

Toutes les indications curatives sont d'empêcher qu'il ne survienne de nouvelle fluxion, de faire écouler le sang & les humeurs qui séjournent, de rétablir le ressort des parties, & de remédier à la fiévre & aux accidens. *Guérison.*

Comme cette maladie est des plus aigues, elle demande une grande diligence; & l'on doit premierement ordonner une diéte tres-attenuante, tres-exacte, & qui nourrisse peu, n'employant point le veau, principalement le jarret dans les boüillons, ni les plantes gluantes dans les ptisannes, évitant aussi tout ce qui peut trop échauffer, ou faire fermenter le sang; l'on doit empêcher l'entrée à l'air froid, & sur l'heure même en venir à la saignée de l'une ou de l'autre des jugulaires, à moins qu'il n'y ait suppression de mois, ou d'hémorroïdes, auquel cas on fait la saignée du pied avant

celle de la jugulaire. Il faut bien prendre garde d'augmenter la peine de respirer : en faisant la ligature pour refermer l'ouverture de la jugulaire: Ensuite, si dans le premier jour on voit que le malade ait des saveurs désagréables, comme cela arrive souvent, il en faut sur le champ venir à un vomitif avec le vin émétique, ou le tartre émétique infusé dans l'eau de chardon beny : On peut le mêler à la manne afin de le rendre purgatif, tant pour empêcher que les matieres contenuës dans les premieres voyes, n'augmentent les mauvaises dispositions qui sont dans le sang, que pour prévenir l'accroissement de la fluxion, en faisant joüer les muscles voisins du pharinx & du larinx ; ce qui peut un peu dégager les parties voisines, & par des compressions réïtérées en tirer les humeurs qui s'y infiltrent ; outre qu'on observe que d'ordinaire les flux de ventre soulagent ceux qui sont attaquez de cette maladie. Si d'un autre coté l'esquinancie est épidémique, ou maligne, elle demande encore davantage les émétiques, non seulement dans les premiers jours, mais aussi dans la suite, comme nous dirons en parlant

des fiévres malignes. Si selon la coutume il se produit un abscés dès le second, ou le troisiéme jour, l'émétique n'aura point de suite fâcheuse; au contraire il peut par les efforts qu'il fera faire au malade, aider à la rupture de l'abscés au dehors, & empêcher l'écoulement du pus vers le poumon. Enfin dans les gonflemens des amygdales, & des parties prochaines, les contractions que font les muscles pour le vomissement expriment de ces glandes la lymphe qui y croupissoit.

Dans les premiers jours de cette maladie, l'on peut recourir à la saignée trois & quatre fois, si le sujet est jeune & plétorique; & même cinq fois & davantage en la faisant plus petite, si l'on craint, que le malade ne tombe en foiblesse; quand le mal ne presse pas, il est utile d'ouvrir la veine avant que de donner un lavement. On doit toûjours faire tenir la tête élevée au malade; & s'il ne pouvoit rien avaler, il faudroit lui seringuer par force du boüillon, ou de la ptisanne dans l'œsophage; mais il est rare qu'on soit obligé d'en venir là.

Quant aux gargarismes, ils sont peu nécessaires dans les esquinancies ve-

ritables ; ils nuiſent même ſouvent : Premierement, en ce qu'ils irritent les parties enflammées : Secondement, en ce que d'ordinaire on fait entrer des repercuſſifs, des aſtringens ou des acides dans les premiers qu'on prépare au malade ; ce qui n'eſt capable que d'offenſer en empêchant la tumeur & l'inflammation de paroiſtre dans la bouche, & leur faiſant occuper plus d'eſpace dans les parties plus interieures du larinx ; ajoûtez qu'ils coagulent encore davantage les ſucs qui ſont arrêtés. C'eſt pourquoi quand on voudra compoſer quelques gargariſmes, ce doit être avec des médicamens émoliens, arténuans, anodins, & ſans irritation, évitant les remédes trop acres, ſi ce n'eſt lorſqu'on veut faciliter la rupture de l'abſcés; mais il eſt beaucoup mieux, lorſqu'on le peut voir de le percer. Si néanmoins l'on a deſſein de faire quelque gargariſme adouciſſant dans les commencemens, on pourra prendre parties égales de boüillon chaud d'écrevices de riviere, & d'eau diſtilée de joubarbe. Pour une fluxion catharrale, on fera laver la bouche avec la décoction d'hyſope ou de véronique où l'on mêlera un

peu de sel ammoniac, & de sel de tartre avec un peu de miel. Mais lorsqu'on veut faire percer l'abscés, quelques-uns recommandent de macerer l'agaric coupé par morceaux, dans la décoction de guimauve, & de figues, avec du gingembre, & la quatrieme partie de vin blanc, à quoy l'on ajoûte du sirop de guimauve, faisant tenir quelque tems au malade ce reméde dans la bouche; mais il est plus seur d'ouvrir l'abscés avec la lancette, & même de faire des incisions autour de la gorge, quand il ne paroist point. Scultet prescrit demi gros de graine de moutarde dans une once de vinaigre, & trois gros d'eau de plantain, avec un peu de sucre.

Tenant cette conduite on employera quelques absorbans doux, tels que sont les yeux d'écrevices, la poudre de la dent de sanglier, *l'album græcum*, ou crotte de chien, l'antimoine diaphorétique &c. en quelques eaux sudorifiques.

L'on peut aussi mettre par dehors des cataplasmes résolutifs & attractifs faits avec l'absinte, l'hysope, la sauge boüillie dans des graisses, ou des huiles; l'on réüssit encore mieux si l'on

les anime de quelque esprit volatil, comme de celui de sel ammoniac; & qu'on les impose tout chauds avec de la laine qui n'ait point été travaillée; ou bien on se servira d'huile de vers avec l'huile de térébentine : on en fait encore avec un nid d'hirondelles & une poignée d'*album græcum* boüillie dans le vin, où l'on ajoûte quelques huiles chaudes & des farines, même les oignons, le saffran, & le camphre.

Si l'abscés vient à s'ouvrir en dedans, il faut gargariser la bouche avec l'eau d'orge & le miel rosat : lorsque le tems & les forces du malade le permettent, & que l'abscés ne paroist point meurir, on en viendra à la broncotomie, c'est-à-dire, à l'ouverture de la trachée-artere ; mais d'ordinaire la maladie presse trop, & ne donne pas le loisir de faire cette operation qui ne peut guere avoir lieu que dans des esquinancies ou étranglemens causez par des tumeurs scrophuleuses, qui sont sans fiévre, & qui durent un tems considerable, comme j'en ai vû quelques-unes.

CHAPITRE XVI.

De la Pleuréſie & de la Peripneumonie.

LOrſqu'un malade a une grande difficulté de reſpirer, qu'il ſe plaint d'une douleur piquante dans l'un des côtez de la poitrine, qu'il a une fiévre continuë, une toux ſéche au commencement, mais ſuivie bien-tôt aprés de quelques crachats ſanglans; que ſon pouls eſt dur & vîte, l'on dit qu'il eſt pleurétique: En effet, la plévre, ou les muſcles intercoſtaux ſont d'ordinaire enflammez; quand il y a toutes ces marques, auſquelles ſe joignent ſouvent une difficulté d'être couché ſur le côté malade, & quelquefois ſur le côté ſain, des redoublemens, & une augmentation de ſymptomes dans les les jours impairs. *Caractéres de la pleuréſie.*

Mais quand avec la fiévre, le crachement de ſang, ou des crachats jaunes un peu teints, & la toux, il n'a point de douleurs piquantes & aiguës dans les côtez; mais qu'il ſe ſent fort oppreſſé, qu'il reſpire tres-difficilement, qu'il lui ſemble qu'un poids *Caractéres de la peripneumonie.*

lui preſſe le ſternum contre le dos, & qu'il a les joües rouges & enflammées, l'on appelle cette maladie fluxion de poitrine ou péripneumonie.

Quoique Zechius, Tulpius, C. Piſon & quelques autres paroiſſent prouver par des Obſervations des cadavres de pleurétiques, que l'inflammation du poumon donne tout les ſymptomes de la pleuréſie, & que ces deux maladies ſont preſque toûjours jointes; cependant Willis, Riolan, & Diemerbroec, fondez ſur des Obſervations oppoſées, aſſeurent que dans les corps de ceux qui ſont morts ſeulement de pleuréſie, ils ont trouvé la plévre affectée, quelquefois tumefiée & gangrenée, ou s'abſcédant avec les muſcles intercoſtaux, ſans que le poumon fût en aucune façon attaqué. Quoi qu'il en ſoit, ces deux affections ſont fort reſſemblantes, demandent preſque les mêmes remédes, & ſont produites à peu prés par les mêmes cauſes. C'eſt toûjours un ſang ou une lymphe arreſtée dans les vaiſſeaux capillaires du poumon, de la plévre, ou des muſcles intercoſtaux, leſquelles humeurs y ſéjournant, & étendan ces vaiſſeaux & les fibres voiſines

cauſent de la douleur, empêchent l'action des parties qui durant la reſpiration font ſortir l'air des poumons, ou de celles qui l'y pouſſent. L'inflamation qui regne dans ces parties, irrite celles d'alentour; de ſorte que le poumon & la trachée-artere ſe contractant, il s'excite une toux, qui par le peu de liberté de la circulation peut aiſément rompre quelques tuyaux ſanguins capillaires, & produire des crachats ſanglans, &c.

Tous ces accidens n'arrivent donc que du défaut de circulation dans les petits vaiſſeaux de la poitrine; ce qui peut-être cauſé par le manque de leur reſſort, par la groſſiereté du ſang, ou par ſa trop grande fermentation; quelque-fois le ſang fermente avec force, quoi qu'il ſoit d'une ſubſtance groſſiere, & d'autres fois ſa groſſiereté eſt un obſtacle à cette eſpece de mouvement: mais le plus ſouvent il fermente avec violence quand il eſt tres-ſubtil & tres-acre.

Lorſque je dis que la circulation eſt empêchée dans la plévre, l'on entend bien que ce doit être dans les vaiſſeaux qui la compoſent. Et comme nous avons prouvé dans nôtre Anato-

mie raiſonnée, que la lymphe ou la partie blanche du ſang circuloit dans les vaiſſeaux des os, des tendons, & de toutes les parties membraneuſes, il eſt aiſé de conclure que la coagulation des humeurs qui retarde la circulation dans une veritable pleuréſie, doit particulierement conſiſter dans l'augmentation de la viſcoſité de la lymphe; & c'eſt cette partie blanche coagulée qu'on voit ſe former en pellicules ſur le ſang de pluſieurs pleurétiques : le pouls dur qui leur eſt ſi ordinaire, vient de ce que cette lymphe ne paſſant pas librement dans les arteres capillaires, retient davantage le ſang dans les gros troncs, & fait à leur égard à peu prés ce que feroit une ligature : or tout le monde ſçait que lorſqu'on a lié une artere, elle bat d'une maniere plus ferme dans ſa partie ſuperieure.

Explication.

L'on s'étonnera ſans doute, de ce que dans cette fiévre aiguë la lymphe épaiſſie eſt plûtôt retenue dans la pléure que dans le péritoine, ou dans les mêninges, & de ce que cette même humeur condenſée ne s'y arreſte point du tout dans les rhumatiſmes, étant ſeulement arrêtée dans les parties ex-

terieures, quoiqu'elle soit de même consistance que dans les pleurésies qui viennent de coagulation.

Mais on résoudra bien-tôt ces difficultez, si l'on prend garde que le péritoine est immédiatement situé sous les muscles de l'abdomen qui par leurs pressions continuelles empêchent la lymphe visqueuse de séjourner entre ses fibres; & que les meninges ont des battemens d'arteres & de sinus qui font le même effet. Il n'en est pas de même à l'égard de la plévre qui ne reçoit aucune compression des muscles de la poitrine, outre que les tuniques des vaisseaux de cette partie sont plus minces & plus extensibles; & j'ajoûterai qu'il arrive rarement que la pleurésie, ou l'obstruction se fasse vers le dos, à cause des battemens de l'aorte.

Lorsqu'il n'y a point de fiévre, la chaleur interieure des parties est suffisante pour faire passer par la plévre une lymphe presque coagulée comme dans le rhumatisme où elle ne s'arrête qu'aux parties exterieures qui n'ont pas de chaleur, & de mouvement pour son passage.

L'on dira peut-être que les pleurésies qui viennent de coagulation, de-

vroient être accompagnées de douleurs exterieures & rhumatiſmales ; mais ſi l'on conſidere que la fermentation du ſang dans ces maladies atténuë beaucoup la limphe qui a un long trajet à faire , que les grandes douleurs oſtent le ſentiment des moindres , & que les vaiſſeaux qui ont des pores plus ouverts, comme ceux de la plévre,ſont propres à recevoir des parties de limphe qui fermentent , on ne s'étonnera pas de ce qu'un pleurétique ne reſſent d'ordinaire que de la douleur au côté.

Cauſes. Les cauſes qui ont précédé la maladie nous aident beaucoup à diſtinguer l'état du ſang, & de la lymphe dans ces déſordres ; car ſouvent l'air froid , les vents ſeptrentrionaux , le tems d'hyver , l'eau & le vin bûs à la glace , principalement lorſqu'on a couru , ſont toutes des cauſes tres-favorables à la coagulation du ſang: comme les vents méridionaux, les ardeurs de l'été , tous les vins de liqueur , les eaux-de-vie , ne peuvent rendre qu'à la liquidité & à la fonte de cette humeur. De plus , le pouls dur accompagne d'ordinare le ſang épais;comme le mol fait le ſang fondu;

mais le sang qu'on tire au malade ôte bien-tôt toutes sortes de doutes au Médecin, car s'il a contracté le vice de la coagulation il paroîtra dans la palette sous une superficie jaune, ou d'une autre couleur étrangere, & d'une consistance compacte & coriasse; ce qui n'arrive pas lorsque le sang est fondu.

L'on sçait assez que l'une & l'autre de ces maladies sont aiguës : La peripneumonie est plus dangereuse que la pleurésie, & beaucoup plus aiguë; ainsi lorsque cette derniere se tourne en inflammation de poumon, c'est-à-dire, lorsque la douleur s'évanouit & qu'il survient une plus grande difficulté de respirer, c'est un tres-mauvais signe. Quand ces maladies sont grandes le malade meurt dès le quatre, ou dès le sept; mais on voit des pleurétiques qui meurent aprés le quatorze & le vingt, lorsque le mal n'est pas si violent : s'ils crachent dès les premiers jours, c'est un signe que la pleurésie ne sera pas longue : Celle qui dépend de la coagulation du sang dure communément davantage que celle qui vient d'un sang plus fondu. Je ne repeterai point ici que la péripneumonie qui survient à l'esquinancie, *Prognost.*

eſt mortelle ; que celle qui eſt accompagnée de vomiſſemens, de ſincopes, ou de délires, ou de mouvemens convulſifs eſt d'autant plus dangereuſe que ces accidens ſont plus grands ; que la difficulté de la reſpiration, & la ſituation plus ou moins contrainte où le malade eſt obligé de ſe mettre pour ſentir moins de douleur, en doivent pour l'ordinaire regler l'événement: ce que nous avons dit en parlant des crachats, des urines, & des ſueurs, merite encore nôtre attention dans cette maladie; car lorſque l'inflammation de la plévre ſe continuë au poumon, ſi le malade ne crache pas beaucoup, & que ſes crachats ne ſoient pas cuits, épais &c. il ſera menacé d'un empiéme. Je réſerve auſſi à parler ailleurs des pleuréſies épidémiques ou malignes, dont le ſort eſt réglé par la fiévre qui les accompagne. Au reſte, l'on ne doit pas tant craindre le pouls intermittant dans cette maladie, que dans les autres, parce qu'il dépend en partie de la difficulté de reſpirer: L'on remarque encore que les pleurétiques qui vomiſſent dès le commencement de la maladie, ont coûtume de guérir, parce qu'il ſe fait une décharge des

humeurs contenuës dans les premieres voyes ; & que d'un autre côté le secouement que le diaphragme fait dans les parties de la poitrine aide beaucoup à donner du mouvement aux liqueurs qui s'y trouvent arrestées; cependant quand les malades ne vomissent que le second, ou le troisiéme jour dans les pleurésies malignes, ils meurent assez souvent.

Les pleurétiques qui n'évacuent pas en quatorze jours par les crachats la matiere de leur maladie, sont sujets à avoir un amas de pus dans la poitrine, à moins que cette matiere n'ait été emportée par un cours de ventre abondant, par une sueur copieuse, par un abscés qui perce en quelque partie exterieure, ou par une autre évacuation par laquelle les vaisseaux qui auront absorbé ce pus, s'en déchargeront. Les signes de la transmutation de la pleurésie, ou de la péripneumonie en empiéme sont la continuation de la douleur, quoique moindre, & plus sourde, la continuation de la fiévre aprés vingt jours avec des frissons: en un mot, une espece de renouvellement de fiévres, de veilles, de douleurs & d'inquiétudes, aprés qu'elles ont paru cal-

mées, eſt avec les friſſonnemens, un ſigne de ſuppuration qui ſe fait; & lorſque ces accidens diminuent, le pus eſt formé. Cependant lorſque l'abſcés ſe rompt, la pluſpart des ſymptomes ſe réveillent.

Guériſon. Il eſt aiſé de connoître par la nature des inflammations de poitrine, qu'il faut tâcher de faire couler le ſang ſuſpendu, d'empêcher qu'il n'en coule trop dans les vaiſſeaux affoiblis, & de fortifier enſuite ces mêmes vaiſſeaux. Pour remplir ces indications l'on doit ordonner au malade un régime exact; ſçavoir des boüillons & des ptiſannes ſeulement, & prendre garde qu'il n'y ait rien de ſirop fermentatif ou d'incraſſant dans les uns ou dans les autres. Lorſque le ſang eſt épais, on prendra une poignée de feüilles de coquelico, & un gros de canelle en poudre qu'on mettra boüillir dans deux pintes d'eau; ſi le ſang fermente avec trop de violence, ou qu'il ait trop d'acreté, on jettera un gros de nitre antimonié ſur trois chopines d'eau chaude, avec un petit bâton de régliſſe: aprés quoi l'on fera recevoir un clyſtere, & l'on verra s'il en faut venir à la ſaignée, ou au vomitif; mais il faut ſur tout

que les boissons des malades soient prises actuellement chaudes, à cause que l'irritation du froid est fort à craindre.

Il y a des pleurésies & des péripneumonies malignes & épidémiques, où l'on ne doit point saigner, ou du moins que tres-peu. Bartoletus, & Gesner en rapportent quelques exemples; Hippocrate même défend la saignée, & ordonne des mochliques qui font vomir dans les pleurésies descendantes, ou hypocondriaques. *Hollier* fait aussi deux sortes de pleurésies, suivant les differentes régions. Il dit que la saignée soulage fort ceux qui sont dans des lieux tournez vers le septentrion; mais que comme elle n'est pas aussi avantageuse à ceux qui sont exposez au vent du midy, on en doit venir pour ces derniers à la purgation. Monsieur Postel a distingué les inflammations de poitrine par rapport aux saisons, & a prétendu que celles d'hyver demandoient beaucoup plûtôt la purgation que la saignée. *pleurésies malignes.*

Pour suivre icy la Nature, on peut dire qu'il y a deux sortes de pleurésies. 1o. dans l'une la fermentation du sang est accompagnée d'une tres-grande

acrimonie; & la fermentation elle-même y étant tres-violente il ne faudra point balancer à en venir d'abord à la ſaignée, qu'on peut répéter en differens tems; vû que la ſaignée déchargeant un peu les vaiſſeaux, elle augmente leur reſſort, la circulation en devient par conſéquent plus viſte, & la fermentation plus lente, & comme dit Hippocrate, il eſt bon de tirer aſſez de ſang, afin qu'il commence à changer de conſiſtence & de couleur, car ſon acreté ſe diminuë par l'introduction qui ſe fait de la ſéroſité dans les vaiſſeaux ſanguins à meſure que le ſang en ſort. Il eſt indifferent d'ouvrir la veine du bras ou du pied, ſi ce n'eſt à cauſe de quelques ſuppreſſions, ou du délire: hors ces cas on fait bien de préférer la ſaignée du bras à celle du pied, comme la plus proche & la plus aiſée. Dans cette pleuréſie la purgation ſera défenduë à moins qu'il n'y ait quelques humeurs dans les premieres voyes. C'eſt ce que remarque fort-bien *Zacutus Luſitanus*, lorſqu'il dit que ſi les crachats viennent bien dans les commencemens, on doit s'abſtenir des purgatifs: car l'expul-

sion aisée des crachats dès la naissance du mal est une marque de la liquidité du sang.

Les saignées doivent être faites & réitérées dés le commencement, comme nous avons déja dit. Si l'on attend à les faire, que le malade crache aisément, il survient quelquefois une suppression dangereuse. On ne doit point aussi dans les premiers tems, ni dans la suite se servir d'incrassans, comme de ptisanes avec les guimauves, & les raisins; ni d'émulsions qui ne sont capables de d'augmenter la fermentation du sang, & peut-être de l'énerver tellement en le privant de ses parties volatiles, que lorsque les malades réchappent, ils sont long-tems à se sentir d'une pesanteur de poitrine presque asmatique, d'enflures cachectiques, & d'autres fâcheux accidens. Il est beaucoup mieux de faire prendre en quelques eaux sudorifiques les yeux d'écrevices, le diaphoretique mineral, le bol armenien, la suie de cheminée luisante, la poudre de dent de sanglier ou de brochet, ou la poudre de priape de cerf, ou l'oliban, ou la fiente de mulet, ou les fleurs de souphre avec

quelque ſirop. Par exemple : *Prenez un ſcrupule d'antimoine diaphorétique, vingt grains de fleurs de ſouphre, quinze de nitre antimonié, une once de ſirop d'œillets, & cinq d'eau de chardon beny, ou d'ulmaire :* ou bien *prenez demi gros de ſuie de cheminée luiſante ; dix grains de fleurs de ſel ammoniac, quatre onces d'eau de petaſites, & une once de ſirop de coquelico.* Lorſqu'on s'eſt ſervi des ſudorifiques, il ne faut plus retourner à la ſaignée de crainte de ſupprimer l'évacuation que le médicament a commencée. Ces ſortes de ſudorifiques ſe doivent donner ſur la fin des jours impairs; parce que c'eſt dans ce tems-là que la Nature tente les évacuations ; & ſi l'on étoit obligé d'en revenir à la ſaignée, il faudroit laiſſer paſſer le jour ſuivant, afin d'être plus éloigné des criſes : Mais s'il y avoit des impuretez dans les premieres voyes, nonobſtant la liquidité du ſang, il ſeroit à propos de préparer le malade à un léger vomitif avant que de lui preſcrire les ſudorifiques. J'ay coutume dans ces cas d'ordonner cinq grains de tartre émétique, & ſix gros ou une once de manne dans ſix onces

d'eau de chardon beny. Enſuite dequoi je paſſe aux ſudorifiques, où quelquefois je mêleray un peu de diacode, comme quand les douleurs ſeront trop violentes; mais ce ne ſera qu'en les aſſociant avec des volatils, & aprés l'évacuation des premieres voyes, parce que ſans cela ils ſupprimeroient ſouvent les crachats; c'eſt encore par cette raiſon qu'on doit éviter les aigres, outre qu'ils excitent la toux qu'il faut appréhender icy.

2°. Dans l'autre eſpéce de pleuréſie où le ſang eſt épais & viſqueux, on aura égard à la violence ou à la foibleſſe de la fermentation, qui lorſqu'elle eſt violente, demande une bonne ſaignée; & pour peu qu'il y ait lieu à un émétique comme dans les fréquens embarras des premieres voyes, on l'ordonnera immédiatement aprés la premiere ſaignée; ce qui a ſouvent un ſi grand effet, qu'un malade s'en trouve tout d'un coup guéri. Aprés cela l'on en vient à des ſudorifiques, ayant ſoin de mêler quelques ſels volatils dans les potions, ou bien on prendra une poignée de ſerpolet, dont on tirera le jus qu'on mêlera avec de l'eau de chardon beny.

Je croy que le public ne ſera pas faché d'apprendre icy un reméde ſudorifique & antipleurétique excellent qui m'a été généreuſement communiqué par M. Rongeard fameux Médecin habitué à l'Aigle. Il y a cinq ou ſix ans qu'il me manda que la ſimple décoction d'*adiantum aureum majus*, vulgairement appellé *perce mouſſe*, étoit un ſudorifique preſque infaillible. Depuis ce tems-là, il m'a écrit qu'en diſtillant pluſieurs fois de l'eau ſur cette plante broyée, on tiroit un eſprit dont une cuillerée priſe dans un boüillon, ou dans un verre de ptiſanne pouſſoit par les ſueurs d'une maniere tout à fait ſurprenante. Il lui a donné le nom d'eſprit anti-pleurétique.

On employe auſſi avec ſuccés la fiente de mulet diſſoute dans le vin blanc, ou un gros de racine de bardanne en poudre dans l'eau d'ulmaire, ou quelque autre reméde qui joint aux abſorbans & aux volatils agit en diſſolvant le levain morbifique par la ſéroſité que doivent ſéparer les glandes de la peau, & l'on ajoûte l'anis en poudre dans les ptiſannes; mais lorſque la fermentation eſt tres-petite, & la groſſiereté du ſang tres-grande, on fait d'abord

vomir ; on ne saigne point ; l'on mêle des purgatifs aux émétiques, se servant de volatils tels que la poudre de vipere, les sels volatils de corne de cerf, le camphre, & d'autres volatils huileux que le malade doit prendre dans des eaux distillées.

Quant aux accidens auſquels il faut remédier, les principaux sans doute sont la deuleur picquante que le tiraillement des membranes enflammées & tenduës fort ressentir aux malades, sur tout lorsqu'ils toussent, & la difficulté qu'ils ont de cracher. Un des meilleurs remédes qu'on puisse prescrire pour diminuer la toux, faciliter l'expectoration, & modérer la douleur, est l'huile de lin, ou d'amandes douces tirée sans feu, on la fera avaler seule, ou bien avec un gros de poudre de dent de sanglier ; il y en a qui la mêlent avec du sirop : par exemple, *Prenez deux onces d'huile de lin, autant d'eau de chardon beny, & autant de sirop de coquelico, & en faites une potion pour prendre à trois fois* ; mais il faut auparavant, s'il est possible, que les premieres voyes soient libres. Les irops seuls & la plûpart des autres pectoraux sont presque toûjours inu-

tiles, & s'aigriſſent fort aiſément.

On applique ſur le côté douloureux toutes ſortes de graiſſes ou d'huiles chargées de parties volatiles : telles ſont l'onguent d'*alera*, ou *réſomptif*, avec l'huile de laurier & l'eau de vie, l'emplâtre *diaſulphuris* de *Rulandus*, l'huile de cire, ou la poudre de cloux de geroſles & de cumin avec le miel, ou l'eau de ſperme de grenoüilles imbibée dans des linges : tous ces remédes doivent être appliquez chaudement ſur le côté malade, afin que l'émotion qu'ils excitent dans la peau, & leurs particules les plus ſubtiles qui paſſent au dedans du corps puiſſent atténuer l'humeur coagulée & la faire repaſſer dans les vienes pour être évacuée ou corrigée par des organes deſtinez à ces uſages.

Sur la fin de la pleuréſie, lorſqu'on voit que les accidens & la fiévre diminuent, on en viendra à la purgation, qu'on peut faire avec deux onces de manne dans le petit lait, ou bien avec une infuſion de ſéné, dans laquelle on diſſout la mouelle de caſſe & la manne, ou quelque électuaire ; comme trois gros de celui de *pſillio*, & une once de ſirop de roſes palles, ou de

ou de chicorée composé, suivant que le malade est plus ou moins difficile à émouvoir par la purgation.

Mais si malgré toutes ces précautions, l'on s'apperçoit par la continuation de la douleur, & par des frissons déréglez que l'inflammation se convertisse en suppuration l'on mettra tous ses soins pour la meurir promptement, & pour l'attirer au dehors s'il est possible: sur l'endroit de la douleur on imposera des cataplasmes faits avec les mauves, le lait, & les racines de guimauves, réduites en bouillie, l'emplastre de *diachylum magnum* y conviendra pareillement: pour l'interieur on fait user de ptisannes préparées avec le lierre de terre, & la racine de grande consoude où l'on ajoûte un peu de miel blanc.

Enfin si l'on voit quelque tumeur, ou si l'on s'apperçoit par quelque fluctuation que le pus est contenu dans la capacité de la poitrine, on lui fait jour par le moyen de la lancette, ou du cautere; mais si l'abscés est renfermé dans le poumon, on aura recours aux vomitifs. Ferdinand loüe extrêmement dans ces rencontres la décoction & le sirop de tabac qui n'opere que comme

vomitif & vulneraire. On peut aprés l'évacuation du pus ſe ſervir d'autres vulneraires. La décoction de tabac ſe compoſe en faiſant boüillir une once de feüilles de tabac en une pinte d'eau qu'on réduit à la moitié, y ajoûtant ſur la fin une poignée de mauves & de violettes : on paſſe la liqueur par un linge, & on en fait deux ou trois priſes avec quelque ſirop. J'eſtimerois autant quatre ou cinq onces d'eau diſtilée de nicotiane, ou quelque autre vomitif mélé avec les vulneraires.

CHAPITRE XVII.

Du Hoquet, & du vomiſſement ; de l'inflammation du ventricule & des inteſtins.

Caracteres. LE hoquet eſt une inſpiration ſoudaine avec bruit, cauſée par une contraction convulſive du diaphragme qui ſe portant ſubitement en bas entraine avec ſoy l'œſophage qui étant joint à la trachée-artere fait recevoir avec promtitude dans ce tuyau l'air de la bouche & du nez.

Il n'eſt point beſoin de ſignes pour

discerner cet accident: souvent le bruit que font les malades en sanglotant est entendu de fort loin; mais comme ses causes sont tout-à-fait differentes les unes des autres, je croy que nous en devons parler, & expliquer les signes qui les peuvent faire distinguer.

Causes, & Explication.

Lorsqu'on a avallé un morceau trop gros ou trop acre, il se fait dans les fibres du ventricule une irritation qui cause un ébranlement dans les nerfs de cet organe; la Nature employe les parties voisines qui peuvent par leurs mouvemens aider l'expulsion de ce corps étranger; & comme le diaphragme, par des coups réitérez est plus en état qu'aucune autre de contribuer à ce dégagement, il n'est pas étonnant qu'il entre d'abord en contraction; ce qu'il ne fait point sans fraper le ventricule avec beaucoup de force: mais le diaphragme, suivant sa structure & ses liaisons ne pouvant se contracter & s'applanir sans serrer l'œsophage, on ne doit pas être surpris que cette contraction cause le hoquet sans produire le yomissement, contre ce qu'a prétendu Monsieur *Chirac*: les humeurs acres, ou les vers qui peuvent être dans le ventricule sont capables du

même effet; mais sans qu'il y ait rien dans ce viscere, tout ce qui peut picoter le diaphragme peut exciter ce mouvement. On a des exemples d'un hoquet occasionné par l'enfoncement d'une des fausses côtes, &c.

Il est très-souvent produit par des causes bien plus fâcheuses, principalement dans les maladies aiguës: quelquefois, c'est par une inflammation du foye, ou des intestins; d'autrefois par des superpurgations excitées par quelque médicament trop violent, ou par quelque humeur très piquante: d'autrefois par des hémorragies extraordinaires, & même par des playes qui pénetrent jusqu'au diaphragme. Il est absolument nécessaire de donner des signes pour connoître toutes ces causes.

Caracteres de l'inflammation du foye.

Lorsque le hoquet est si grand qu'il étouffe presque le malade, que la fiévre est violente, qu'il y a au côté droit une douleur & une pesanteur qui se continuent depuis le bas des fausses côtes jusqu'au cou, que tout cela est accompagné d'une petite toux séche, de difficulté de respirer, de séchereſſe de langue, de soif, de vomissemens bilieux, de nauzées, de dégoust, d'urines rouges & troubles, & d'une jau

niſſe répanduë par tout le corps, nous diſons que le foye eſt enflammé.

J'avouë que toutes les inflammations du foye ne ſont pas accompagnées de hoquets : ces ſymptômes n'ont coûtume d'arriver qu'en celles qui ſont dans ſa partie convexe ; & pour lors le malade ne peut ſe coucher ſur le côté droit : la toux, la difficulté de reſpirer & la douleur ſont trés-grandes & très-étenduës, à cauſe de la contiguité du foye avec le diaphragme, auſſi bien qu'avec les parties renfermées dans le bas ventre ; enfin la tumeur de l'hypocondre droit manifeſte aſſez le mal : mais lorſqu'il n'y a que la partie cave du foye d'enflammée, le malade ne ſe ſçauroit coucher ſur le côté gauche, parce que le foye porte ſur le ventricule : le dégouſt & les vomiſſemens affligent beaucoup plus que les autres ſimptômes; & l'on n'apperçoit preſque jamais la tumeur.

Le hoquet ſe rencontre encore quelquefois dans les inflammations qui ſurviennent à l'eſtomac & aux boyaux, & même dans des fiévres aiguës, par la ſeule impreſſion des matieres acres qui ſe répandent dans les nerfs du diaphragme, ou qui irritent les parties

voiſines ; mais principalement aprés une ſuperpurgation, l'irritation qui reſte dans les nerfs du ventricule produit ſouvent le même effet que les alimens, ou les humeurs piquantes qui bleſſent les fibres de ce ſac.

Je ne parle point des hémorragies qui ſont quelquefois ſuivies du hoquet, non plus que de pluſieurs autres convulſions que cauſent les pertes de ſang, en ce que les vaiſſeaux des parties muſculeuſes étant dès-emplis les fibres élaſtiques de ces organes en ont plus de jeu & d'agilité pour y produire de grandes, quoique foibles, contractions.

Pronoſtic. On voit aſſez que les hoquets qui arrivent dans les inflammations du foye ſont trés-dangereux, ſur tout lorſque l'éternuëment qu'on tâche de procurer ne les fait pas finir. S'il ſe trouve dans une fiévre que le hoquet ſoit mêlé au délire, cela eſt mortel, parce qu'il faut que la matiere hétérogéne ait monté au cerveau, & que de là elle ait été ponſſée dans tout le genre nerveux : on en fera le même prognoſtic, lorſqu'il ſera accompagné d'affections comateuſes ou cõvulſives. On doit encore beaucoup craindre lorſque le hoquet attaque une perſonne

vieille aprés de grandes purgations ſuivies de défaillance ; principalement ſi la ſuperpurgation, ſoit ſymptomatique, ſoit artificielle, a commencé par un vomiſſement. Il n'eſt pas moins dangereux, quand il vient aprés une affection iliaque, &c. Mais lorſqu'il eſt produit par quelque autre cauſe externe, & qu'il ne dure pas long-tems, il n'eſt d'aucune conſequence, quand il n'y a point de fiévre, ou que l'émotion du ſang n'eſt pas conſiderable.

Pour guérir cette maladie on ſongera à diminuer la fiévre, & les inflammations s'il y en a, à calmer le déſordre des eſprits, à ôter les parties irritantes qui ſont dans le ventricule, ſi ce mal dépend d'elles; & enfin on ſe conduira diverſement ſuivant la varieté des cauſes. *Guérison.*

Si l'on connoît par des ſignes aſſez ſûrs qu'il y ait une inflammation au foye, l'on tirera du ſang auſſi-tôt ; & c'eſt peut-être dans cette rencontre que Bartholin remarque qu'il a vû des hoquets ceſſer par la ſeule ſaignée : car puiſqu'il eſt important que la matiere qui ſéjourne dans les vaiſſeaux du foye n'y vienne pas à ſuppuration ; il faut, autant que les forces le peuvent

permettre, prévenir ce malheur en procurant la ſortie d'une grande quantité de ſang, ne tentant rien par les purgatifs à cauſe de la communication & de la proximité du foye & des inteſtins; mais l'on peut donner de ſuite pluſieurs lavemens rafraichiſſans, tant pour détourner les grands vomiſſemens, que pour laiſſer les voyes libres à la matiere qui doit ſortir. On doit faire des ptiſannes avec un peu de nitre antimonié & un bâton de régliſſe, & ordonner une diéte très-ſévere; il ſeroit bon auſſi que le malade prît quelques potions avec les précipitans & les abſorbans, afin de donner de la liquidité au ſang, & de ne point augmenter ſa fermentation. Pour cet effet *Prenez demi gros d'antihectique de Poterius, ſix grains de ſucre de Saturne, une once de ſirop de pavot rouge, & cinq onces de ſon eau diſtillée*, & préparez-en une potion à partager en deux priſes : on ne differera pas à appliquer ſur la partie enflammée des fomentations carminatives, & non pas des repercuſſifs qui ne peuvent que multiplier les embarras : par exemple, on prendra un morceau de drap qu'on trempera de tems en tems dans un

boüillon fait avec les écrévices pilées, ou dans de l'eau de fray de grenouilles, que l'on aura animée d'un peu d'eſprit de vin camphré, obſervant d'employer ces choſes toutes chaudes. Enſuite on fera des embrocations avec des huiles réſolutives. Si les douleurs, le ſanglot & le vomiſſement fatiguent trop, on joindra le laudanum a quelques potions cordiales. *Prenez demi gros d'antimoine diaphoretique ; deux gros de diaſcordium de Fracaſtor, une once de ſirop de coquelico, cinq gouttes de laudanum liquide peſant un grain, & quatre onces d'eau de meliſſe.* Si vers le quatorziéme jour tous les ſymptômes diminuent, on en vient à des purgations douces, comme celles qui ſe font avec la caſſe dans le petit lait, ou avec le ſirop de roſes pâles ; & de-là on paſſe à de plus fortes : mais ſi au contraire l'on voit que la maladie perſévere, que les ſymptômes augmentent, qu'aprés le vingt la nature n'étant pas fort affoiblie, le malade ſente des redoublemens la nuit avec des friſſons déréglez, que la tumeur croiſſe au lieu de diminuer, on doit ſe préparer à la ſuppuration, en appliquant exterieurement des émoliens & des maturatifs, & faire

prendre au malade les bols avec la térébentine, par dessus quoy il avalera quelques décoctions aperitives, afin de pousser en partie par les urines, pendant qu'il usera d'une ptisanne faite avec les vulneraires & un peu de miel blanc, &c.

On a souvent le hoquet dans les fiévres aprés des superpurgations, cela arrive principalement aux personnes âgées & débiles; en pareil cas l'on ne doit avoir pour but que de fortifier les parties & de calmer l'irritation : *Prenant*, par exemple, *deux onces de diascordium, une once de sirop de coquelico, quatre onces d'eau de chardon beny, & dix gouttes de laudanum liquide pesant deux grains*, à dessein de composer de tous ces ingrédiens un breuvage qu'on donnera en deux differentes fois, afin que si le mal échape à la premiere, la seconde puisse l'arrêter; & l'on fera quelques fomentations avec l'absinthe & les roses rouges boüillies dans le vin : un peu de thériaque avec un grain d'*opium*, & quelques grains de castor pourrót aussi soulager le malade. Si le hoquet procédoit d'une abondance de vents, on prendroit six gouttes d'huile d'anis,

un gros de corne de cerf brûlée, une once de ſirop d'abſinte,& quatre d'eau de menthe pour en faire une potion. On mettra ſur l'eſtomac du levain mêlé aux poudres aromatiques. Il eſt auſſi très-bon d'exciter l'éternuëment.

Quand le mal vient par quelques humeurs attachées à l'eſtomac, rien n'eſt meilleur que de faire vomir, & de faire boire beaucoup le malade; mais lorſqu'il n'y a pas une grande fiévre, on peut fort-bien purger ſoit avec les pilules d'aloës, ſoit avec le mercure doux, & le diagrede, mêlez enſemble. Si l'on ſoupçonne des humeurs aigres & vitrioliques dans l'eſtomac, on preſcrira les abſorbans, particulierement la terre ſigillée, le bol arménien, & la corne de cerf brûlée qu'on infuſera dans l'eau de menthe avec un peu de diacode.

Caracteres du vomiſſement.

Le vomiſſement eſt une contraction du ventricule, par laquelle les matieres qui y étoient contenuës, ſortent au dehors le long de l'œſophage par la bouche.

A cette ſimple expoſition on connoît la Nature & les ſignes de cette eſpéce de mouvement convulſif; mais parce qu'il provient ſouvent de diver-

ſes cauſes, il eſt de la prudence du Médecin de s'appliquer à les diſtinguer par leurs caracteres propres & ſpécifiques.

Quelquefois il y a des ſucs acres & irritans contenus dans le ventricule dont ils obligent les fibres à ſes reſſerrer; d'où il s'enſuit que le pilore n'étant pas aſſez ouvert pour recevoir les matieres qui ſont pouſſées de ſon côté elles doivent ſortir dehors par l'œſophage vers lequel elles trouvent moins de réſiſtance. Je dis que le pilore n'a pas alors une ouverture aſſez grande pour laiſſer paſſer les matieres renfermées dans le ventricule, parce qu'il eſt preſque impoſſible que les fibres de ce viſcere entrent en contraction, ſi celles du pilore ne prennent un mouvement ſemblable, & même un peu plus fort, ce qui ferme en partie le paſſage aux matieres qui pourroient ſe gliſſer dans les inteſtins; au lieu qu'un tel reſſerrement ne ſe communique pas ſi aiſément aux fibres de l'œſophage, parce qu'il a peu de fibres circulaires.

Delà on peut conclure que la ſortie ordinaire du chyle hors de l'eſtomac eſt procurée par le mouvement du diaphragme & par celuy des muſcles

de l'abdomen, & que la plus part des vomiſſemens viennent de la contraction des fibres muſculeuſes du ventricule.

Outre les inflammations interieures du foye, du ventricule & des boyaux, leſquelles peuvent cauſer cette contraction, tous les mouvemens ſpaſmodiques des nerfs qui communiquent avec les nerfs de l'eſtomac ſont capables d'exciter des vomiſſemens. Dans les paſſions hyſteriques, de même que dans les coliques venteuſes & néphrétiques, on en voit ſouvent de très-violens; mais comme il eſt aiſé de les reconnoître, & que d'ordinaire ils ne ſont pas accompagnez de fiévres aiguës, nous ne nous arreſterons pas à les décrire en particulier.

Nous ne parlerons point auſſi des vomiſſemens qui ſont produits par l'obſtruction du pilore cauſée parce qu'il ſera devenu cartilagineux ou ſchirreux, ou qu'aprés une playe du diaphragme le ventricule ayant été pouſſé dans la poitrine, il ſera fermé par la contraction & l'applaniſſement de ce muſcle principal de la reſpiration : tout cela eſt étranger à la matiere que nous traittons ; & puiſque nous avons déja diſcouru de l'inflammation du foye en

parlant du Hoquet, nous nous contenterons d'expliquer celle du ventricule & des boyaux, & à cette occasion nous traitterons du *cholera morbus*, & de la passion *iliaque*; car pour les autres vomissemens qui dépendent des fractures du crane, des commotions de tête, ou des playes d'autres parties ils n'appartiennent pas proprement au sujet de ce livre.

Inflammation du ventricule. Lorsqu'avec un vomissement extraordinaire, & une fiévre violente & aiguë, l'on apperçoit au toucher, & quelquefois à la vûë une élevation avec une douleur très-forte, & une ardeur tres-grande sous le cartilage xiphoïde & sous les hypocondres, & qu'il y a des délires & des mouvemens convulsifs, on doit soupçonner l'inflammation du ventricule, principalement lorsque ces symptômes sont accompagnez de syncopes, d'une soif qu'on ne sçauroit étancher, &c. Il est vray que d'ordinaire le malade ne vomit point, quand l'inflammation occupe l'orifice supérieur, mais pour lors le malade va continuellement à la selle; comme au contraire il arrive assez souvent qu'il ne va point à la selle, mais qu'il vomit continuellement, lorsque l'inflam

mation occupe seulement le pilore, ou quelqu'un des intestins supérieurs : Cette maladie est très-aiguë, & a des symptômes beaucoup plus pressans que l'inflammation du foye.

Elle vient comme toutes les autres inflammations des parties membraneuses, du séjour & de la grossiereté des sucs chyleux & nourriciers qui traversent les fibres des membranes ; aussi bien que de quelques dépots du sang, & de la fermentation dans les fibres charnuës, car quelquefois des corps acres, & picotans qui se trouvent dans le ventricule peuvent en affoiblissant le ressort de cette partie, & y faisant des écartemens en divers endroits, donner lieu, à ces dépots: ainsi *Fabrice Hildan* rapporte une inflammation du ventricule qui avoit été produite par une aiguille avalée; mais elle peut aussi venir sans cela par la seule disposition acrimonieuse ou visqueuse des liqueurs, ou par la malignité d'un poison ; c'est pourquoi plusieurs Observateurs assurent qu'ils ont trouvé le ventricule dans des fiévres malignes ou pestilentielles, parsemé de charbons ou d'escharres semblables à celles qui y auroient été causées, si le malade avoit *Causes.*

avalé de l'arsenic, ou quelque autre caustique.

Prognostic. Tous les Médecins sçavent que cette maladie est très-aiguë, très-perilleuse & ordinairement mortelle : cependant celle où l'on remarque de fréquentes syncopes, avec froideur des extrémitez, & celle où s'excite la fiévre qu'on appelle *typiria*, sont encore plus dangereuses, principalement s'il y a quelques signes de malignité. Enfin lorsque l'inflammation du ventricule aboutit en un abscès, le pus s'épanche dans la cavité de cet organe, pour être rejetté par le vomissement, ou par les selles, ou bien il tombe dans la capacité de l'abdomen ; & l'ulcere qui reste est accompagné d'une fiévre lente dont les malades perissent ordinairement; les alimens qu'ils prennent leur causent beaucoup de douleur, particulierement les acides, & se corrompent promtement.

Guérison. Toutes les indications qu'on doit avoir icy se réduisent à empêcher qu'il ne se jette une nouvelle matiere sur les fibres du ventricule, à dissipèr celle qui les irrite déja, à conserver les forces pendant ce tems-là, & à diminuer les accidens autant qu'il est possible.

Le malade n'avalera que des choſes liquides, quelquefois un peu fortifiantes, pourveu qu'elles ſoient ſans acreté.

On doit malgré la ſyncope faire de grandes ſaignées, ou les répéter ſouvent : car il ſemble qu'on n'a point d'autre voye pour dégager les vaiſſeaux & diminuer l'impétuoſité des liquides qui y fermentent. On donnera auſſi très-ſouvent des lavemens rafraichiſſans & émolliens, par exemple cinq ou ſix dans un jour ; car outre qu'ils évacuent toûjours quelque matiere, ils aident beaucoup à conſerver le mouvement periſtaltique des inteſtins qui pourroit devenir antiperiſtaltique, c'eſt-à-dire de bas en haut par des vomiſſemens réïtérez. Il peut même arriver que les vomiſſemens ſe modérent & ſe calment un peu par cet uſage fréquent.

La ptiſanne ſera préparée avec le nitre purifié diſſout dans une legere décoction de fleurs de pavot rouge; ou bien avec un bâton de régliſſe, & le nitre purifié. On a coûtume de mettre un gros de ce nitre ſur une pinte d'eau commune, obſervant que la boiſſon ait perdu la grande fraîcheur que cette drogue communique à l'eau, avant

que de la faire prendre au malade.

Il uſera auſſi de poudres abſorbantes capables d'augmenter la liquidité des humeurs, *prenant*, par exemple, *de l'antihectique de Poterius, & de l'antimoine diaphorétique, de chacun un gros, quinze grains de nitre purifié, & dix de ſucre de Saturne*, pour réduire le tout en une ſeule maſſe dont on fera trois paquets à mettre chacun dans une verrée de ptiſanne, ou dans cinq onces d'eau de chardon beny,

Si néanmoins les ſyncopes continuoient, on ordonneroit quelques potions cordiales telles que celle-cy: *Prenez cinq onces d'eau de ſcabieuſe, diſſolvez-y un gros de diaſcordium, demi gros de poudre de vipere, une once de ſirop de ſcabieuſe, & demi gros d'eſprit de tartre rectifié :* & faites- en une potion pour prendre par cuillerées.

Lorſque l'inflammation perſiſte, & qu'on croit qu'elle pourroit venir à ſuppuration, on fait prendre un gros de térébenthine, lavée dans l'eau d'abſinthe; ce reméde, dit-on, réſout, ou hâte de faire ſuppurer.

Il eſt certain qu'aprés la ſuppuration la térébenthine nétoye fort bien l'ulcere, de même que fait la décoction d'eſ-

quine, avec la scabieuse ou d'autres vulneraires, auſquels on peut ajoûter la terre ſigillée, & la corne de cerf brûlée que quelques Autheurs font prendre ſeule dans le petit lait, pendant que d'autres Praticiens recommandent l'huile d'hypericum avec celle de maſtic; mais on doit craindre que ces remédes n'excitent le vomiſſement.

On peut appliquer extérieurement dans le commencement de l'inflammation, des émolliens & des réſolutifs très doux; comme des morceaux de drap trempez dans le ſuc d'écrevices, ou faire des cataplaſmes avec la racine de guimauve, les feüilles de ſcabieuſe & les figues, le tout boüilli dans l'eau commune juſqu'à ce qu'il ſoit très-mol, y mêlant la farine de fœnugrec & l'huile de camomille: ces ſortes de cataplaſmes, ou d'autres ſemblables pourront être continuez juſqu'à ce que l'inflammation ait ſuppuré, ou qu'elle ſoit venuë à réſolution.

Caracteres du cholera morbus

Lorſqu'un malade vomit inceſſamment, & qu'il va continuellement à la ſelle, qu'il rend par en-haut & par en-bas des matieres jaunes, ou porracées; qu'il ſent de grandes douleurs dans l'eſ-

tomac & dans les boyaux, qu'il tombe en foiblesse, qu'il a le pouls fréquent & petit avec beaucoup d'ardeur & de soif, nous disons qu'il est attaqué d'un *cholera morbus*.

Causes. Il peut venir par des émétiques ou par des purgatifs donnez à contre-tems, ou par des humeurs acres & corrosives qui ayant pris une disposition émétique & purgative, irritent les fibres du ventricule & des boyaux, & mettent toutes ces parties dans des contractions convulsives; ce qui détermine les esprits à y couler en grande abondance: la bile, le suc pancréatique, & le levain que séparent les glandes des intestins sont à tout moment exprimez de leurs réservoirs, les parties extérieures restent dépourvûes d'esprits, le cœur même n'en reçoit pas suffisamment, à cause de la perte continuelle qui s'en fait; c'est de-là que dépendent le refroidissement des extrémités, les syncopes, la petitesse du pouls, &c.

Quelquefois des causes extérieures semblent donner naissance à cette maladie; ainsi aprés avoir mangé du melon, des truffes, des champignons ou des cerneaux, bû du vin pur, &c. on voit qu'elle s'excite presque tout d'un

coup ; mais on doit toûjours ſuppoſer qu'il y avoit des humeurs très-acres dans les réſervoirs qui commencent à ſe vuider par la trop grande fermentation des nouveaux alimens indigeſtes.

Cette maladie eſt extrêmement aiguë, & tuë en peu de tems un malade, à moins qu'on n'y apporte bien-toſt du ſoulagement : quand elle vient d'elle-même ſans cauſe extérieure elle eſt beaucoup plus dangereuſe, parce qu'il faut que les humeurs ſoient plus acres, ou plus abondantes pour exciter tous ces accidens par elles ſeules & ſans y être déterminées ; on a ſujet d'appréhender la froideur des extrémitez, les ſyncopes, & la petiteſſe du pouls, à cauſe de la conſternation, ou de la diſette des eſprits qui eſt marquée par là; les hoquets, les mouvemens convulſifs & le pouls intermittant ſont encore des ſymptômes aſſez ſouvent ſuivis de la mort, par le déréglement du cours des eſprits: l'on dit que les urines noires, ou livides ſont mortelles dans cette ſorte de convulſion, parce qu'elles montrent que des matieres rongeantes & vitrioliques ſont répanduës dans toute la maſſe du ſang : Si les matieres qu'on vomit, ou qu'on réjette par en- *Prognoſtic.*

bas, ſont vertes ou noires, le péril eſt plus prochain que lorſqu'elles ſont ſeulement jaunes ; & ſi le vomiſſement eſt plus grand que les déjections, le malade ſe trouvera plus fatigué. Je ne répéterai point tous les autres prognoſtics que nous avons dit, en parlant du vomiſſement & des déjections : mais on doit toûjours s'étonner de ce qu'on trouve encore la veſicule du fiel remplie de bile, en ceux qui ſont morts du *cholera morbus*, quoi-qu'ils en ayent vuidé une quantité prodigieuſe.

Guériſon. Comme cette maladie varie extraordinairement par ſes cauſes & par les accidens qui l'accompagnent, il faut ſans doute pour la guérir ſe conduire d'une maniere differente en la plûpart des cas; lorſque le vomiſſement eſt très-violent, on doit vuider autant qu'on le peut par en bas, ſans cependant cauſer trop d'irritation; lors qu'au contraire le flux de ventre eſt grand, mais qu'on vomit peu, avec beaucoup d'effort, & bien des nauzées, il faut faire avaller quantité d'eau tiéde au malade, ou des boüillons peu chargez de viandes & de nourriture, afin de diſſoudre les humeurs gluantes, & de faciliter le vomiſſement; on peut même ajoûter quelques

vomitifs des plus legers, comme une once d'oximel ſcillitique, ou trois ou quatre grains de tartre ſtibié, s'il n'y a pas beaucoup de fiévre ny d'irritation : on doit bien prendre garde, en calmant les ſymptômes d'arrêter ſubitement l'évacuation quand elle eſt abondante, qu'elle ne fait que commencer, ou qu'elle ne fatigue pas conſiderablement le malade.

On donnera encore plus aiſément quelque doux vomitif, ſi l'on trouve un eſtomac rempli de fruits, ſans que le vomiſſement ſoit abondant, quoiqu'il ſoit laborieux ; car pour lors on doit aider à la Nature.

Mais lorſque l'irritation eſt grande, il ne s'agit que de temperer, d'adoucir, & de fortifier : dans cette intention on preſcrira de petites potions avec les abſorbans, les précipitans & quelques narcotiques, principalement lorſqu'on voit par des déjections porracées ou de couleurs de rouille que les aigres ſont de la partie. Ainſi, *Prenez deux onces d'eau de pourpier, autant d'eau de menthe, diſſolvez-y demi gros d'yeux d'écrevices préparez, autant de criſtal en poudre impalpable, & une once de ſirop de diacode,*

pour prendre en deux fois.

Si au contraire il n'y a que des sels acres exaltés, on versera sur un scrupule de crocus de mars astringent six gros de sirop de limons, autant de sirop de diacode, trois onces d'eau de plantain, & autant de celle de chicorée, pour faire une potion à partager en deux prises: s'il paroît que les syncopes soient grandes on ajoûtera à l'une & à l'autre potion un peu de poudre de vipere & d'eau de canelle.

On appliquera sur l'estomac chaudement, un sachet de plantes aromatiques boüillies dans le vin rouge, ou quelque emplastre fortifiante & odorante, suivant la pratique de *Vanhelment*. Enfin on mêlera aux potions les astringens & le laudanum.

On pourra se servir d'une ptisanne faite avec le nitre, ou avec la teinture de roses, particulierement si l'on voit qu'il y ait beaucoup d'acreté dans les matieres, & peu d'acidité.

Les symptômes ayant été calmés, on en viendra à une douce purgation qu'on fera avec la rhubarbe, le sel végétal & la manne, & ensuite on donnera un léger narcotique pour empêcher les récidives.

On re-

On regarde ici le criſtal, & les éponges marines réduites en poudre dans le vin rouge, ou dans une autre liqueur, comme des ſpécifiques très-puiſſans, mais on doit mettre ſa principale confiance dans l'uſage du laudanum joint avec quelques cordiaux qui fortifient ſans faire beaucoup fermenter les humeurs qui ſont déja dans une agitation trop véhémente.

Caracteres de la paſſion iliaque.

Si le malade ne va point à la ſelle, que même les lavemens qu'on lui veut donner ne puiſſent pas entrer, ou reſter quelque tems dans les boyaux, qu'il ſente une douleur & du bruit dans le ventre, avec des rapports & des envies de vomir ſuivies du vomiſſement non ſeulement des alimens qu'il a nouvellement avalez, de bile ou de pituite, mais auſſi des matieres ſtercorales, ou d'autres qui ont l'odeur des excrémens groſſiers, nous diſons qu'il a une paſſion iliaque.

C'eſt une maladie terrible qui peut avoir pluſieurs cauſes; quelquefois des matieres endurcies dans les boyaux les bouchent ſi exactement, que le chyle, les excrémens & les humeurs n'y peuvent paſſer; de ſorte que ces matieres croupiſſant & fermentant dans ces en-

droits, obligent les fibres des intestins à se contracter, & à faire remonter vers la bouche tout ce qu'ils contiennent.

D'autres fois les intestins sont obstruez, parce qu'il s'est fait quelque tumeur au dedans de leur cavité, ou parce qu'ils sont pressez par les tumeurs de quelques parties voisines; mais il est beaucoup plus ordinaire qu'ils soient comprimés ou enflammés, lorsqu'ils sont engagés entre les anneaux des muscles de l'abdomen, ainsi qu'il arrive dans le bubonocelle, ou lorsqu'ils sont entrez en quelque sac formé dans la région ombilicale : mais quoique ces sortes d'accidens ne paroissent qu'avec des fiévres aiguës, cependant comme ils appartiennent proprement à la Chirurgie, nous ne les examinerons point icy.

Caracteres de l'inflammation des boyaux.

Un homme peut aussi tomber dans ce cruel mal, parce que ses intestins enflammez rentrent les uns dans les autres ; pour lors on trouve dans le lieu qui est enflammé une grande douleur accompagnée d'une dureté qui fait qu'on sent au travers de la peau du ventre, l'intestin comme une grosse corde ; la fiévre est très-aiguë, le malade ne va point du tout à la selle, &

le vomissement est continuel; tous ces symptômes sont fort pressans, principalement lorsque l'inflammation est dans les menus boyaux; mais quand elle est dans les gros, sur tout vers le rectum, quoique le mal presse un peu moins, la douleur ne laisse pas d'être fort piquante, de s'irriter par les lavemens les plus anodins, & d'être accompagnée d'une envie inutile d'aller à la selle; la fiévre est jointe à de petits frissons, lorsque l'humeur qui fait l'inflammation se tourne en veritable pus.

Causes ordinaires de la passion iliaque.

Mais souvent les grands vomissemens qui survienent à la naissance des fiévres aiguës, donnent lieu à une affection iliaque, parce qu'ils commencent à renverser l'ordre des mouvemens des fibres de l'estomac; & ce désordre se continuant dans toute la membrane charnue du canal intestinal, y cause un mouvement antiperistaltique, qui fait que les matieres ne pouvant descendre, remontent toutes; & la douleur que le malade ressent dans quelques endroits de ce même canal, vient de la rudesse avec laquelle les excrémens forcent les valvules, principalement celles qui se trouvent au haut du colum & au pilore.

Ce mouvement eſt ſi violent, qu'on voit que le malade rend les lavemens par la bouche.

Prognoſtic. Chacun pourra faire ſon prognoſtic par ce que nous venons de dire : ainſi lorſque la paſſion iliaque n'a pour cauſe que des excrémens endurcis, ſouvent on la guérit ; mais il eſt rare qu'elle ait cette ſeule cauſe : il eſt plus ordinaire qu'elle provienne d'inflammation, ou de gangrene. La premiere eſt très-perilleuſe quand les inteſtins gréles ſont enflammés, & elle ſe termine dans les quatre premiers jours, ou finit par abſcès. La ſeconde qui vient d'un ſphacéle des inteſtins eſt toûjours mortelle. Je ne parle point des paſſions iliaques contagieuſes ou périodiques, parce qu'elles ſont très-rares dans ces pays-cy ; j'ajoûterai ſeulement qu'elle eſt moins dangereuſe dans les enfans, que dans les vieillards, parce que ceux là ſont excitez à vomir par des cauſes plus legeres, & que leurs parties étant plus ſouples ſe dérangent & ſe rétabliſſent plus aiſément. Il eſt très-fâcheux que cette maladie ſoit la ſuite d'une ſtrangurie ou d'une difficulté d'urine, parce que l'on doit craindre l'inflammation de la veſſie ; & Hippo

crate assûre que les malades en meurent dans sept heures, à moins que la fiévre ne produise un flux d'urine plus copieux. En un mot, on doit faire appréhender l'évenement de la maladie, lorsqu'elle est suivie de hoquets, de vomissemens ou de délire ; mais tout est desesperé, & le malade est aux derniers abois, lorsqu'on voit des vomissemens stercoraux, des syncopes, avec un froid aux extrémitez & des sueurs froides, ou si les hypocondres paroissent gonflez, & qu'on aperçoive des parotides ou des tumeurs de glandes autour des oreilles, & qu'il y ait une fiévre aiguë ; car cela montre, ou que les forces manquent & ne peuvent plus soûtenir les efforts de la maladie, ou qu'il y a une extrême malignité dans la fiévre.

Pour la cure de cette maladie on doit bien considerer par les signes que nous avons donnés s'il y a inflammation dans l'intestin, ou si par la seule acreté des humeurs sa membrane charnuë s'est trouvée dans des mouvemens spasmodiques, émétiques ou dirigés au vomissement. *Guérison.*

Dans le premier cas il faut ordonner un régime de vie très-tenu ou très-

ſobre, & fort ſemblable à celui qui a été preſcrit pour l'inflammation d'eſtomac ; on fera des ptiſannes avec le nitre, & un bâton de réglisſe ; & l'on mettra dans les boüillons quelques écrévices : on doit faire de très-grandes ſaignées dans les commencemens, ſi les forces le permettent ; éviter toutes ſortes de purgatifs, même donner rarement des clyſteres, principalement ſi l'inflâmation eſt dans les gros boyaux. Les lavemens ſe feront avec le boüillon d'écrevices, ou bien avec le lait mêlé dans un peu de ſirop violat, ou avec d'autres anodins ; on peut appliquer ſur le ventre un cataplaſme fait avec la farine d'orobe & les ſemences de daucus & de fœnugrec pulveriſées & cuites dans le lait ; ou un épiploon de mouton le plus chaud qu'on le peut avoir au ſortir du corps de l'animal ; ou bien on réchaufera cette partie ſur le feu. Il faut réïtérer ces applications.

Les potions ſeront compoſées de quelques abſorbans : Par exemple : *Prenez trois onces d'eau de fray de grenouilles, deux onces d'eau de pourpier, diſſolvez-y demi gros de diaphoretique mineral, douze grains de ſucr*

de saturne, un scrupule de poudre de vipere & une once de sirop de coquelico. Si les douleurs sont violentes, on ajoûtera *dix gouttes de laudanum liquide, valant un grain & demi.* On prendra cette potion en deux fois.

On peut encore faire des embrocations exterieures avec l'huile rosat & le baume de saturne.

Au contraire lors que la passion iliaque ne vient que de l'irritation, on doit d'abord songer à faire prendre aux fibres des intestins un mouvement opposé à celui qu'elles ont, en donnant au malade des lavemens émolliens où l'on ajoûtera la semence de lin, & l'huile de ruë ou de camomille, il sera bon d'y jetter trois gros de nitre, ce qui empêchera l'inflammation future, & ne laissera point que de déterminer les matieres par en bas : il faudra arroser le ventre, avec l'huile de muscade, ou d'autres fortifians.

Le malade usera de peu de ptisanne, & de boüillons dont trois cueillerées par jour pourront suffire; & dans le tems du paroxisme il avalera un scrupule de sel d'absinthe dans une cueillerée du suc de limons : on lui appliquera sur l'abdomen quelque ani-

mal ouvert tout vivant ; & on lui fera prendre de tems en tems des cueillerées d'une potion faite avec *quatre onces d'eau de menthe, demi once d'eau de canelle, demi gros de sel d'absinthe, & six gros de sirop de limons, lui donnant de ce breuvage deux ou trois cueillerées par heure.* Enfin on peut préparer encore d'autres potions plus propres à pacifier, en prenant *quatre onces d'eau de menthe, un gros de thériaque, ou deux scrupules de poudre de vipere, & une once de diacode.*

On n'en doit jamais venir aux purgatifs, comme remarque fort bien Sydenham, qu'on n'ait auparavant arrêté les symptômes, & fortifié l'estomac. Quand la douleur & le vomissement ont cessé pendant un jour, il faut prendre, dit-il, une dragme de pilules cochies majeures dans l'eau de menthe, & ne point faire ôter l'animal appliqué chaud sur le ventre du malade, que la purgation ne commence à s'exciter. Si l'on purge plûtôt, dit cet Auteur, tout devient vomitif ; & si l'on ne purge pas dans le tems marqué, on doit craindre la récidive : c'est encore pour cela qu'il ordonne de continuer l'eau de menthe, & de garnir le ventre de

linges doubles, pour le défendre du froid.

Si enfin la passion iliaque vient de matieres endurcies, ou de quelque obstruction, il faut tenter de les amolir par des lavemens fréquens, avec l'huile & d'autres émoliens; on peut aussi faire avaler de l'argent vif, en remuant diversement le malade. Poterius conseille d'user d'huile par la bouche, & en lavemens.

CHAPITRE XVIII.

Des Diarrhées & des Coliques.

Caracteres des differens flux de ventre.

LEs flux de ventre qui arrivent dans les maladies aiguës, sont très-differens les uns des autres, ce qui leur a fait donner differens noms. Lorsqu'un malade rend quantité de matieres fetides, jaunes, poracées, sereuses, &c. sans beaucoup de douleur, sans aucun mesl ange de sang, ou de raclure de boyaux, on lui donne le nom de *Diarrhée*; lors qu'au contraire les substances qui s'écoulent sont remplies de glaires sanglantes, & de filamens sanglans, ou de matieres qui ressemblent

à des raclures de boyaux, avec des douleurs violentes, on appelle ce flux une *dyſenterie*; ſi le malade rend ſans douleur les alimens comme il les a pris ou peu changez, c'eſt une *lienterie*. Enfin s'il rend des matieres blanchâtres, & comme chyleuſes, avec quelques ſyncopes paſſageres accompagnées d'une tenſion de l'abdomen, & de quelques petits murmures qui ſe font preſque toûjours entendre dans le tems que le malade eſt prêt d'aller à la ſelle, on nomme cette indiſpoſition *affection cœliaque*

La plûpart des flux de ventre qui ſe trouvent dans les maladies aiguës, ſont des *diarrhées* ou des *dyſenteries*, parce qu'il eſt très-difficile que les alimens, c'eſt-à-dire, les boüillons & la ptiſanne ne ſoient fort alterez par les parties très-exaltées du ferment qui irrite continuellement les inteſtins, ou qui s'y décharge par les vaiſſeaux qui partent de leurs glandes, de ſorte qu'on ne peut rendre ces alimens ſans un changement notable comme dans la lienterie, ni avec un commencement de coction comme dans la *paſſion cœliaque*: on voit quelquefois des flux lienteriques dans les abſcès des parties

internes accompagnez de fiévres lentes, lorſque les malades ſont preſts de mourir ; parce que le mouvement des levains naturels & contre nature, étant fort diminué, ils ne peuvent cauſer que très-peu d'alteration aux alimens.

Les *diarrhées* ont des cauſes très-diverſes ; nous avons déja expliqué ailleurs comment elles pouvoient venir des obſtructions & des embarras qui ſe forment dans le méſentere, dans le foye, &c. Mais aux maladies aiguës, il eſt plus ordinaire qu'elles ſoient produites par des levains qui irritant & picotant les fibres des boyaux ſont devenus purgatifs : on conçoit aſſez que les fibres des inteſtins ſe contractant à pluſieurs repriſes, obligent les glandes de ces conduits à ſe vuider, & en ſe relâchant les tiennent toûjours preſtes à recevoir de nouvelles ſerofitez de la maſſe du ſang ; mais il faut avoüer que tout ce que les malades réjettent par le fondement ne vient pas des glandes inteſtinales, ni même du foye & du pancreas, puiſqu'il eſt certain que les ptiſannes & les boüillons qu'ils prennent contribuent beaucoup à augmenter le volume des matieres qu'ils rendent ; aprés que cette nour-

Cauſes.

Explication.

riture a été infectée dans le ventricule & dans les boyaux par le ferment vicieux qui s'y rencontre & suivant que les levains sont plus ou moins abondans, ou plus ou moins exaltez, les matieres du flux de ventre paroissent plus ou moins corrompuës, & plus ou moins teintes.

Prognostic. On peut de-là tirer le Prognostic; car les matieres qui ne sont pas fort liquides, lorsqu'un malade ne prend que de la ptisanne & des bouillons, marquent que les fermens sont très-abondans ou très-coagulans, & qu'ils sont par conséquent plus à craindre; par la même raison on doit appréhender l'évenement de celles qui sont fort acres, fort colorées ou très-fetides; celles qui s'accumulent dans le commencement de la maladie, sont d'ordinaire plus mauvaises, non seulement à raison de la grande quantité des levains qui s'y mêlent; mais aussi parce que faisant obstruction aux pores des intestins elles empêchent que les liqueurs que le malade avale, ne puissent passer dans le sang, de sorte que les levains qui y causent des fermentations contre nature s'y amassent, & pendant ce tems-là le malade se trou-

ve dépourveu de tout ce qui pourroit le soulager, & réparer en quelque façon ses forces; c'est pourquoi on le voit ordinairement réduit à l'impuissance de soûtenir les efforts de la maladie dans l'état de vigueur. Cependant lorsque les forces ne s'abattent pas, & qu'il passe dans le sang quelque chose des liqueurs que le malade boit, ces sortes de flux emportent toûjours une partie des sels acres, & rendent les symptômes moins violens dans le plus haut degré du mal, aussi remarque-t-on que lorsqu'ils viennent à être supprimez, les délires, les convulsions, les affections comateuses, & quantité d'autres accidens qui sont propres au genre nerveux, assaillent le malade d'une maniere désolante. On peut consulter sur le prognostic des cours de ventre ce que nous en avons dit dans la prémiere partie de cet Ouvrage; j'ajoûterai seulement que les diarrhées qu'on croit vulgairement très-perilleuses dans les femmes grosses, accompagnent souvent la plus grande partie de leur grossesse, sans aucun danger, & que les déjections noirâtres ou semblables à de la poix noire, ou bien à la mouelle de casse, lesquelles on at-

tribue à la ratte ou au suc mélancholique, sont plûtôt produites par la rupture de quelque vaisseau capillaire dans l'intestin. *Fernel* remarque qu'on les peut distinguer les unes des autres en ce que les noires qui ne sont qu'un sang qui a pris cette couleur pour avoir croupi dans un lieu qui n'étoit point exposé à l'air, ne laissent pas que de teindre en rouge les linges. Il nous apprend encore que d'ordinaire ces sortes de déjections ont été précedées par un vomissement de sang. Soit que les déjections noires soient causées par du sang extravasé, ou par des aigres vitrioliques, elles sont toûjours très-funestes, puisque la rupture des vaisseaux est une suite de la force de la fermentation, ou de la corrosion des levains; & que l'abondance des levains vitrioliques démontre la grandeur de la cause de la maladie.

Guérison. La diarrhée qui arrive dans les maladies aiguës est souvent produite, parce qu'on n'a pas enlevé dans le commencement par quelque émétique, les fermens qui étoient dans l'estomac ou dans les premieres voyes; & pour peu qu'on découvre qu'il y ait encore quelque chose dans le ventricule, on doit

le plûtôt qu'il eſt poſſible, donner un leger émétique pour détourner ou pour évacuer ce reſte de levains qui pourroit ſe multiplier dans la ſuite, & abatre beaucoup le malade en le privant des parties liquides & nourricieres qui devoient entrer dans ſon ſang.

Aprés cela on tâchera de corriger les fermens qui picotent & déchirent les inteſtins, de fortifier le malade qui ordinairement eſt très-abatu, & d'animer par des parties volatiles & ſpiritueuſes les fermentations naturelles qui diminuent quelquefois d'une telle maniere, que les parties hétérogênes qui doivent être chaſſées de la maſſe du ſang & des autres humeurs par divers endroits, par les glandes cutanées, par exemple, ſont preſque toutes retenuës.

On remplira toutes ces indications, en faiſant prendre au malade des potions chargées de médicamens volatiles, ou d'abſorbans.

On lui fera d'abord une ptiſanne avec la raclure de corne de cerf, & d'yvoire y joignant un peu de criſtal mineral dont on jettera un ſcrupule ſur une pinte de liqueur; il ne faut pas davantage de ce ſel, de crainte qu'il

n'irrite ou qu'il n'augmente les selles fréquentes : & il est bon d'y en employer quelque petite quantité comme celle-là, afin qu'il corrige un peu les fermens & qu'il aide à la boisson à passer par la voye des urines ; la corne de cerf & l'yvoire sont très-propres à corriger les levains acides.

Le malade humera par cuillerées la potion suivante : *Prenez demi gros de corne de cerf préparée philosophiquement, un scrupule de poudre de vipere, & deux d'yeux d'écrevices ; on dissoudra le tout avec six gros de sirop de canelle, autant de celuy de corail, quatre onces d'eau de menthe, & trois d'eau d'absinthe.*

On pourra faire de petits paquets composez de parties égales, de *diaphorétique mineral, d'yeux d'ecrevice & de coraux préparez, il faudra infuser en chaque boüillon demi gros de ce mélange.*

Les absorbans détruisent puissamment les fermens aigres, & les volatils n'y sont pas moins efficaces, outre qu'ils ouvrent les embouchures des veines lactées, & qu'ils les rendent capables de recevoir une partie des liqueurs chileuses les plus nourricières

de plus, ils fortifient le *tonus* ou la consistance des parties ; & quand ils entrent dans le sang, ils facilitent la transpiration en augmentant les fermentations qui commençoient à s'amortir, doit persévérer le plus qu'il est possible dans l'usage de tous ces remédes.

Mais si ce flux étoit accompagné de douleurs, ou de grandes syncopes, ou que le malade vînt à s'affoiblir extrémement, comme il arrive quelquefois dans les petites veroles, on mesleroit des narcotiques aux diaphorétiques qu'on pourra préparer avec *deux scrupules de poudre de viperes, demi gros de thériaque, une once de sirop de coquelico, cinq onces d'eau de chardon beny, environ dix gouttes de laudanum cyoniatum de Vanhelmont* pour présenter en deux prises demie heure l'une aprés l'autre : lorsqu'il y a beaucoup d'aigres, ce que l'on connoît par les déjections vertes, on peut ajoûter à la potion six ou sept grains de sel volatil de corne de cerf.

Lorsque le tems de l'état de la maladie sera passé, que l'ardeur de la fiévre, & les autres accidens seront diminués, on purgera le malade avec

une infusion de séné & de rhubarbe, où l'on dissoudra le catholicum double & le sirop de roses pâles.

Si la diarrhée ne s'arrête pas ensuite, on en pourra venir aux astringens; & à cette intention on fera bouillir deux gros de mastic dans une pinte de ptisanne pour faire boire au malade, & on lui fera prendre la potion suivante en deux fois.

Prenez de l'eau de menthe & d'impératoire de chacune trois onces, dissolvez y deux scrupules d'extrait de tormentille, un scrupule de macis pulverisé, & une once de sirop de coings; on pourra mettre sur le nombril un emplâtre de thériaque, avec un peu d'huile de muscade ou d'autres fortifians aromatiques, & faire user de gelée de corne de cerf.

Caracteres de la Dysenterie. La Dysenterie est comme nous avons déja dit, un flux de ventre par lequel on rend des matieres sanglantes avec de grandes douleurs; quelquefois les malades ne poussent au dehors que des glaires ensanglantées, d'autres fois il sort des matieres semblables à de petites peaux, ou à des raclures de boyaux; & enfin dans les dysenteries qui sont très-violentes, on

voit, quoique plus rarement, des matieres qui reſſemblent aſſez à des morceaux de chair ; quelquefois la fiévre paroiſt dès le commencement de la maladie ; mais le plus ſouvent elle ne ſe manifeſte que dans la ſuite : Les douleurs ſe renouvellent ou ſe redoublent toûjours lorſque le malade va à la ſelle ; ces ſymptômes peuvent être continus, ou periodiques ſuivant que la matiere eſt plus ou moins abondante.

Difference du ſiege des dyſenteries.

On obſerve que lorſque le ſiége de la maladie eſt dans les menus boyaux, les ſymptômes ſont plus aigus, la douleur ſe fait ſentir autour du nombril, où ces inteſtins très-ſenſibles ſont ſitués, & le ſang ou les glaires enſanglantées ſont exactement mêlées avec les autres excrémens. Si au contraire les gros boyaux ſont ſeulement attaquez, les accidens ſont moins preſſans; la douleur n'occupe pas le milieu du ventre, & l'on rend les matieres dyſenteriques, ou qui different des excrémens ordinaires, comme ſeparées des matieres d'un ſimple flux de ventre.

Cauſes.

On conçoit aiſément par les cauſes que nous avons raportées en parlant de la diarrhée, que des humeurs acres

& déchirantes qui l'excitent, peuvent corroder la membrane interieure des inteſtins, & en enlever le velouté; cauſant par-là une dyſenterie, lorſque ces humeurs morbifiques ſeront devenuës aſſez irritantes; & cela peut venir dans un degré ſi conſiderable, que les boyaux ſe trouveront déchirés, ulcerés & même gangrenés; mais ces derniers accidens arrivent plus communément, lorſque la dyſenterie eſt une ſuite des inflammations ou des abſcés des inteſtins. Les dyſenteries contagieuſes ſuivent d'ordinaire les fiévres malignes & dépendent d'une conſtitution épidémique de l'air.

Prognoſtic. Il eſt aiſé de déduire le prognoſtic de cette maladie, des choſes que nous avons déja dittes. Si les excrémens n'ont pas beaucoup de fluidité, c'eſt une très-mauvaiſe marque, non ſeulement, parce qu'ils ont plus de difficulté à ſe détacher, & qu'ainſi ils cauſent au malade plus de peine, & plus de douleur; mais auſſi parce que leurs ſels acres étant moins écartés & moins diſſouts ont plus de force pour agir. Quand le ſang qui ſort eſt pur, ou en grande quantité, c'eſt encore un facheux ſigne, puiſqu'il nous montre

que la corrosion a pénétré jusqu'aux vaisseaux considerables : & sur tout si dans le commencement il est survenu des vomissemens, des dégouts, ou d'autres marques d'une abondance de matiere étrangere dans le ventricule ; & cela est encore plus à craindre si la fiévre, l'abattement, les syncopes, & les déjections sont grandes ; mais tout est désespéré, lorsqu'un malade rend par en-haut, ou par en bas, une grande quantité de matiere noire : car c'est un sang coagulé qui sort de quelque gros vaisseau, entr'autres lorsqu'on voit des délires & des convulsions qui montrent que la matiere se porte au cerveau, ou lorsqu'on trouve des morceaux de chair mêlés aux excrémens. Quelques Auteurs ajoûtent pour signes mortels le hoquet & une pustule noire qui vient auprés de l'oreille.

En général les enfans, les femmes & les vieillards paroissent moins propres à soûtenir les assauts de cette maladie que les hommes adultes.

On doit avoir opinion d'une bonne dysenterie dont les accidens ne sont pas violens, ou l'appétit n'est pas tout-à-fait ôté, s'il reste encore de la vigueur

au malade, si ses excrémens changent souvent sans devenir purulens, noirs, verts, ou fœtides; si le flux & les douleurs sont périodiques, si cette maladie survient à une manie, ou à une fiévre quarte, &c.

Guérison. Pour guérir la dysenterie, il faut emporter & évacuer les matieres acres qui déchirent les boyaux, corriger l'acrimonie de la masse du sang qui peut fournir ces liqueurs caustiques & rongeantes, fortifier le ressort des fibres des intestins, & remédier à la fiévre & aux accidens.

Pour remplir ces indications on ordonnera d'abord une diéte d'autant plus exacte que la fiévre est violente; même quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de fiévre, on ne permettra pas au malade de manger sans avoir vuidé les premieres voyes aux premiers jours de sa maladie.

On lui peut faire la ptisanne avec la raclure de corne de cerf & d'yvoire: l'on ajoûtera la pimprenelle & un scrupule de nitre purifié sur chaque pinte de ce liquide.

Si la fiévre, la douleur & les autres accidens sont rudes, il faut incontinent tirer du sang pour les diminuer,

Immédiatement aprés, on fera vomir le malade, afin de vuider les levains aigres ou acres qui ſont dans le ventricule, dans le pancréas, & dans les glandes voiſines d'où ſont extraites les humeurs qui rongent les boyaux : car outre que ces ſucs corroſifs font moins d'impreſſion ſur les parties ulcérées en ſortant par la bouche ; on peut aſſurer que l'action des vomitifs eſt plus ſubite, plus fortifiante & plus ſalutaire dans ce mal que celle des purgatifs : C'eſt ce qu'*Amatus Luſitanus*, *Mercatus*, *Angelus Sala* & pluſieurs autres avoient écrit; & c'eſt ce que l'experience a confirmé, lorſqu'on a mis en uſage la racine d'*ipecacuanha*, qui en purgeant par en haut & par en-bas quand on la prend en poudre depuis un ſcrupule juſqu'à un gros dans un boüillon, ou dans quelque autre liqueur, a des effets admirables, pour les dyſenteries : les ſelles que fait le malade ſont beaucoup plus copieuſes & moins douloureuſes, non ſeulement parce qu'elle a adouci le levain, & qu'elle en a évacué une partie par la bouche ; mais encore, parce qu'en ſecoüant avec force les parties membraneuſes, & diſpoſant les ſeroſitez à

couler, elle rend les matieres plus liquides, & leur sortie plus aisée.

Le tartre stibié ne fait pas moins bien que l'*ipecacuanha*, lorsque l'estomac est rempli, & qu'il y a des dégousts & des nauzées. J'ay coûtume d'en mêler *quatre ou cinq grains avec un scrupule de poudre de vipere, demi gros de confection alkermes & une once de manne dans cinq onces d'eau de chardon beny.* Ce remède est souverain, particulierement dans les vieilles dyssenteries, ou dans celles qui commencent, & qui sont accompagnées des symptômes qui marquent que les levains ont leur foyer dans l'estomac. Je croy que le sel & le *gilla* de vitriol doivent être beaucoup plus violens, & moins seurs, à cause de leurs parties irritantes.

On doit encore moins se servir d'alum, soit qu'on le donne seul, soit qu'on le mêle au sang-dragon : principalement dans la naissance de la maladie, ou lorsqu'on s'en sert comme d'un vomitif: car quoique *A. Mynsic*, & quelques autres Empiriques nous en disent des merveilles ; cependant l'expérience a montré aux dépens de plusieurs malades, que ce sortes d'astringens

d'aſtringens augmentoient la maladie en ſupprimant des évacuations commençantes ſans les diſſiper par d'autres endroits, ce qui produiſoit aſſez ſouvent des abſcés dans le meſentere, des gangrénes dans les inteſtins, & d'autres funeſtes accidens que l'on remarque dans une telle pratique. C'eſt pour cette raiſon que *Lusovic* blâme ce reméde, & que les Medecins ne l'employent qu'aprés avoir ſuffiſamment vuidé & adouci l'acreté du ſang, & des levains déchirans; mais comme pour l'ordinaire la maladie tend d'elle-même à ſa fin, quand ils ont rempli ces indications, ils ſont rarement obligez de s'en ſervir.

Pour ôter l'acreté ou l'acidité du ſang ou des levains, on doit ſans doute mettre en uſage les précipitans & les diaphorétiques, qui ne ſont pas capables de cauſer de grands mouvemens dans les humeurs : c'eſt pourquoi, *prenez demi gros d'antimoine diaphoretique, autant de poudre de vipere, un ſcrupule de poudre de priape de cerf, un gros d'yeux d'écrevices : diſſolvez le tout en ſix onces d'eau de pavot rouge ; & ajoûtez y une once & demie de ſirop de chardon-beny* : & compoſez-en une

potion à prendre en trois differentes fois dans l'espace de quatre heures de tems : on pourroit se servir du *diascordium*, de la thériaque, de la corne de cerf preparée philosophiquement, du corail, &c. On pourroit même quelquefois ajoûter un peu d'eau de canelle, si la fiévre, l'ardeur & la soif, n'étoient pas fortes.

Si les douleurs sont violentes, que les déjections soient grandes, & qu'elles affoiblissent, on mêlera un grain de *laudanum* dissout dans chaque potion cordiale : ou bien on lui substituera une once de sirop de diacode.

On peut réïterer les cordiaux & les narcotiques aussi souvent qu'on le juge à propos, & mêler des poudres d'yeux d'écrevice, de Bezoard, de coraux, & de vipere dans les boüillons.

Pendant ce tems-là, on pourra donner quelques lavemens anodins avec le lait, les jaunes d'œufs, & le sucre rouge : ou bien avec la décoction de tripes, ou de boüillon blanc & l'huile d'amandes douces. Si l'ulcere devient sordide, on dissoudra la térébenthine dans un jaune d'œuf, ou dans de l'huile, pour la mêler à la décoction de boüillon blanc. Il ne faut pas réïterer

souvent les clysteres dans les dysenteries naissantes, parce que quoiqu'ils soient anodins, ils ne laissent pas que d'irriter.

Zacutus Lusitanus agite une question, sçavoir, si l'on peut mettre des caustiques & même l'arsenic dans des lavemens déterfifs : ce qu'il approuve, fondé sur de longues épreuves, & sur l'autorité de plusieurs Medecins. Mais afin que ces remédes réüssissent, il faut que l'ulcere soit dans les gros boyaux, qu'on soit certain que c'est un ulcere rongeant & ambulant ; & encore ne doit-on se servir de ces sortes de médicamens qu'avec beaucoup de modération, & en émoussant leurs pointes par quelque correctif : car quoique les maladies extrêmes demandent d'extrêmes remédes, cependant un Medecin doit plûtôt laisser périr un malade, que de lui donner des drogues qui sont très-dangereuses par elles-mêmes, & dont l'employ peut causer un désastre plus prompt qu'on ne l'avoit à craindre du cours de la maladie.

On peut aussi, dans les douleurs, mettre sur le ventre des fomentations molientes & anodines qu'on prépare en faisant bouillir le *tapsus barbatus*

& les feüilles de bardane avec des mauves, pour appliquer le marc de cette décoction entre deux serviettes : ou bien on trempera un morceau de drap dans la décoction chaude, afin de l'étendre aussi-tôt aprés sur l'abdomen.

Quelques-uns trouvent que l'huile de cire est plus efficace pour frotter les endroits douloureux. D'autres se servent d'une vessie de porc remplie de lait chaud qu'ils font tenir sur le ventre : tous ces remédes sont bons, parce qu'ils aident la transpiration ; mais souvent le malade ne les peut pas souffrir.

Lorsque les accidens sont périodiques, & qu'ils semblent renaître avec les redoublemens d'une fiévre continue, ou avec les accés d'une intermittente, Morton conseille de mêler le *quinquina* au *laudanum*, & de les faire prendre dans le tems des intermissions & des remissions ou relâches ; ce qui s'accorde fort avec la raison, parce qu'en empêchant le mouvement & le fermentations du sang, on prévient le nouveaux dépôts des matieres âcres & corrosives dans les intestins.

Conformément à ce conseil, *Prenez demie once de quinquina en poudre*

un gros de poudre de viperes, & quatre grains d'opium, incorporez le tout avec un peu de syrop d'œillets; & donnez un gros de cette opiate dans la remission ou dans l'intermission de la fiévre & des douleurs, en une seule fois, ou en deux.

Quand tout sera calmé, on purgera avec une infusion de rhubarbe, le catholicum double, & le sirop de roses pâles : on pourroit ensuite ajoûter le séné dans cette infusion.

Signes des coliques.

Les douleurs de coliques qui arrivent dans les fiévres, ou qui en sont accompagnées, causent fréquemment des extensions au ventre, & à l'hypogastre: souvent la douleur, quoique fixe, occupe tout l'arc du *colon*; d'autrefois elle a plus de violence dans l'aîne gauche où le colon est plus étroit : elle ne s'appaise pas d'ordinaire, quoiqu'on rende des vents par la bouche, ou par l'anus; les dégousts, les nauzées & les vomissemens succedent à ces accidens, la fiévre n'est pas des plus vehémentes; mais la soif, l'ardeur & les vigilles fatiguent toûjours le malade. Cette maladie est souvent précedée par des indigestions, & excitée dans une vie oisive : on lui a donné le nom de

colique, parce que le colon y soufre ordinairement le plus.

Caractere de la colique néphrétique. Il y a une autre colique que l'on nomme néphrétique, qui occupe davantage les lombes & les reins, & particulierement l'un de ces deux visceres: Le malade ne rend point d'urine, ou la rend en petite quantité & aqueuse, ou bien il s'y mêle des sables. Lorsque le malade se couche sur la partie affligée, il se sent un peu soulagé; & lorsqu'il se tourne de l'autre côté, sa douleur s'augmente. Les nauzées, les vomissemens & la fiévre sont dans cette maladie du moins aussi forts que dans les autres coliques; tout cela est accompagné d'un engourdissement de la cuisse du côté malade, & quelquefois d'une retraction du testicule du même côté.

Caractere de la colique bastarde. On compte une troisiéme espece de colique qu'on appelle bastarde, elle a son siége dans le peritoine qui en est ou enflammé ou irrité: elle ressemble fort aux coliques précédentes, & n'en est differente, que parce qu'elle dure plus long tems, qu'elle est quelquefois moins cruelle, & qu'elle ne s'appaise point par les lavemens, par les fomentations, ni par les autres remédes

qui ont coûtume d'arrêter, ou de moderer ces premieres sortes de maladies. *Palmarius* remarque qu'il vient souvent des coliques de cette espece aprés des fiévres chroniques, par des humeurs âcres qui se répandent sur les membranes.

Les coliques veritables sont la plûpart attribuées à des vents renfermez dans le *colon*: Plusieurs Autheurs nous attestent qu'ils ont observé dans les cadavres de ceux qui avoient succombé à cette maladie que cet intestin surpassoit le bas en grosseur. Et Kerxrin a écrit qu'il a quelquefois vû les intestins si gonflez par des vents, que ces tuyaux laissoient l'impression de leur figure & de leur grosseur gravée dans le foye. Elles viennent aussi de vers, d'inflammations, d'ulceres, &c. Mais comme elles sont d'ordinaire produites par des vents, ou par des humeurs acres: il faut expliquer de quelle maniere ces causes se forment dans le corps,& donnent occasion à cette maladie, comment elles s'amassent particulierement dans le colon,& ce qui les peut empêcher d'en sortir. *Causes.*

Nous avons exposé dans nôtre Anatomie de quelle maniere les vents sont *Explication.*

excitez dans nos corps, & il ſuffira de dire encore icy à ce ſujet que les matieres chyleuſes & gluantes qui fermentent dans l'eſtomac doivent produire par leur rarefaction dans les menus boyaux une grande quantité d'air épais & reſſerré, qui ne pouvant pas beaucoup agir dans ce lieu trop étroit & trop expoſé aux preſſions réiterées des muſcles de l'abdomen cherche à occuper une autre place plus ſpacieuſe qu'il trouve dans le colon qui le retient plus aiſément, parce que ce canal eſt plus large, & qu'il y a des valvules trés-conſidérables, qui ferment le paſſage à cet air, & retardent la ſortie des excrémens groſſiers qui étant plus endurcis dans ce boyau que dans les autres, doivent avoir plus de peine à être exprimez de celui-là, non ſeulement à raiſon de cet endurciſſement qui provient de ce que la portion liquide du chile a paſſé par les veines lactées des menus boyaux, & qu'il n'en reſte que le marc qui ſe pouſſe inceſſamment dans les gros, mais encore de ce que les contours du colon obligent ces excrémens qui tendent à s'écouler par l'anus, de remonter contre leur propre peſanteur.

Le *colon* & le *cæcum* ne sont pas seulement des reservoirs de vents; quelquefois il s'amasse entre leurs cellules une lymphe qui s'aigrit. *Sylvaticus* dit y avoir trouvé de petites pierres, d'autres en ont tiré des noyaux; & l'on conçoit assez que ces humeurs acres, ou ces corps étrangers doivent causer de grandes coliques, en irritant les fibres nerveuses, & déchirant le tissu des membranes de cette partie. On peut ajoûter à cela que le voisinage de la vessicule du fiel fait que lorsque la bile est plus acre qu'à l'ordinaire, cette humeur piquant plus vivement le colon le met dans des contractions tres-douloureuses.

On sçait que les coliques nephretiques sont le plus souvent causées par des sables, ou par une pierre, ou par quelques humeurs un peu plus grossieres qu'à l'ordinaire, qui empêchent la filtration de l'urine dans le rein.

Les coliques veritables, & les néphrétiques suscitent presque les mêmes accidens, le même desordre dans les esprits, la même irritation, les mêmes vomissemens, &c. à cause non seulement de la proximité du rein & du colon; mais aussi à cause de la grande

liaison de leurs nerfs qui communiquent tous avec ceux du ventricule. Les lavemens doivent presque également soulager dans l'une & dans l'autre maladie: car si lorsque le colon est déchargé de ses excrémens, les vents ou les matieres qu'il contenoit trouvent leur issue plus facile; on peut dire aussi que quand ce même boyau est vuidé, il comprime moins le rein; & c'est principalement cette compression qui augmente les douleurs néphretiques en rétrecissant le canal de l'uretere, & appliquant plus fortement contre sa membrane les matieres pierreuses.

L'engourdissement de la cuisse qui se remarque dans la colique néphretique, vient surtout de ce que la disposition inflammatoire du rein se communique au muscle psoas situé immédiatement au dessous.

Prognostic. Le prognostic de ces maladies dépend de la grandeur de la fiévre, & des symptômes. Lorsque la colique est produite par une inflammatiõ des boyaux elle se tourne souvent en une suppuration qui ne manque point d'être accompagnée d'une fiévre lente.

Si les douleurs sont extrêmement violentes, qu'elles soient suivies de

vomiſſemens & de mouvemens convulſifs, & qu'elles s'étendent le long de l'épine, il ſurvient des épilepſies, des paralyſies, & d'autres affections du genre nerveux qui ſont plus familieres aux Peintres, aux Orphévres, & aux Habitans de certaines contrées, comme dans le Poitou, à cauſe des parties métalliques, & arſenicales qui donnent naiſſance à la maladie en attaquât les nerfs auſquels elles ſont fort contraires. Lorſqu'enfin le colon eſt tellement dilaté qu'il preſſe aſſez le foye & la veſſicule du fiel pour empêcher la ſortie de la bile, l'ictericie ou la jauniſſe a coûtume de ſuivre la colique, par le regorgement de la bile dans les vaiſſeaux ſanguins.

Quant aux coliques néphrétiques elles ſont des plus cruelles: ſouvent aprés qu'elles ont été calmées, elles reviennent tout d'un coup au moindre excés que fait un malade; mais il eſt rare qu'on en meure, à moins que la fiévre ne ſoit forte, qu'il n'y ait ſuppreſſion d'urine, ou qu'on ne voye des urines purulentes & fetides qui ſont une marque de reins ulcerez & ſphacelés: c'eſt encore un ſigne dangereux, quand les cuiſſes ſont fort engourdies, avec

une espece d'atténuation.

Guérison. On ne sçauroit guérir ces maladies sans avoir égard à leurs causes, & aux accidens qui leur sont joints. Si la fiévre est un peu forte, il en faut toûjours venir à la saignée, pour empêcher que les parties qui sont continuellement tenduës ou tiraillées, ne reçoivent des dépôts d'humeurs; & si l'inflammation étoit déja faite, il faudroit encore davantage saigner.

L'usage des lavemens est absolument nécessaire dans toutes sortes de coliques; mais ils doivent être d'abord anodins & emoliens, afin de délayer les excrémens endurcis, & de relâcher les parties qui souffrent une tension excessive. On doit persévérer dans cet usage, & y employer beaucoup d'huiles, si l'on s'apperçoit que la colique est produite par des humeurs acres; mettant au contraire les carminatifs en jeu, si l'on croit qu'il y ait beaucoup de vents. Mais on remarquera que presque toutes les décoctions prises par la bouche ou en lavemens, augmentent assez souvent les douleurs. de sorte qu'il est beaucoup mieux de se servir de bon vin d'Espagne, où l'on versera demie once d'huile de genièvre,

ou trois onces d'huile de noix ; ou bien si l'on veut irriter, on donnera des clisteres avec l'urine. Et pour les coliques des Peintres, pour celles de Poitou, &c. on mêle les hieres, la benedicte & deux onces de vin émetique dans l'eau distilée de mélilot ou de ruë, &c. Il ne faut pas cependant s'obstiner à réiterer tant de fois les lavemens dans les coliques, lorsqu'on voit qu'ils sont sans effet. Riviere dit qu'un Medecin ayant fait prendre en vain jusqu'à trente lavemens, un autre fut appellé qui guérit le malade en lui faisant prendre un peu de manne & d'huile d'amandes douces dans un boüillon.

S'il paroit des excrétions purulentes, l'on se sert de déterfifs. Les émetiques font beaucoup de bien dans presque toutes les coliques : c'est ce que *Palmarius* avoit déja observé dans les coliques malignes qui tendent à la paralysie. Mais il est certain que l'usage de ces médicamens doit être étendu à toutes les coliques dépendantes d'humeurs acres ou gluantes qui résident dans le ventricule, ou dans les boyaux.

Si l'on soupçonne qu'il y ait des vers ou des sucs visqueux & tenaces, l'on n'y sçauroit trop recommander les pur-

gatifs fondans, principalement lorſque la fiévre n'eſt pas des plus violentes ; ainſi l'on peut joindre le mercure doux à la ſcammonée ; mais l'on doit prendre garde d'augmenter les douleurs : C'eſt pour éviter cet inconvénient que quelques Praticiens mêlent un peu de *laudanum* avec leurs purgatifs.

On applique les narcotiques exterieurement, on les employe en lavement, & on les fait prendre par la bouche ; ils operent beaucoup mieux de cette derniere façon pourvû qu'on les ordonne dans des potions compoſées de précipitans, & quelquefois de carminatifs. Par exemple, *Prenez quatre onces d'eau de menthe, diſſolvez y demi gros de diaphoretique mineral, un ſcrupule de theriaque, demie once d'eau de geniévre. & une once de diacode.* On peut ôter le diaphoretique mineral, & ajoûter dix goutes d'eſprit de nitre dulcifié.

On fera ſur tout l'abdomen des embrocations avec des huiles atténuantes, ou bien on ſe ſervira de fomentations carminatives. On eſtime fort icy un écheveau de fil crud boüilli dans de l'eau avec de la cendre, & mis tout chaud ſur le ventre. Ce reméde retient

long-tems ſa chaleur, & les ſels lixivieux de la cendre ſont excellens pour diſcuter les vents & les viſcoſités.

Pour la gueriſon de la colique néphrétique, les lavemens avec les émoliens & la ténébenthine diſſoute, ou bien avec l'huile de noix, ſont trés recommandez. On ne doit point appréhender de tirer du ſang autant que les indications de la ſaignée le demandent; on fomentera la partie, on excitera le vomiſſement, & on fera avaler un purgatif ſi la fiévre n'eſt pas forte.

Entre les vomitifs, on doit préferer le tartre ſtibié; & entre les purgatifs, on choiſira la moelle de caſſe, qu'on peut aiguiſer en la mêlant aux autres cathartiques. Et enfin il faut recourir au bain ou au demi bain, s'il n'y a point d'accident qui en empêche. Mais ſi l'on a mis inutilement toutes ces choſes en uſage, l'on donnera quelques narcotiques: & l'on fera uſer de diurétiques, ſi la fiévre n'eſt pas conſiderable.

La poudre de cloportes, celle d'écorce de racine de chauſſe trappe, la *pareira brava*, la racine du Bon-Henri ſont fort eſtimées étant priſes dans le vin blanc au poids de demi gros pen-

dant deux ou trois jours tous les mois pour prévenir les accés & les retours de la maladie.

Je ne parle point des coliques bâtardes, parce qu'elles sont des suites des maladies longues, & qu'elles ne sont pas ordinairement accompagnées de fiévres aiguës.

CHAPITRE XIX.

De la suppression d'Vrine.

LA suppression d'urine est encore un symptôme assez ordinaire dans les maladies aiguës, & qui sans doute merite une consideration particuliere.

Caracteres de l'inflammation de la vessie.

Si le malade sent une grande douleur, beaucoup d'ardeur avec quelque rougeur au perinée, que l'envie de pisser le tourmente, qu'il ait le ventre restraint, que sa fiévre soit considerable, & que l'hypogastre paroisse tendu, élevé & douloureux, la suppression d'urine qu'il soufrira dans cet état viendra d'une inflammation du col de la vessie, qui gonflant le sphincter & rétrecissant le passage pour la sortie de l'urine, empêche l'écoulement de cette

humeur excrémenticielle : c'eſt pourquoy l'on a beaucoup de peine à introduire la ſonde dans ce tems-là ; & l'on doit extrémement craindre d'irriter ou de bleſſer ces parties enflammées en l'introduiſant.

Explication.

La veſſie recevant toûjours l'urine, & ne la rejettant point par l'uretre, on ne doit pas s'étonner de la tenſion de l'hypogaſtre, vû le gonflement où doit être ce viſcere. La fiévre eſt excitée dans cette maladie, comme dans les inflammations de toutes les parties internes & membraneuſes, par l'émotion qu'elles produiſent dans tout le genre nerveux : le ventre eſt conſtipé à cauſe que l'inteſtin *rectum* eſt preſſé par l'extenſion de la veſſie. Il peut même s'enflammer & ſe reſſerrer par la continuité des parties qui l'attachent à ce même organe. Quand on peut faire paſſer la ſonde dans la veſſie l'urine coule, & le malade ſe ſent ſoulagé.

Caractere de l'obſtruction.

Lorſqu'il n'y a pas beaucoup de fiévre avec la ſuppreſſion d'urine, que le malade a une continuelle envie de piſſer, que l'hypogaſtre eſt tendu, qu'il n'y a pas d'ardeur inſigne au périnée, on doit ſeulement ſoupçõner une obſtruction cauſée au col de la veſſie par une

pierre, par des glaires, par des carnositez, ou par des corps étranges.

Caractères de l'obstruction des reins ou des ureteres.

Mais lorsque cette suppression est sans tension de l'hypogastre, qu'il n'y a ni douleur, ni ardeur au perinée, que le malade n'est point sollicité à uriner, qu'il sent des douleurs ou des pesanteurs dans les lombes, on doit croire que les deux reins, ou les deux ureteres sont bouchez. Il est inutile d'entrer dans l'explication du détail de ces signes; cela s'entend assez parce que nous avons dit cy-dessus, & par la structure des parties.

Il y a encore deux autres accidens qui approchent de la suppression d'urine. Dans l'un, on rend l'urine en petite quantité & fort souvent, avec douleur ou sans douleur, & ordinairement goute à goute: cet accident nommé dysurie, est trés-mauvais dans les petites veroles.

Dans l'autre qu'on appelle strangurie, on la rend toûjours avec cuisson, grande douleur & ardeur, en grande ou en petite quantité, mais sans longue interruption. C'est un symptôme pernicieux dans les vieillards qui sont affligés de maladies aiguës; mais il ne menace d'aucun peril prochain

quand il eſt produit par la pierre, à moins qu'il ne ſoit ſuivi de l'interruption totale de l'urine.

Prognoſtic. On juge de l'évenement de la ſuppreſſion de l'urine, en examinant les cauſes qui la produiſent. Elle eſt toûjours dangereuſe dans les maladies aiguës où elle a coûtume de préceder les délires, mais une ſueur critique peut ſurvenir & délivrer le malade, comme nous avons dit ailleurs. Lorſqu'elle procéde d'une inflammation de la veſſie, elle rend la maladie beaucoup plus aiguë ; & d'ordinaire elle ſe termine dans le ſept, ou bien elle ſe change en un abſcés qui laiſſe un ulcere au col de la veſſie. Lorſqu'elle eſt produite par une pierre, on introduit aiſément la ſonde qui donne beaucoup de ſoulagement ; mais quand les pierres ſont dans les ureteres qu'elles bouchent entierement, la canule qu'on inſinuë par l'uretre ne tire point d'urine, la veſſie en étant vuide.

Guériſon. Pour guérir les ſuppreſſions d'urine, on conçoit aſſez qu'il faut ſouvent dóner des lavemens, faire des fomentations émolientes ſur l'hypogaſtre autour des reins & ſur le pubis. On peut auparavãt froter ces parties avec l'hui-

le de scorpions : on fait aussi des saignées du bras & du pied ; & on les réitere s'il y a inflammation : & même on peut mêler quelques narcotiques avec les eaux de parietaire & d'alkekenge. Ainsi l'on dissoudra dans deux onces de chacune de ces deux eaux un demi gros de sel d'écorces de féves, & une once de sirop de diacode : ou bien on fait prendre du jus de raves dans le vin d'Espagne, quand la suppression n'est pas accompagnée d'une fiévre fort ardente, & qu'on ne juge pas qu'il y ait inflammation. Si même il y avoit quelque liberté pour uriner, quoi qu'on rendît seulement peu d'urine, on pourroit donner la cendre de crapaux calcinés en noirceur; on en mêle un scrupule ou demi gros, avec quelque bol cardiaque, principalement quand cet accident arrive dans la rougeole ou dans la petite verole : par exemple : *Prenez demi gros de poudre de vipere, un scrupule de cendre de crapaux calcinés en noirceurs ; mêlez ces deux ingrediens ensemble, & faites-en un bol avec quelques gouttes de sirop de coquelico.* Ces bols cardiaques sont rendus fort diuretiques par cette poudre ; & les remédes qui poussent par les uri-

nes ne ſont jamais mieux employés que dans les obſtructions des reins & des ureteres, où la ſonde ne fait rien & où l'on ne craint pas beaucoup l'inflammation, ſur tout aprés qu'on a tenté les émétiques, les purgatifs & les grandes ſaignées, ce qui ſe pratique dans toutes les ſuppreſſions d'urine, où les lavemens & les fomentations ſont inutiles. Entre les diuretiques qu'on croit ſpécifiques, on recommande la poudre de vers de terre ſéchés priſe dans le vin blanc, & l'urine tirée de la veſſie d'un bouc vivant dont on applique l'épiploon & les inteſtins tout chauds ſur le ventre.

L'on peut encore donner d'autres remédes, comme l'eſprit de nitre dulcifié, ou le nitre purifié: mais il faut prendre garde d'uſer de ces puiſſans diuretiques, lorſqu'il y a des obſtacles invincibles, parce qu'en augmentant l'abondance de l'urine, on augmente les accidens, ainſi il faut plûtôt perſiſter dans des adouciſſans qui ramoliſſent. Sydenham prétend qu'il arrive dans les petites veroles des ſuppreſſions d'urine, qui finiſſent en faiſant marcher le malade deux ou trois tours dans la chambre pendant qu'on le ſoûtient par deſſous

les bras. J'ajoûterai que dans les maladies aiguës il arrive souvent des suppressions d'urine, parce qu'on n'avertit pas le malade d'uriner, ou qu'on manque de l'y exciter.

CHAPITRE XX.

Observations sur les Fiévres continuës, & sur les symptomatiques.

PREMIERE OBSERVACION.

Exposition. L'An 1689. le Sieur Lebreton, demeurant ruë des Boucheries, Fauxbourg saint Germain, m'envoya querir pour le voir. Il étoit âgé de plus de soixante ans. Je lui trouvai une fiévre qui lui avoit pris tout d'un coup avec frisson, envie de vomir, gonflement & douleur de ventricule, jointe à une difficulté de respirer; son pouls étoit languissant, fréquent, inégal; la chaleur de sa peau n'étoit pas cependant fort grande. Je m'enquis de ce qu'il avoit fait qui pût avoir donné occasion à cette maladie; & il me dit qu'il avoit mangé le soir précédent quelques champignons. Jugeant par là quela

cause du mal étoit dans le ventricule, je lui ordonnai six grains de tartre émetique pour prendre dans un boüillon sur l'heure même : il vuida avec des morceaux de viande tout entiers, quantité de ces champignons qui n'étoient point digérés, & qui se trouvoient mêlés de quelques phlegmes bilieux : il alla aussi trois ou quatre fois à la selle, & comme par miracle on vit la fiévre, & tous les symptôme cesser. Je ne laissai pas néanmoins que de lui prescrire pour le lendemain une potion purgative faite avec deux gros de séné & un gros de sel végétal infusés en suffisante quantité d'eau commune où je fis dissoudre une once & demie de manne ; il rendit encore une abondance de chyle crud, & d'autres humeurs, & il fut absolument guéri avec ces seuls remédes.

Induction.

De là on peut conclure que les fiévres qui sont immédiatement & subitement produites par des causes exterieures, peuvent quelquefois être guelies le meme jour qu'elles ont paru, quand on y remédie promptement, quoique par la grandeur de leurs symptômes elles ne ressemblent point

aux fiévres éphêmeres : ainsi un Medecin ne doit pas déterminer aisément sûr le prognostic dés le premier jour, parce qu'étant lui-même, trompé par l'apparence des accidens, il jette une crainte inutile dans l'esprit de tous ceux qui sont auprés du malade.

Secondement, lorsque la respiration est interrompuë ou embarrassée, le pouls devient souvent inégal, quoiqu'il n'y ait point de mauvaise disposition dans la masse du sang.

Troisiémement, les causes externes de la maladie doivent quelquefois régler son prognostic, & presque toûjours la guérison.

II. OBSERVATION.

Exposition. EN l'année 1692. un jeune homme âgé de vingt-huit ans tomba malade aprés avoir mangé des melons. Je fus d'abord appellé, & je lui trouvai le ventre fort tendu, une grande difficulté de respirer, des envies de vomir avec de la fiévre. Son pouls étoit fréquent, petit & languissant, quoiqu'égal : Il avoit une chaleur notable qui néanmoins n'étoit ni acre ni brulante.

lante. Je lui conseillai de prendre une potion émétique, mais le nom du remede aiant effrayé le malade on manda un autre Medecin qui lui ordonna des lavemens, lui fit faire des fomentations chaudes sur le ventre, & lui fit boire du vin pour des eaux de vie pour aider à la digestion, selon ce qu'il prétextoit. La fiévre s'augmenta considerablement par l'usage de toutes ces choses, & elle continua de sorte que le malade fut en fort grand danger, & qu'il s'en falut peu qu'il ne perdît la vie ; toutefois sa jeunesse & sa grande vigueur le tirerent d'affaire.

Inductions.

On voit par-là en premier lieu que quand la cause de la maladie est dans l'estomac, le plus seur est de la faire sortir par quelques émetiques.

En second lieu que les choses chaudes & atténuantes qui subtilisent ou qui agitent les alimens, ou les humeurs cruës dont le ventricule est chargé, augmentent toûjours les fiévres & les autres maladies quand on ne dégage pas ce viscere par le vomissement, parce qu'elles font passer ces matieres fermentatives dans la masse du sang.

En troisiéme lieu, on doit observer

que les melons ne sont pas fort nuisibles, principalemnt aux jeunes gens, parce que ces fruits ont de trés-bonnes qualitez; & que se resolvant facilement en eau ils peuvent se dissiper & transpirer; au contraire la pluspart des autres fruits ont beaucoup de principes fermentatifs plus grossiers qui s'arrêtent davantage, & qui doivent par conséquent produire de plus grands desordres.

III. OBSERVATION.

D'une synoque putride.

Exposition. LE Sieur Dubordage de la ville de Laval, âgé de trente huit ans ou environ, d'un tempérament sec & mélancolique, tomba malade, il y a quelques années aprés beaucoup de soins, de chagrins & de fatigues qu'il avoit euës à poursuivre un procés en cette Ville; il m'envoia querir le troisiéme jour de sa maladie: je remarquay qu'il avoit une fiévre violente, une chaleur acre & trés-ardente, un pouls fréquent grand & inégal, des urines rouges & sans sédiment, une langue séche & ru

de, & quelque penchant au délire; son ventre étoit fort serré, sans élévation, ni tension. Je lui ordonnai un lavement, une saignée du bras aprés qu'il l'auroit rendu, & une du pied quelque tems ensuite. Pour sa ptisanne je la fis preparer avec le *nitre antimonié* & la reglisse dans l'eau commune; mais le malade ne vouloit prendre ni boüillons, ni ptisanne: cependant on lui fit avaler presque par force, une potion composée avec les yeux d'écrévices, & l'antimoine diaphorétique dans les eaux de chardon beny, & de reine des prez, où l'on ajoûta le sirop de coquelico. Nous réiterâmes les lavemens, les saignées & ces sortes de potions; mais malgré tout cela le délire se manifesta avec une espece de fureur. Les tendons de ses poignets étoient agités de mouvemens convulsifs: au septiéme jour on fit une seconde saignée du pied, & nous lui ordonnâmes une potion avec les précipitans qu'on joignit à une once de sirop de diacode, & dans sa ptisanne l'on versa quelques gouttes d'esprit de souphre à cause de la grande ardeur où il étoit. Nous recommandâmes dans les jours suivans, qu'on lui fît boire une trés-grande

quantité de sa ptisanne,& des boüillons Et quoi qu'on ne fust encore qu'au dixiéme jour où se trouve d'ordinaire l'état de consistance de la maladie, tous les symptômes commencerent à diminuer, le jugement revint au malade, la fiévre se calma, & dans l'onziéme on le purgea avec une once de moelle de casse & une once de sirop de fleurs de pescher, infusées dans un demi septier de petit lait: cette purgation lui fit faire trois ou quatre selles abondantes: Dans le quatorze nous le purgeâmes plus fortement avec le sené, le sel végétal, la casse & la manne; ensuite de quoy par un régime convenable, il retourna peu à peu en santé.

Induction. Cette maladie étoit une synoque putride, fort approchante du causus; on y peut remarquer que.

1. Quand les vaisseaux ont été desemplis, il est bon de faire beaucoup boire le malade, même dans la vigueur de la maladie, afin de calmer, & d'appaiser les symptômes: car comme les accidens sont presque tous produits par la grandeur de la fermentation, il s'ensuit que la liqueur qu'on fait avaler n'étant point chargée de par-

ties fermentatives, ne peut que diminuer cette ardeur étrangere, tant en dissolvant les fels, & les emportant hors de la masse des humeurs par les voies des filtrations qu'en rapprochant & ralentissant les parties sulphureuses qui sont trop exaltées, & dans une émotion trop forte; & en relâchant les fibres qui seroient en danger de se rompre.

2. Les narcotiques ne se doivent pas donner seulement dans la fin d'une maladie & du délire; car en ce tems là le malade a coûtume de revenir assez de lui-même en son bon sens: mais encore dans la vigueur & la force de la phrénésie, & des autres accidens, lorsque le sang se porte avec impétuosité vers le cerveau, il est bon d'arrêter ce mouvement, à quoy on peut réüssir avec les narcotiques.

3. Quoique les précipitans ne diminuent pas toûjours le mouvement des humeurs, on n'en doit pas pour cela discontinuer l'usage, car on voit qu'ils sont profitables dans la suite.

IV. OBSERVATION.

D'une Fiévre ardente.

Exposition. MOnsieur Touchard Juge Royal de la ville de Laval, aprés avoir beaucoup soupé, & mangé du fruit avec un peu de vin pur, fut attaqué d'une fiévre avec une trés grande douleur de tête, quelques envies de vomir, une amertume de bouche, & une tension du ventre sans aucun frisson; son pouls étoit grand, fréquent & inégal, sa langue séche & fort rude; il avoit une soif extraordinaire qui ne s'appaisoit pas par la boisson, & une chaleur acre & brûlante répandue par tout son corps. Je le trouvai en ce triste état le second jour de sa maladie, auquel je fus appellé, & je lui ordonnai un clystere avec une potion émétique & purgative, pour prendre incontinent aprés qu'il auroit rendu son lavement. Cette potion étoit faite avec le tartre stibié & la manne; il vomit beaucoup, & fit seulement une selle; il s'apperçut de quelque soulagement: mais le jour d'ensuite les symptômes recommence-

rent avec autant de violence qu'auparavant. Je le fis saigner du bras, & le quatriéme jour du pied ; toutefois la difficulté de respirer, la chaleur brûlante & la soif travailloient beaucoup le malade, & ne diminuoient point, quoi qu'on se servît du nitre dans ses ptisannes, & des précipitans dans ses potions, les lavemens tiroient peu de matieres, & ne lui étoient pas d'un grand secours ; on ajoûta l'esprit de souphre dans sa boisson. Nonobstant tous ces remédes, il entra le sept dans un fort grand délire ; on réitera les saignées qu'on fit assés copieuses : Dans le neuf on assembla deux autres Medecins qui d'un commun avis voulurent lui redonner l'émetique ; mais je m'y opposai, parce que je voyois une disposition inflammatoire dans le bas ventre, avec un fort grand penchant à la sueur ; c'est pourquoi je lui fis prendre au contraire un sudorifique avec le diacode : Il dormit & sua copieusement; & aprés son sommeil & sa sueur, on trouva une diminution manifeste dans les symptômes qui semblerent tous s'évanouir par le grand usage qu'il fit, suivant mon conseil, de ptisannes & de bouillons. Dans

l'onziéme jour je lui enjoignis une purgation avec l'eau de caſſe & un peu de tartre ſtibié. Et le douziéme il prit une médecine un peu plus forte : enfin avec un regime convenable, il fut en peu de tems parfaitement reſtabli.

Induction. On doit conſiderer que dans ces maladies qui ſont proprement des fiévres tierces continuës, ou des fiévres ardentes, il faut ordonner une abondance de boiſſon, principalement dans les temperamens atrabilaires, comme étoit celui de nôtre malade, & encore davantage dans la vigueur & la force de la maladie.

De plus, l'évacuation des matieres contenuës dans les premieres voies, doit être procurée avant qu'il y ait une diſpoſition inflammatoire dans le canal inteſtinal : ainſi on tentera dans les commencemens, ces moyens de ſoulager le malade, parce que pour lors les levains morbifiques ſont amaſſez dans ces premiers conduits, & qu'en ce tems-là on ne craint point l'inflammation de telles parties : au contraire, dans la force de la maladie où tous les ſymptômes ſont conſiderablement augmentez, on ne fera ces ſortes d'évacuations qu'avec beaucoup de cir-

conſpection, prenant garde que le bas ventre ne ſoit diſpoſé a s'enflammer.

On peut auſſi ſuivant les efforts de la Nature, donner quelques ſudorifiques, ſi l'on voit qu'il y ait quelque diſpoſition à le ſueur, quoique la maladie & les ſymptômes ſoient dans leur violence, pourvû qu'à ces remédes fort agitans on mêle des narcotiques capables d'arrêter un peu le deſordre qui ſe trouve dans les eſprits, & de rendre les fibres moins tendues & moins ſenſibles; ce qui fera qu'elles ſeront moins ébranlées par la force du mouvement du ſang & des principes fermentatifs.

Enfin on remarquera icy ce que nous avons obſervé ailleurs, ſçavoir que les évacuations qui arrivent ſur la fin des jours impairs ſont plus abondantes, parce qu'elles ont été precedées par des fermentations plus longues, & plus véhémentes; de ſorte qu'on y doit plûtoſt attendre ces grands changemens qu'on appelle criſes, & dans leſquels la Nature donne au Medecin des indications qu'il doit ſuivre ſans en être détourné que le moins qu'il eſt poſſible, c'eſt en cela ſeul que les jours critiques peuvent ſervir, & apporter

quelque lumiere au Medecin pour le soulagement du malade.

V. OBSERVATION.

Exposition. UN Prêtre âgé d'environ trente-ans, d'un temperament sec & mélancolique, Professeur au College d'Harcourt, fut attaqué au mois de May 1696. d'une fiévre assez legere, & d'un petit rhume. Par le conseil d'un Apotiquaire que je ne veux pas nommer, il se purgea; sa purgation fit peu d'évacuation, mais elle lui causa de rudes tranchées. Le lendemain il fut encore tourmenté de beaucoup de douleurs dans le ventre, & la fiévre continua avec un petit cours de ventre, & un pouls fréquent, non fort élevé. Je lui ordonnai un lavement adoucissant qui lui fit assez bien. Aprés qu'il l'eut rendu, il lui prit une sueur universelle; je lui fis préparer une ptisanne avec les fleurs de coquelico & un bâton de reglisse; & lui dis qu'il tâchast de conserver sa sueur le mieux qu'il pourroit: mais aussi-tost que je fus absent, suivant l'avis de quelque Chirurgien, il se fit tirer environ une livre

de sang, quoiqu'il suast & qu'il eust encore le cours de ventre qu'on ne devoit point interrompre. Je blamai cette pratique : mais ce même Chirurgien, lui ayant fait appeller un autre Medecin, je laissai ce malade qui n'avoit pas une fort grande confiance en moi. La saignée avoit augmenté la toux, & diminué la sueur & le cours de ventre. J'appris ensuite ce qui se passa de quelqu'un de ses intimes amis qui le voyoit continuellement. Le Medecin ordonna une ptisanne avec la racine de guimauve & la semence de lin, & une saignée semblable à la premiere : Cette seconde saignée supprima tout-à-fait le flux de ventre & la sueur, & augmenta la toux. On réitera les saignées, & le quatriéme jour le malade cracha du sang, & se plaignoit d'une douleur de côté, on lui r'ouvrit la veine & enfin en cinq jours de tems il fut huit fois saigné trés copieusement. Il mourut le sept ou le huit.

Induction. On peut conclure de cette Observation, qu'il est dangereux d'arrêter les écoulemens qui se font au commencement des malades, quoiqu'ils ne semblent pas soulager le malade,

pourvû sur tout qu'il ait de la force; car il est vrai-semblable qu'ayant supprimé les crachats, le flux de ventre & la sueur de celui dont nous venons de parler, la masse de son sang, qui étoit pleine de ces sucs étrangers, ne trouvant point de voye pour les évacuer, les déposa dans le plévre & dans le poumon ; peut-être même qu'en vuidant beaucoup les vaisseaux, on donna lieu aux sucs vicieux que la Nature avoit déja séparez dans les glandes excrétoires, de rentrer dans la masse du sang.

Secondement, l'Apoticaire eut tort d'ordonner un purgatif violent dans un rhûme avec fiévre, sans avoir aucune indication pour le faire : car ne se rencontrant presque rien dans les prémieres voyes, l'operation du purgatif ne put être que trés-incommode & trés-infructueuse.

Remarquez encore que les incrassans tels que la racine de guimauve & la semence de lin qu'on met dans les ptisannes ne pouvant rendre le sang que gluant, visqueux & plus propre à fermenter, donnent naissance à des obstructions & à des inflammations des parties internes : ainsi dans ces

sortes de rhumes avec fiévre, on doit éviter toutes sortes de médicamens qui épaississent les humeurs, à moins qu'il n'y ait d'autres indications qui obligent de les prescrire.

Cette observation nous confirme d'ailleurs que les grandes saignées, quand la fiévre & la fermentation du sang ne sont pas grandes, ne peuvent faire que beaucoup de mal, principalement lorsqu'il y a des matieres étrangeres dans les premieres voyes: car quoi qu'au commencement de la maladie il n'y eût point de matiere étrangere dans le canal intestinal; cependant le purgatif donné mal-à-propos détermina quantité d'humeurs crues & visqueuses à s'y decharger ensuite: de maniere que la Nature ayant pris cette voye, & s'étant accoûtumée à se dégager par-là de ce qui étoit nuisible, on fit trés-mal de supprimer cette évacuation par des saignées.

VI. OBSERVATION.

Exposition.

UNe pauvre femme âgée de 35. ans, & grosse de six mois, fut attaquée d'un frisson avec trembl-

ment : elle vomit sur la fin du froid; & se trouva aprés dans une fort grande chaleur, avec une soif extraordinaire pendant cinq ou six heures; elle eut encore un petit froid dans la suite, & le reste de la journée se passa avec moins de fiévre. Le lendemain elle ressentit de nouveau un leger refroidissement semblable à peu prés au dernier froid du jour precédent, & la fiévre réparut aussi sans beaucoup d'augmentation ni de diminution. Je fus appellé le troisiéme jour, où je la trouvai dans un frisson avec un tremblement assez considerable qui ne dura pas néanmoins long-tems. J'ordonnai sur la fin de l'accés une saignée du bras, & un lavement assez fort. Mais comme ses mois commencerent à couler, avec les marques d'un enfant mort, je lui fis prendre un émétique un peu violent, & aprés l'operation de ce rémede elle avala une potion cordiale faite avec le castor, l'eau thériacale, l'eau de matricaire & d'armoise, & le sirop d'absinte. Elle se déchargea la nuit de son enfant mort; tous les symptômes disparurent, & avec un peu de régime, elle fut bien-tost rétablie en sa premiere santé.

Sur cela nous observerons d'abord que cette fiévre qui paroissoit une hémitrite trés perilleuse, ne passa pas le quatriéme jour ; ce qui est trés rare : d'où l'on peut conclure que l'on doit moins juger de l'événement des maladies par la grandeur des symptômes, que par les causes qui les produisent. *Induction.*

Secondement, il est facile d'expliquer comment le fœtus mort dans la matrice pouvoit exciter des frissons & des tremblemens, mais il ne me paroist pas qu'on puisse aisément faire entendre pourquoi ces frissons & ces tremblemens étoient périodiques ; apparemment qu'il y avoit quelque disposition dans cette femme à cette sorte de fiévre, qui fut facilement vaincue par la Nature, aprés l'expulsion de l'enfant.

Il seroit inutile de rapporter ici quantité d'autres exemples au sujet de ces sortes de fiévres.

VII. OBSERVATION.

Fiévre symptomatique avec pleurésie.

VNe de mes parentes âgée d'environ 50. ans, fut attaquée d'une *Exposition.*

pleuréſie en 1687. au mois de Novembre. Elle ſe trouvoit agitée d'une fiévre trés-violente qui avoit ſuccedé à des craintes & a des chagrins: Elle avoit une douleur piquante au côté, avec une très grande difficulté de reſpirer, une toux violente dans laquelle elle ne crachoit preſque point; on lui remarquoit aux bras des taches noires trés-ſemblables à des contuſions; elle rendoit des urines claires qui ſe troubloient quelque tems aprés qu'elles étoient expoſées à l'air; elle ne dormoit point, elle étoit inquiete & horriblement altérée. On lui tira trois fois du ſang du bras, au moins une livre à chaque fois, & on lui en tira environ une livre du pied; elle avoit reçû beaucoup de lavemens. Je fus appellé vers le quatriéme jour, & je lui ordonnai une potion cordiale, & ſudorifique compoſée avec l'eau de chardon beny & l'eau de ſcabieuſe, de chacune deux onces, demi gros de thériaque, quinze grains de poudre de vipere, huit grains de caſtor, une once de ſirop de coquelico & demie once de diacode: ayant pris ce remede ſur le ſoir, elle dormit un peu, & ſentit quelque ſoulagement. Mais

comme elle crachoit peu, & qu'elle étoit fort tourmentée de la toux, je lui fis préparer un julep avec deux onces d'eau de chardon beny, autant d'eau d'ulmaire, une once de sirop de coquelico, & six gros d'eau theriacale pour prendre par cuillerées. Elle rejettoit quelque chose par les crachats, à mesure qu'elle prenoit de ce julep; mais ce qu'elle crachoit me semblant crud & aqueux, je lui permis d'user médiocrement de vin. Je lui prescrivis le même sudorifique par cuillerées, & dans le huit je la purgeai avec une infusion de séné & de sel végétal, mettant dans la dissolution deux onces de manne. Il sembloit que toutes les choses alloient mieux; lorsqu'un vomissement pituiteux survint avec une telle abondance de phlegmes, qu'on croyoit à tous momens qu'elle alloit étoufer: on la repurgea avec l'infusion de séné, le diaprun & la manne: mais elle fut attaquée durant tout ce tems-là d'un cours de ventre causé peut-être par sa purgation: la douleur de côté ne cessoit point; dans le douziéme jour de sa maladie, elle fut encore purgée avec le séné, la rhubarbe & le catholicum double, elle

elle rendit la médecine par le vomissement,& on lui en redonna une semblable qui la purgea par en bas: elle en parut moins malade : toutefois la douleur de côté continua l'espace de deux mois,quoi qu'on la purgeast très-souvent. On s'apperçut d'une tumeur assez grande,qui étoit située au dessous de la mamelle , on y appliqua le diachilum avec les gommes & quelques cataplasmes attractifs, maturatifs & émoliens, la tumeur augmenta , & on y mit du levain avec un supuratif : enfin lorsqu'on vit cette grosseur en état d'être ouverte , on chercha un Chirurgien pour la percer ; mais parce qu'il ne s'en trouva point de capable dans le lieu où nous étions , je fis moi - même l'operation ; & pour la premiere fois je tirai environ deux chopines de pus. J'envoyai querir un Chirurgien dans une Ville voisine , qui continua de la penser , & qui tira pendant plus de quinze jours à chaque fois environ un demi septier de pus,ensuite un peu moins:Enfin en un mois de tems elle sortit d'affaire , & nous lui rendîmes une santé parfaite,en la pençant exactement , & lui ordonnant un regime des plus convenables

On peut conclure de cette Obſervation, qu'il eſt beaucoup plus ſeur de faire vomir dans la pleuréſie, lorſqu'on veut évacuer les immondices des premieres voyes, que de purger par les ſelles ; car il eſt conſtant que ſi l'on avoit fait vomir, quand même ce n'auroit été que dans le tems des vomiſſemens pituiteux qui ſurvinrent, on auroit pû empêcher la génération de cet empyéme. Mais comme j'avois été prévenu de principes tout-à-fait oppoſez à un tel uſage, & que je regardois un vomitif dans une pleuréſie, comme un meurtre ; car c'étoit en l'année 1687. & je venois de lire Willis dont j'étois plein; je ne pouvois pas me déterminer à ſuivre les indications que la Nature me montroit. *Induction.*

Quelqu'un jugera auſſi par cette hiſtoire que ſi l'on avoit beaucoup ſaigné la malade, on auroit pû empêcher le dépoſt qui ſe fit dans la ſuite ; mais il y a de l'apparence qu'on auroit ſupprimé toutes les évacuations qui ſe faiſoient ; & qu'ainſi on auroit fait plus de mal que de bien.

VIII. OBSERVATION.

D'une Fiévre lente.

Exposition. UN jeune homme âgé de 18. ans, fut attaqué d'une phtisie, avec une constipation du bas ventre, des duretez considerables autour des aisselles, du cou, & des machoires ; il avoit une toux trés fréquente qui lui faisoit cracher un pus épais ; car ce symptôme avoit été précédé d'un crachement de sang ; il étoit fort exténué & rendoit des urines briquetées & un peu huileuses dans leur superficie. Je conclus sur toutes ces apparences que ce malade avoit une phtisie scrofuleuse : je lui demanday s'il n'y avoit point d'autres personnes dans sa famille qui eussent été affligées du même mal, & il m'avoüa qu'il en étoit mort deux ou trois. On lui avoit fait prendre inutilement des boüillons aux écrevices, user de lait d'anesse & de tous les remédes qu'on a coûtume de pratiquer dans ces sortes de rencontres. Pour moi je lui ordonnai le *crocus* de Mars le mercure doux & l'extrait de rhubar

be : je lui faisois employer ces médicamens dans une décoction de gayac, & cela le soulagea tellement qu'au bout de trois semaines il fut en état de sortir, ce qu'il n'avoit point fait depuis six mois. Cependant quatre mois aprés il quitta non seulement mes aperitifs, mais le regime que je lui avois marqué. Il mangea du fruit, & vécut comme une personne qui n'auroit eu rien à craindre. Au bout de deux mois de ce desordre, il retomba dans son premier mal, & nous ne púmes l'en retirer quelques précautions que nous y prîmes.

Induction.

On voit par là que les personnes qui sont sujettes à ces affections écrouelleuses ne se peuvent conserver que par un grand régime ; & qu'aussi-tôt qu'il entre dans leurs vaisseaux un chyle un peu plus visqueux que de coûtume, il ne manque pas de causer des embarras dans leurs parties glanduleuses, dont il est souvent presque impossible de lever les obstructions à cause de la délicatesse de leur tissu, & de l'affluence continuelle des humeurs.

En second lieu ces sortes de malades doivent être traitez avec des atténuans & des aperitifs ; & tous les au-

tres remédes semblent inutiles. En effet nôtre malade avoit en vain tenté toutes sortes de pectoraux & de remédes qu'on croit ordinairement propres à rétablir le poumon, & il ne se sentit soulagé que lorsqu'il usa de médicamens qui subtilisent & qui ouvrent.

Troisiémement, de toutes les phtisies, les plus dangereuses sont celles qui dépendent du vice de la lymphe: car si elle est trop épaisse, elle s'accumule & se fige dans toutes les glandes, & dans tous les visceres; & l'on a une peine infinie à garentir le malade des accidens fâcheux que ces obstacles qu'elle forme ainsi au cours des liqueurs doivent causer. Si elle est trop aigre, elle déchire par ses parties piquantes, & ulcere toutes les parties membraneuses par où elle passe; & si elle est trop acre, elle excite de grandes fermentations & d'autres symptômes non moins dangereux en se mêlant avec le sang.

IX. OBSERVATION.

D'une fiévre quotidienne continuë.

Exposition. AU mois de Novembre de l'année 1696. Mademoiselle Barbas,

femme de Monsieur Barbas Notaire, demeurant au coin de la ruë des Noyers, m'envoya querir : je la trouvai auprés du feu extrêmement abatuë avec une douleur, ou plûtoſt une peſanteur de tête, quelques envies de vomir, un pouls petit & fréquent, & le ventre plein & aſſez mol: elle avoit reſſenti le jour précédent un friſſon avec douleur au bas du dos, & dans les reins, & des laſſitudes par tout le corps. Je penſai d'abord que ce pouvoit être une petite verole ou une fiévre quotidienne continuë : & j'étois plus porté à croire que c'étoit une petite verole, parce qu'elle ne l'avoit point encore euë : néanmoins dans cette incertitude voyant que les premieres voyes étoient fort remplies, je lui ordonnai de prendre cinq grains de tartre ſtibié avec demie once de manne infuſés dans l'eau de chardon beny ; elle vomit beaucoup, & alla un peu à la ſelle; ſur le ſoir elle reſſentit des friſſons dans le dos; & pendant la nuit la foibleſſe, la peſanteur de tête & l'aſſoupiſſement inquiét augmenterent. Le lendemain elle ſe portoit mieux, quoi qu'elle n'eût point ſué, & qu'il ne lui fût arrivé nulle

autre évacuation. Je connus que la maladie prenoit le caractere d'une quotidienne continuë: en effet les syncopes au commencement des redoublemens, les friſſons dans le dos, la régularité des retours de ces accidens nous montroient aſſez que ce n'étoit pas une fiévre double tierce, ni une petite verole. Je me déterminai à lui donner encore une fois cinq grains de tartre ſtibié, & une once de manne dans cinq onces d'eau de chardon beny: elle vuida beaucoup par en haut & par en bas, les accidens du redoublement qui ſuivit furent trés-diminués: les ſyncopes continuoient, même hors le tems de l'augmentation de la maladie, & l'émotion ou la fonte cauſée par cet émétique dans les humeurs, avoit laiſſé un cours de ventre qui faiſoit aller la malade au ſiége huit ou dix fois par jour. On lui fit une ptiſanne avec un gros de canelle en poudre & un gros de ſel végétal bouillis dans trois chopines d'eau: on lui adminiſtra des potions cordiales préparées avec la poudre de vipere, le diaphoretique mineral, un peu d'eau thériacale, le ſirop d'œillets, & les eaux de chardon beny & de menthe.

On

On composa aussi de petits paquets avec le diaphoretique, & la poudre de vipere pour mettre dans sa ptisanne, & dans ses bouillons. On entretint son cours de ventre par sa ptisanne & par des lavemens qu'on lui donnoit de tems en tems : & dés le septiéme les syncopes n'effrayoient plus tant, les forces s'augmenterent, le flux de ventre continua à peu prés de la même maniere jusqu'au vingtiéme ; & l'on remarquoit qu'à mesure que la malade se vuidoit, & qu'elle prenoit des cordiaux ou des absorbans sa vigueur se renouvelloit ; c'est pourquoi on avoit soin de faciliter & d'exciter cette diarrhée, lorsqu'on la voyoit se ralentir.

Le vingt on la purgea ; & parce qu'elle craignoit de vomir, on lui fit faire un bol avec dix grains de diagrede, sept d'*aquila alba*, dix-huit de rhubarbe, & douze de sel de tartre, tous incorporés avec un peu de sirop d'absinthe. Ensuite de ce reméde l'appetit sembla revenir à la malade qu'on repurgea aprés l'avoir peu à peu remise aux alimens solides ; & elle se trouva parfaitement guerie.

Il est suffisamment prouvé par là, *Induction.*

que quoi que la quotidienne continuë ait coûtume de durer prés de deux mois, & d'être suivie de maladies opiniâtres principalement dans les corps cacochimes, cependant lorsqu'on procure de grandes évacuations, & qu'on rétablit les principes de la masse du sang par des cordiaux, l'on abrége la durée du mal, & l'on prévient ses tristes suites.

On conclura aussi de l'histoire de cette maladie, que les flux de ventre qu'on provoque dés les premieres attaques, sont souvent profitables, quoiqu'ils ne soient pas accompagnés de signes de coction.

On peut encore inferer que les saignées ne sont point nécessaires dans toutes les fiévres continuës.

X. OBSERVATION.

Sur une Pleurésie.

Exposition. LA servante de M. Vallois qui logeoit en la ruë des Fossez de M. le Prince, tomba malade au Printems de l'année 1697. Elle avoit eu quelques maux de cœur, une douleur de

tête, une forte fiévre ; & aprés avoir été saignée deux fois, elle se plaignit d'un furieux mal de côté, & d'une toux avec crachement de sang, & difficulté de respirer. Je fus mandé le troisiéme jour ; & je trouvai qu'on venoit de lui ouvrir la veine pour la troisiéme fois. J'empêchai qu'elle fût saignée davantage ; je lui fis recevoir un lavement, & je prescrivis cinq grains de tartre stibié avec une once de manne dans un boüillon chaud pour prendre le lendemain matin, qui étoit le quatriéme jour de la maladie : Le crachement de sang, la toux, la douleur de tête, & la fiévre étoient fort violentes : c'est pourquoy je differai jusqu'au quatriéme, qui devoit être un jour de rémission, à donner cet émétique : Elle vomit beaucoup, & se purgea en même tems par en bas. Je lui fis faire une ptisanne avec les fleurs de coquelicot, le sel végétal, & un bâton de reglisse, & je lui ordonnai un autre lavement pour le soir. Le cinq le redoublement fut trés-diminué, & elle prit par mon conseil l'infusion d'une crote de mulet dans le vin blanc, ce qui la fit suer abondamment. Le six je la trouvai pres-

que ſans fiévre : je la purgeai ; & le ſept elle étoit guerie, & en état de prendre de la nourriture ſolide.

CHAPITRE XXI.

Des Fiévres malignes.

Définition des fiévres malignes.

LEs Autheurs diſputent fort entre eux ſur ce qu'on doit entendre par fiévres malignes : car quelques-uns prétendent que ce ſont des fiévres accompagnées de ſymptômes qui menacent d'une entiere deſtruction. Il y en a qui ne connoiſſent point d'autres fiévres malignes que les pourprées ; & pluſieurs appellent fiévres malignes, celles où ils ſoupçonnent quelque venin ; principalement parce que dans de telles maladies on remarque avec une fiévre qui paroît de petite conſequence, des accidens fort à craindre joints à un abatement univerſel de toutes les forces, lequel s'eſt fait connoître dés le premier jour de la maladie.

Les anciens Medecins appelloient maladies malignes, celles qui étoient périlleuſes ou mortelles ; comme on

peut voir dans Hippocrate, & dans quelques Ouvrages de Galien : mais lorſqu'on veut donner une idée juſte de ce nom, l'on ne doit point y comprendre les fiévres ſynoques, ardentes & putrides, quoiqu'elles ne ſoient pas exemtes de dangereux ſymptômes, à moins qu'ils n'ayent quelque choſe d'extraordinaire, qui faſſe préſumer qu'il y a un venin caché qui rend malignes ces eſpeces de fiévres; car, comme nous avons dit ailleurs, Morton ſe trompe en confondant les fiévres malignes avec les ſynoques, puiſque nous trouvons des fiévres avec redoublement, & même avec des intermiſſions conſiderables, qui cependant ont tous les caracteres de malignité.

Les taches pourprées ne ſont pas des ſignes pathognomoniques de la fiévre maligne ; puiſqu'on les voit ſouvent dans les ſcorbutiques, & même lorſqu'ils ont de la fiévre : outre que beaucoup de fiévres ont une marque certaine de malignité, ſans être accompagnées de ces ſortes de taches.

Fiévres peſtilentielles.

Les fiévres peſtilentielles & contagieuſes ſont toûjours malignes ; mais toutes les fiévres malignes ne ſont pas peſtilentielles & contagieuſes. Avant

que d'entrer dans une explication plus particuliere des fiévres malignes & de leurs caracteres, proposons leurs differentes especes, afin qu'on voye plus clairement ce qu'il faut entendre par ce nom.

Fiévres épidémiques. Il y a des fiévres malignes épidémiques qui se répandent dans toute une contrée; & il y en a d'autres qui ne sont pas si généralement répanduës, mais qui n'attaquent que quelques particuliers.

Les fiévres populaires sont quelquefois contagieuses, & elles se communiquent aisément de l'un à l'autre. Quelquefois aussi elles ne le sont pas; & elles ne sont si universelles que parce qu'elles sont produites par une cause commune : par exemple, par une mauvaise disposition de l'air ou des alimens, par des manieres de vivre déreglées qui seront venuës à la mode; & il y en a enfin, qui bien loin qu'elles dépendent d'une cause commune, ne laissent pas que de se transmettre.

Fiévres déciodiques malignes. De plus les fiévres tant intermittentes que continuës se peuvent joindre avec les fiévres malignes, ainsi dans la supposition d'un tel accord, nous pouvons assûrer qu'il y a des doubles,

tierces, des quartes, des synoques, des fiévres ardentes, &c. malignes; ce qu'un Medecin doit observer avec attention.

La fiévre maligne, comme nous avons déja dit, se connoît principalement aux accidens trés-considerables qui paroissent d'abord sans fiévre qui leur réponde. Dans le commencement, & même dans le cours de la maladie le pouls est petit & fréquent, & quelquefois semblable à celui d'un homme qui est dans son état naturel: d'autres fois il est fort élevé: de sorte qu'on n'en peut tirer aucune indication certaine: la chaleur est temperée; mais les forces sont pour l'ordinaire trés-abattuës: les malades se plaignent de maux d'estomac, d'envies de vomir; ils ont des vomissemens; & tous ces symptômes se présentent souvent dés les premiers jours de la maladie. Quelquefois on trouve que le malade a une soif extraordinaire avec un pouls petit & trés-lent; d'autres ne sont point alterés, quoiqu'ils ayent la langue séche & brûlée, & une chaleur dévorante par tout le corps: la douleur de tête est d'ordinaire fort violente; le malade ne dort *Caractéres.*

point, & tombe en délire, ou bien il a un ſommeil tres-profond, & comme léthargique; il eſt fatigué de quelques friſſons qui reviennent ſans ordre pluſieurs fois dans la journée; il ſe ſent las, appeſanti, & ſans force; ſon urine eſt quelquefois parfaitement belle, d'autres fois elle eſt trouble: le battement des arteres devient ſouvent plus élevé dans la ſuite de la maladie; mais il eſt tantôt inégal, & tantôt intermittent: les excrémens que le malade rend puent fort, & l'on y trouve communément des vers. On ne ſuë pas beaucoup dans cette maladie, le viſage y ſemble d'un homme furieux ou troublé, l'haleine eſt ſujette à ſentir mauvais, l'eſprit eſt rempli de crainte & de deſeſpoir, l'on y ſouffre ſon mal impatiemment. Quelquefois il paroît ſur la peau des tumeurs, des exanthêmes ou des marques pourprées; le ſang coule aſſez fréquemment du nez, ou de la matrice dés la naiſſance de la maladie; & même il n'eſt pas inouy que dans ces fiévres le ſang ſoit ſorti par les pores de la peau en maniere de ſueur. On ſe trouve tres-ſouvent attaqué d'une douleur dans le fond de la gorge; & quelquefois il y a dans la bou-

Symptômes des fiévres malignes.

che des pustules qui empêchent d'avaler ; ou bien il y vient de petits ulceres qui n'ont point été précédés par des pustules ; les tendons des poignets sont quelquefois agités de mouvemens convulsifs ; les yeux deviennent rouges & enflammés, & la tête tremble ; si tous ces accidens n'arrivent pas à la fois, il en vient au moins un grand nombre ensemble.

Voilà les propres & les veritables caracteres de la fiévre maligne ; mais ils ne sont pas tous nécessaires pour la faire distinguer ; il est même rare qu'en beaucoup de malades on les trouve tous ; ce sont neanmoins les seuls pathognomoniques de cette maladie, quoiqu'il s'en rencontre plusieurs en d'autres affections : mais ailleurs ils ne se produisent pas de la même façon, & l'on ne remarque jamais la même proportion entre les differens symptômes ; par exemple, il ne se trouvera pas dans les maladies ordinaires qu'avec une petite fiévre on ait une soif insupportable ou un grand délire ; & sur tout un abattement universel de forces, ainsi que dans la maladie dont il est question. Mais lorsque les fiévres malignes sont épidemiques, on doit soupçonner qu'il

y a de la malignité par tout où l'on voit des fiévres : car celles où l'on n'en découvroit point dans les premiers jours en montrent le plus souvent dans leur cours des marques trés-sensibles, principalement lorsque la fiévre prend un caractere d'éphémere ou de fiévre légere.

Causes. Entre les causes externes on doit croire que l'air est la plus ordinaire de toutes à l'égard des fiévres épidemiques & malignes ; car lorsqu'il est un peu changé de son état naturel, il communique ses alterations à nôtre corps.

Explication. L'air peut se changer & se corrompre par les mauvaises exhalaisons, par les vents mal sains qui y apportent des corpuscules étrangers, par les tremblemens de terre qui répandent dans l'air parmi des vapeurs de souphre qui les excitent, des particules métalliques & arsenicales. Enfin l'air s'altere & perd sa constitution naturelle, lorsque les saisons sont dérangées, & qu'elles ne gardent plus leurs temperatures accoûtumées, ni leur ordre.

Mais outre tous ces divers changemens qui peuvent arriver à l'air, cet élement peut encore être corrompu

d'une maniere bien plus nuisible, comme lorsqu'il s'empreint des parcelles détachées des cadavres qui pourrissent, & qui ne sont point ensevelis, ou qu'il se charge d'exhalaisons fermentatives pourrissantes en traversant des lieux où il y a des eaux qui croupissent : principalement si dans les pays où on le respire ainsi maleficié il ne souffle aucuns vents pour transporter ailleurs ces particules étrangeres & venimeuses qu'il reçoit à tout moment : car en demeurant dans le même endroit, il se fait des fermentations qui exaltant ces corpuscules corrosifs, les rendent plus capables de s'insinuer dans la masse du sang. Hippocrate dans le troisiéme de ses Epidemies décrit une espece de peste dans une année où il n'y eut point de vents aprés de grandes chaleurs, & beaucoup de pluyes : cela vint parceque l'humidité fit une dissolution de quantité de parties salines & caustiques, qui furent élevées dans l'air par l'ardeur du Soleil, & qui n'étant point chassées ailleurs par le vent, furent portées avec l'air dans les corps par la respiration; ce qui ne pouvoit pas manquer de leur nuire.

Cependant on observe quelquefois

des fiévres malignes & des peſtes dans les tems froids & ſecs qu'on peut nommer ſeptentrionnaux, avec Hippocrate; mais il eſt certain qu'elles ne ſe communiquent pas ſi aiſément, & qu'elles durent moins.

Souvent aprés des hyvers rudes & pleins de neiges, lorſqu'il ſurvient tout à coup un tems étouffant & chaud, l'on voit des fiévres malignes qui regnent tout l'été : car les changemens ſoudains des ſaiſons ont accoûtumé de produire des maladies épidémiques, en donnant divers mouvemens & même contraires les uns aux autres à nos humeurs, qui perdant par-là leur conſiſtance ou leur fluidité naturelle ne peuvent plus émouvoir les organes, ou enfler les pores des parties ſolides qui étoient propres à les laiſſer paſſer librement, ce qui cauſe des obſtructions ou des extravaſations dans pluſieurs viſceres.

Mauvaiſe nourriture produit les fiévres malignes.

Aprés l'air les alimens contribuent beaucoup à la génération des fiévres malignes : c'eſt apparemment à cauſe de cela qu'on dit communément que la peſte vient aprés la famine : car dans le tems de la cherté les peuples prennent de mauvaiſe nourriture, d'où pro-

viennent les humeurs dépravées qui ſont l'origine de ces fiévres ; mais il eſt aſſez étonnant que les perſonnes qui ont toutes les commoditez de la vie, qui ne ſouffrent ni diſette, ni peut-être aucune des mauvaiſes qualitez des alimens, ſoient quelquefois plus ſujettes aux maladies populaires que les pauvres ; & que ces ſortes de fiévres ſoient plus dangereuſes aux gens riches. Je ſçai bien qu'on peut répondre que la diéte forcée qu'obſervent les pauvres, doit être regardée comme un correctif des mauvaiſes qualitez de leurs alimens ; & que leurs corps étant pour l'ordinaire plus robuſtes que ceux des perſonnes qui ménent une vie molle & oiſive, on ne doit point être ſurpris que ceux-là réſiſtent mieux aux malignes impreſſions. De plus la diſette eſt ordinairement cauſée par des renverſemens de ſaiſons qui corrompent l'air : c'eſt pourquoi il ſera néceſſaire que cette cauſe morbifique commune aux premiers d'une Ville, & au peuple offenſe davantage ceux dont les corps ſont plus foibles.

Les fiévres malignes dependent encore beaucoup des boiſſons ; telles que ſont les eaux qu'on tire des lacs &

des marais: la biere qu'on prépare avec de l'orge qui n'eſt pas bien meure, ou qui commence à ſe pourrir ; le vin qu'on fait avec des raiſins qui n'ont pas encore acquis leur perfection , &c.

Enfin dans les années où il y a des maladies épidémiques, les ſuppreſſions des mois ou des hemorroïdes retenant des humeurs qui avoient coûtume de s'évacuer , donnent ſouvent lieu à la génération des fiévres malignes. On peut dire la même choſe de tout ce qui empêche l'inſenſible tranſpiration, comme du ſommeil trop long, du trop grand repos , &c.

Les mouvemens trop longs & trop rudes corrompent le ſang.

D'un autre côté les violens exercices du corps, les grands mouvemens , les ſauts, les danſes, les chants, peuvent les faire naître, ou parce qu'ils rendent le corps plus tranſpirable, ou parce que la tranſpiration en devenant plus frequente, l'air rempli de corpuſcules étrangers & malins, les inſinuë avec plus de facilité & de force dans le ſang.

Les grãdes paſſions peuvent cauſer de la malignité dãs les humeurs.

Les paſſions de l'eſprit ont encore une grande puiſſance pour changer toute l'œconomie de nos corps, & troubler nos humeurs ; entre autres la triſteſſe & la crainte font des effets ſi ter-

ribles, qu'elles ſemblent porter le poiſon & la peſte dans le ſang & dans les principaux viſceres.

Quand le venin peſtilentiel a été produit, & qu'il eſt entré dans nôtre ſang par toutes ces cauſes, il en diminuë la fermentation ordinaire: toutes les parties de nôtre corps deviennent languiſſantes, la flamme de la vie eſt preſque éteinte, le malade tombe en défaillance, les forces ſont abbatuës, le pouls eſt petit: il y a peu de chaleur dans tout le corps, le ferment de la premiere digeſtion ne ſe filtre plus dans le ventricule, ou bien il y paſſe impur & mêlé avec les parties de ce venin; & pour lors on vomit les alimens, ou l'on ſe ſent l'eſtomac déchiré par des douleurs cruelles.

Mais parce que le venin de la peſte peut diminuer la fermentation du ſang en deux manieres, ſçavoir, en le coagulant, ou en le diſſolvant; il faut voir les ſignes par leſquels nous pourrons reconnoître en quel état cette humeur ſe trouve dans ces maladies, puiſque ceux que nous venons de décrire marquent ſeulement la diminution de la fermentation, & que l'on doit être convaincu par differentes experiences

que cette diminution vient d'un épaiſſiſſement ou d'une diſſolution de la maſſe des humeurs. Fernel, Riolan & pluſieurs autres Auteurs nous diſent que dans les cadavres de ceux qui ſont morts de fiévres malignes, ils ont vû le ſang coagulé comme de la moëlle de ſureau. Au contraire *Silvius* & Graëf témoignent qu'ils ont trouvé le ſang tout à fait fluide dans les corps que ces maladies, ou la peſte avoient détruits.

Signes de coagulation. Lorſque le ſang eſt coagulé par le venin peſtilentiel, le pouls eſt dur & petit, les douleurs de côté ou les fluxions de poitrine ſont ordinairement de la partie; le ſang qu'on tire laiſſe voir à ſa ſuperficie, quand il eſt refroidi une eſpece d'écorce blanche, jaune & dure; quelquefois il vient des parotides; d'autrefois, mais plus rarement, des bubons ou des charbons; mais il eſt tres-ordinaire d'appercevoir ſur differentes parties de la peau de larges marques noires ſemblables à des contuſions; les urines ſont blanches, cruës ou aſſez approchantes de celles des perſonnes en ſanté, car les parties ſulphurées & ſalines qui dominent dans ces fiévres ne ſe mêlent pas

aiſément aux ſeroſitez. Quand les malades ont le délire, il eſt preſque toûjours accompagné de crainte ; quand ils ſont endormis leur ſommeil eſt tres-profond; ils n'ont pas beaucoup de ſoif parce que leur ſéroſité eſt peu chargée de ſels : ils ont cependant de fréquens friſſons cauſez par les irritations des parties du ſang qui commence à ſe coaguler.

Si au contraire le ſang eſt diſſout par les particules peſtilentielles qui s'y mêlent, la fonte & la rarefaction de ſa maſſe le rend tout-à-fait mal propre à la fermentation : le pouls eſt petit, mol, & fréquent : les urines ſont rouges ou troubles ; le ſang coule ſans effort par le nez ou par les vaiſſeaux de la matrice, ou par quelque autre endroit, tranſpirant aiſément par les pores des arteres & des veines, & lorſqu'on le garde dans une poëlette à peine y remarque-t-on de la conſiſtence, retenant une rougeur vermeille: la démence des malades eſt toûjours accompagnée ou de ris, ou de fureur, s'ils ont quelque affection comateuſe, elle eſt preſque toûjours mêlée au délire & aux convulſions ; & il ſe fait proprement un *coma vigil*. On voit des

Signes de diſſolution

ulceres noiraſtres, ou quelques inflammations ſur la langue, ou dans le goſier, le pourpre ſort par tout le corps; quelquefois même dés les premiers tems de la maladie, & la ſoif pour l'ordinaire eſt ardente.

Signes mixtes. Il paroît auſſi en diverſes rencontres des ſymptômes mêlangez qui montrent en partie la diſſolution, & en partie la coagulation du ſang, de ſorte que le Medecin demeure en ſuſpens; cela vient principalement de ce que le venin eſt entierement oppoſé au temperament du malade; de maniere que dans un jeune homme bilieux une pleureſie avec un petit pouls dur, peut être accompagnée d'hémorragie, de ſoif violente & de pourpre. Il faut pour lors conſiderer avec attentiõ quel étoit en ſanté le temperament & la conſtitution naturelle du ſujet dont la connoiſſance ne ſert pas peu à déterminer le Medecin, & à lui faire prendre de juſtes indications. Il reſte ſeulement à expliquer icy comment le venin peſtilentiel produit par la corruption de l'air, par le commerce avec des malades peſtiferez, ou par les mauvais alimens, peut cauſer preſqu'en un moment une coagulation ou une diſſo-

lution à toute la masse du sang.

Les Medecins qui recouroient à des qualitez occultes, ou bien à la Toute-puissance de Dieu pour rendre raison de ces phénoménes, ne seroient point blâmables s'ils n'en étoient pas demeurez-là : mais comme les qualitez occultes consistent dans une disposition méchanique des parties, & que la Providence n'agit point sans se servir des moyens naturels; il étoit question de les découvrir, & de montrer le rapport qu'il y avoit entre eux & les accidens qui accompagnoient cette maladie : ce qui sans-doute est assez difficile, vû qu'il n'est pas probable, comme quelques-uns l'ont crû, que des corpuscules pestiferés puissent toûjours demeurer sur la terre, & passer incessamment d'une region dans une autre; ce qu'ils tâchent d'appuyer d'histoires fabuleuses suivant lesquelles ils disent, que des semences de peste ont été assoupies pendant plusieurs années dans quelques meubles qui étant remués ont de nouveau excité ce mal. Mais pour revenir à nôtre explication, nous dirons que la terre contient des parties de natures differentes, & capables de produire dans des corps animez les effets les plus perni-

cieux; car il y en a qu'on peut appeller arsenicales; d'autres qui aprochent de la nature des venins les plus subtils. Cela peut être prouvé par une infinité d'experiences, & sans aller plus loin, ne sçait-on pas que la fumée de charbon rend subitement malades plusieurs personnes qui viennent à la recevoir; & que l'air qui sort de quelques lieux souterrains tuë les animaux dans un instant, en glaçant leur sang ou le fondant de telle sorte qu'il ne peut pas reprendre sa consistence, même étant exposé au froid.

Explication des poisons coagulans.

Il est vrai-semblable que les poisons qui coagulent le sang d'une maniere prompte & subite, abondent particulierement en molécules nitreuses & arsenicales: puisque la force de l'arsenic est beaucoup augmentée par le nitre, lorsqu'ils reçoivent ensemble quelques degrez de sublimation: ainsi *Angelus Sala* dans son *Ternar. Bezoard*, chap. 27. rapporte l'histoire d'un ulcere où l'on appliqua une préparation de nitre & d'arsenic, ce qui fut suivi d'accidens ausquels on ne s'attendoit pas, avec un tres-grand danger de la vie, dont le malade ne fut délivré que par les *bezoardiques vola-*

tils : d'où l'on peut conclure que ces sortes de venins participent d'un acide volatil, & metallique : par sa volatilité il pénetre par tout, & par sa rigidité métallique il est tres-difficile de le dompter ; ainsi dans les lieux souterrains où le nitre devient presque arsenical, on est exposé à des morts subites: principalement lorsqu'il y a un peu d'eau pour dissoudre ces sortes de sels, comme on le pourroit prouver par quantité d'histoires.

Effets des venins volatils.

Au contraire, les venins qui sont encore plus volatils, causent une dissolutiõ dans toutes les parties du sang; le sang étant plus fluide, le venin passe promptement au cœur, & produit des effets tres funestes, il est constant toutefois qu'on ne doit pas absolument priver de remedes volatils, pourvû qu'ils soient balsamiques & adoucissans, les malades qui ont le sang trop dissout.

Présages de la peste.

On peut juger s'il viendra une peste ou une fiévre maligne épidemique par les causes externes qui les précédent : car selon que nous l'avons rapporté cy-dessus, ces maladies sont annoncées par des changemens de tems subits & fréquens, par des pluyes &

des humiditez avec chaleur & sans aucun vent, ou bien avec des vents du midy, par des tremblemens de terre & par des famines: mais outre ces signes on observe souvent dans l'air vers l'automne des météores qui marquent un amas de corpuscules éterogénes & subtils qui se sont élevez de la terre dans cette moyenne région; & l'on doit encore davantage craindre une peste future, si l'on voit que les enfans & les adultes soient attaqués de petites veroles & d'exanthêmes d'une maniere épidemique; Si aprés les pluyes on trouve beaucoup de grenouilles répanduës sur la terre, ou une grande quantité d'insectes, de hanetons, de vers ou de reptiles dans l'air, ou à terre; si l'air est trouble & ténebreux, sans pluye; mais les signes de la peste deviennent plus certains quand la malignité de l'air commence à se communiquer aux bêtes, & à leur apporter la mortalité.

Prognostic. Lorsque les fiévres malignes ou pestilentielles saisissent un homme, on n'en peut former qu'un prognostic extrêmement douteux; car si les prédictions qu'on fait dans toutes les maladies aiguës sont tres-incertaines, elles

le ſont encore davantage dans les maladies malignes : ainſi le Medecin ne doit rien aſſeurer fortement, juſqu'à ce qu'il voye des ſignes évidens de la victoire de la Nature, ou de ſa défaite ; ce qui ne paroît que ſur la fin de la maladie: car, comme dit Riviere, l'experience nous a appris que pluſieurs ont gueri avec des ſignes tres-dangereux, & que quelques autres ſont morts avec des apparences tres-ſalutaires ; néanmoins tous les prognoſtics des maladies aiguës peuvent ſervir ici avec quelques reſtrictions.

De l'égalité & de l'inégalité du poulx dans les fiévres malignes.

L'égalité du pouls eſt fort trompeuſe ; cependant on la doit moins craindre que l'inégalité & le déreglement. Mais comme les battemens égaux de l'artere ne ſont pas des aſſûrances du établiſſement d'un malade dans les évres malignes, de même la contracon, l'inégalité, & même l'intermitnce de ces battemens n'y ſont pas es ſignes auſſi funeſtes que dans les aladies ordinaires.

Lors que la fiévre ceſſe tout d'un up, c'eſt un tres-mauvais ſigne; car malades meurent quelquefois un u aprés par l'extinction de toute fermentation dans le ſang.

Les mouvemens convulsifs menacent d'un grand danger, principalement lorsqu'ils sont joints au délire, car c'est une preuve que la matiere qui fait la maladie se porte dans le genre nerveux.

La surdité qui vient dans l'état des fiévres malignes, aussi bien que les éternuemens doivent donner de l'esperance par des raisons que nous avons dites, pourvû que les poumons ne soient point attaqués.

Ce que pronostiquent les taches.

Les taches pourprées qui disparoissent avant le septiéme jour & qui sont noires ou livides, sont tres-mauvaises, puisqu'elles témoignent une abondance de sucs corrompus, & brûlés dont le corps tend à se débarasser: au contraire celles qui ont une couleur rouge, & vermeille dans la vigueur de la maladie, ont coûtume d'être salutaires & profitables; les exanthémes malins sont plus perilleux, il faut encore plus appréhender les parotides, les bubons, & le charbons: & entre tous ces differens caracteres de maladies pestilentielles le charbon porte davantage les marques de la malignité, principalement s'il est grand, d'une mauvaise couleur avec un ulcere rongeant, & qu'il vien-

en differentes parties du corps : au lieu que les bubons ont coûtume d'être beaucoup plus doux, ſur tout lorſqu'ils ſont produits aux deux aînes. Enfin les parotides qui naiſſent ſur la fin de la maladie, ſont ordinairement ſans danger ; mais celles qui paroiſſent dans ſa vigueur & dans ſa force procédent d'une grande dépravation, ſoit qu'elles tournent à ſuppuration, ou qu'elles n'y tournent pas.

Jugemẽt ſur les flux de ventre dans les fiévres malignes.

Le flux de ventre dans la peſte & dans les fiévres malignes, eſt quelquefois accompagné de ſymptômes tres-dangereux, & d'un grand épuiſement, quoiqu'il ne laiſſe pas que d'être utile au malade ; quelquefois auſſi le malade perit avec le cours de ventre, ſoit que ce flux vienne dans le commencement, dans l'augmentation, ou dans la vigueur.

Les ſueurs ſont bonnes lorſqu'elles ſoulagent le malade ; mais lorſqu'il ne s'en trouve pas mieux elles ſont à craindre : & ſi elles ont été procurées par quelque médicament, & qu'elles n'apportent aucun bien, *Silvius Deleboé* aſſure qu'on ne doit plus eſperer de gueriſon.

Les urines donnent des marques fort

incertaines ; néanmoins si elles sont abondantes sans que la fiévre diminuë ; c'est un mauvais signe ; car la serosité du sang s'écoule alors par les urines, ou par les sueurs, sans rien entraîner de la matiere qui faisoit la maladie ; au lieu que dans l'état naturel il faut qu'elle serve à emporter ce qu'il y a de malin & d'étranger dans le sang.

Le sang rouge & vermeil qui ne s'épaissit point à l'air, est tres-mauvais ; aussi-bien que celui qui ne contient aucune serosité ; car le premier est un signe d'une tres-grande dissolution du sang : & le second d'une forte coagulation.

Par la grandeur des symptômes, & particulierement des douleurs d'estomach, des vomissemens & des dégoûts, on peut juger que la maladie aura une sinistre issuë. Mais entre tous les symptômes on doit observer que la respiration froide, & qui sent mauvais, de même que le refroidissement des extrêmités, sont des marques d'une mort prochaine.

Lorsque les fiévres malignes tuent beaucoup de personnes, & en peu de tems, on les appelle fiévres pestilentielles : Si elles sont moins aiguës, &

moins violentes, qu'elles durent jusqu'au vingtiéme jour, & au delà, avec peril, on les appelle seulement fiévres malignes.

On doit bien faire attention à ce que dit *Lommius*, lorsqu'il asseure qu'une mort inopinée surprend souvent dans ces maladies un Medecin plein de confiance, d'esperances & de belles promesses, à cause de quelques apparences de santé qu'il aura remarquées.

Des tumeurs & des ulceres dans les fiévres malignes.

Quand les tumeurs disparoissent sans suppuration, & qu'il vient de petites taches sur la peau, c'est un signe de mort.

Quelquefois il se forme des ulceres & des écorchûres qui deviennent gangrenées; & qui bien loin de causer la mort au malade, le purgent des humeurs corrompues qui entretenoient sa fiévre.

La maniere de remedier à cette maladie consiste tant à empécher que ceux qui ne l'ont pas en soient attaqués, qu'à remplir les indications curatives pour traiter ceux qu'elle afflige.

Préservation.

On se préserve de cette maladie par le régime, ou en changeant d'air & de pays, si cela se peut faire commodément: mais lorsqu'on est obligé de

demeurer dans un air contagieux, on changera la disposition de cet air avec des feux de bois aromatiques, ou bien en mettant le feu de tems en tems à quantité de poudre à canon répanduë sur la terre, ou en déchargeant plusieurs piéces d'artillerie : en faisant fumer du tabac, ou le prenant en fumée &c.

Il faudra s'abstenir de fruits & d'autres alimens humides, & se nourrir peu; on doit pourtant fortifier les corps foibles avec des boüillons, de bonnes viandes d'une coction facile; & ordonner sur tout le bon vin.

Ceux qui prescrivent la saignée dans les corps pléthoriques, font beaucoup plus de mal que de bien ; vû que plus les vaisseaux sont des-emplis, plus le venin exterieur y entre aisément.

Précautions pour la purgation.

On ne purgera pas à moins qu'il n'y ait une tres-grande abondance de mauvaises humeurs ; car par ces évacuations & par ces rémûmens de sucs, il s'insinue differentes parties étrangeres & venimeuses dans le corps, parce qu'il est nécessaire que quelque chose prenne la place de ce qui est sorti.

Les antidotes qui poussent fort par les sueurs, ne doivent se donner qu'a-

vec beaucoup de précaution,& en petite quantité, par la même raiſon que les purgatifs ; mais on les peut mêler aux acides, principalement lors qu'ils ſont ſulphureux, afin qu'ils n'agitent pas tant les humeurs. Ainſi le vinaigre diſtilé avec la tériaque eſt un grand préſervatif, comme témoigne *Silvius Deleboé* ; puiſque ces ſortes d'acides corrigent les vices des humeurs, réſiſtent au venin de la peſte, & font que les tranſpirations ne ſont pas ſi exceſſives.

Il n'y a pas grande foy à ajoûter aux amulettes, & ils ont tous tres-peu d'efficace ſi l'on en excepte peut-être le corps du crapau deſſeché ; mais l'arſenic ou le vif argent qu'on porte ſur ſoi au cou, ou ſur la poitrine, ſont plus capables de nuire que de profiter ; & le ſuccin appellé ambre jaune ne me paroiſt pas avoir beaucoup de vertu : mais il eſt facile de tromper là-deſſus des perſonnes crédules, & qui n'ont point de phyſique. Car comme il y a des hommes qui par leur temperament, ne ſont que tres-difficilement attaqués des maladies malignes ou peſtilentielles, s'il arrive que de telles perſonnes n'en ſoient point atteintes, & qu'elles

Inutilité des amulettes.

ayent porté ſur elles quelque amulette, on lui attribuera infailliblement la cauſe de cette exemtion: cependant il faut avouer que la confiance qu'on a au remede, ôtant la crainte de l'eſprit, ſupprime une des cauſes des fiévres malignes.

Ceux qui ſont attaqués de la fiévre quarte, du ſcorbut, des affections hypocondriaques, ou des maladies vénériennes, ſont moins ſujets à la peſte ou à des fiévres malignes que les autres, parce que leur ſang y a une diſpoſition plus contraire, ou moins propre à en recevoir de l'alteration.

Si le tempérament & la conſtitution du corps aident à la génération des fiévres malignes, ou les empêchent, on peut dire la méme choſe des vêtemens: Ainſi ceux qui ſont faits d'étoffes plus ſpongieuſes comme de laine, reçoivent plûtoſt le venin de l'air, que ceux qui ſont faits de ſoye.

Quelques Praticiens ajoûtent à toutes ces précautions, qu'afin de déterminer du dedans au dehors les humeurs qui ſe corrompent, & par-là de ſe garantir de la peſte, il faut s'appliquer des cauteres en differens endroits, Mercurial, *Ingarcias* & pluſieurs autres,

rapportent diverſes Obſervations pour prouver cette pratique qui pourroit être appuyée de la raiſon, ſi le fait étoit bien conſtant.

Lorſqu'on veut guerir les fiévres malignes, on doit avoir pour principales intentions celles de rétablir la fermentation naturelle du ſang, de corriger les défauts des humeurs trop coagulées, ou trop diſſoutes ; & enfin d'amortir, ou de chaſſer le venin hors du corps: pendant qu'on tâche de ſatisfaire à ces indications, il faut donner des forces au malade, & remedier aux ſymptômes les plus fâcheux, & les plus preſſans. On ordonnera donc une diéte qui bien que peu nourriſſante, doit cependant fortifier : car quoique l'impureté qui accompagne ſouvent ces ſortes de fiévres, nous empêche de nourrir beaucoup les malades ; il eſt toutefois à propos de les ſoûtenir, à cauſe de la grande foibleſſe où ils ſont ; on rendra l'air plus pur en faiſant brûler des matieres odorantes, & on tâchera de raſſûrer l'eſprit, & de calmer tous ſes troubles. *Guériſon.*

Mais avant toutes choſes, & dés que la maladie aura paru, on doit faire vomir le malade, afin de chaſſer ce qu'il *Utilité des émetiques dans ces fiévres.*

y a d'étranger dans les premieres voyes; ſi l'on ne commence pas par-là, les cordiaux volatils, ou précipitans rendront les matieres morbifiques beaucoup plus fluides; ce qui les fera paſſer dans le ſang où elles augmenteront le venin & la maladie, empêchant l'effet des cordiaux: ainſi je conſeille de *prendre une once ou une once & demie de bon vin émetique qu'on mêlera à trois ou quatre onces d'eau de chardon beny pour en faire une potion.*

Uſage des Cordiaux. Quand l'operation de l'émetique ſera achevée, & que les premieres voyes ſeront libres, on en viendra aux cordiaux, entre leſquels le vin doit ſans doute tenir le premier lieu dans les fiévres qui ſont ſimplement malignes, & où le pouls eſt petit & languiſſant; Si cependant il étoit fort fréquent, & que la langue fût rude & comme brûlée, on devroit mêler le vin avec l'eau. Enfin ſi la fiévre maligne ſe trouvoit jointe à une fiévre ardente, avec un pouls élevé, une grande chaleur, une ſoif inextinguible, & des marques pourprées, ou d'autres ſignes de malignité, il faudroit laiſſer l'uſage du vin, & même des cordiaux échauffans, huileux ou ſulphureux; & avoir re-

cours aux médicamens acides, non seulement des ceux qu'on tire des plantes, mais même de ceux que fournissent les mineraux, parce qu'ils sont plus puissans ou plus propres à arrester ce venin & la fermentation du sang qui est causée par la fiévre ardente : ainsi la teinture de roses avec de l'esprit de vitriol ou de l'esprit de souphre doit êcre icy fort recommandée ; ou bien : *Prenez deux gros de canelle en poudre, jettez-les dans deux pintes d'eau boüillante, laissez prendre à ce liquide une teinture, & ajoûtez y de l'esprit de nitre dulcifié, jusqu'à une agréable acidité.*

Avantage des acides dans les fermentations, ou dans les dissolutions excessives.

On sera sans doute étonné que dans les fiévres malignes où l'on doit augmenter la fermentation du sang & pousser au dehors le venin pestilentiel, j'ordonne des acides qui ne peuvent que diminuer ce mouvement en fixant les humeurs : la raison de cette pratique n'est pas néanmoins des plus cachées, puisqu'il suffit d'observer que ces aigres conviennent seulement aux fiévres malignes dans lesquelles le sang fermente trop par le mêlange d'une fiévre ardente, ou ne fermente pas assez à cause de sa trop grande dissolution ; car lorsqu'il fermente trop violemment

le venin peſtilentiel s'exalte, & peut comme un ſel acre volatil, détruire & rarefier la tiſſure du ſang, & des parties ; c'eſt pourquoi il eſt bon de donner un frein à la fermentation & à l'exaltation du venin ; lorſqu'au contraire le ſang ne fermente pas aſſez parce qu'il eſt trop diſſout, les acides lui donnant un peu davantage de conſiſtance, & raprochant les principes qui le compoſent, ils le rendent plus propre qu'il n'étoit à contracter une émotion ou une chaleur modérée.

Des clyſteres. Les lavemens ſont d'une grande utilité dans toutes les fiévres malignes, pour dégager les premieres voyes, & procurer au malade une liberté de ventre, qui faſſe prendre aux humeurs dépravées leur cours par les parties inferieures ; il faudra donc clyſteriſer ſouvent.

De la ſaignée dans ces Fiévres Quant à la ſaignée, le ſentiment des Autheurs eſt fort partagé ſur ce ſujet : car il y en a qui la rejettent tout-à-fait, parce qu'elle empêche la dépuration du ſang & la ſortie du venin par les pores de la peau : d'autres au contraire font ſaigner à toute outrance même juſqu'à une foibleſſe univerſelle ; ou quand il ne leur eſt pas permis de ſai-

gner autant qu'ils le souhaitent, ils ne saignent point de tout. Entre ces derniers, est *Sydenham*, qui parlant de la peste & de la fiévre pestilentielle, donne des loüanges excessives aux saignées quand on les ordonne dés le commencement sans appercevoir encore de tumeur, & qu'on les fait tres-copieuses: Toutefois un peu aprés il parle ainsi: *Ou il faut tirer du sang dans une quantité suffisante, ou bien il n'en faut point tirer du tout; ainsi comme les assistans ont ordinairement des préjugez contre les saignées qu'on réitere souvent, ils ne pouvoient souffrir que je fisse tirer du sang autant que l'exigeoit la grandeur de la maladie; ce qui étoit un obstacle invincible aux efforts que je faisois pour guerir le malade; de sorte que j'ai preferé les sudorifiques à la saignée.*

Mais pour dire la verité, on doit peu en croire cet Autheur qui se retira à la campagne, & sortit de Londres lorsque la peste y étoit, & qui par conséquent ne peut avoir assez fait d'Observations sur les fiévres pestilentielles dont il n'a pas gueri beaucoup de malades par ses cures, comme il l'avouë lui-même, à cause, dit-il, de la répugnance des assistans; ce qui montre

qu'il a tort de nous vouloir proposer sa nouvelle méthode comme conforme à la raison, contre ses propres principes qui sont qu'on ne doit point se servir de raisonnemens dans la medecine pratique : mais laissant-là les opinions des Autheurs, je dirai librement ce que je pense là-dessus.

Cas où l'on ne doit pas saigner.

Premierement, lorsqu'il paroît des tumeurs ou des taches pourprées dans les fiévres malignes, on ne doit jamais saigner, principalement dans la vigueur de la maladie ; puisqu'en ce cas la saignée, ne peut que troubler les efforts de la Nature.

Secondement, lorsque dans les fiévres malignes les forces sont abatuës, que la chaleur n'est pas grande, que le pouls est languissant, il faut absolument interdire la saignée, de crainte de diminuer la fermentation ou les forces.

Troisiémement, dans les fiévres malignes qui sont jointes avec les fiévres ardentes, il est permis de tirer un peu de sang, même lorsque le pourpre ou la petite verole paroissent, pourvû que ces élevations ayent été remarquées dés la naissance de la fiévre, & qu'on ait évacué les premié-

res voyes, s'il y a pour cela des indications : mais lorsque les taches ou les exanthêmes ne se découvrent qu'au quatriéme jour de la maladie, la saignée est plus nuisible que profitable, parce que c'est d'ordinaire dans ce tems que la Nature sépare ce qui l'incommode.

Quatriémement, dans les fiévres malignes qui viennent d'un sang coagulé, & où le pouls est fréquent ; aprés avoir bien nettoyé les intestins on peut ordonner quelque saignée, pourvû qu'immédiatement ensuite on fasse prendre des alkalis volatils ou fixes, avec des cordiaux, & qu'on ne retourne pas à la saignée que le sang n'ait pris un peu de fluiduité, en se décoagulant par leur moyen ; & même si l'on voyoit quelque disposition à la sueur, il faudroit se donner de garde de saigner.

Alcalis doivent succeder à la saignée.

Nous avons une infinité d'experiences qui nous prouvent qu'il y a plusieurs fiévres malignes où l'on ne doit point songer à la saignée. *Vuierus* rapporte qu'en un catharre épidemique de l'année 1580. tous ceux qu'on n'avoit point saignez en réchapoient, & que tous ceux qui l'avoient été

mouroient. *Fallope* dit que depuis l'année 1524. jusqu'à l'année 1530. presque tous ceux qu'on saignoit perissoient, & que presque tous les autres se sauvoient : & dans toutes les péripneumonies épidemiques de 1584. M. Postel asseure que l'on ôtoit la vie à la plûpart de ceux à qui l'on ôtoit du sang, & qu'au contraire l'émetique & les purgatifs y étoient des remédes souverains. Enfin tout le monde sçait que dans les fiévres malignes de 1694. la saignée réüssissoit trespeu, sur tout lorsqu'on la réiteroit plusieurs fois, & même les saignées y étoient presque toûjours mortelles, à moins que les fiévres malignes ne fussent mêlées aux fiévres ardentes.

Quant aux ventouses, elles ne sont gueres usitées, parce que l'experience a fait voir que par-tout où elles pouvoient avoir quelque utilité, elles étoient fort au dessous de la saignée, quoiqu'elles fussent beaucoup plus incommodes.

Cautéres & vesicatoires plus utiles que les ventouses.

Mais les cautéres & les vessicatoires peuvent faire plus de bien, non seulement dans les affections comateuses qui surviennent aux fiévres malignes, mais même en toutes sortes de fiévres mali-

gnes qui ne ſont pas jointes aux fiévres ardentes, ce qu'on peut facilement conclure de ce que nous avons dit dans les prognoſtics; car puiſque la Nature guerit ſouvent les fiévres malignes par des ulcéres & des gangrenes, pourquoi ne ſuivroit-on pas ſes intentions, en ouvrant une ſortie au venin? C'eſt peut-être pour cette raiſon que tous ceux qui eurent des ulceres dans une fiévre peſtilentielle que rapporte Galien, guerirent.

précaution ſur les veſſicatoires.

Mais parce que les veſſicatoires excitent ſouvent des difficultez d'urine, il faut prendre garde à trois choſes avant que de les appliquer.

La premiere, eſt de les mettre en des endroits fort éloignés de la veſſie, comme proche le cou & aux jambes.

La ſeconde, d'y mêler quelque choſe qui contienne des parties huileuſes pour corriger les ſels acres qui entrent dans la compoſition de ces remédes, & l'on a appris par differentes épreuves que la ſemence d'*ameos* ou de *daucus*, ou l'huile d'anis pouvoient avoir cet effet.

La troiſiéme, d'ajoûter dans ce tems-là, quelques narcotiques ou quelques anodins aux cordiaux qu'on donne interieurement.

Répétition des vomitifs.

Il faudra recommencer l'usage des émetiques dans les eaux cordiales, & même les accompagner d'autres especes de cordiaux, toutes les fois que l'on connoîtra par des signes certains qu'il y aura des humeurs étrangeres dans les premieres voyes, pourvû qu'il n'y ait point d'inflammation dans le bas ventre : & afin de ne pas fatiguer le malade, on doit pour lors préférer le tartre stibié qui est sans goût, sans odeur, qui opere sans violence, & qui se mêle aisément à toutes sortes de liqueurs un peu chaudes ; & on aura la liberté de l'accompagner de quelque leger purgatif.

Quand l'estomac & les boyaux auront été vuidés de nouveau, on usera de cordiaux un peu plus forts, afin d'augmenter l'activité du sang : Par exemple : *Prenez demi gros de thériaque, six gros d'eau de canelle, quatre onces d'eau de chardon beni, & une once de sirop de limons, & faites-en une potion pour donner dans les fiévres malignes*, où on verra des signes soit de dissolution, soit de coagulation ; car elle peut convenir dans l'un & dans l'autre cas. Dans le premier, parce que les parties sulphureuses embarassent les

ſels volatils acres, que les acides les fixent & les corrigent : & dans la coagulation du ſang, perſonne n'ignore que quand les acides ſont agités par des matieres ſulphureuſes & ſubtiles, ils ſont en état de diſſoudre plus puiſſamment le ſang.

Cependant ſi l'on ne voyoit que des ſignes de coagulation, il ne faudroit point ſe ſervir d'acides, ou bien on ſeroit obligé de beaucoup augmenter la doſe des volatils quand on les y mêleroit ; & dans la diſſolution du ſang on peut donner les acides ſeuls : mais lorſqu'on leur veut aſſocier des volatils, il faut que la quantité de ceux-là ſurpaſſe notablement celle des autres.

Cordiaux precipitans à preferer.

Les cordiaux qu'on peut donner en toutes ſortes de fiévres malignes, ſont les précipitans, & principalement ceux qu'on tire de l'*antimoine* ; car ils ont un ſouphre admirable par lequel ils embaraſſent les ſels acres qui diſſolvent trop le ſang, & ils abſorbent en même tems les acides quand ils en rencontrent, étant par-là tres-propres à faire reprendre au ſang la fluidité qu'il a perduë. Il y a encore d'autres cordiaux qui approchent beaucoup de

ceux-cy en vertu, parce qu'ils ont des souphres ou des sels volatils huileux qui agitent le sang, & le font puissamment fermenter; tels sont *l'angelique*, *l'imperatoire*, *le pentaphyllum*, *la zédoaire*, *le dictame*, *le scordium*, *la poudre de vipere*, *le camphre*, *la viperine virginienne*, *&c.* L'on peut composer de tous ces médicamens, differentes préparations; en voicy une: *Prenez demi gros d'antimoine diaphoretique & autant d'yeux d'écrevice préparez, un scrupule de poudre de vipere, douze grains de camphre dissout dans demie once d'eau de canelle; ajoutez à toutes ces drogues une once de sirop d'œillets, des eaux d'ulmaria, de chardon beny & d'angelique, deux onces & demie de chaque.* & faites trois doses de la potion que vous en préparerez.

Médicamens acides à temperer par les narcotiques

Lorsqu'il y a des veilles, des inquiétudes, des délires, des hémorragies & d'autres marques d'un sang dissout, on temperera mutuellement les médicamens acides par les narcotiques, afin d'appaiser promtement les troubles & les fermentations contre nature qui sont excitées dans le sang. Par exemple: *Prenez un scrupule de*

poudre de vipere, une once de diacode, cinq onces d'eau de chardon beny, avec huit goutes d'esprit de nitre dulcifié, & mêlez toutes ces choses ensemble selon l'art.

S'il y avoit des apparences d'un sang coagulé, il faudroit donner dans chaque boüillon les yeux d'écrevices préparés avec le sel de tartre : ainsi *prenant un scrupule d'yeux d'écrevices préparés & douze grains de sel de tartre*, l'on en fera une poudre pour une fois; on ajoûtera aussi dans les mêmes rencontres les sels volatils aux potions en cette proportion: *Prenez huit grains de sel volatil de corne de cerf, deux scrupules de diascordium, une once de sirop de coquelico, & cinq onces d'eau de scorzonere, pour en faire une potion.*

Mais s'il sembloit au contraire que le sang fût tres-dissout, on répandroit dans chaque boüillon un peu de jus de citron, & des acides dans les ptisannes; donnant dans les potions les narcotiques, ou mêlez aux acides, ou seuls, selon qu'il y auroit plus de dissolution dans le sang, ou d'empêchement au sommeil : l'on n'ordonnera les volatils & les cordiaux chauds & sulphureux qu'avec beaucoup de pré-

caution, & l'on en interdira absolument l'usage si la fiévre maligne se trouve avec une fiévre ardente. Je laisse les fragmens précieux, les perles, le bezoard oriental, parce que j'ai remarqué que les effets de toutes ces substances, n'étoient pas differens de ceux des autres absorbans, qui coutent bien moins.

Aprés ces formules, on en peut faire d'autres dans les mêmes indications: Par exemple: *Prenez un scrupule de racine de contrayerva en poudre, huit goutes de laudanum liquide, une once de sirop de coquelico, & trois onces d'eau d'imperatoire*; faites-en une potion.

Changement de Cordiaux. Il est bon de changer souvent les cordiaux qu'on donne au malade, & de se servir tantôt des uns, tantôt des autres, parce qu'il y a dans le venin differentes parties qui ont des figures & des arrangemens fort divers; de sorte qu'il faut employer plusieurs sortes de médicamens pour les combatre & les dissiper sous toutes les formes qu'elles puissent avoir: ainsi on peut se servir avec succés, de *la myrrhe, du saffran, de la canelle, du cardamome*, & de presque tous les aromats; entre les

compositions absorbantes, *du diamargaritum frigidum*, *de la confection d'hyacinthe*, *de celle d'alkermes* : entre les sudorifiques, *de la theriaque*, *du mitridat*, *du diascordium*, *de l'electuaire de ovo*, *de l'opiate de Salomon* : Entre les remédes chimiques, outre les eaux distilées des plantes cordiales, on pourra user avantageusement des esprits ardens *de geniévre*, *& des plantes diaphorétiques* ; de l'extrait des mêmes plantes, comme de *geniévre*, *de chardon beny*, *d'absinthe*, *&c.* des sels fixes lixivieux, du besoard & du diaphorétique d'antimoine, des sels volatils d'animaux, du sel volatil de tartre & de succin, du sel volatil de ammoniac, de ses fleurs, des fleurs de souphre, des teintures des plantes aromatiques, &c.

De l'esprit de vin diaphorétique.

L'on compte au nombre de ces remédes, l'esprit de vin diaphorétique ; non pas qu'il merite de si grands éloges ; mais parce que certains charlatans s'efforçant de dire qu'il fait des merveilles, le persuadent enfin à quelques-uns qui ne sont pas capables d'en juger : car pour donner de la réputation à un remede, il ne faut que le tenir caché, & le vendre cher.

Esprit de vin diaphorétique. Pour faire cet esprit de vin diaphorétique, l'on *prend du sang de jeunes animaux, lequel on fait sécher en distillant le phlegme au bain marie : aprés qu'on a separé le phlegme, on ajoûte au sang qui reste, une quantité d'esprit de nitre ou de sel, pareille à celle du phlegme. On desséche le sang de nouveau, & on y mêle du tartre blanc : on réduit le tout en poudre qu'on met en une cornue de verre avec quatre fois autant d'esprit de vin : on y adapte un récipient ; & aprés qu'on a distilé, on rejette l'esprit de vin sur les féces, & on redistile encore ; ce qui donne un esprit de vin chargé de quelques parties d'esprit de nitre & d'une portion saline du sang.* On le prend interieurement jusqu'à 20. gouttes en quelque liqueur convenable, comme dans l'eau de menthe, ou dans le vin blanc. On s'en peut servir exterieurement ; & par l'acreté dont il est chargé, il adoucit quelques douleurs quoiqu'il déchire la peau aux personnes qui l'ont délicate ; & veritablement il differe peu de l'esprit de nitre dulcifié : ainsi l'on ne peut douter que l'Empirique qui le débite n'en impose au Public, en prétendant que son Esprit est bon contre

toutes sortes de fiévres & d'obstructions puisqu'au contraire il est tres-dangereux dans plusieurs de ces madies.

Vsage des huiles distilées des plantes.

On ne doit pas obmettre les huiles distilées des végétaux ; car elles sont tres-profitables dans presque toutes les fiévres malignes ; c'est pourquoi l'on donnera hardiment l'huile de romarin, d'anis, de canelle, depuis deux gouttes jusqu'à cinq, en les mêlant dans les eaux distilées avec un peu de sucre.

Mélange des purgatifs & des cordiaux.

Lorsqu'il y a des indications pour se servir des émetiques & des purgatifs, lesquelles soient mêlées à d'autres indications qui portent à l'usage des cordiaux, on confondra ensemble ces deux sortes de remédes, en prenant, par exemple, *quatre onces d'eau de chardon beny, & y dissolvant cinq grains de tartre stibié avec une once de manne pour en faire une potion.*

Quant à la casse & aux tamarins, on ne s'en doit guere servir que quand la fiévre maligne se rencontre avec les fiévres ardentes ; & pour lors s'il est necessaire de purger ils produiront de grés bons effets : & l'on pourra les mêler dans le petit lait, ou seuls, ou joints aux préparations d'antimoine se-

lon les indications qu'on aura.

Temerité de quelques Chimistes.

Il seroit difficile de justifier la hardiesse ou plutôt la témérité de *Quercetan*, qui quoique sçavant dans la matiere médicale, ordonnoit avec une extrême assurance les plus violens purgatifs, lorsqu'il s'agissoit de purger un malade avec quelque force, il veut qu'on employe dans les fiévres pestilentielles le *sublimé d'arsenic*, corrigé avec le vinaigre, & sublimé derechef avec l'écaille de fer, pour être resublimé encore deux ou trois fois avec le double de sel commun préparé. Il fait prendre la moyenne substance de ce dernier sublimé, dont il prescrit en masse ou en infusion cinq, six, sept ou huit grains, ce qui opere des miracles, à ce qu'il proteste; car il lui attribuë la vertu d'évacuer des venins proprieté dont il prive tous les autres purgatifs. Mais ce Médecin ne peut jamais être assez authorisé dans une telle pratique, pour nous engager à la suivre: il nous rapporte bien quelques succés heureux des coups imprudens qu'il a faits; mais il ne nous parle pas des mauvaises suites que plusieurs pareils traitemens ont euës, comme on peut voir dans l'Observa-

tio

tion vingt-deuxiéme de la sixiéme Centurie de *Fabrice Hilden*, où il paroît que *Quercetan* avoit lui-même préparé du mercure de vie pour un certain Prince, afin qu'il en usast comme d'une panacée, ou d'un remede universel contre toutes ses indispositions; mais toutes les fois qu'il prenoit de ce médicament, il lui arrivoit des symptômes si terribles, que tout le monde croyoit qu'il alloit mourir.

On doit fortifier le malade par des fomentations avec les aromats

Durant tout le cours de la maladie, on doit bien conserver les forces du malade, parce qu'elles sont le plus souvent tres-affoiblies; c'est pour cela qu'on peut faire quelques fomentations avec les cordiaux & les aromatiques, & donner à sentir au malade l'eau de canelle ou l'eau de la Reine de Hongrie: il sera même à propos d'infuser un gros d'eau de canelle ou d'eau thériacale dans ses potions purgatives, ou quelques gouttes de teinture d'ambre gris, s'il n'a aucune disposition aux affections hysteriques ou hypocondriaques. Quand il y aura de la soif, on ajoûtera le nitre pur ou le nitre antimonié dans les ptisannes.

S'il y a des ulceres sur la langue & aux lévres, de sorte que la langue pa-

roisse toute coupée, on prendra quatre onces de teinture de roses avec l'esprit de vitriol, à quoi l'on joindra un gros de nitre & une once de sirop de meures, pour en faire un gargarisme dont le malade se lavera la bouche : ensuite on lui fera user d'un peu de gelée de corne de cerf pour adoucir sa langue.

Si le vomissement ou le flux de ventre tourmente tellement le malade, qu'on craigne que la mort ne survienne par la continuation de ces symptômes; on remédiera à ces accidens comme dans les fiévres continuës. Il ne faut point aller d'abord aux astringens, mais aux stomachiques & aux diaphoretiques ; la corne de cerf brûlée y pourra aussi tenir son rang en la mêlant dans quelque eau distilée, principalement lorsque le flux de ventre sera accompagné de vers.

Remede contre la toux. La toux est un accident des fiévres malignes, comme des fiévres continues ; on peut se servir dans les toux des unes & des autres, de l'huile d'amandes douces avec un peu de sucre candi, pourvû qu'on ait purgé les premieres voyes ; mais il est beaucoup plus seur dans les fievres malignes qu

ne ſont point mêlées aux fiévres ardentes, de *diſſoudre un gros d'huile d'anis par expreſſion, avec une once de ſirop de diacode, demie once d'eau thériacale, & trois onces d'eau de coquelico*, pour faire une potion qu'on donnera par cuillerées.

S'il s'excite des ſueurs colliquantes qui témoignent la fonte des humeurs, nous les devons temperer avec des acides; cependant lorſqu'elles viennent d'abord, on les doit laiſſer couler quelque temps, pour voir ſi elles apportent du ſoulagement au malade, évitant de le rafraichir dans ce tems-là. Si les forces lui manquoient, on lui donneroit du vin; & l'on lui feroit flairer de l'eſprit de vin camphré, & du vinaigre thériacal. *Avis pour les ſueurs fondantes.*

Les autres ſymptômes qui arrivent dans les fiévres peſtilentielles meritent des conſiderations toutes particulieres: ainſi nous parlerons en détail des exanthêmes, ſçavoir du bubon, du charbon, des parotides, de la petite verole, & de la rougeole, & des taches pourprées, aprés que nous aurons parcouru ce qui reſte de la maniere générale de traiter & de guérir les fiévres malignes.

On acheve la guériſon des fiévres malignes en purgeant les malades, & les conduiſant peu à peu aux alimens ſolides, lorſque ces fiévres ſont ceſſées, & que les accidens diſparoiſſent; car, comme dit *Silvius*, dans les maladies épidémiques & peſtilentielles, quoique la fiévre ſoit éteinte, il reſte toutesfois dans les humeurs des deſordres qui doivent être corrigés, autrement les malades retombent; & l'on ne fait pas mal de mêler quelques cordiaux aux purgatifs. Par exemple, *prenez deux gros de ſené, un ſcrupule de ſel de tartre, & faites les infuſer dans cinq onces de décoction de ſcordium, paſſez-les, & diſſolvez dans la colature demie once de triphera ſolutive, & une once de ſirop de pommes.*

Si cependant le ſang étoit encore trop diſſout, on feroit mieux de *mettre boüillir demie once de tamarins en huit onces d'eau; de jetter la décoction boüillante ſur trois gros de ſené, & demié once de manne, de paſſer le tout & d'y diſſoudre demie once de moelle de caſſe.*

Les boüillons ou les ſoupes ſeront aſſaiſonnées de cordiaux aromatiques ou d'acides, ſuivant la diſpoſition du

malade à qui l'on fera manger des rôties de pain arrosé d'eau & de vin, avec la canelle & le sucre ; pourveu que ce ne soit pas immédiatement aprés que la fiévre a quitté.

Il est inutile d'avertir que si le ventre du malade est resserré, il lui faut donner un clystére.

CHAPITRE XXII.

Du Bubon pestilentiel.

LE bubon se connoît aisément par une tumeur qui vient dans l'aine ou sous les aisselles; mais pour sçavoir s'il est malin & pestilentiel, il ne faut pas s'arrêter à ce seul signe tiré de sa situation: car quelquefois il paroît, quoique les autres symptômes de la peste ne se manifestent que dans la suite : d'autrefois aussi dés le commencement de sa naissance, on le voit accompagné de très-mauvais symptômes ; & souvent il ne se rend sensible que long-tems aprés la fiévre. *Caracteres.*

Celui qui vient avec la fiévre est le plus fâcheux ; car il montre l'abondance & la malignité de la matiere *Prognostics.*

qui produit la maladie. Le bubon qui précéde la fiévre & les autres symtômes, eſt un ſigne de la grande quantité & de la viſcoſité d'un levain morbifique qui n'a pas beaucoup de malignité, mais ſi cette tumeur tarde davantage à ſe montrer, elle a coûtume d'être ſalutaire & profitable, parce qu'elle eſt un effet de la fermentation, & par conſéquent de la dépuration des liqueurs. Quand il y a pluſieurs bubons, ils ſont communément produits par la groſſiereté de la matiére, & par la ténacité de la limphe. Quand au contraire il n'y en a qu'un, c'eſt une ſuite de la dépravation de l'humeur : ceux qui viennent en peu de tems à ſuppuration ſont moins malins.

Guériſon. Dans tous ces differens états il ne faut jamais ſaigner, de crainte que la matiere que la Nature a pouſſée au dehors, ne corrompît la maſſe du ſang en y rentrant; ou que celle qui eſt prête à ſortir, ne le pût pas, à cauſe de la diminution qui arrive à la fermentation par la ſaignée, & par toutes les autres évacuations du ſang.

Danger de la ſaignée & des purgatifs.

Les purgatifs nuiſent d'ordinaire: car comme dans le bubon vénérien la tu-

meur s'évonoüit ſouvent lorſqu'on ſe ſert de purgatifs, avant qu'on l'ait ouvert & qu'il ait ſuppuré; de même dans la peſte, lorſqu'on a vuidé les vaiſſeaux, le venin y rentre aiſément. Si néanmoins les indications preſſoient de dégager l'eſtomac & les inteſtins, on ordonneroit les vomitifs; mais il les faudroit mêler aux plus puiſſans ſudorifiques: ainſi l'on prendroit *une once de vin émetique, deux ſcrupules de thériaque, cinq grains de ſel volatile de vipere, & trois onces d'eau de chardon beny; & l'on en feroit une potion.* Enſuite il faut ſonger à fortifier les parties intérieures avec des ſudorifiques très-puiſſans: Par exemple: *Prenez cinq onces d'eau de petaſites, un gros de vieille theriaque, demi gros de poudre de vipere, & une once de ſirop d'œillets; & faites-en une potion.* Mais ſi l'on trouvoit beaucoup d'ardeur dans le ſang, de précipitation & d'élevation dans le pouls, il n'y faudroit pas eller ſi vîte, & il ſeroit plus avantageux de moderer un peu l'activité de ces cordiaux.

Fomentations à faire aux parties affectées.

Il faut faire aux parties malades des fomentations avec les racines de lis, la ſemence de lin & de fénugrec, les

feuilles de *scordium* & de ruë, les fleurs de genest, & de camomille : la décoction de toutes ces differentes drogues y pourroit être appliquée chaudement avec une éponge.

Les cataplasmes qui conduisent à suppuration y auront lieu : si vous en voulez composer quelqu'un, *prenez une once de pulpe d'oignon de squille cuit sous la cendre, de la gomme ammoniac & du galbanum dissout dans le vinaigre, de chacun demie once, du levain dissout aussi dans le vinaigre six gros, de la theriaque cinq gros : mêlez ces ingrédiens ensemble, & en faites un cataplasme pour mettre tout chaud sur la partie affligée.*

Remédes pour l'ouverture des Bubons. Si ce cataplâme tire bien-tôt à suppuration, on ouvrira un peu la tumeur avec un fer rouge, ou bien avec le cautére.

Autrement, *Prenez demi once de levain acre ramoli dans le vinaigre, dix cantharides, une once de pulpe de raisins secs, autant de scabieuse, & de vince-toxicum.*

On fera une espece de vesficatoire, pour appliquer sur le bubon ; ou bien l'on prendra du levain mêlé avec la poudre de cantharide pour en couvrir

la tumeur juſqu'à l'épaiſſeur d'environ quatre doigts. Quand l'operation ſera faite, ce qui a coûtume d'arriver en douze ou quinze heures, on appliquera ſur la partie des feüilles de choux ramolies ſous les cendres, aprés avoir ôté la côte du milieu, parce qu'elle eſt trop dure.

On ne doit point percer les bubons, à moins qu'ils ne ſoient meurs, ou qu'ils ne deviennent noirs & livides; car comme il eſt pour lors à craindre que la gangrene ne s'y mette, on eſt obligé de les ouvrir incontinent ſoit avec un cauſtique, ſoit avec un veſſicatoire. Dans les autres où la matiere paroît encore cruë, & où l'on ne voit point de peril à attendre, on doit appliquer des crapaux deſſechez & macerez dans le vin, ou l'emplâtre d'*Hildanus* décrite dans l'Obſervation trentiéme de ſa ſixiéme Centurie: elle ſe fait avec les gommes diſſoutes dans le vin y ajoûtant la thériaque; ou bien, on ſe ſervira de l'emplâtre magnetique d'*Angelus Sala*.

Aprés que le bubon a été ouvert, & qu'il eſt venu à ſuppuration, on le lave avec des décoctions d'herbes cordiales, & l'on employe des baumes

vulneraires & attractifs comme pour des playes où l'on veut attirer du dedans au dehors quelques matieres étrangeres.

CHAPITRE XXIII.

Du Charbon.

Caracteres. LE charbon ou l'anthrax vient ordinairement seul;& prend quelquefois naissance par plusieurs vessicules qui se mêlent ensemble;les parties voisines paroissent gangrenées,ou tout au moins il est environné d'ardeur & d'inflammation. Son milieu est souvent couvert d'une crouste noire; ce qui lui a donné le nom de charbon.

Cette maladie n'occupe pas seulement les parties exterieures où il est facile de la connoître, elle attaque aussi l'interieur du corps où elle ne se manifeste pas aisément. Entre les parties interieures, il semble que le ventricule y soit plus sujet que les autres: ainsi Vanhelmont rapporte, en parlant de la peste, qu'il a vû dans ce viscere plusieurs eschares semblables à celles qui auroient pû être causées

par l'arsenic : Paul Barbette, Paré, & Diemerbroec confirment ces observations.

Quand le charbon est interne, on ne le peut gueres reconnoître que par la froideur des extrémitez, & par des vomissemens fréquens accompagnés de douleurs d'estomac ; & tous ces signes sont encore fort incertains ne donnant point d'indications particulieres pour la guerison ; c'est pourquoi ils ne meritent pas qu'on s'y arrête.

Le charbon montre toûjours l'acrimonie de l'humeur qui le produit : quand il est joint à la fiévre, le peril est plus grand : s'il est noir & livide, qu'il s'augmente comme un ulcere rongeant, ou qu'il occupe differentes parties du corps, c'est une preuve assurée de la malignité & de l'abondance de la matiere ; il ne pronostique rien de moins dangereux quand il paroît au dessus d'un bubon. Mais si le charbon étant sorti on voit cesser tous les symptômes, ou s'il est accompagné de marques blanches, c'est un bon signe : les marques qui sont jaunes ou rouges témoignent une plus grande dépravation. Lorsque le charbon vient dans le carpe, ou dans les doigts, il *Pronostic.*

eſt fort dangereux à cauſe des tendons. Au reſte quand cette tumeur ſe forme au dedans, le malade eſt toûjours en un plus grand danger, que lorſqu'elle eſt ſimplement exterieure.

On peut demander ici pourquoi le charbon ſe jette quelquefois ſur les parties interieures, & que le bubon n'occupe que les exterieures ? Secondement, pourquoy la grandeur, ou le grand nombre des charbons eſt un mauvais ſigne; & qu'au contraire, pluſieurs bubons, ou un bubon fort grand donnent de l'eſperance ?

Explication des differences du Bubon, & du charbon.

Quant à la premiere queſtion, il eſt facile de répondre, que les glandes interieures ne ſont pas ſi ſujettes à recevoir & à retenir des ſucs lymphatiques coagulés, parce que la chaleur interne ouvre leurs pores, & conſerve davantage de liquidité dans les humeurs qui les arroſent : or les bubons viennent ſeulement par la coagulation des ſucs qui doivent paſſer par les glandes; ainſi on ne doit pas s'étonner que ces maux ne paroiſſent que dans les parties exterieures. Il n'en eſt pas de même en ce qui regarde les charbons : car ils ne dépendent pas de la ſeule coagulation de l'humeur,

mais encore d'un sel corrosif ; or ce sel peut agir aussi bien sur les parties interieures que sur les exterieures ; si principalement les matieres morbifiques y sont poussées, ou déterminées par quelque irritation : ainsi il arrive quelquefois que les vomissemens qui accompagnent les maladies pestilentielles déterminent les humeurs acres à couler en plus grande quantité dans le ventricule ; & il n'est pas non plus fort rare que le tissu serré de la plévre ou des autres membranes, retienne ces humeurs qui donnent lieu à la naissance des charbons, ou des exanthêmes internes.

Pour la seconde question, si le bubon est fort étendu, ou s'il y en a plusieurs, c'est un bon signe ; parce que c'est une marque que les parties coagulées du sang & de la lymphe, qui contiennent beaucoup du venin pestilentiel, sont poussées au dehors ; au contraire la multitude & la grosseur des charbons prouvant que la matiere corrosive abonde, il est toûjours à craindre qu'il ne s'en répande une partie sur les visceres.

Pour remédier au charbon on fera prendre interieurement beaucoup d'a- *Guérison.* *son.*

cides, afin de moderer l'acreté corrosive des humeurs. On doit aussi appliquer sur la tumeur l'huile de vitriol ou de souphre, & en mettre même tout à l'entour sur les parties continuës; mais il est mieux, lorsqu'ils sont malins, & qu'ils ont une eschare noire, de les toucher avec le beurre d'antimoine, & d'appliquer ensuite l'emplâtre d'*Angelus Sal.* par dessus; aprés quoi l'on employera de même l'axonge de vipere, pour adoucir & amortir la douleur que ces sortes de remédes peuvent causer.

Moyen de faire suppurer ces tumeurs.

Quand les charbons ne sont pas fort malins, on se contentera de les laver avec des décoctions d'herbes aromatiques, & de les couvrir avec un mêlange de thériaque & de graisse de vipere, pour faire en sorte que ces tumeurs viennent à une espece de suppuration. Il faut néanmoins appréhender que les choses huileuses empêchant la transpiration des humeurs acres, ne fassent venir la gangréne. *Rhoaius* rapporte quelques observations, où il assure que dans la peste de Mantoüe de 1529. si l'on mettoit un emplâtre de thériaque sur un charbon, elle causoit la mort; & qu'au contraire elle

gueriſſoit lorſqu'on l'appliquoit ſur les bubons. *Celſe* dans le Livre cinquiéme chapitre vingt-huit, ordonne qu'on brûle d'abord le charbon. Rien, dit " cet Autheur, n'eſt meilleur que de " brûler d'abord; & cela n'eſt pas fort " douloureux, parce que la chair eſt " morte; & l'on doit ceſſer l'application " du feu, lorſque le malade ſent de la " douleur de tous côtez. Enſuite il faut traiter la playe, comme les autres qui ont été brûlées, c'eſt-à-dire par l'entremiſe des médicamens qui ſéparent l'eſcharre d'avec la chair vive, & qui emportent avec eux tout ce qui étoit corrompu. On voit par là que nôtre façon de guerir n'eſt pas fort differente de celle de *Celſe*. On pourroit encore y réüſſir en faiſant des ſcarifications tout autour de la tumeur, & appliquant un cauſtique dans le milieu avec des ſuppuratifs mêlez aux cordiaux, ayant ſoin de frotter les bords deux ou trois fois par jour avec l'onguent *de bolo*; puis on appliquera ſur l'ulcere des mondificatifs tels que le cataplaſme de la racine de grande conſoude cuite & broyée.

Uſage des ſcarifications.

Pendant qu'on fait tous ces remédes exterieurs, on ne négligera pas les

interieurs ; on doit donner beaucoup de sudorifiques, y mêler quelquefois les acides ; & quand on ne les y mêle pas, se servir du besoard mineral, du diaphorétique d'antimoine, des médicamens sulphureux ; en un mot de tout ce qui peut embarrasser, corriger, ou dissiper les parties trop acres du sang.

CHAPITRE XXIV.

Des Parotides.

Caracteres. LEs parotides sont plus fréquentes dans les fiévres malignes, & ne montrent pas, à beaucoup prés, une si grande malignité que le bubon ou le charbon : elles se font manifestement connoître par l'enflure des glandes qui sont proche les machoires, derriere les oreilles. L'on doit moins craindre le séjour, ou le retour de la matiere dans ces sortes de tumeurs que dans les autres: ainsi lorsqu'on apperçoit des parotides sur la fin d'une maladie, on les fait quelquefois évanoüir par la purgation, & par les saignées, sans que pour cela les malades courent aucun

riſque: car une partie de la matiere morbifique occupant la parotide conglomerée, pourra s'échapper par les conduits ſalivaires, & diſſiper ainſi la tumeur, ce qui n'arrive point dans le bubon qui lorſqu'il diminue communique à la maſſe du ſang par ſes veines & par ſes lymphatiques toute la matiere qu'il contenoit; mais pour ne rien hazarder, on ouvrira les parotides comme les bubons; & même il ſeroit à propos de les percer dés le commencement, ſi l'on craignoit, qu'elles n'empêchaſſent la reſpiration du malade en devenant plns groſſes. *Explication.*

Lorſque les parotides paroiſſent en même-tems que la maladie, elles montrent qu'il y a une grande abondance de matiére maligne. On doit relâcher les fibres de la partie avec des fomentations d'herbes aromatiques & ramollissantes, où l'on ajoûtera l'huile de lis. *Prognoſtic.*

Enſuite il faut faire un cataplaſme avec le levain, les oignons blancs cuits ſous la cendre, la pulpe de figues graſſes, le ſuppuratif, & l'huile de lis. *Guériſon.*

Lorſqu'on verra quelque diſpoſition à la ſuppuration, on appliquera un cautere ſur l'endroit malade, & on panſera enſuite l'ulcere avec le digeſtif commun.

Lorſque les parotides viennent dans la vigueur de la maladie, & qu'elles ont encore de la malignité, il eſt permis de purger & de ſaigner, ſuivant les indications qu'on a, ce que Riviere prouve par un exemple remarquable des fiévres épidemiques de l'année 1623.

Diaphorétiques, à employer.

Toutefois à l'égard des parotides qui naiſſent dans le commencement des maladies, il eſt mieux de s'arrêter aux diaphorétiques, à moins qu'il n'y eût une fiévre tres-forte, un pouls élevé, & des ſymptômes trés violens qui ſeroient des ſuites d'une fermentation vigoureuſe : car pour lors le Medecin ſeroit obligé de ne pas tant donner de ſudorifiques volatils ou ſulphureux qui tariroëit le ſang de la lymphe, & enflameroient les parties; mais ce cas eſt rare.

Quoique les bubons, les charbons & les parotides ſoient des ſignes d'une extrême dépravation des humeurs lorſqu'ils ſont accompagnés de fiévres malignes ou peſtilentielles, ou que ces ſortes de maladies ſont épidemiques & contagieuſes dans le pays ; cependant ils n'ont ſouvent aucune qualité pernicieuſe, & l'on ne doit rien apprehender pour la vie du malade, quand ils

paroiſſent ſeuls, & qu'on ne voit nul autre ſymptôme.

CHAPITRE XXV.

De la petite Verole & de la Rougeole.

APRÉS ces trois principaux caracteres de malignité, il eſt bien juſte de parler des exanthêmes, & des taches pourprées. Nous commencerons par la rougeole, & par la petite verole.

Petites veroles & rougeoles ſans malignité.

La petite verole, & la rougeole ne ſont pas toûjours des ſignes infaillibles de malignité: on voit même des veroles, & des rougeoles ſans aucuns ſymptômes, ſans diminution des forces, & quelquefois ſans fiévre: mais comme elles ſont alors de fort petite conſéquence, il eſt aſſez inutile de les prévoir: ainſi nous allons examiner celles qui ſont mieux circonſtanciées, & qui portent une marque plus certaine de malignité, ou qui ſont mêlées à des ſynoques.

Préſages.

On juge qu'un enfant ou une autre perſonne ſera attaqué de la rougeole ou de la petite verole, ſi n'ayant point

encore passé par ces maladies, il a la fiévre avec des nauzées, une toux séche, une grande douleur de dos ou de reins, des battemens dans l'épine, une douleur avec tension dans les yeux accompagnée de quelques larmes involontaires, la respiration empêchée, l'urine peu changée, des inquiétudes & des agitations, des terreurs, des rêves, ou songes fâcheux, des tressaillemens, des éternuemens, des demangeaisons du nez, les yeux pleins de feu, le visage rouge, des bâillemens fréquens; en un mot s'il a une fiévre avec des symptômes violens dés le commencement de la maladie. On peut ajoûter que ces signes sont beaucoup plus certains, lorsqu'ils arrivent dans le printems, ou dans un tems que les rougeoles & les petites veroles sont épidemiques, sur tout à des enfans ou à des adultes qui n'ont point encore eu ces maladies: car il est rare qu'une personne qui vient à un âge avancé, n'ait pas une fois dans sa vie ces sortes d'indispositions.

Difference de ces deux maladies.

Quoiqu'il soit fort difficile de discerner la rougeole d'avec la petite verole avant qu'elles sortent; l'on remarque toutefois que dans la rougeole

le pouls est plus petit, la respiration plus laborieuse, l'urine plus aqueuse, les hypocondres plus pressez, au contraire quand c'est la petite verole qui doit sortir, les frissons, les bâillemens, les veilles, les mouvemens convulsifs, sont plus ordinaires, le pouls est un peu plus fort, &c. Mais en deux ou trois jours on est éclairci, lorsque les exanthêmes ne sont pas malins.

Quand on a prévû que le malade aura la petite verole ou la rougeole, il est bon de sçavoir même avant la sortie des exanthêmes ou petites tumeurs, s'il y aura du peril, surquoy l'on peut avancer en général que ces maladies sont plus dangereuses dans les adultes, en ceux qui ont des passions d'esprit, & particulierement beaucoup de crainte; en ceux qui tombent malades au sortir d'un grand repas, ou qui sont cacochimes, sur tout lorsque les exanthêmes sont épidémiques & mortels, que le malade a un flux de ventre, ou qu'il est presque sans fiévre avec syncope, défaillance de forces, des urines claires, & une douleur cruelle dans la tête & dans les lombes, quoiqu'on ne voye aucun autre accident violent; on peut cependant ajoûter que les grands

Comment on prévoit le danger de ces maux.

assoupissemens & les veilles immodérées ne sont pas d'un prognostic favorable.

Signes favorables. Au contraire, les urines teintes & rouges, le pouls élévé, la fiévre violente avec redoublemens, les envies de vomir, les vomissemens, les douleurs répanduës par tout le corps, les mouvemens convulsifs & épileptiques, &c. ont coutume de précéder les petites veroles, quelquefois aussi les rougeoles, quand les unes & les autres doivent se terminer à la santé, pourvû qu'ils cessent avec la sortie de ces exanthêmes, ou boutons; si principalement ces maladies ne sont point épidémiques, & qu'elles arrivent à un enfant d'une bonne constitution.

Car les urines teintes témoignent que la serosité du sang se charge des particules étrangeres qui infectent les humeurs; l'élevation du pouls & la fiévre, sont des marques de fermentations; les vomissemens & les mouvemens convulsifs, prouvent que la matiere morbifique qui se sépare se repand sur les fibres membraneuses & nerveuses qu'elle irrite; enfin les enfans ayant les fibres de leur peau moins dures, les grains de la petite verole font

peu de divulsions & de déchiremens pour se pousser au dehors. Mais d'un autre côté, comme le tissu de leurs nerfs est plus délicat, ils sont plus sujets aux mouvemens épileptiques.

D'ailleurs, l'urine claire est un signe de crudité; la foiblesse du pouls & le peu de fiévre dénotent un degré de chaleur peu extraordinaire dans les humeurs; les flux de ventre, les hemorragies & les veilles diminuent les forces, la quantité des esprits & les fermentations du sang; c'est pourquoi ils sont des obstacles à la dépuration de ce liquide.

Caracteres de la petite verole.

La petite verole paroît par des pustules sensiblement élevées, qui résistent au toucher: & qui en deux ou trois jours depuis leur sortie, doivent se former en pyramides pour se disposer à la suppuration: ces petites tumeurs sont toûjours jointes à une fiévre continuë ou maligne, & elles se produisent quelquefois dans les parties interieures: lorsqu'elles ne sont point malignes, elles doivent sortir dés le troisiéme ou le quatriéme jour, ensuite dequoi le malade demeure sans fiévre & sans accidens.

Caracte

La rougeole se fait distinguer par

res de la rougeole.

des taches rouſſes aſſez étenduës, ſans élevation remarquable, ne tendant point à ſuppuration, & ne laiſſant après elles aucunes cicatrices; quelquefois même tout le corps devient rouge ſans qu'il paroiſſe des taches ſéparées.

L'une & l'autre maladie ſont quelquefois ſi peu accompagnées d'accidens, qu'on peut les appeller fauſſes. On obſerve auſſi de certaines rougeurs avec élevation dans les redoublemens d'une fiévre, leſquelles diſparoiſſent lorſque la fiévre diminuë; mais tous ces phénoménes ne ſont d'aucune conſequence s'ils ne ſe trouvent joints à de grands ſymptômes. Il y a encore de petites tumeurs, ou pour mieux dire de petites veſſies pleines d'eau, qui ſont blanches, tranſparentes ſans rougeur & ſans inflammation, & qui reſſemblent aſſez à de la petite verole qui pouſſe. On les appelle verolettes ou veroles volantes. On remarque pareillement des taches rouges qui approchent de celles de la rougeole & qu'on nomme auſſi rougeole volante; mais comme ces tumeurs & ces taches ne ſont accompagnées ni de fiévres, ni d'accidens, elles s'évanouiſſent en deux ou trois jours, ſoit en perçant d'elles mêmes

Petites tumeurs ou veſſies excitées ſans ſuite facheuſe.

mêmes, soit en se purgeant par la transpiration insensible.

Quelquefois la petite verole succéde à la rougeole, comme on a vû dans la constitution épidemique de l'année 1686. où il arrivoit souvent que vers le quinze ou le vingt de la maladie, aprés la gueriſon de la rougeole la petite verole commençoit à prendre naiſſance.

La rougeole, & la petite verole se répandent sur tout aux mains, aux pieds, & au visage; au contraire les taches pourprées viennent plûtôt aux lombes, à la poitrine, au cou, & aux bras.

Les causes qui peuvent exciter la petite verole ou la rougeole sont premierement le venin qui sortant des corps qu'elles affligent passe avec l'air dans le sang par la voye de la respiration ou de la transpiration; la disposition mal saine de l'année qui a été renduë telle par des tems humides ou par d'autres alterations considerables de l'air: les mauvaises humeurs qui peuvent estre mêlées à nôtre sang & le rendre propre à fermenter ayant été produites par des alimens corrompus ou par d'autres causes: enfin on peut soupçon- *Causes externes.*

ner qu'il y a dans nôtre sang & dans le reste de nos humeurs une disposition particuliere à fermenter extraordinairement en quelque tems de la vie, & à subir un changement qu'on peut regarder comme une *despumation* ou une purification; aussi presque tous les hommes doivent-ils s'attendre à l'un ou à l'autre de ces accidens, & souvent à tous les deux; mais lorsqu'ils en ont été une fois attaquez, ils ont grande esperance d'en être exemts le reste de leurs jours.

Explication. Pour expliquer tout cela mécaniquement, il suffit de dire qu'il y a plusieurs fermens qui ont la proprieté de changer en leur nature quelques matieres étrangeres: ainsi quand de la paste est devenuë levain, elle est capable de faire lever beaucoup d'autres pastes; lorsque des pommes meures sont mêlées avec d'autres qui ne le sont pas, celles-là hâtent la maturité de celles-cy, le vinaigre fait aigrir le vin; les chairs corrompuës communiquent leur pourriture à celles qui ne le sont pas de même les corpuscules qui s'échapent d'une personne qui a la petite verole, ou la rougeole impriment au sang d'un homme sain qui les reçoit.

une disposition pareille à la leur, c'est à dire un mouvement & une configuration propres à produire ces maladies, principalement si les pores de sa peau ne sont point préparés contre ce venin : car il arrive souvent, lorsqu'on a la petite verole ou la rougeole, que la matiere hetérogêne qui est poussée vers la peau, en change le temperament & le tissu, & y laisse même quelquefois des cicatrices qui alterent la figure de ses pores, ce qui les rend dans la suite beaucoup moins susceptibles de ces atômes malins ; c'est peut-être une des raisons qui fait que ceux qui ont eu la petite verole n'y sont plus si sujets.

Comment la petite verole se forme.

Lorsque le venin ou le ferment propre à produire la petite verole, est entré dans la masse du sang, il l'agite & il lui donne une espéce de fermentation ou de commotion fiévreuse : ce qui se trouve de plus grossier est poussé à la circonference; & comme le chyle est la portion la moins liquide & la plus embarassante dans la masse du sang, & qu'il ne peut pas aisément passer par les derniers tuyaux capillaires, il en bouche les pores, & y demeure jusqu'à ce que poussé par de nouveau qui

y arrive incessamment il vienne à la surperficie exterieure de la peau en forme de petites tumeurs ; & parce qu'il est mêlangé avec d'autres parties du sang, & que l'obstruction fait séjourner les liqueurs qui circulent dans les vaisseaux, on voit d'abord un peu de rougeur & d'inflammation, mais peu de tems aprés la partie rouge du sang qui est plus subtile se fait des chemins pour continuer plus promtement son cours, ou pour transpirer; & il ne reste dans ces petits abscés qu'un chyle corrompu par le mêlange du venin verolique.

Difference des temperamens propres à ces deux maladies.

Lors qu'au contraire il ne se trouve pas dans le sang un chyle épais dont les parties soient rudes & peu animées il survient plûtôt une rougeole qu'une petite verole ; ainsi on voit que les personnes grasses, enfans & femmes sont sujets aux petites veroles, parce que leur sang est souvent mêlé à un chyle grossier & impur ; au lieu que les enfans secs & les jeunes hommes sont plus communément attaquez de la rougeole par des raisons opposées.

Les accidens qui devancent ces deux maladies, viennent de ce que les corpuscules acres picotent & irritent le

parties nerveuſes lorſqu'ils n'ont point encore été ſéparés du ſang par la fermentation : c'eſt pourquoi quand la rougeole & la petite verole paroiſſent, tous les accidens doivent finir, parce que le ſang ne répand plus d'acreté ſur les nerfs aprés cette ſéparation, ſi la maladie eſt ſans danger.

Explication des cauſes.

La petite verole eſt plus dangereuſe que la rougeole, parce que le venin tranſpire moins aiſément lorſqu'il eſt mêlé à une matiere groſſiere. Mais la petite verole ſuccéde à la rougeole, lorſque la maſſe du ſang ou du chyle devient plus groſſiere, ſans que tous les mauvais levains ayent été chaſſés; les nauzées, la toux ſéche, la douleur au dos, le peu de changement qu'on trouve dans les urines, & preſque tous les autres ſymptômes qui précédent la petite verole, ſemblent être autant de preuves d'un ſang groſſier, ou prêt à ſe charger de matieres impures & compactes. Ainſi les nauzées ſont des marques de la preſence de telles matieres irritantes dans les premieres voyes: la toux ſéche prouve que la fluidité du ſang eſt diminuée : la douleur & les pulſations que le malade reſſent au dos témoignent qu'il y a un ſang qui

y séjourne : la peine de respirer, les bâillemens, la rougeur de la face & les larmes involontaires montrent une pareille obstruction ; les urines saines, les éternuemens, & la demangeaison du nez, viennent d'une serosité qui se dégage trop des autres principes, parce qu'elle n'y est pas assez mêlée ; & c'est-là ce qui donne souvent naissance aux concrétions du sang, à peu prés de même que le lait s'épaissit en beurre ou en fromage, lorsque le petit lait s'en sépare.

Prognostic. La petite verole & la rougeole qui prennent naissance dans un tems de peste, sont au jugement de *Diemerbroec* plus perilleuses que le bubon & l'anthrax, sur tout quand elles paroissent sans élevation, sans rougeur, sans douleur, mélangées ensemble & sans séparation, en un mot, semblables à un charbon : car elles ne sont pas produites pour lors par une fermentation qui dépure le sang, & on doit soupçonner que les parties interieures en sont plus affligées que les exterieures.

Signes favorables. Les petites veroles sont salutaires lorsqu'elles n'ont aucun signe de malignité ; qu'elles sont rouges & blanches, qu'elles sont grandes, élevé

en pointe, qu'elles paroiſſent dans une quantité médiocre, qu'elles ſont molles, ſéparées les unes des autres, & qu'elles occupent les extrémités, ſi principalement elles ſortent tout d'un coup, c'eſt-à-dire, ſi toutes celles qui ont à ſortir ſont marquées dés le premier jour, & qu'en deux jours elles ſoient tout-à-fait ſorties, ſans qu'il en vienne d'autres dans leurs intervalles.

Signes mauvais.

Au contraire, elles ne laiſſent gueres lieu d'eſperer un bon ſuccés, lorſqu'elles ſont livides, noires, dures, applaties, petites ou mêlées les unes avec les autres, qu'elles occupent la poitrine & le ventre; & elles ſont encore plus mauvaiſes, & preſque toûjours mortelles, quand elles ſont mêlées avec des taches de pourpre.

Les petites veroles qui ſe joignent les unes les autres ſont à craindre, vû que ces tubercules ne peuvent s'unir & s'entaſſer enſemble que par l'abondance & par la corroſion de la matiere morbifique qui ſe fait jour ſous la peau: Celles qui ſortent à divers tems montrent que les fermentations du ſang ne ſont point parfaites s'excitant à diverſes repriſes: celles qui ſont noires & applaties dépendent de quantité de ſels fixes & corroſifs.

Quand aprés que la petite verole eſt ſortie, on voit ceſſer tous les accidens, le malade eſt peu en riſque : mais s'ils perſiſtent avec la même vigueur, c'eſt un mauvais ſigne. Quoique ces tumeurs ſoient dehors, on doit toûjours aprehender le cours de ventre & l'hémorragie ; mais entre tous les ſymptômes, le plus dangereux eſt la difficulté de reſpirer, ſi elle continuë aprés que le venin a paru à la ſurface du corps, car cette difficulté vient ſouvent de ce que le poumon eſt rempli de puſtules : au contraire la ſalivation qui arrive quelquefois ſur la fin, ou aprés la ſortie de la petite verole, eſt ſouvent une bonne marque, & c'eſt une eſpece de criſe qui a coûtume de guerir cette maladie aux adultes.

Les petites hemorragies qui arrivent quand la petite verole ne fait encore que commencer ſont de bonnes marques, ce qui eſt particulier à cette maladie.

Jugement ſur les convulſions qui ſurvienent.

Les mouvemens convulſifs & épileptiques qui prennent avant que la petite verole ait pouſſé, ne doivent pas beaucoup épouvanter le Medecin, parce qu'ils finiſſent le plus ſouvent aprés l'éruption; mais s'ils ne ceſſoient

pas, alors ce seroit un trés-mauvais signe. On remarque encore que quand les mains sont humides & les cras fort secs, le malade est dans un grand péril.

D'ordinaire les petites veroles salutaires commencent au quatriéme jour, & celles qui viennent auparavant ne sont point sans danger : ainsi *Sydenham*, *Riv'ere* & plusieurs autres avant eux, disent que le tems de l'ébulition du sang se termine au quatriéme jour, & celui d'expulsion à l'onziéme, ou au quatorziéme ; cependant Morton veut que ce tems anterieur à l'issuë des petites veroles qui se terminent à la santé soit de trois jours ; & qu'il se passe un pareil tems à leur issuë, à moins qu'elles ne soient malignes ; qu'elles employent aussi trois jours à se meurir, qu'enfin elles se séchent & s'encroutent dans le même nombre de jours, quand les petites veroles sont régulieres : Il soûtient que si le tems de l'ébulition, n'est que d'un ou de deux jours, ou qu'il vienne le cinq ou le six, les petites veroles sont *confluentes* ou ramassées les unes contre les autres, & malignes. Il dit encore que leur sortie doit toûjours être sans fiévre : & il avoüe qu'il y en

Des tés où les pustules se forment se meurissent & se séchent.

a quelques-unes qui sortent & meurissent dans le même jour; mais il prétend que lorsque la sortie n'est pas finie en trois jours, c'est une marque de malignité.

Les flux de ventre, les dysenteries & les esquinancies sont pernicieuses dans les petits veroles; & l'on voit assez souvent que les malades perissent quand ils ont ces sortes de symptômes.

Diversité des urines. Les urines sanglantes sont tres-mauvaises, parce que d'ordinaire elles sont suivies d'aveuglemens, & de la perte du mouvement de quelques parties, à cause de la corrosion que la matiere morbifique fait aux nerfs qui sont distribuez à divers organes. On doit aussi beaucoup craindre toutes les difficultez d'uriner, principalement dans la sortie & dans la maturation des petites veroles.

Ces maux varient selon les saisons Les petites veroles qui viennent en automne, ou en hyver laissent des cicatrices beaucoup plus profondes que celles qui paroissent en été ou au printems, & ces dernieres sont moins perilleuses. Les malades qui sont inquiets ou chagrins, ont des petites veroles plus dangereuses que les autres; c'est peut-être pourquoi elles sont plus sou-

vent mortelles dans les adultes que dans les enfans qui ne s'affligent que de la douleur préſente.

De tout ceci on peut conclure que non ſeulement la petite verole attaque la peau, mais qu'elle occupe auſſi les parties interieures, & principalement les membranes, parce qu'elles aurôt des pores ſi étroits qu'ils ne pourront donner de paſſage libre à la matiere groſſiere contenuë dans le ſang : c'eſt par cette raiſon que le fond du goſier & les inteſtins ſont quelquefois attaquez de petite verole, & qu'il faut appréhender les dyſenteries & les eſquinancies, & même les puſtules qui ſans avoir ſuppuré, ſe flétriſſent d'abord, car pour lors la matiere repaſſe de dehors en dedans.

Les puſtules attaquent quelquefois les parties interieures.

Les petites veroles, dures, noires & qui paroiſſent peu ſont tres-mauvaiſes, parce qu'elles ſemblent éloignées de la coction; car lorſque le ſang n'a pas beaucoup de parties balſamiques, il ne peut pas corriger les levains acres qui cauſent la petite verole. Si aprés que ces eſpéces de puſtules ſont ſorties la fiévre & les accidens perſévérent, & ſi cette fiévre eſt maligne avec mouvemens convulſifs,

souvent les malades meurent avant le second jour depuis l'éruption.

Symptômes perilleux. Les symptomes qui accompagnent ordinairement la sortie des petites veroles les plus malignes, sont les hémorragies du nez & des reins, les dysenteries & les régles dans le sexe, car elles marquent qu'il reste dans la masse du sang beaucoup de venin exalté qui la tient en dissolution, ce qui annonce encore un plus grand desordre quand il y a des taches pourprées.

De la salivation. La salivation qui arrive sur la fin des petites veroles dangereuses, n'est guere jointe qu'à celles qu'on appelle continuées où de plusieurs pustules il ne s'en fait qu'une : elles se connoissent particulierement en ce que les accidens les plus fâcheux subsistent même aprés qu'elles sont toutes sorties. Il est bon de remarquer que cette salivation n'est pas fort differente de celle qui est excitée par des onctions mercurielles, elle vient plûtôt aux jeunes gens qu'aux enfans : on ne devine pas d'abord pourquoi la matiere morbifique prend ce chemin, mais en y faisant bien reflexion on peut penser que le chyle grossier qui est la cause de la petite verole, a une conformité

de parties avec le suc salivaire ; car c'est par le moyen de la salive que les alimens sont tournés en chyle, & que le chyle est ici devenu acre pour produire dans la suite la petite verole; ainsi comme toute dissolution ne se fait que suivant la proportion des dissolvans avec la chose à dissoudre, il faut de nécessité admettre quelque ressemblance entre la salive & la matiere qui fait la petite verole : la Nature peut donc aisément se décharger par la bouche, principalement quand il y a beaucoup d'humeurs morbifiques & qu'elles s'ouvrent les passages par leur fluidité, comme il arrive dans les petites veroles continuées : Et s'il se forme des ulceres dans cet organe vers l'onze & le douze, on doit être assuré qu'ils évacueront la plus grande partie de la cause de la maladie : mais quand la salivation cesse avant ce tems le malade est en grand danger, particulierement s'il ne pousse aucune petite verole de nouveau, ou s'il ne lui arrive point quelque flux d'urine abondant : car cette évacuation détourne la matiere morbifique lorsqu'elle succéde à la salivation. Cet écoulement de la salive survient non-seulement dans les

Vtilité des ulceres formés dans la bouche.

Vice du chile produisant des pustules.

petites veroles, mais aussi quelquefois sur la fin des fiévres continuës dont le levain est un chyle crud qui a été trop attenué par la fermentation, ou par les remédes pour sortir en maniére de petites tumeurs : on observera de plus que quand la salivation commẽce avec l'éruption de la petite verole, c'est une trés-mauvaise marque, parce que cela procede de l'abondance excessive de la matiere : on doit dire la même chose des flux de ventre, des sueurs, & des autres évacuations.

On peut aller au-devant de cette maladie, & l'empêcher de paroître, & l'on peut la guerir lorsqu'elle est venuë.

Préservation.

On lit dans les Autheurs bien des choses pour préserver de la petite verole, lesquelles sont trés-inutiles. Quelques-uns disent que si l'on donne à un enfant nouvellement né, gros comme une féve de manne dissoute dans du lait avant qu'il ait rien pris, cela l'empêche d'avoir la petite verole, ou on en diminuë extrêmement la violence; de sorte que si cette maladie le surprend pendant le cours de sa vie, elle n'est jamais accompagnée d'accidens si fâcheux: d'autres attribuent ce même

effet à la caſſe. Mais pour laiſſer des préſervatifs ſi éloignés, & dont on ne peut juger que trés-difficilement par l'experience, ou par la raiſon, je dis que pour ſe garentir de la petite verole, il faut éviter avec ſoin d'aller dans les lieux où il y a des perſonnes qui en ſont attaquées. On ne doit point prendre des alimens qui peuvent engendrer un chyle, ou des humeurs groſſieres; cependant il ne faut pas uſer d'alimens trop échauffans, ni ſe purger, ni même ſe faire tirer du ſang quand on ne s'apperçoit d'aucune indiſpoſition, car les remedes & les alimens qui échauffent, rendent les pores de la peau plus ouverts, & par conſéquent plus propres à recevoir par contagion le venin verolique; & quand on ſaigne, le chyle paſſe dans les vaiſſeaux plus promtement, plus crud, & n'y eſt pas ſi-tôt attenué, & les corpuſcules venimeux ne peuvent plus aiſément ſe gliſſer dans le ſang; les purgatifs en agitant les humeurs développeront quelques levains qui ſe trouveront embaraſſés, principalemét lorſque les petites veroles ſeront épidemiques : on évitera auſſi tous les rafraichiſſans qui rendant le chyle plus

Précaution ſur les alimens.

épais augmentent la matiere morbifique. S'il s'offroit toutefois quelques indications pour la purgation, on se serviroit particulierement du mercure doux que l'on mêleroit avec d'autres purgatifs, parce qu'il subtilise le chyle, & qu'il purge doucement sans exciter aucun trouble; c'est pourquoi Etmuller & quelques autres, le loüent beaucoup dans cette rencontre.

Guérison.

Pour guerir la petite verole & la rougeole on considerera la maladie avant ou aprés l'éruption: si l'on a des signes que la petite verole doive sortir, le traitement doit être peu éloigné de la pratique générale des maladies aiguës: le premier & le second jour on ne fera pas beaucoup couvrir le malade; car il suffit qu'il ne sente aucun froid, & qu'il soit dans une chambre bien fermée. On lui préparera une ptisanne avec l'orge & les figues, ce qui est fort estimé par plusieurs Autheurs. *Foreſtus* dit qu'il a vû une rougeole épidémique dont tous les enfans étoient attaquez; mais qu'elle sortoit sans causer aucune incommodité notable, lorsqu'ils avoient bû de la décoction de figues dans de la biere. On vante encore extrêmement la décoc-

Décoction de figues & d'orge bonne au cõmencement de ces maux.

tion de lentilles ſans écorces dans laquelle on ajoûte un peu de ſemence de fenouil : Mais comme ces ſortes de remédes pouſſent au dehors en augmentant la fermentation des liqueurs, l'on s'en doit abſtenir de même que de vin, ſi les accidens ſont trop violens & cauſés par une trop grande fermentation.

Quand les premieres voies ſont remplies de matieres, on donne des émétiques ; & quand l'émotion des humeurs eſt exorbitante on doit recourir à la ſaignée : car comme dit Ballonius, *quand nous avons donné des purgatifs, & fait ſaigner des enfans, le lendemain ou le jour d'enſuite nous voions paroître la petite verole, & ils s'en portent beaucoup mieux.* Riviere eſt du même ſentiment, il la tient ſeulement ſuſpecte aux enfans qui ſont à la mamelle, ce qui eſt vrai en partie ; car il eſt rare que dans un âge ſi tendre le ſang fermente avec beaucoup de force. Néanmoins s'il paroiſſoit des ſignes d'une fermentation extraordinaire, on pourroit faire une petite ſaignée, en la proportionnant au ſujet. Le même Autheur approuve la purgation qu'on fait aux adultes avant la ſortie de la

Avantages de la ſaignée & de la purgatiõ pour préparer à la ſortie des puſtules.

petite verole ; car, dit-il, *la Nature étant delivrée d'une partie des matieres qui l'incommodoient, pouſſe enſuite avec force les reſtes du venin au dehors.* *Hollerius*, *Amatus* & quantité d'autres font ſaigner. L'experience de tous ces grands Hommes, jointe à leurs raiſons, nous fait bien connoître que les Medecins qui attendent tout de la Nature dans les petites veroles, & qui ne donnent aucun reméde pour la fortifier, ou pour la décharger, ſont dans une pratique très-dangereuſe.

Occaſiõ de donner l'émetique

Si l'on voit donc que le malade ait des envies de vomir, des amertumes de bouche, le ventre rempli & élevé, ſans douleur, ſans tenſion, & ſans une fiévre conſiderable, ou qui ſoit ſoumiſe à des redoublemens & à des remiſſions aſſez fréquentes, il faudra commencer par vuider les premieres voyes, & entr'autres le ventricule avec quelques grains de tartre ſtibié dans un boüillon ou dans une eau cordiale ; ce que nous devons préferer à tous les purgatifs, parce qu'un tel émetique n'excite point le cours de ventre qui eſt un obſtacle à la dépuration du ſang & à la ſortie de l'humeur par les glandes de la peau, de manie-

re que le venin demeurant plus long-tems mêlé au sang, s'y subtilise, & en corrompt toute la masse : c'est par cette raison que les petites veroles qui sortent long-tems aprés le quatriéme jour, sont plates, noirâtres, confluentes ou cohérentes,& toûjours perilleuses.

Ainsi quand il y a une disposition au flux de ventre, ou qu'il est trés-fort dés le commencement, on doit prendre ce symptôme pour un affoiblissement de la Nature, non comme un moyen par lequel elle tente sa délivrance; & si la petite verole est tout-à-fait indiquée, on s'arrêtera aux seuls cordiaux qui peuvent rexciter la fermentation du sang, & soûtenir les forces;l'on y pourra ajoûter quelques legers marcotiques : il faut mettre la corne de cerf & la raclure d'yvoire dans les ptisannes ; mais si les signes sont équivoques & que le maître grain n'ait point encore paru, on donnera le tartre émetique avec les cordiaux.

Tems pour employer les cordiaux.

Enfin si l'on ne vient voir le malade que le troisiéme jour, & qu'il ait encore tous ces symptômes, l'on fera prendre le tartre émetique avec la pou-

dre de vipere dans l'eau de chardon beny, pourvû que rien ne paroiſſe ; car il ne faudroit pas troubler la Nature, ſi elle pouſſoit quelque choſe à la circonférence.

Si cependant la fiévre étoit tres-violente, ou qu'on remarquât une difficulté de reſpirer, une douleur de côté, une ophtalmie, &c. il ſeroit de la prudence de commencer par la ſaignée, de crainte que le chyle trop épais, qui eſt mêlé dans la maſſe du ſang, ne fût pouſſé par la vigueur de la fermentation dans tous les viſceres, & qu'il n'y produiſit des obſtructions, des inflammations & des abſcés: mais quand la fiévre s'opiniâtre à demeurer dans un égal degré, on revient à la ſaignée qui doit être répetée avant la ſortie de la petite verole ou de la rougeole autant de fois que le demanderont les accidens, tels que ſont les difficultez de reſpirer, les douleurs des parties interieures, l'élevation & la vîteſſe du pouls, les mouvemens convulſifs, le délire, les ophtalmies, les grands aſſoupiſſemens, les eſquinancies, &c.

Repetition de la ſaignée.

Aprés tout cela, ſi la fermentation n'eſt pas forte, & que la Nature ne pouſſe pas aſſez, on ordonnera les pré-

cipitans ; entr'autres, le besoard mineral, la terre sigillée de Silesie, la corne de cerf préparée, ou même la poudre de Joel, qui se fait *en prenant de la semence de cresson & d'ançolie, un gros de chaque, de la poudre de corne de cerf un demi gros, du corail rouge & des perles préparées, de chaque un scrupule*; on fait du tout un mêlange dont on donne un gros au malade. Ce remède sert à absorber les fermens trop acides, & par les sels volatils que contiennent les graines il provoque à l'insensible transpiration.

Conduite pour les maux de côté, les coliques, les veilles.

Dans les douleurs de côté & de colique, dans les veilles immoderées, & dans les accés épileptiques qui viennent avant la sortie des pustules, on ouvrira d'abord la veine, & l'on mêlera quelques goutes de laudanum liquide avec les antipleurétiques, les antiépileptiques, &c. pourvû qu'on y ajoûte des cordiaux, comme le *contrayerva*, le diascordium, la thériaque, &c. banniſſant les figues des ptisannes, lorsque les douleurs auront leur siége dans les parties internes. J'aime mieux en ce cas faire boüillir un gros de canelle dans une pinte d'eau.

Sydenham condamne avec raison

Cas où les cordiaux chauds doivent être bannis.

l'usage des cordiaux trop chauds avant le quatriéme jour, particulierement lorsque la fermentation du sang est assez forte ; car ces sortes de médicamens attenuant les humeurs morbifiques qui sont dans les premieres voyes, quand on n'a pas fait précéder quelque évacuation, ils augmentent la maladie par l'introduction qu'ils procurent à une grande quantité de cette matiere dans les vaisseaux sanguins : ou bien ils fortifient l'ébulition & la fermentation du sang, ce qui le rendant plus subtil l'empêche de former des grains sur la peau, & de se dégager par-là de ce chyle corrompu qui l'infecte de plus en plus en se mêlant intimement avec lui ; d'où vient que le malade ne se délivre d'ordinaire que par une grande salivation, ou par un cours de ventre. Je ne puis toutefois consentir avec cet Autheur, qu'il ne soit pas necessaire qu'un malade se tienne au lit dans les petites veroles qu'il appelle discretes ou séparées, lui ordonnant seulement de garder la chambre ; car l'experience nous apprend que plusieurs enfans travaillés de petites veroles salutaires & trés-douces, meurent pour avoir été exposés à

L'air froid très-nuisible aux petites veroles.

l'air froid : ce que divers Praticiens ont remarqué, & ce qu'on voit tous les jours : Il faut donc régler la diéte & les couvertures du malade, suivant les differens degrez d'ébulition qui se trouvent dans son sang.

Lorsqu'il arrive une hémorragie dés le commencement, qu'elle dure longtems, & qu'on craint qu'elle n'affoiblisse la fermentation il est bon de mêler avec les cordiaux quelques narcotiques : si au contraire la malade étoit dans un assoupissement avec élevation de pouls, il faudroit aprés la saignée les réveiller par l'application des vessicatoites.

Application des vesicatoires durant l'assoupissemẽt.

Nous avons dit qu'il faut donner des précipitans environ le troisiéme jour : j'ajoûte que dans le quatriéme si la fiévre & tous les accidens cessent avec l'éruption de la petite verole, on ne doit rien faire, & qu'il suffit que le malade continue d'observer un regime exact, prenant un peu d'une legere décoction de canelle dans l'eau où l'on mêlera quelques précipitans : mais si la fiévre persiste aprés l'éruption, quoique la fermentation du sang soit médiocre, il est à propos de joindre les narcotiques aux précipitans,

afin de calmer les symptômes : la fermentation paroissant lente & sans vigueur au même tems que l'on voit quelque déreglement dans les esprits, on doit se servir des cordiaux volatiles avec les narcotiques. Ainsi lorsque la fermentation est grande, qu'il y a délire ou disposition inflammatoire en quelque partie, l'on prescrira une saignée, si elle n'a pas encore été faite, & l'on donnera le remède suivant ; *Prenez quatre onces d'eau de coquelico, un scrupule de poudre de v pere, autant de viperine virginienne, un demi gros de diaphorétique mineral, autant d'yeux d'écrévice préparés, & une once de sirop de diacode*, pour mêler le tout ensemble : mais lorsque les petites veroles poussent lentement, ou qu'elles s'aplatissent aprés qu'elles ont paru avec un petit pouls, *Prenez cinq onces d'eau de chardon beny, de la poudre de vipere & de diaphorétique mineral de chacun demi gros, un gros de diascordium, six gros de sirop de canelle, & huit goutes de laudanum liquide*, pour faire une potion.

Mélange à faire des cordiaux volatils & des narcotiques

Il ne faut pas craindre que les narcotiques empêchent la salivation, ni même les cours de ventre, qui dans le

les petites veroles des enfans ſont utiles lorſqu'ils ſont moderés, & ſans douleur, quoiqu'on les croye toûjours mauvais dans toute ſorte de petites veroles, à cauſe, dit-on, que cet accident s'oppoſe à l'impulſion que la Nature fait du dedans au dehors; mais l'on ne prend pas garde que tres-ſouvent la diarrhée eſt une évacuation des humeurs morbifiques, laquelle n'eſt de mauvais augure que quand elle montre leur abondance; c'eſt pourquoi le malade empire d'ordinaire quand on ſupprime cette évacuation, principalement lorſqu'il y a de la malignité dans les petites veroles des enfans, ou qu'elles ſont accompagnées de cruels ſymptômes. On doit donc ſe reſſouvenir que les narcotiques n'arrêtent point la ſalivation dans les adultes, ni les flux de ventre dans les enfans, & qu'on ne les doit pas donner pour une ſeule fois: *Sydenham* pouſſe la choſe ſi loin, qu'aprés la ſortie de la petite verole, en fait prendre aux adultes toutes les nuits; & il dit que cela lui a parfaitement bien réuſſi: auſſi la raiſon s'accorde-t-elle avec cette methode; car l'*opium* remue le ſang d'une maniere douce & tranquille, il appaiſe les

Flux de ventre quelquefois utile.

désordres des esprits, procure un paisible sommeil, & rend les fibres du cerveau beaucoup plus fermes & moins capables de recevoir les parties hétérogênes du sang; ce qui rétablit tout le genre nerveux. De plus en agitant le sang avec modération il aide la transpiration & la sortie des grains aux mains & à la face.

Quoique les narcotiques ne semblent pas propres à empêcher l'ébulition du sang; cependant ils sont capables de cet effet quand ils sont mêlez aux cordiaux temperez ou rafraîchissans, parce qu'ils suspendent les mouvemens desordonnez des esprits: car quelquefois les petites veroles viennent en si grande quantité, qu'il en faut retarder la sortie; ou bien elles sont accompagnées de sueurs colliquatives, de veilles, de délires, &c. Il peut arriver aussi qu'elles ne sortent point à cause de la trop grande fermentatiõ du sang; car quand le chyle est rendu trop subtil il se mêle intimement au sang, & il ne sort plus en grains, comme il doit faire. Il semble qu'*Amatus Lusitanus* favorise cette raison par l'exemple qu'il rapporte dans la troisiéme Centurie, Guérison 18. lorsqu'il dit qu'un en-

Circonstance où l'on doit moderer la sortie des pustules par les narcotiques rafraichissans.

fant a été guéri par le ſeul uſage des rafraîchiſſans & des incraſſans. Ce qui pourroit encore ſe confirmer en ce que pluſieurs fois le chyle épais devient ſi ſubtil, qu'il faut employer les acides pour guérir la maladie.

Nous le voyons auſſi pratiqué par d'habiles Medecins dans les grandes hémorragies qui ſuivent les petites veroles : car ils mettent vingt ou trente goutes d'eſprit de vitriol dans des potions cordiales avec quelques narcotiques : par exemple, *Prenez de la racine de viperine virginienne & de gentiane un ſcrupule de chaque, vingt grains de poudre de vipere, diſſolvez ces choſes avec une once de diacode, & cinq onces d'eau de coquelico, y ajoûtant vingt goutes d'eſprit de vitriol.*

Cours de ventre à arrêter dans les adultes par les cordiaux volatils & ſulphureux.

Quoique les cours de ventre ſoient profitables aux enfans dans cette maladie en détournant une partie de la matiere verolique, néanmoins ces ſortes de flus ſont preſque toûjours dangereux dans des adultes, ſoit par leur excés, ſoit par les tranchées qui les accompagnent, principalement s'il y a beaucoup de foibleſſe dans le malade, ou que les grains de la petite verole s'affaiſſent ; auquel cas il faut ſe ſervir

de cordiaux volatils & de sulphureux; entre tous ceux-là on doit extrêmement considerer l'esprit de geniévre qu'on tire par la fermentation, & même son extrait: on peut ajoûter à ce médicament les précipitans & le *laudanum*. Par exemple, *Prenez quatre onces d'eau de menthe, une once d'esprit de genié-vre, quinze grains de l'extrait de la même plante, demi gros de diascordium, deux scrupules d'yeux d'écrevice pré-parez, dix goutes d'esprit volatil de corne de cerf, six gros de sirop de diaco-de, autant de celui de coquelico, & dou-ze goutes de laudanum liquide*; de quoi vous ferez une potion pour donner en une ou deux fois, suivant que les indications seront pressantes.

Cendre de crapaux avec du bol cardiaque contre les frequentes envies d'uriner

Morton remarque que dans la sortie des petites veroles malignes, les malades ont souvent des envies de pisser; ce qu'il regarde comme quelque chose de dangereux. Il recommande fort la cendre de crapaux calcinée en noirceur, dont il fait donner un scrupule avec quelque bol cardiaque, ce qu'il réitere toutes les quatre ou six heures, prétendant que les sels lixivieux de ce remède corrigent l'acidité des humeurs, & rendent les urines plus copieuses & moins fréquentes.

Outre toutes ces choſes, il faut avoir égard aux differentes parties internes & externes qui ont coûtume d'être attaquées dans cette maladie, & tâcher ſur tout d'affranchir le poumon de la fluxion : ce que l'on pourra obtenir au commencement par la ſaignée & par les ventouſes ; & mêmes les loocs y ſeront utilement employés : mais avant que la fluxion paroiſſe, il faudra ſe ſervir de ptiſannes pectorales, telles à peu prés que celle-ci : *Prenez quatre figues graſſes, des raiſins ſecs & des lentilles ſans écorce de chacun une demie once, un gros de ſemence de fenouil, & autant de gomme adragant, avec douze ou quinze grains de ſaffran : on fera bouillir le tout en trois chopines d'eau de fontaine, dont le malade uſera pour ſa boiſſon.* Ces remédes qui ont été tant eſtimés par les Arabes, peuvent ſeulement avoir lieu, lorſqu'il eſt queſtion d'empêcher la fluxion ſur les poumons, & de procurer la ſortie de la petite verole.

Fluxion à detourner des parties internes.

On peut faire differens loocs ou élegmes ſuivant les diverſes circonſtances où l'on trouve le malade : Par exemple, ſi la toux preſſe, *Prenez une once de mucilage de ſemence de pſyllium, autant de ſirop de diacode, & une pareille quan-*

rité d'huile d'amandes douces ; mêlez le tout enſemble avec demie once de diamargaritum frigidum, & en faites un looch pour lécher ou ſuccer avec un bâton de regliſſe.

On pourroit cependant donner moins d'incraſſans, ſi l'on voyoit qu'il n'y eût pas beaucoup de colliquation dans les humeurs : ainſi l'on mêleroit l'huile d'amandes douces avec le ſirop de diacode, en y ajoûtant quelques gouttes d'huile eſſentielle d'anis.

S'il y a quelque ulcere dans la bouche, on la lavera trés ſouvent avec la décoction d'orge où l'on aura mêlé un peu d'alum de roche & de miel roſat, ou de ſirop de meures.

Emulſiõ pour les ulceres des reins.

Si l'urine eſt ſanglante & qu'on ait des ſignes que les reins ſoient attaquez de la petite verole ou d'ulceres qu'elle y aura laiſſez ; on donnera des émulſions & des narcotiques. Ainſi l'on prendra *demie once des quatre ſemences froides majeures mondées, quatre amandes pelées, un gros & demi de trochiſques d'alkékenge, & autant de ceux de carabé, une once & demie de ſirop de diacode, & autant de celui de violettes*, & l'on en fera une potion ou une émulſion pour deux doſes differentes.

On pourra substituer à tous ces remédes les trochisques de Gordon, ou le bol d'Arménie, ou la terre sigillée, comme il est permis de mettre le sirop de guimauve, ou d'autres équivalens en la place de ceux de diacode & de violette.

Traitement pour preserver les yeux

On passera enfin des parties internes aux externes; & l'on aura un soin tout particulier des yeux, parce qu'ils ont une structure plus délicate, & parce qu'ils sont des organes trés-nécessaires pour les commoditez de la vie.

Afin de détourner de dessus ces précieux organes le cours de l'humeur morbifique, il faudra d'abord aprés la saignée user de fortifians chargez d'alkalis volatils & de quelques particules huileuses, pourvû qu'ils soient sans acreté, & plûtôt repercussifs qu'attractifs; & pour mieux réüssir on couvrira chaque œil avec une feüille d'or; mais si les grains sont déja répandus dans les yeux, & sur les parties voisines, il faudra seulement empécher la personne de se les frotter, pendant que l'on travaillera à corriger l'acreté du venin par des substances douces & balsamiques.

On louë fort l'eau de plantain avec le saffran pour mettre aux yeux avant la sortie de la petite verole: mais quand elle aura bourgeonné, *Prenez deux onces d'eau rose, dix grains de camphre en poudre, six grains de safran, demi gros de tutie préparée & autant de trochisques albi rhasis* : on fera du tout un collire qui convient parfaitement aux yeux qui sont ulcerés: ou bien, *Prenez demi gros de pierre calaminaire broyée sur le porphyre, & autant de tutie préparée : & mêlant le tout dans six gros de beurre nouvellement fait*, vous en préparerez un onguent qu'on insinuera dans l'œil par le grand ongle, lorsque les grains commenceront à se vuider & à s'encroûter: les paupieres demandent d'être souvent arrosées avec la décoction de mauve, de guimauve, de semence de lin ou de fénugrec, principalement lorsque le malade ne peut pas lever les paupieres supérieures à cause de leur enflure ; ayez soin que la décoction émoliente soit chaude lorsqu'on s'en servira, parce qu'elle pénétre davantage.

Onguent pour l'œil.

Si l'on voit quelques petites taches blanchastres dans l'œil, on tentera de les résoudre avec l'infusion de *crocus*

metallorum dans le vin où l'on fera diſſoudre un peu de ſucre candi qu'on pourra même réduire en poudre afin d'en ſoufler dans l'œil.

On ne doit appliquer aucuns repercuſſifs ſur le viſage ; car c'eſt particulierement dans cette partie que la maſſe du ſang a coûtume de ſe décharger des impuretez qui cauſent la petite verole: toutefois pour faire plûtôt tomber les croûtes & les puſtules, on paſſera par deſſus legerement une plume trempée dans d'huile d'amandes douces, ou dans l'huile de noix tirée ſans feu ſur tout au tems de la maturité de ces tumeurs : ajoûtant, ſi l'on veut, à ces huiles l'eau de mille-fleurs, qui eſt trés-vantée par quelques Auteurs.

Preſaũ pour le viſage.

Pour préſerver le dedans des narines contre la petite verole, on y fera des lotions avec l'eau de plantain, ou bien avec la décoction de *ſumac*, à laquelle il ſeroit à propos de joindre le camphre. On introduit dans le nez des tentes imbibées de ces liqueurs ; ou bien on fait un ſac avec les ſantaux & le camphre, qu'on arroſe de vinaigre roſat, & qu'on approche de tems en tems des narines.

Remede pour les narines.

Quand la petite verole eſt déja for-

rie, il faut oindre les grains avec des huiles, comme nous avons déja dit ; & si les pustules dégenérent en ulceres, on mêlera les huiles avec des préparations de plomb : c'est par cette raison qu'on doit se servir de l'*album rhasis*, ou de l'huile d'œuf agitée pendant quelque tems dans un mortier de plomb avec un peu de ceruse. Tous les autres ulceres qui suivent la petite verole doivent être traitez de même ; s'il survenoit une surdité on essayeroit de l'emporter avec des purgatifs ; & si l'on ne l'ostoit pas par là, on auroit recours aux vessicatoires qu'on appliqueroit derriere les oreilles ; plusieurs aussi font évaporer des drogues atténuantes, dont ils conduisent les vapeurs dans l'oreille par le moyen d'un entonnoir.

Cure generale des ulceres de la petite verole.

S'il reste des tumeurs dures en quelques parties, il faut les disposer à suppuration.

Outre tous ces symptômes qui viennent dans les petites veroles ordinaires, il y en a d'autres qui sont d'une trés-grande importance : tels sont les demangeaisons qui arrivent à la plante des pieds, & aux mains; la suppression d'urine, l'interruption de l'écoulement

de la salive avec danger d'être étouffé, les nauzées, les cardialgies, les vomissemens, les urines sanglantes, &c.

La démangeaison des pieds & des mains cesse, & la rougeole ou la petite verole paroissent plûtôt & plus aisément, si l'on en croit *Foreſtus*, lorsqu'on fait tenir ces parties dans l'eau chaude; il paroît même que la raison confirme ce sentiment: car cette espece de bain, ouvre les pores & relâche les fibres de la peau par où la matiere cherche issuë.

Comment on guerit la demangeaison des mains & des pieds, & la suppression d'urine.

La suppression de l'urine ne se guérit point par les diuretiques, à ce que prétend Sydenham; mais il suffit selon cet Auteur de lever le malade, & de le faire marcher en le soutenant; car lorsqu'on luy aura fait faire deux ou trois fois le tour de la chambre, il rendra de l'urine abondamment. Quoi que l'expérience ait quelquefois justifié cette méthode, on n'a pas doit cependant de mépriser l'usage des diurétiques, principalement quand on les mêle à des rafraîchissans ou à des narcotiques qui dans cette rencontre sont d'un grand secours, aussi bien que les fomentations émolientes sur les parties. Morton se sert de la poudre de cra-

paux calcinés en noirceur, mêlée avec des cordiaux, comme je l'ay remarqué cy-dessus.

Remedes contre les nauzées les douleurs d'estomac, & contre la salive supprimée.

Les envies de vomir & les douleurs d'estomac se guérissent dans les commencemens par les émetiques; mais les symptômes n'en sont pas toûjours arrêtez. Quelques-uns font grand cas de la thériaque nouvelle, soit qu'on la prenne seule ou dissoute dans le vin; & il est facile de voir qu'elle peut beaucoup par ses parties volatiles & par la vertu de l'*opium* qui s'y trouve encore tout entier.

Quand la salivation est supprimée, on prend de la décoction d'orge avec le miel, qu'on séringue médiocrement chaude dans le fond de la gorge; mais si l'on s'aperçoit que le malade risque d'être suffoqué, on luy fera prendre une once & demie de vin émétique; & Sydenham ne croit pas qu'on en doive donner moins, à cause du grand peril où sont les malades, & du peu de sentiment qu'ils ont.

S'ils ressentent des douleurs ou des demangeaisons d'oreilles on prendra garde qu'ils n'y touchent avec les mains; s'il en découle quelque chose, il n'en faut pas empêcher l'évacuation;

& si la douleur est pressante, on étuvera ces organes avec une décoction tiéde & émoliente.

Il y en a qui percent avec une éguille d'or les grains de petite verole lorsqu'ils sont meurs ; mais comme l'on a vû que cela n'étoit d'aucune utilité, on en a perdu la coûtume ; car la matiere purulente a déja fait toute son impression sur la peau en fermentant ; outre que l'air entrant par l'ouverture qu'on fait avec l'aiguille augmenteroit la corrosion de la matiere. L'eau suivante pourra servir à oster les cicatrices qui restent sur la peau, *Prenez de l'eau de frais de grenouille & de l'eau de fleurs de féves de chacune une once : mêlez le tout avec un gros d'huile de tartre par défaillance*, & en appliquez sur les endroits cicatrisés.

Purgatif à ordonner sur la fin des petites veroles.

Sur le déclin des petites veroles ; la purgation sera prudemment ordonnée, afin que la matiere qui s'est vuidée dans les premieres voyes, soit poussée au dehors, & qu'on puisse séparer de la masse du sang les restes du suc coagulant qui l'infectoient. Pour un tel effet, *Prenez quinze grains de sel fixe de tartre, dix de mercure doux, & douze de scammonée :* mêlez le tout ensemble

dans de la conserve de roses pour en faire un bol ; si le malade n'avoit pas de la disposition pour avaller des remédes sous cette forme, il faudroit *prendre deux gros de sené & un scrupule de sel de tartre qu'on feroit infuser dans l'eau commune, & l'on y dissoudroit trois gros de confection hamec, & une once de sirop de roses pales.*

Abscès malins survenus aux articles pour n'avoir pas purgé.

Il arrive quelquefois que pour n'avoir pas purgé, ou ne l'avoir pas fait assez-tôt, ou suffisamment, il vient proche les articles des abscés qui sont trés-malins, & qui ont leur principal siége dans les épiphyses des os qu'on trouve joints dans ces endroits.

C'est cette maladie que Severin a nommée *pædartracace*, & quelques autres épine venteuse : on doit donc pour obvier à tous ces desordres recourir à la purgation dés qu'on observe dans les croûtes la moindre disposition à se sécher : principalement dans les petites veroles d'automne & d'hiver, où la matiere purulente étant plus grossiere, peut moins aisément transpirer.

CHAPITRE XXVI.

Des Taches pourprées.

LE pourpre, ou les taches pourprées ſont accompagnées d'une fiévre maligne ou peſtilentielle : elles retiennent le nom de pourprées à cauſe de la couleur de pourpre qu'elles communiquent à la peau, quoique cet accident ne change point la nature de la maladie.

Ces ſortes de taches viennent particulierement aux lombes, au dos, au cou, à la poitrine, aux cuiſſes & aux bras, à raiſon des gros vaiſſeaux qui paſſent par-là, & de l'épaiſſeur de la peau. Il eſt plus rare qu'il en paroiſſe à la face, parce que les gouttes d'humeurs qui font ces taches y ſont continuellement repouſſées en dedans par l'air qui frappe ſans ceſſe le viſage: de telles marques reſſemblent d'ordinaire à de petites morſures de puces, ſi ce n'eſt qu'elles n'ont pas un petit point rouge dans le milieu comme il ſe rencontre dans ces morſures à cauſe de l'aiguillon ou de la petite trom-

Caracteres pour diſtinguer les Taches pourprées.

pe que la puce a fourrée dans la peau. De plus lorſqu'on met de la farine de lupins avec le vinaigre ſur les morſures, elles s'évanoüiſſent d'abord, ce qui n'arrive pas aux taches pourprées.

Il eſt facile de diſtinguer ces taches, d'avec les lenrilles & les taches naturelles qui ſont ſur la peau, ſi l'on prend garde à leur grandeur, à leur abondance, aux lieux où elles ſe produiſent, & ſur tout à la nature de la fiévre & des accidens qui les accompagnent.

Elles ne ſont differentes des taches des ſcorbutiques que par ces ſeuls accidens, par la nature des fiévres qui courent dans le tems que ces maladies regnent, & par quelques autres circonſtances particulieres, telles que peuvent être le temperament, & la conſtitution du malade: ainſi un Medecin peut avoir beſoin de toutes ſes lumieres pour faire icy un juſte diſcernement, car, comme diſent *Primeroſe*, *Riviere* & pluſieurs autres, il vient quelquefois dans des maladies des taches qui ſont ſemblables aux taches pourprées, & qui toutefois ne ſont nullement malignes; cela ſe remarque, ſelon ces fameux Praticiens aux rateleux, à ceux qui ont

Taches reſſemblantes à celles du pourpre.

d'anciens embarras dans les viſceres, aux icteriques, aux ſcorbutiques, & generalement à toutes les perſonnes qui ont un ſang aqueux, & qui ſont ſujettes à la cachexie.

Les taches pourprées ſont fort differentes les unes des autres en grandeur, en figure & en couleur: car celles qui reſſemblent en figure & en petiteſſe à des morſures de puces, ſont beaucoup plus communes que les autres: celles-là toutefois different encore entr'elles par la couleur; car il y en a de rouges, de pourprées, de livides, & enfin de noires. Outre ces eſpeces de taches on en remarque d'autres qui ſont grandes, larges, & qui ne repréſentent pas mal des contuſions ou des coups d'étrivieres; & elles ſont quelquefois répanduës ſur une partie qu'elles couvrent entierement.

Préſages ſur le pourpre à venir.

On juge qu'il y aura du pourpre dans une maladie par les ſignes de malignité, par la nature de la fiévre, par la violence des ſymptômes, par la conſtitution épidemique de l'air & du pays, & même par le temperament du malade. Premierement, lorſqu'on voit dans une fiévre des ſymptômes qui ne ſont pas ordinaires, ou quand la

fiévre, quoique trés-petite, eſt cependant accompagnée d'accidens conſiderables; enfin lorſque la fiévre n'eſt pas comme elle a accoûtumé d'être, on doit ſoupçonner le pourpre. Entre les ſymptômes qui pronoſtiquent du pourpre, on doit compter tous ceux qui marquent de la malignité: tels ſont les nauzées, les défaillances, les hémorragies, le manque d'appetit, l'abatement des forces, une ſoif extraordinaire ſans fiévre, ou une fiévre ardente & une langue brûlée ſans ſoif, les veilles, les délires & les affections ſoporeuſes; ſi tous ces ſymptômes ne ſe rencontrent pas avec le pourpre, ils ont cependant coûtume de le précéder, principalement quand les maladies pourprées ſont épidémiques: mais il eſt bon de prendre garde que ceux qui ſont ſujets au ſcorbut, & à la fiévre quarte, ou qui ſont infectez de quelque maladie vénérienne, ſont moins ſuſceptibles de pourpre & de fiévres malignes.

Cauſes du pourpre conviennent avec celles des Fiévres malignes.

Le pourpre n'a point d'autres cauſes que celles qui produiſent les fiévres malignes, principalement lorſque ces cauſes agiſſent en diſſolvant les principes du ſang: car ſi le ſang eſt tellement

diſſout, qu'il puiſſe à peine être contenu dans ſes vaiſſeaux, ſa partie la plus ſubtile s'échappe par les pores de ces conduits & trouvant les chemins libres, il ſe fait une hémorragie : mais lorſque ces petites gouttes de ſang ſorties des canaux qui aboutiſſent à la peau ſont retenuës par le tiſſu plus ſerré de la ſurpeau ; il eſt néceſſaire qu'il paroiſſe des taches à cauſe de la tranſparence de cette derniere envelope.

Or cette diſſolution du ſang eſt produite par un ſel acre volatil ; & elle devient ſi grande, que cette humeur reſte enfin incapable de fermenter, à peine même entretient-elle la vie, les forces ſont languiſſantes & abatuës, elle ſort de ſes vaiſſeaux ; & les parties acres & ſalines qui ſe répandent ſur les membranes de l'eſtomac & ſur le genre nerveux, cauſent en les picotant un dégoût, une ſoif, des veilles des délires & des mouvemens convulſifs. *Explication.*

On ne ſçauroit guéres douter que les taches pourprées ne viennent d'une fonte du ſang cauſée par un ſel acre ; mais que ces taches ſont quelquefois trés-noires, trés-proches de la mortification, & même ſemblables à des eſcar- *La fonte du ſang cauſe les Taches.*

res qui auroient été produites par un cautere. Th. Bartholin rapporte l'hiſtoire d'une telle tache pourprée qui étoit de la grandeur d'un écu blanc. Tout le monde ſçait que les ſels lixivieux & alkalis, comme ſont les pierres à cautere, font des eſcarres noires en brûlant les parties ; & il n'y a aucun acide, ſi l'on en croit *Silvius*, qui puiſſe avoir le même effet.

Les ſels volatils auſſi bien que les acides rougiſſent le ſang.

Ce ne ſont pas ſeulement les taches noires qu'on doit attribuer au ſang diſſout : car il arrive aſſez ſouvent que les ſels volatils donnent à cette humeur un beau rouge, ſur tout lorſqu'elle a été miſe hors de ſa diſpoſition naturelle par le mêlange d'un chyle groſſier : c'eſt pourquoi il eſt abſolument faux qu'il n'y ait que les acides qui puiſſent imprimer dans le ſang une couleur rouge & vermeille.

On peut demander ici par quelle raiſon les ſcorbutiques & les cachectiques ſont ſujets à des taches ſemblables aux pourprées ſi leur ſang qui eſt rempli de parties acides eſt plus coagulé que diſſout : mais ces ſortes de doutes ſeront bien-tôt diſſipez quand on conſiderera comment le pourpre ſe produit.

Les taches pourprées ne ſont produites immédiatement ni par la coagulation ni par la diſſolution de la maſſe du ſang ; mais par le ſang qui s'eſt échappé à travers les pores des vaiſſeaux capillaires, & qui étant retenu par la cuticule, la teint de ſa couleur en differens endroits ; or les petites parties du ſang peuvent ſortir des vaiſſeaux capillaires, ou parce qu'étant renduës plus ſubtiles & plus fluides par des ſels acres, les membranes de ces menus tuyaux ne ſont point aſſez denſes pour les retenir, comme il arrive dans les fiévres malignes ; ou parce que les parties du ſang étant plus groſſieres que de coûtume, ne peuvent pas traverſer librement les tuyaux mêmes où ils produiſent des obſtructions & des ruptures, qui donnent lieu à quelque portion de la maſſe ſanguine de s'extravaſer ſous la cuticule, ainſi qu'on l'obſerve dans les affections ſcorbutiques ; ou bien enfin parce qu'une ſeroſité teinte & ſéparée de la partie fibreuſe du ſang s'écoule par les rameaux capillaires qui vont vers l'épiderme, comme on voit arriver dans les cachectiques, principalement en ceux qui tendent au ſcorbut, ou à l'hydropiſie.

Le ſang extravaſé produit immédiatement ces taches rouges.

Diverſes cauſes du ſéjour du ſang ſous la cuticule.

Prognostic. Les prognostics des taches pourprées sont tout-à-fait les mêmes que ceux des fiévres malignes, & on les doit tirer les uns comme les autres, de la grandeur & du nombre des accidens, de même que de l'état des forces du malade : cependant quoi qu'il n'y ait ni fiévre considerable, ni aucun accident remarquable dans le pourpre, la mort ne laisse pas de venir quelquefois tout d'un coup surprendre le malade que tous les assistans croyoient hors de danger.

Quand le pourpre a paru, les hémorragies sont trés-suspectes; car elles prouvent la grandeur de la maladie en montrant combien le sang est dissout & acre.

Taches pourprées de bon augure. Les taches pourprées qui viennent le sept, le neuf & l'onze, sont beaucoup plus legeres & moins dangereuses que les autres, non pas seulement parce qu'elles sont critiques, mais par ce que dans ces jours-là il arrive pour l'ordinaire de grandes fermentations dans le sang, ce qui fait soupçonner qu'alors elles sont plûtôt produites par la fermentation du sang, que par la dissolution ; & que par conséquent elles sont les effets d'une cause peri-

dique moins constante & moins puissante; de sorte qu'elles ne doivent rien faire craindre, principalement si elles sont grandes, larges, rouges, accompagnées des signes de coction, qui sont aussi d'autres effets d'une fermentation favorable qui a précédé.

Au contraire celles qui naissent dés le commencement de la maladie sont mauvaises, sur tout quand elles disparoissent aprés; car cela n'arrive que lors que la fermentation se détruit: toutefois si elles paroissoient dans les redoublemens des fiévres, & qu'elles disparussent dans la remission, ce seroit un marque qu'elles seroient trés-legeres, & seulement dépendantes de la fermentation du sang, principalement si elles étoient rouges, vermeilles, & un peu larges.

Divers cas où ces taches sont tantôt dangereuses tantôt salutaires.

Les taches qui sont en petite quantité, avec une augmentation de fiévre & des urines cruës, sont trés-mauvaises; car pour lors la fermentation ne produit aucune séparation, & de telles taches ne peuvent être qu'un effet de la malignité des humeurs.

Celles qui sont de couleur rouge, ou pouprées, sont moins à craindre que les autres quand elles sont gran-

des & larges; car elles ſont d'ordinaire produites par la fermentation des liqueurs : celles au contraire qui ſont noires, livides ou vertes, ou ſemblables à des eſcarres ſont d'un triſte augure ; car elles montrent l'acreté de la matiere qui cauſe la maladie.

Les taches qui ne paroiſſent que fort tard, & qui ne viennent point dans un jour de redoublement, ſont dangereuſes, parce qu'elles témoignent que la nature eſt trés-affoiblie ; il y en a même qui ne ſe montrent qu'aprés la mort, comme remarque fort bien Primeroſe.

Les grandes taches qui ſont rouges, ſont les meilleures ; mais celles qui reſtent livides ſont moins curables : celles qui de livides qu'elles étoient deviennent rouges, ſont beaucoup moins à redouter que celles qui de rouges deviennent livides ; car dans les premieres la malignité de l'humeur eſt corrigée par la fermentation; dans les autres au contraire, la fermentation rend les humeurs plus acres & plus cauſtiques. En un mot, toutes les taches noires ſont trés-perilleuſes, parce qu'elles ont pour cauſes quelques humeurs brulantes & corroſives; ainſi

Taches noires ou livides toûjours à craindre.

Foreſtus

Foreſtus aſſeure que dans une peſte qui arriva de ſon tems on voyoit mourir tous les malades bien-tôt aprés qu'on avoit vû paroître de petites lentilles noires ſemblables à des grains de poivre.

La guériſon des taches pourprées n'eſt point differente de celle des fiévres malignes, & on doit avoir préciſément les mêmes indications; obſervant néanmoins ce qui ſuit. *Guériſõ de ces maux.*

Premierement, on permettra au malade de prendre du vin un peu plus abondamment ici que dans les autres fiévres malignes, principalement lorſqu'il n'y a point de mêlange de fiévre ardente; car comme les ſignes de malignité ſont plus évidens, il ſemble qu'on doive mettre ſa principale confiance dans les cordiaux. De plus il eſt certain que le vin contient beaucoup de ſouphres capables d'adoucir l'acreté des humeurs, & un tartre un peu acide propre à fixer.

Secondement, dans les premiers tems on commencera par les émétiques, enſuite on uſera de cordiaux aſſez actifs pour exciter la fermentation du ſang; on pourra aſſocier ces derniers médicamens avec quelques *Raiſon: de prefcrire le vin dã. le pourpre.*

acides ; on prendra par exemple, le vinaigre thériacal avec le rob de sureau, l'extrait de genièvre dans l'eau de chardon beny: mais dans la vigueur de la maladie on est obligé d'user de cordiaux plus fixes & moins sulphureux; ce qui doit être particulierement observé ici, quoique cela soit commun à toutes les fièvres malignes qui ne sont point mêlées de fièvres ardentes.

Troisiémement, la saignée est salutaire dans les taches pourprées que des fièvres ardentes accompagnent, qui paroissent dans le commencement de la maladie sous une couleur rouge & vermeille, & qui s'augmentent dans les jours de redoublement ; mais si quelqu'une de ces conditions ne se trouve pas, il ne faut point saigner, parce qu'il n'y a point trop de fermentation dans le sang, & qu'on ne peut pas esperer la sortie d'un venin en dissipant les esprits avec cette humeur.

Quatriémement, la racine de contrayerva que quelques Auteurs croient spécifique quand on en donne demi gros dans de l'eau de chardon beny, ne doit être considerée ici que comme un autre cordial sudorifique.

Linimẽt Cinquiémement, si la sueur ne vient

pas aprés que le malade a pris des sudorifiques, Etmuler recommande le liniment suivant : *Prenez deux onces d'huile d'amandes ameres, six gros de vin du Rhin, demi once d'eau de camomille & deux gros de nitre*: Il fait boüillir le tout jusqu'à la consomption de l'eau, & ordonne de frotter avec cette huile le dos du malade, étant persuadé que par ce moyen le venin est poussé vers les parties extérieures, mais je pense qu'il seroit plus avantageux de se servir pour cela d'huile de crapaux ou de scorpions.

à faire quand les sueurs manquent

Sixiémement, *Sylvius Delboé* estime fort dans cette maladie un mesange fait avec le vin, le vinaigre, la myrrhe & le camphre pour appliquer sur les taches pourprées, principalement si elles sont noires, & qu'elles tendent à la gangrene; ce qui ne peut sans doute produire de mauvais effets; mais dans les gangrenes veritables, il faut recourir à de plus puissans remédes. On doit commencer par scarifier la partie sur laquelle on répand ensuite l'esprit de vin camphré & l'eau thériacale. Si cependant on craint de trop dessécher on composera des topiques en mêlant des medica-

Parties affectées à scarifier & à laver l'esprit de vin camphré.

mens huileux avec des volatils. On se sert, par exemple des huiles de crapaux, de scorpions, de muscades, & même des huiles distilées de tartre ou de gayac ; on peut les employer séparement, ou plusieurs ensemble ; & les animer avec le sel ammoniac, ou son esprit, ou bien avec l'esprit volatil d'urine, suivant les differentes indications qu'on a.

Vertu du sel volatil de l'Abbé Rousseau.

Entre les cordiaux intérieurs, je n'ai point parlé du sel volatil de vipere de l'Abbé Rousseau, parce qu'il n'a point d'autre vertu que le sel ammoniac. En effet ce n'est que le sel volatil de viperes fixé par l'acide du miel dans la fermentation que les chairs de la viper ont soufferte avec l'hydromel ; ce qu paroît en ce que ce sel a perdu so odeur & sa pénétration ; c'est pourquo il est beaucoup au dessous des sels volatils ordinaires.

CHAPITRE XXVII.

De la Fiévre de Hongrie.

LA fiévre de Hongrie est le mi lãge d'une fiévre maligne ou pou

prée, avec une fiévre ardente : Elle vient d'ordinaire dans les camps, & parmi les armées ; elle a les mêmes signes que les fiévres malignes, & quelques-uns de ceux des fiévres ardentes. *Caracteres.*

Les malades se trouvent d'abord attaqués d'une douleur trés-violente à l'estomac vers le cartilage xiphoïde, auquel endroit on sent de la dureté & de la résistance ; ils se plaignent d'un violent mal de tête, ils ont une soif qu'on ne peut calmer & les yeux étincelans ; ils tombent souvent dans un délire assez fort : leur pouls est mou, grand & fréquent, & leur urine rouge. Ils ressentent des lassitudes dans tout le corps, & communément le pourpre paroît ; leurs forces sont extrêmement abbatuës, & ils ont la langue trés-noire & trés-séche, quoiqu'on ne s'aperçoive pas d'une chaleur fort acre dans les parties exterieures. Il survient souvent des flux de ventre salutaires, & des surdités qui ne le sont pas moins, quand même elles sont accompagnées de parotides.

Cette maladie a paru d'abord parmi les gens de guerre à plusieurs desquels elle a coûtume de se communiquer en même tems, par la mauvaise nour- *Causes externes.*

riture, par les vapeurs de la terre, & par l'air qui ne manque pas de se corrompre & de devenir contagieux, lorsque les troupes sont contraintes de faire un trop long séjour dans un même campement : depuis qu'on a observé cette fiévre on en a vû d'autres à peu prés semblables qui se répandent dans le peuple quand les corps sont disposez aux fiévres ardentes, & qu'il s'y mesle de la contagion ou de la malignité : ainsi en joignant les causes des fiévres malignes à celles des fiévres ardentes, il sera fort aisé d'expliquer tous les accidens qui accompagnent la maladie dont je fais mention; car la fermentation des liqueurs exaltant les sels acides, les met en mouvement, & leur faisant dissoudre le sang, elle donne occasion à de fort grandes douleurs de tête & d'estomac, avec une soif excessive. On conçoit pareillement que le pouls y doit être plus élevé & plus fréquent que dans les fiévres malignes ordinaires, puisque le sang y a plus d'ardeur : c'est par la même raison que les urines sont rouges. Enfin les taches pourprées & les dépôts sont des suites de la fermentation & de la dissolution des liqueurs.

Explication. L'ardeur du sang, ici le pouls plus élevé.

Quant au prognoſtic, il eſt aiſé de juger que ceux que nous avons donnez pour les fiévres ardentes & pour les fiévres malignes, doivent avoir lieu ici ; ajoutez ſeulement que les flux de ventre & les parotides ſont d'ordinaire les ſeules évacuations qui ſoulagent puiſſamment les malades ; car les diarrhées déchargent l'eſtomac & les premieres voyes, où nous avons tout ſujet de ſoupçonner beaucoup d'impuretez ; & la Nature pour des raiſons que nous dirons ailleurs, évacuë plus commodément par les parotides les humeurs qui ſe portent à la tête, & qui y fermentent trop. On a remarqué que l'évenement de cette maladie n'a pas été heureux dans ceux à qui il eſt arrivé quelques tubercules au haut du pied. Quand on ouvre ces tumeurs en les grattant, ou autrement, il ſe fait des ulceres rongeans où la gangrene ſe met. Cette maladie a coutume de finir en quatorze, ou en vingt jours. *Prognoſtic.*

Pour ce qui concerne la gueriſon, on ſongera d'abord à nettoyer les premieres voyes, enſuite à moderer la trop grande fermentation du ſang ; aprés cela on doit adoucir les levains trop acres, & en procurer la ſortie s'il eſt *Guériſon.*

poſſible, ſans néanmoins augmenter beaucoup l'émotion des humeurs.

Utilité des émétiques & des autres purgatifs.

On remplit parfaitement ces indications, en ſe ſervant d'émétiques dans le commencement; ils détachent & chaſſent au dehors les matieres acres ou acides qui tenoinnt à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac: on pourra mêler ces remédes avec quelques purgatifs, parce que les cours de ventre ſont des évacuations que la Nature ſemble affecter pour la ſanté de ces malades; de ſorte que le Medecin, qui ne doit être que l'imitateur de cette ſage œconome, lorſqu'elle eſt dans la voye de guerir, ne ſçauroit mieux faire que de la ſuivre pas à pas, en excitant de ces purgations qui ſont ordinairement tres-ſalutaires.

Saignées copieuſes à faire dans le commencemens.

Aprés qu'on aura vuidé les inteſtins on calmera les fermentations du ſang par des ſaignées copieuſes qui ne doivent pourtant être faites que dans les premiers jours de la maladie, & jamais aprés le quatriéme jour: il faut même qu'elles précédent les émetiques ou les autres purgatifs, ſi la fermentation eſt grande, ou qu'on craigne quelque diſpoſition inflammatoire dans le ventricule ou dans d'autres parties du ba

entre, ſe gardant ſur-tout d'ouvrir la reine, lorſque la Nature pouſſe quelque choſe par les ſelles.

Il ne faut point épargner les lavemens quand il y a quelques matieres dans les boyaux.

Quant aux ptiſannes, elles doivent être rafraîchiſſantes, ſans épaiſſir : On les fera en mettant infuſer dans une pinte d'eau un gros de criſtal mineral ou de nitre antimonié, & un bâton de regliſſe.

Il eſt tres-dangereux de donner du vin ou des cordiaux trop ſulphureux dans cette maladie, parce qu'ils augmentent avec excès le mouvement fermentatif du ſang ; & quoique les malades demandent quelquefois le vin avec empreſſement, il faudra bien prendre garde de leur en accorder, puiſque l'experience a ſouvent montré que leur ſalut dépendoit de n'en point boire. *Cordiaux ſulphureux à rejetter.*

Les premiers qu'on mettra en uſage ſeront les abſorbans & les précipitans, tels que peuvent être les diaphoretiques antimoniaux, les yeux d'écrevices, les confections d'alkermes, ou d'hyacinte, y joignant les ſirops de coquelico, ou de diacode dans les eaux de ſcabieuſe, de bourache, & de buglo- *Avantage des abſorbans & des précipitans*

se. Si l'on a dessein de résister davantage à la malignité, on prendra un scrupule de thériaque avec quinze grains de poudre de vipere ; & on fera dissoudre le tout dans une once de sirop de limons, & dans cinq onces d'eau de reine-des-prez : on fortifiera aussi les ptisannes par des acides, lorsque la fermentation ou la dissolution du sang sera fort grande : mais on évitera l'acide du vitriol, à cause que les parties métalliques dont il est chargé entretiendroient cette fermentation.

Aprés qu'on a passé les trois ou quatre premiers jours, on sera plus hardi à user de remédes qui poussent vers la circonférence: Par exemple : *Prenez des semences de citron & de navet de chacune un gros, des yeux d'écrevices, de la corne de cerf préparée, & du contrayerva de chacun un gros & demi* : faites six prises du tout, pour en donner une de tems en tems dans un boüillon, ou dans une décoction de *scordium* aux plus forts.

Préparation d'une eau pour laver la bouche du malade.

Si la bouche est fort séche, on prendra le suc de *sempervivum* où l'on aura ajoûté le sel ammoniac pour le distiler ensuite & en tirer une eau dont il faudra se laver souvent la bouche.

Dans les violentes douleurs de tête Craton ordonne d'appliquer derriere la tête la racine de raifort pilée aprés avoir été lavée avec le vinaigre.

Quand les douleurs d'eſtomac ſont fort grandes, on frotte & on couvre d'huile de muſcade mêlée avec du thériaque la région de cet organe : & ſi elles continuoient malgré ce reméde on feroit bouillir la ſauge, le calament, & l'origan dans le vin, en ajoûtant ſur la fin le poivre, le gingembre, & le vinaigre thériacal, pour en faire un cataplaſme qu'on mettroit chaudement ſur le ventricule.

Cas où la ſaignée du pied a lieu.

Le grand penchant au délire, demande quelques ſaignées du pied, pourvû que ce ſoit dans les commencemens de la maladie, car dans les autres tems on ſe contente de faire tremper les pieds dans l'eau chaude, d'y appliquer des racines de raiforts pilées, & d'uſer de narcotiques quand les ſymptômes ſont trop preſſans.

Enfin voyant que le malade incline aux affections ſoporeuſes, on purge plus puiſſamment ; on donne les ſels volatils, & on applique les veſſicatoires & quelquefois les ventouſes.

Les accidens viennent-ils à ceſſer,

& la fiévre à diminuer, il faut le plus promptement qu'on peut, retourner à la purgation qu'on doit faire avec les remédes capables de détacher les liqueurs visqueuses qui se rencontrent dans les premieres voyes ; c'est pourquoi on louë beaucoup l'agaric, la semence de carthame, le turbit,& quelques autres médicamens qui chassent ou discutent davantage les humeurs tenaces & gluantes : ainsi, *Prenez deux gros de sené, un gros d'agaric trochisque, un scrupule de sel fixe de tartre, une once de manne de Calabre, versez sur le tout un demi septier d'eau bouillante, laissez infuser la composition sur les cendres chaudes environ demie heure ; passez-là par un linge, & dissolvez-y demie once de diaphœnic : on peut mettre au lieu de diaphœnic, quelque autre électuaire, comme le diacarthame, si l'on ne craint point de trop échauffer : On pourroit aussi à la place de la manne, se servir de quelque sirop purgatif, comme est celui de roses pâles.*

Maniere de fortifier le malade aprés la purgation.

Après la purgation, on conduit le malade peu à peu à la nourriture, aux exercices, & à la façon de vivre ordinaire en le fortifiant toûjours avec

des aromats, afin de détruire la malignité qui reste.

On ne doit pas se contenter d'une purgation, il faut trés-souvent la recommencer plusieurs fois, parce qu'en cette maladie des humeurs acres & grossieres abondent & croupissent dans le canal intestinal, & dans les parties voisines.

Je ne parle point de la sueur Angloise, & de quelques autres espéces de fiévres malignes, parce qu'elles doivent être seulement considérées comme des accidens particuliers qui arrivent aux fiévres mêlées de fiévres ardentes & de fiévres malignes. Par exemple, la sueur Angloise est un *catus élodes*, mêlé avec une fiévre maligne, lequel produit une grande douleur de tête avec des inquiétudes, des battemens de cœur, & des sueurs continuelles; on en fait le même prognostic que de l'espece de fiévre ardente & de fiévre maligne dont ce mal est composé : cependant comme le venin est fort exalté par la fermentation, il tue dans vingt-quatre heures, ou bien le malade en revient. *Description de la sueur Angloise.*

On juge aisément que toute la guérison consiste dans l'usage des précipi- *Guerison par les pré-*

cipitans & par les acides.

tans & des acides, pourvû qu'on ne les joigne pas enſemble, & qu'il y ait même aſſez de tems entre la priſe de l'un de ces differens remédes & la priſe de l'autre, pour que celui-là ait eu ſon effet lorſque l'autre commence d'agir; ce qu'il faut bien obſerver, ſans cela il ſe feroit de ces deux ſortes de médicamens un corps ſalin qui n'auroit aucune des vertus qu'on requiert icy. Cette remarque doit ſervir pour toutes les autres rencontres où l'uſage de ces mêmes médicamens eſt néceſſaire. On obſervera encore que le malade doit toûjours boire chaud, ne point ſe découvrir & ne point dormir dans les commencemens, juſqu'à la fin de ſa ſueur : même Fracaſtor croit qu'il importe tellement de conſerver la ſueur, qu'il ne veut pas que le malade change de poſture pendant qu'il ſuë, de crainte que la ſueur venant à être ſupprimée par le changement d'air, ne jette la perſonne dans des accidens mortels : Quoique cette pratique ſoit un peu outrée, il faut néanmoins éviter davantage l'excès d'un autre autheur qui conſeille de découvrir le malade pour ſupprimer la ſueur.

Les ſueurs doivent y être entretenuës.

CHAPITRE XXVIII.

Contenant diverses Observations de pratique sur les Fiévres malignes.

Premiere Observation.

EN l'année 1694. je fus appellé le 14. Septembre pour voir Mademoiselle de Troye, âgée de 45. ans ou environ. Je la trouvai avec une petite fiévre qui étoit venuë sans frisson; son pouls étoit peu élevé & trés-égal. Elle ne sentoit ni soif, ni chaleur; elle avoit quelque douleur de tête, & des envies de vomir assez légéres: & je remarquai que le bas ventre souffroit une plénitude d'humeurs sans tension. Comme il étoit tard, je me contentai de lui ordonner un lavement. Le 15. je la revis avec les mêmes symptômes, mais sans aucun abatement; elle pouvoit même se lever & marcher. Cela n'empêcha pas, que je ne lui ordonnasse cinq grains de tartre stibié avec la manne dans un boüillon, sur le soupçon que j'avois de quelque malignité. Elle vomit, & s'en trouva sou-

Expositio.

lagée. Le 16. je lui fis prendre une petite potion avec l'eau de chardon beny, quelques grains de poudre de vipere, le diaphoretique mineral, & le sirop d'œillets. Le 17. le ventre de la malade me parut trés-rempli, & elle avoit des nauzées ; je lui prescrivis une infusion purgative avec le tartre stibié ou émetique, & la manne en dissolution. Elle vuida beaucoup de matieres gluantes & bilieuses, & se sentant encore plus forte qu'auparavant, elle crut être absolument tirée d'affaire; de sorte que le 18. elle me remercia. Je lui conseillai pourtant de reprendre le même purgatif, ce qu'elle ne voulut pas faire, se portant bien, disoit-elle. Le 19. cette santé apparente continua; mais le 20. on me renvoya querir : Je la trouvai dans un accablement universel, rendant ses excrémens sans s'en appercevoir, ayant l'abdomen gonflé de matieres, sans élevation de pouls, & toute sa peau étoit marquée de taches de pourpre tirant sur le noir Je lui fis donner huit grains de tartre stibié, ce qui la purgea extrêmement. Elle continua le 21. & le 22. à vuider des humeurs corrompuës, pendant ce tems-là elle prenoit des cor-

diaux. Le 23. & le 24. elle commença à se trouver un peu mieux, c'est-à-dire, à avoir quelque sentiment, quoique très-foible. Le 25. on la repurgea ; le 26. le 27. & le 28. on lui donna quelques cordiaux ; & enfin, par l'usage alternatif des purgatifs & des cordiaux, elle fut absolument rétablie.

Induction.

Cela montre que les maladies qui n'ont à leur naissance nul signe de malignité, peuvent aisément dans la suite prendre ce caractére aux années où les fiévres malignes sont épidémiques : ainsi lorsqu'en donnant des cordiaux on ne s'éloigne point des indications de la maladie, il est toûjours bon d'user de ces remédes, afin de fortifier le malade contre l'infection répanduë dans l'air, de laquelle il est fort susceptible.

Le pourpre qui parut d'abord avec l'abatement des forces, fut apparemment une suite de la fiévre qui s'étoit manifestée dés les premiers tems ; car il est probable qu'elle remua des levains dont le corps de nôtre malade étoit farcy : ainsi cette maladie auroit eu vrai-semblablement un événement plus funeste, si l'on n'avoit pas évacué

autant qu'on le fit dans les commencemens, & dans l'état de la maladie.

II. OBSERVATION.

Exposition. ON me manda le 4. Juillet 1694. pour voir M. de Palvoſin l'aîné, ruë des Noyers : il étoit âgé d'environ 24. ans. La maladie qui le retenoit depuis trois jours avoit commencé par un petit friſſon qui continuoit de tems en tems : Il n'avoit pas le pouls fort élevé, ni beaucoup de chaleur, ſon ventre ne paroiſſoit pas extraordinairement gonflé : mais il avoit la langue fort encroûtée, & beaucoup d'envie de vomir. Je lui ordonnai cinq grains de tartre ſtibié, & une once de manne dans quatre onces d'eau de chardon beny : Cela le fit vomir & aller à la ſelle. Le lendemain je lui fis prendre une potion préparée avec un ſcrupule de poudre de vipere, demi gros d'yeux d'écrevices, autant de beſoard mineral, & une once de ſirop de coquelico dans cinq onces d'eau de la reine des prez. Sa ptiſanne étoit faite avec la racine de ſcorzonere, le ſel nitre & la regliſſe. Le 7. je le fis repurger comme

la premiere fois : Il vuida encore beaucoup d'impuretés. Le 8. il parut plusieurs taches pourprées & un délire : surquoi je me déterminai à ordonner de lui composer une potion avec l'eau de chardon beni, la thériaque, la poudre de vipere & les sirops de diacode & de limons parties égales. Il sua & se sentit soulagé. Ses réves étoient moins inquiets, & même il sembla un peu s'assoupir. L'on fit réïterer la même potion, en y ajoûtant quelques gouttes de laudanum liquide. Le 12. on le repurgea, & la plûpart des accidens étant cessés, on ne laissa pas que de lui faire user de cordiaux dans ses bouillons. En sa convalescence, il eut une fort grande douleur à une dent qu'il se fit arracher par imprudence ou par impatience. Le sang qui couloit de l'alvéole de la dent arrachée, sortoit en si grande abondance qu'en peu de tems le malade répandit environ trois pintes, soit de sang pur, soit de salive teinte de sang; de sorte qu'on me r'envoya querir. Nous nous servîmes inutilement de l'huile de vitriol, du sang-dragon, du colcotar, & de tous les astringens : il ne fut délivré de cette furieuse hémorragie, qu'en mettant un tampon trés-

Hémorrhagie

arrêtée par un tampon apliqué à l'ouverture du vaisseau.

du fait de linge, entre ses deux machoires aussi écartées qu'il les pouvoit tenir; de matiere que la machoire d'embas appliquant continuellement ce tampon à la place de la dent arrachée, en arrêta le sang en vingt-quatre heures.

Induction.

On fera là-dessus telles reflexions qu'on voudra. Les partisans de la saignée diront sans doute, que si l'on avoit suffisamment saigné le malade, ce desordre ne seroit pas arrivé. Pour moi je pense qu'il est plus raisonnable de croire que l'usage fréquent des cordiaux qu'on avoit été obligé d'employer, ayant rendu son sang plus subtil & plus dissout qu'il ne l'étoit d'ordinaire, lui avoit communiqué assez de fluidité pour donner occasion à une si grande perte, outre que le ressort des parties étant extrêmement affoibli dãs ces sortes de maladies, il étoit impossible que les fibres charnuës d'autour des vaisseaux ouverts se ressarrassent comme il faloit pour les fermer : mais si le malade eût attendu quelque tems à se faire tirer la dent, il est certain que le chyle qui auroit été fait d'alimens plus solides, auroit épaissi son sang, & rétabli les ressorts dans leur état ordinaire & naturel.

III. OBSERVATION.

LE 12. Septembre 1694. je fis une visite chez M. Nupiez, âgé de 35. ans, il étoit Secretaire de M. Brisard Conseiller en la Grand-Chambre. Je le trouvai fort abatu, tombant de tems en tems en foiblesse, avec un pouls petit, dur & lent; il avoit de la peine à respirer, quelques envies de vomir, & le ventre fort rempli quoique sans dureté & sans tension; c'étoit le second jour de sa maladie. Je lui fis donner un lavement; & aprés qu'il l'eut rendu il avala par mon conseil une prise de tartre stibié dans son boüillon; il vomit beaucoup, & alla à la selle. Le lendemain, je lui fis encore reprendre l'émetique avec un purgatif dans quelque eau cordiale; cela lui relâcha le ventre trés-considerablement; ce qui continua le 4. le 5. le 6. & le 7. mais il étoit dans une si grande foiblesse qu'il rendoit tout sous lui, qu'il n'avoit aucun sentiment, & qu'il paroissoit comme hébété. Pendant ce tems-là nous le fortifiâmes avec les cordiaux, l'eau thériacale, quelques sels volatils, la

Exposition.

poudre de vipere & le diaphorétique mineral que nous faisions mettre dans ses boüillons. Le pourpre parut le huitiéme, & les symptômes diminuerent un peu; nous continuâmes plus doucement les cordiaux, & nous quittâmes les volatils; même, comme son pouls s'éleva, nous nous servîmes de quelques aigres pour rendre ses ptisannes rafraichissantes. Le neuf il devint sourd; le dix le bas de sa machoire commença à s'enfler: l'onze on vit une parotide considerable; on y appliqua des cataplasmes avec l'oignon de lis, & l'huile de camomille; on lui tira un peu de sang à cause que la fermentation des humeurs s'étoit trop augmentée: le douze & le treize on le repurgea: le quatorze on recommença la purgation; le quinze il étoit sans fiévre; & le seize & le dix-sept tous les symptômes disparurent, & même la parotide, sans que le malade en ait éprouvé depuis ce tems-là aucune incommodité.

Induration. Il se peut faire que les acides qu'on fit prendre au malade pour calmer la fermentation du sang, ayent occasionné le dépôt de la matiere dans les parotides en réndant le sang ou la lymphe plus épaisse que de coûtume.

On ne s'étonnera point de ce que cette tumeur n'ait causé aucun accident en s'évanoüissant, si l'on prend garde que ces dépôts qui viennent aprés l'état des maladies, ou sur la fin de l'état, sont plûtôt des suites de l'abondance de la matiere que de sa malignité : ainsi Riviere remarque fort bien que dans ces cas-là, il faut vuider les vaisseaux par la saignée & par les purgations ; icy la saignée étoit importante, à dessein de rendre les purgatifs plus efficaces, puisque quand la fermentation du sang est grande, il est bon de diminuer la quantité de cette humeur avant que de purger.

Pourquoi la tumeur s'est dissipée sans accidés.

IV. OBSERVATION.

ON me fit venir dans le mois de Juin de l'année 1694. chez M. Regnault Procureur au Parlement, uë S. Jean de Beauvais, pour y voir n jeune homme âgé à peu prés de 6. ans ; il étoit au cinquiéme jour e sa maladie ; je le trouvai tout couert de pustules semblables à de la etite verole, & qui veritablement

Exposition.

provenoient d'une telle maladie, quoiqu'elles fussent assez dures, un peu noiraſtres, parsemées de petites taches de pourpre, & si proches les unes des autres qu'elles ne sembloient faire qu'une croûte: le Medecin qui l'avoit traité jusqu'alors, qualifioit ces accidens d'ébulition de sang, & ne luy avoit point encore trouvé de fiévre, ou que tres peu; je remarquai à ce malade un pouls lent & enfoncé, la langue encroûtée d'une peau jaune, & j'appris de luy-même qu'il avoit eu beaucoup d'envies de vomir dans les commencemens mais que cela étoit passé; & qu'il avoit saigné du nez, le troisiéme jour de sa maladie. Je dis aux assistans qu'il étoit bien tard pour luy faire des remédes; que je leur conseillois de donner ordre aux affaires de la conscience du malade; & qu'on pourroit toutefois le soulager par quelque cordial, tel que celui qui seroit fait avec la poudre de vipere, le sirop d'œillets, la theriaque & les eaux de chardon beny & de scorzonere; mais que je n'étois pas seur que ce rémede le sauvât, qu'au reste il falloit bien deffendre qu'on le saignât davantage, parce qu'il l'avoit déja été

été quatre fois ; qu'on devoit auſſi s'abſtenir de lui donner le petit lait, & des émulſions qu'il avoit priſes juſqu'alors. Je me retirai enſuite; mais le Medecin ordinaire ayant ſçû mon prognoſtic, fit aſſembler quelques-uns de ſes Confreres le ſoir ; & ils conclurent que le malade n'eſtoit point en danger ; que ſa maladie n'eſtoit qu'une ébulition de ſang;& qu'au lieu de cordiaux, il faloit uſer de rafraichiſſans, & luy r'ouvrir la veive le lendemain ; on éxécuta ce qu'ils dirent, & le lendemain demie heure aprés la ſaignée le malade expira.

Induction.

On peut voir par là combien les rafraichiſſans & les ſaignées ſouvent réïterées ſont contraires aux fiévres malignes qui viennent d'humeurs épaiſſes gluantes dont les premieres voies & le ſang ſont embaraſſés : car à l'exception de la mauvaiſe qualité des grains de la petite verole, ce jeune homme n'avoit aucuns ſignes mortels; il n'avoit pas grande difficulté à reſpirer, ni l'eſprit aliéné, & il n'étoit point trop abatu, cependant par ce qu'on n'évacua point la matiere de la maladie, & que d'un autre côté l'on appauvrit la maſſe de ſon ſang à la

La matere morbifique doit être d'abord évacuée.

privant des parties ſpiritueuſes qui la pouvoient dégager, il ſuccomba en peu de tems.

V. OBSERVATION.

D'une Pleuréſie.

Expoſition. AU mois de Juillet 1697. l'on me pria d'aller chez M. Heron Conſeiller en la Cour des Aydes pour voir un domeſtique âgé de vingt-quatre ans, ou à peu prés, atteint d'une pleuréſie. Il avoit une douleur de côté violente, une toux, un crachement de ſang, & une fiévre aſſez forte : on lui avoit tiré trois palettes de ſang; le ſecond jour de la maladie je trouvay cet homme avec une très-grande difficulté de reſpirer, des envies de vomir & une tenſion douloureuſe dans le bas ventre. Je fis réiterer la ſaignée, j'ordonnai un lavement, & une ptiſanne dans laquelle entroient le criſtal mineral & les feuilles de coquelico faiſant adjoûter un peu de regliſſe au moment qu'on devoit retirer la décoction de deſſus le feu. Le troiſiéme jour ſon ventre me ſembla plus mol, & ſa fiévre moindre; je lui fis avaler ſix grains de tartre ſtibié avec une

once de manne dans ſix onces d'eau de chardon beny ; ce reméde le purgea beaucoup par en haut & par en bas. Le quatriéme jour je crus qu'il ſeroit bon de répandre un peu de canelle en poudre dans ſa ptiſanne, & de lui ordonner la diaphoretique mineral, les yeux d'écrevice, avec le ſirop d'œillets dans les eaux cordiales. Le cinq je le repurgeai au moyen d'un émetique mêlé avec un purgatif. Le ſix je luy fis prendre une expreſſion de la fiante de cheval détrempée dans de l'eau & du vin mêlez enſemble, & il ſua beaucoup. Le ſept on vit par tout ſon corps des marques de pourpre, quoiqu'auparavant il n'eût paru aucun ſigne de malignité ; nous continuâmes de lui adminiſtrer les mêmes cordiaux que cy-devant, excepté qu'on y ajoûta la poudre de vipére. Le neuf nous le purgeâmes avec un électuaire purgatif dans une infuſion de ſené, où l'on avoit jetté du tartre ſtibié. Enfin l'onze on le purgea ſans aucune addition d'émetique ; & enſuite par un régime convenable, on le rétablit. Pendant ſa douleur de côté on lui avoit appliqué ſur l'endroit dont il ſe plaignoit davantage les huiles de

vers de terre & de laurier, animées de quelques gouttes d'esprit volatil de sel armoniac, & d'esprit de vin.

Induction. Quoique les maladies aiguës soient hors des saisons propres aux fiévres malignes, & qu'elles ne se trouvent pas sujettes à de grands symptômes, elles ne laissent pas que d'avoir quelquefois des caracteres de malignité qui ne se découvrent que dans la suite de la maladie : ainsi quand il y a des signes équivoques, on ne doit pas croire que les humeurs du malade soient exemptes de venin; & principalement lorsque la fiévre ne se montre pas d'une maniere fort sensible.

La sortie du pourpre de ce malade fut une espece d'évacuation, puisque tous les symptômes se calmerent par-là.

VI. OBSERVATION.

D'une Fiévre avec délire.

JE fus appellé le vingt-cinq Juillet 1694. pour voir un Ecolier âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans, d'un temperament atrabilaire; il logeoit à l'Hôtel de Savoye, ruë saint Etienne des Grecs; je luy trouvay une fiévre

qui ne paroiſſoit pas beaucoup, il avoit des envies de vomir, & un ſaignement de nez; je commençai par le faire vomir avec quelques grains de tartre ſtibié; & je lui ordonnai une ptiſanne préparée avec un peu de criſtal mineral & la racine de ſcorzonere, lui deffendant de prendre avec cette boiſſon autre choſe que des boüillons: le lendemain il tomba dans un délire plein de crainte & de triſteſſe, ſongeant qu'il étoit damné, & que le diable l'emportoit, de ſorte qu'il vouloit à tous momens changer de chambre & s'enfuir: cependant ſa fiévre n'étoit pas fort augmentée; nous lui redonnâmes l'émétique mêlé avec un purgatif. Le trois, le quatre & le cinq, on ſe contenta de lui preſcrire quelques lavemens, & de mettre dans tous ſes boüillons demi gros d'une poudre faite avec parties égales d'yeux d'écrevice, de diaphoretique mineral, & de poudre de vipere. Le ſix la fiévre s'alluma davantage, & le délire parut plus furieux; on le fit ſaigner du pied, & pour le ſoir, on lui prépara une potion avec le diaphoretique, la poudre de vipere & une once de ſirop de diacode dans de l'eau de

coquelico ; il fut un peu plus tranquile la nuit ſuivante. Le lendemain je lui fis boire une décoction de laituës, où l'on adjoûtoit quelques têtes de pavot blanc avec un peu de ſucre. Le huit on le purgea avec la manne & la caſſe infuſée dans le petit lait. Le neuf il ſe trouva beaucoup mieux; mais ſon eſprit étoit toûjours égaré. Le dix on le repurgea avec le ſéné, la caſſe & le ſirop de pommes. L'onze on le mit au potage ; & tous les ſoirs il prenoit un grain de *Laudanum* dans de la thériaque juſqu'au dix-huitiéme jour de la maladie, auquel il fut abſolument rétabli.

Induction. On apprend par-là qu'il eſt avantageux de recourir aux narcotiques dans l'état des maladies, ſans en attendre la fin. Au reſte il n'eſt pas commun de voir continuer le délire long-tems aprés la ceſſation de la fiévre, & des autres accidens ; & quoique le *Laudanum* ; quand il s'agit d'appaiſer un eſprit troublé, ſoit d'un grand ſecours, on borneroit trop l'uſage de cet excellent reméde, ſi l'on ne s'en ſervoit que dans cette rencontre.

VII. OBSERVATION.

D'une Fievre aiguë.

LE vingt-quatriéme d'Août de la même année, on m'appella dans le même endroit pour y voir un jeune homme âgé de vingt-sept à vingt-huit ans; je lui remarquai trés-peu de fiévre, mais de grandes naufées, un friſſonnement dans le dos, la tête peſante & chargée: je lui ordonnai une infuſion de ſix grains de tartre ſtibié dans l'eau de chardon beny; le lendemain j'appris qu'il avoit beaucoup vomi, & qu'il avoit auſſi été à la ſelle, je lui fis faire une ptiſanne avec la racine de ſcorzonere & la réglifſe, & de tems en tems il uſoit de petites potions préparées avec les eaux cordiales, les abſorbans, un peu de poudre de vipere, & le ſirop d'œillets. Le troiſiéme jour, je trouvai les mêmes envies de vomir; ce qui me détermina à réïterer l'émétique que je mêlai avec un purgatif. Le quatre, on réſolut d'aſſembler d'autres Médecins qui blâmerent ma conduite, diſant que le malade n'avoit que le mal que je lui avois fait en l'é- *Expoſition.*

chauffant ; mais qu'ils rétabliroient bien-tôt les choſes dans leur état : ils lui firent tirer du ſang du bras & du pied, & uſer de petit lait, & d'eau de poulet émulſionnée. Le cinq, ils le crurent ſans fiévre, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne lui ordonnaſſent encore une petite ſaignée avec le même régime, & ils le diſpoſerent à prendre le jour ſuivant une purgation avec la caſſe & le petit lait, penſans qu'il étoit hors d'affaire. Mais le lendemain venu ils le trouverent avec un delire accompagné de mouvemens convulſifs, ce qui les empêcha de préſenter le purgatif qu'ils avoient commandé la veille. Le huit on me rapella, & je commençai à deſeſperer pour le retour de la ſanté du malade, on venoit de lui tirer du ſang pour la cinquiéme fois ; je m'apperçus qu'une petite verole commençoit à ſortir avec quelques taches pourprées; je leur dis que ſi l'on vouloit rappeller les Medecins qui l'avoient traité, je le verrois avec eux ; mais que je ne voulois pas me charger de l'événement d'un mal ſi déplorable. Les autres Medecins dirent que je ne connoiſſois rien à cette maladie ; ils

le firent encore saigner, & continuerent leurs rafraichissans; enfin l'onziéme de sa maladie il mourut.

On voit assez que les rafraichissans & les saignées n'étoient capables que d'affoiblir la masse du sang, & de la dépoüiller des parties spiritueuses qui en pouvoient procurer la dépuration: en sorte que le malade tout jeune & tout vigoureux qu'il étoit, n'eut pas des forces suffisantes pour résister en même tems à la maladie, & aux remedes disproportionnez que ces Messieurs lui ordonnerent.

L'on aprend encore par le mauvais succés de ce traitement que les temperamens vigoureux ne sont pas toûjours rétablis par des remédes qui diminuét les forces, mais par des moyens qui remettent dans l'ordre les mouvemens déréglés de la machine, & qui consistent le plus souvent à r'animer les humeurs & à exciter les ressorts des fibres: c'est pourquoi l'on a tout lieu de croire que nôtre malade auroit eu un meilleur sort si l'on avoit augmenté par des médicamens spiritueux le mouvement de circulation & de liquidité du sang, & qu'on eût réitéré les émétiques qui causent dans les intestins &

dans les autres parties nerveuſes & membraneuſes avec leſquelles ce viſcére a communication, diverſes irritations ordinairement ſuivies de contractions ſalutaires ou capables de repouſſer les matieres morbifiques, & de débarraſſer les principaux organes en leur rendant la tenſion & l'arangement dont ils ont beſoin pour le libre exercice de leurs fonctions à quoi ils ſont plus intimément & plus naturellement diſpoſés.

NOUVELLE DISSERTATION

Sur La petite Verole.

CEtte maladie eſt ſi générale & ſi dangereuſe, qu'on a crû rendre un ſervice agréable au Public en expoſant icy l'Abrégé du ſçavant Traité qu'en a fait depuis peu M. *Sidobre*, Docteur de Mont-pelier, afin qu'un plus grand nombre de gens puiſſent profiter des lumieres de ce Médecin; & comparer ſa Theorie & ſa Pratique qu'il a écrites en Latin, avec celles de nôtre Auteur ſur la même matiere.

De l'Origine des petites Veroles.

Il eſt conſtant que preſque tous les hommes ſont attaquez de la petite verole & de la rougeole, au moins une

Ce mal est tres-universel.

fois en leur vie, & que plusieurs y succombent; ce qui fait voir l'interêt que chacun a de connoître la nature & la cause de ces maladies, pour découvrir les plus sûrs moyens de les guérir. Elles étoient sans doute inconnuës aux Anciens, puis qu'Hippocrate, Celse, Galien, &c. n'en font nulle mention dans leurs Ecrits, & que de tant d'Auteurs Grecs ou Latins qui par occasion ont fait le portrait de diverses personnes, aucun n'en a jamais marqué qui eussent le visage gâté par les cicatrices que ces pustules ont coûtume d'y laisser.

En quel tems & en quel pays ce mal cõmença de paroître.

Avicenne, Rhasis, Mesué, & quelques autres célébres Médecins Arabes furent les premiers qui décrivirent cette sorte de contagion environ le milieu du douziéme siécle, d'où l'on peut conjecturer qu'elle a pris naissance en Arabie par une fiévre maligne accompagnée de tubercules, & causée par un ferment qui jetta de si profondes racines dans le temperament des malades, qu'elle en devint héréditaire : de ce Païs elle se répandit par le commerce des peuples dans toute l'Asie, dans l'Affrique, & dans l'Europe. La petite verole passa

enſuite dans l'Amerique par la fréquentation des Européens avec les femmes de ce nouveau monde, leſquelles en échange leur donnerent la groſſe, ou plûtôt la leur rendirent plus familiere : car il eſt fort vrayſemblable que les maladies vénériennes ont affligé le genre humain depuis un tems immémorial, vû que Moyſe parle d'un écoulement de ſemence qui ſoüilloit les hommes, & les excluoit de la ſocieté d'Iſraël juſqu'à ce qu'ils en fuſſent guéris. Hérodote rapporte auſſi que les Scithes furent punis par un mal héréditaire & contagieux, pour des débauches de femmes. Hippocrate récite tous les ſymptômes de la maladie honteuſe, quoiqu'il ne lui impoſe pas de nom particulier ; enfin les lépreux ſi communs autrefois, n'étoient la plûpart que des perſonnes maltraitées de cette infirmité, puiſque les veroles qu'on néglige tombent encore aujourd'hui dans la lépre, devenuë preſentement ſi rare par les remédes que nous avons reçûs des lieux mêmes d'où les maux vénériens ont pullulé en plus grande abondance, je veux dire par l'uſage des bois ſudorifiques, & des

Les maux vénériens ont été de tout tem.

Lepreux confondus avec les verolés.

préparations mercurielles avec lesquelles on arrête les gonorrhées & les autres desordres de pareille origine.

Description des petites Veroles.

Dans cette maladie la fiévre s'allume d'abord; tout le corps frissonne avec horreur, le malade se sent piqué en divers endroits, & oppressé, il se plaint d'une douleur & d'une pesanteur de tête, le sommeil qui le prend est souvent interrompu par le délire & par des mouvemens convulsifs, les yeux lui pleurent & sont attaquez d'ophtalmies, son visage rougit, le nez lui demange, & il éternuë souvent, ses poûmons sont resserrés, la toux le fatigue, la soif le brûle, sa voix s'enrouë, les glandes tonsilles s'enflent & s'enflament; enfin il éprouve de cruels tourmens à la région des lombes. Ces maux qui se rencontrent toûjours plusieurs ensemble, & rarement tous à la fois, avec plus ou moins de violence, sont environ le deuxiéme, le troisiéme, le quatriéme, & quelquefois le cinquiéme & le sixiéme ou le septiéme jour de la maladie suivis de la sortie de plu-

ſieurs petites tumeurs ſemblables aux boutons qui viennent au viſage des yvrognes, leſquelles communiquant à la peau une varieté de couleurs, ont fait donner à cette maladie le nom de verole, du mot Latin *Variolæ*. *Son étimologie*

Ces bourgeons paroiſſent au commencement comme des taches rouges approchantes des morſures de puce: elles ſe produiſent à la ſurface du corps, & particulierement aux mains, aux pieds, & à la face: à meſure qu'elles croiſſent elles blanchiſſent, & ſe rempliſſent d'une matiere purulente pendant qu'elles ſont bornées d'un cercle rouge qui s'évanoüit à proportion qu'elles s'enflent & qu'elles achévent de blanchir entierement, dégénérant à la fin en une croûte qui tombe aprés qu'elle s'eſt deſſéchée.

Le tems qui ſe paſſe à leur ſortie eſt ordinairement de trois ou de quatre jours, & elles ſupurent en ſix ou ſept, ſe deſſéchant en neuf ou dix; de maniere que depuis le commencement de la maladie juſqu'à la parfaite guériſon on peut compter ving-cinq ou trente jours. Mais la pratique journaliere montre que la petite verole peut ſe changer en une maladie cro- *Changemens des boutons de verole.*

nique, en un marasme, & en une fiévre hectique qui consumera peu à peu le malade.

Difference des pustules. Il y a de ces pustules qui sont plattes, transparentes, aqueuses : on en voit de rouges, de noires, de violettes, en petite, ou en grande quantité, & comme entassées les unes sur les autres; il s'en trouve aussi qui sont entre-mêlées de taches rougeâtres ou livides comme des marques de coups de foüet, & il n'est pas trop rare d'y voir en differentes parties se former des abscès dont les humeurs sont si corrompuës, qu'elles rongent les os sur lesquels elles se jettent.

Lorsque la petite verole pousse lentement, ou qu'aprés s'être manifestée au dehors elle disparoît tout à coup, il en survient des symptômes trés-dangereux tels que la dyssentierie, les urines sanglantes, l'inflammation de l'abdomen, le vomissement, les maux de cœur, la peripneumonie, le crachement de sang, la vomique, la syncope, l'intermission du pouls, le délire, la convulsion, & le flux de sang par les narines, & même par les vaisseaux de la membrane conjonctive

Ce mal des yeux: les femmes grosses qui sont

attaquées de ce mal ſont toûjours en danger d'avorter, & de périr elles-mêmes par une hémorragie de matrice.

eſt dangereux aux fêmes enceintes.

Aprés la cure de la petite verole la peau ſe péle, & il y reſte pendant deux mois ou environ, une rougeur dont tout le corps eſt marqueté, ſur tout au viſage, qui en devient quelquefois trés-difforme par les rayes, & les foſſes qui demeurent toute la vie. Il y a des malades qui en perdent la vûë ou l'ouye, & d'autres qui contractent une telle foibleſſe de poitrine, qu'il leur découle continuellement dans les poûmons des humeurs acres & mordicantes.

De la diſpoſition des humeurs dans la petite Verole.

Les ſymptômes que je viens de rapporter nous doivent faire regarder la petite verole comme une fiévre maligne diſtinguée des autres par la ſeule production des puſtules : en effet dans la maladie dont nous parlons, de même que dans les fiévres malignes, on eſt ſujet à des inflammarions tres-périlleuſes des parties intérieures ; le

charbon & les parotides s'y manifestent quelquefois ainsi que dans plusieurs de ces fiévres, où il n'est pas extraordinaire de remarquer des taches plattes, soit rouges, soit livides, dont tout le corps est diversifié, & l'on guérit celle-là par une méthode peu differente de celle dont on traite communément ces dernieres.

Preuve de la dissolution du sang. L'extrême ardeur du sang & sa dissolution dans la petite verole sont assez prouvées par les pertes de sang si difficiles à arrêter, & par les autres accidens spécifiés cy-dessus : car c'est durant une excessive ébulition de cette humeur que les sels acres continuellement distribués dans tous les vaisseaux sanguins y divisent par le frottement de leur surface angulaire, & par leur propre fermentation ses particules huileuses, & en dégagent les corpuscules salins qu'elles envelopoient, & qui venant à être dissouts par la serosité, subdivisent & atténuent encore davantage les globules sulphureux. Aussi l'expérience fait-elle voir que lorsqu'on répand du sel volatil huileux sur du sang rempli de tels globules, ce sel les subtilise tellement qu'ils échapent à la vûë aidée même

des meilleurs microscopes. La teinture rouge de l'urine ne peut encore être attribuée qu'à une chaleur trés-forte, vû que cet excrement est une espéce de lessive du sang, laquelle ainsi que la lessive qui se tire des cendres par le moyen du feu rougit d'autant plus que l'humeur dont elle se sépare est échaufée : toutefois on remarquera que le sang acquiert une disposition toute contraire dans les malades en qui abondent des matiéres sulphurées, lesquelles de même que de la térébentine exposée au feu, se dessèchent par une grande fermentation qui dissipe les parties volatiles & séreuses, de-là proviennnent la secheresse du gosier, l'âpreté de la langue, la pesanteur, la soif insupportable, l'esquinancie, les parotides, les bubons, &c. Mais il ne faut pas confondre ce dessèchement du sang produit par un excès de fermentation, avec la coagulation introduite dans la même humeur par les acides ; car dans cette derniere constitution il reste quantité de séro-sitez au milieu desquelles la portion fibreuse du sang réünie circule dans les vaisseaux, au lieu que cette même partie dessèchée par une fermentation est

Preuve du dessechement du sang.

presque toute destituée de lymphe : nous en pouvons donc conclure que la dissolution du sang, ou son dessèchement est la cause prochaine de la petite verole.

Des causes éloignées & occasionelles de cette maladie.

Très-peu de personnes sont exemptes de la petite verole, & d'ordinaire elle n'attaque pas deux fois le même homme d'où l'on doit inferer qu'il y a dans nôtre corps des fermens dépravés, qui par leur développement agitent & dissolvent les humeurs, qu'ils laissent dans une agitation moins forte & plus réglée dès qu'ils commencent à s'en séparer & à paroître sur la peau : mais comme nous ne connoissons pas de corpuscules plus propres pour fondre ou dissoudre le sang que les sels alkalis fixés ou volatils, ou que les acides volatils, & que les acres salés, soit fixes, soit volatils, il est à croire que ces sortes de principes donnent plûtôt naissance à la petite verole que le phlegme, qui peut seulement délayer les sels, ou que le souphre qui les embarasse, & que la terre qui les

Causes de la dissolution du sang.

émouſſe & les abſorbe. Les ſels ſeuls excitent la fermentation dans le ſang par la vertu de leur reſſort, & par l'écart ou par la diviſion que font leurs parties en ſe dévelopant. Mais toutes ſortes de ſels ne ſont pas capables de produire cette eſpéce de fermentation qui fait la maladie dont il s'agit: car les ſels alkalis volatils & les acides volatils ſont trop ſubtils & trop mobiles pour reſter dans l'inaction auſſi long-tems qu'on l'obſerve en certaines gens, à qui cette maladie ne prend qu'à l'âge de ſoixante ou de quatre-vingt ans, les exercices rudes, les longues maladies, & les diverſes alterations de leur ſang qu'ils ont éprouvées, n'ayant pû débaraſſer plûtôt ces levains morbifiques; c'eſt pourquoi les acres ſalez qui réſultent de l'acide & des alkali fixes joints enſemble ſont plus vrai-ſemblablemẽt la cauſe de la diſſolution, ou du deſſéchement que l'on remarque ici dans le ſang, parce qu'ils ſe débaraſſent plus difficilement, & que quand ils s'attachent à la ſurface du corps, ils ne ſe diſſipent pas ſans laiſſer des traces profondes qui défigurent toute la peau: mais étant une fois en libetté, leurs molécules ſolides conçoivent un ſi grand

Effets des acres ſalés.

degré de mouvement par l'impulsion du cœur qui force tous les liquides de s'avancer dans leurs canaux, qu'à raison de leurs figures irréguliéres & pointuës, elles froissent & divisent toutes les substances qu'elles rencontrent, atténuant & agitant les parties sulphureuses avec une telle violence, que toute la masse du sang en est fonduë, ou brûlée.

Durant cette fermentation tumultueuse des principes du sang les corpuscules éterogênes ne s'en séparent pas; les sucs dépravés sont confondus avec les purs, il s'amasse de plus en plus des sels inutiles ou nuisibles, la fiévre s'allume, toutes les humeurs se rarefient & dilatent les vaisseaux qui les contiennent, & la maladie est alors dans sa plus grande fureur. Mais on demande comment il est possible que des sels si actifs restent long-tems dans le corps sans y donner quelques marques de leur préſence: nous répondons à cette d'ifficulté, que c'est une proprieté commune à la plûpart des principes fermentatifs, soit du vin, soit des sucs de plusieurs autres plantes, des sirops, & de quantité de liqueurs semblables qui se reposent des

jours & des ſemaines, & des mois entiers, quoi qu'elles ſoient remplies de particules trés-ſpiritueuſes & trés-maſſives, ne fermentant & ne s'aigriſſant que lorſque ces levains ſont developés, & qu'ils concourent enſemble en aſſez grand nombre: le foin mouillé & entaſſé s'échauffe & s'embraſe au bout d'un mois, & la bile mêlée avec un peu d'eſprit de nitre ou de vitriol ne fermente qu'en vingt-quarre heures. Le ſang étant donc compoſé d'autant de ſucs & de fermens divers, qu'il y a de filtres pour les ſéparer, & de matiéres pour les fournir, il ne s'agitera fortement qu'aprés une filtration ſuffiſante de ces ſubſtances fermentatives, laquelle s'accomplit en un tems d'autant plus long qu'elles ſont plus embaraſſées ou plus groſſiéres, & que leur mouvement interieur eſt plus lent; ainſi un ſang qui croupit dans une partie, y fermente de lui-même, & ſe convertit promptement en pus, quand l'ardeur y eſt notable, & qu'elle ſe de beaucoup au dégagement des letins: mais quand il circule, ſes prinpes, tels que ceux qu'on en tire par diſtillatiõ, ſçavoir une ſéroſité tranſrente, impregnée d'une petite por-

Diverſes matieres ne fermentent qu'au bout d'un long-tems.

Principes extraits du ſang par la Chymie

tion de sel alkali volatil, un phlegme puant, un esprit roussâtre, une huile fœtide, un sel volatil concret, & enfin un sel acre salé fixe, qui contient un peu d'acide, & qu'on extrait des parties terreuses, qui restent au fond du vaisseau, tous ces élémens, dis-je, se remêlent tant de fois & si intimement, qu'ils composent un liquide temperé, & sensiblement homogêne qui ne change, & n'acquiert de fermentation extraordinaire que par l'impression de quelques sels vicieux qui passent dans nos humeurs, ou par certains mouvemens qui favorisent le développement & le concours de ces mauvais levains; ce qui n'est point particulier à la verole, car le venin de la morsure d'un chien enragé, l'épilepsie, la goutte, les écrouelles & les autres maladies héréditaires ne se déclarent par aucun symptôme pendant plusieurs mois, ou même plusieurs années, étant réservés pour certains âges.

Levains qui ne se développent que tard.

Nous avons présentement besoin d'une cause qui réveille en nous ces fermens assoupis, & qui leur donne occasion de troubler toute l'œconomie animale; c'est ce que nous trouverons dans

dans tout ce qui pourra augmenter considerablement le mouvement naturel des humeurs, comme la débauche des exercices rudes, des passions, violentes telles que la colere & la joie qui saisit tout à coup, l'interception de la transpiration insensible, qui entraînoit au dehors quantité de sels volatils tres-remuans, &c. Car dans la grande émotion que toutes ces choses produisent, les parties sulphurées étant brisées & fort écartées, les semences morbifiques qu'elles retenoient liées, ou comme emprisonnées s'en échapent, & suivant toute l'impétuosité que le cœur leur communique, elles ne manquent pas de brouiller & d'alterer la constitution du sang en combattant avec les acides qu'elles y rencontrent. La petite verole est souvent occasionnée par quelque qualité maligne dispersée dans l'air, soit qu'une abondance de sels volatils impurs ait été élevée dans ce vaste fluide par la force des rayons du Soleil, ou par des fermentations souterraines de quelque lieu infecté, soit qu'ils soient sortis du corps des malades, comme il arrive dans des tems contagieux : l'air chargé de ces

De l'alteration du sang dans la petite Verole.

Comment l'air corrõpt le sang.

pernicieuses semences venant donc à s'insinuer dans les poumons, ou s'appliquant sur la peau, ou bien entrant dans le corps avec les alimens ne tarde guéres à se mêler dans le sang, & à en dissoudre les parties sulphureuses, d'où les sels acres ne sont pas plûtôt délivrés, qu'ils exercent leur furie contre toutes les matiéres disposées à fermenter d'une maniere propre à faire naître l'espece de fiévre maligne que l'on nomme petite verole.

De la force du levain de cette maladie, & de quelle façon elle se transmet.

Il n'y a pas d'apparence que ces sortes de sels qui fondent ou qui brulent le sang soient introduits dans cette humeur par l'ait qu'on respire, ou qui nous touche la peau, vû que leur masse est trop pesante pour être soutenuë au milieu de ce fluide. Ce n'est pas non plus le sang menstruel qui les infuse dans le fœtus, puisqu'il ne se nourrit pas d'un liquide si corrompu, mais d'un suc laicteux apporté par le sang le plus pur à la matrice, & filtré dans la membrane

glanduleuse de ce viscere, & cela se passe ainsi: ce suc est mis en dépôt dans des mammelons qui naissent de la matrice & s'appliquent aux vesicules du placenta, dans lesquelles ils le versent incessamment, pour donner moyen aux racines de la veine ombilicale de l'extraire & de le répandre dans les vaisseaux du fœtus, duquel les envelopes exterieures séparent une lymphe douce où il flotte, & dont il avale quelque peu pour s'accoûtumer à se nourrir par la bouche, & pour empêcher que les premieres voyes ne se ferment, pendant que le principal aliment lui est fourni par le cordon ombilical qui le répand immédiatement dans ses vaisseaux sanguins.

Comment le fœtus se nourrit.

D'ailleurs, si le sang des régles étoit la cause de cette maladie, les filles en qui ce cours est arrêté, devroient avoir des pustules veroliques, dont on les voit pourtant toûjours exemtes durant cette suppression, où elles sont seulement affligées d'une douleur & d'une pesanteur de tête, d'une palpitation de cœur, d'une foiblesse d'estomac, de quelques envies dépravées, & d'autres symptômes semblables: &

Effets de la retention des mois

pourquoy la petite verole auroit-elle tant tardé à paroître au monde, vû que les femmes ont toûjours été sujettes à leurs ordinaires?

Tout bien consideré, on avoûëra que ce sel acre en quoi consiste le levain de la petite verole est transmis des parens dans les enfans, & qu'on la doit ranger au nombre des maladies héréditaires; & pour mieux comprendre de quelle maniere cette communication se fait, il faut sçavoir comment l'œuf d'où l'homme sort, est fécondé dans le testicule ou l'ovaire de la femme, & comment les humeurs du fœtus qui se dévelope, sont animées par la semence du pere, & par les sucs de la mere.

Comment l'enfant s'engendre dans l'ovaire de la mere.

La liqueur prolifique de l'homme aiant été reçûë dans l'uterus au tems des embrassemens, elle y est attenuée & rarefiée par la chaleur du lieu, & les pores des vaisseaux de cet organe se trouvant alors plus ouverts que de coûtume, cette liqueur s'y insinuë aussi-tôt, & se mêlant au sang maternel elle circule avec lui dans toutes les parties, pour lui donner diverses alterations; d'où surviennent ces dégouts, ces nauzées, ces frissonnemens &

ces autres symptômes que le sexe éprouve aprés la copulation : le sang imprégné de ce levain séminal venant à arroser quelqu'un des ovaires, y excite une fermentation dans l'œuf le plus disposé à éclorre; ce globule en étant incessãment grossi quitte peu à peu son calice,& ayant ouvert l'enveloppe commune du testicule, il descend dans la trompe qui s'est avancée pour le recevoir, & qui par les contractions successives de ses fibres charnuës le conduit dans la matrice, dont le fond imbibé d'humeurs gluantes le retient jusqu'à ce qu'il ait pris racine par le moyen des vaisseaux ombilicaux que l'embryon qu'il renferme pousse au travers de ses tuniques exterieures du côté qu'elles touchent la membrane interne de l'uterus, entre laquelle & ces tuniques, il se produit un corps spongieux, qui suce le chile apporté en cet endroit par le sang de la mere, & repris, comme j'ai dit, par les rameaux de la veine ombilicale de l'enfant. On n'aura pas de peine à croire que la semence masculine passe ainsi dans les humeurs de la femme par les pores des vaisseaux de l'uterus, si l'on considere qu'il n'y a pas de voye

Comment l'œuf descend dans la matrice

Que la semence virile passe dãs le sang de la femme

plus commode pour cette introduction, & que plusieurs autres substances qui ne paroissent pas plus subtils & plus actives étant appliquées extérieurement pénétrent le corps, & changent la constitution de ses humeurs; telles sont le mercure, qui procure la salivation, & la thérébentine qui fait contracter à l'urine une odeur de violette.

Le fœtus est donc vivifié, uourri, accru par des sucs extraits d'un sang que des fermens séminaux échauffent & animent: ainsi lorsque la semence virile, qui n'est que le précis des humeurs les plus spiritueuses & les plus fermentatives, procéde d'une source infectée de quelque venin, & que le sang maternel en a contracté le mauvais caractere, il faut que l'enfant qui en est entierement formé, soit assujetti au même vice, qui ne se découvrira que dans le tems que ses humeurs empruntées de celles de sa mere seront devenues moins aqueuses ou moins onctueuses, & que les sels acres qui s'y sont engendrez, auront acquis par leur quantité, ou par leur activité la proportion requise pour susciter de fortes fermentations par l'écar-

Pourquoi l'enfant contracte le vice des parens.

tement des parties sulphureuses, & par la rapidité du mouvement communiqué aux acides.

Mais on doit supposer que tous les levains de la maladie ne sont presque jamais dissipés ou détruits dans les paroxysmes même les plus violens, ou bien qu'il s'en engendre de nouveaux, pour rendre raison de ce qu'un homme & une femme qui ont eû la petite verole dans leur plus tendre jeunesse, font néanmoins des enfans sujets au même mal ; car il faut concevoir pour cet effet qu'il reste encore dans le sang de pere & de la mere quelques semences véroliques, qui n'étant plus pour l'ordinaire capables de troubler des humeurs aussi massives & aussi épurées que celles des personnes avancées en âge pourront toutefois corrompre de nouveau sang, & les parties encore tendres des enfans.

Mauvais levains des semences qui rendent les maladies héreditaires.

Raisons des Symptômes qui paroissent dans la petite Verole, lors qu'elle pousse.

Tous les symptômes de cette maladie peuvent être rapportés aux quatre états differens sous lesquels on la doit

considerer ; sçavoir au tems pendant lequel le venin s'amasse à la surface du corps ; à l'état où se trouve le malade, quand on voit les pustules s'élever au-dessus de la peau ; troisiémement à la quantité de jours que ces petites tumeurs employent à suppurer, & à se dessécher ; enfin à cette disposition par laquelle elles rentrent au dedans incontinent aprés avoir paru au dehors.

Cause des premiers symptômes de la maladie. Le malade est d'abord saisi d'horreurs & de frissonnemens, parce que les levains ne peuvent être chassés à la peau, si pour se débarrasser des souphres qui les retenoient, ils ne les ont extrêmement atténués, & qu'ils n'ayent mis en action beaucoup de sels acides qui demeuroient sans mouvement particulier ; de sorte que le sang en conçoit une forte fermentation qui redouble les vibrations du cœur, pendant que les pointes des acides dispersés dans toute la substance des muscles, & des parties membraneuses ou nerveuses, irritent les fibres mouvantes, & les font entrer en mille convulsions.

Origine de la févre. La fiévre attaque aussi-tôt étant causée par l'inflammation des parties

salino-sulphureuses du sang, qui se mêlent pour lors fort aisément avec les nitres de l'air inspiré dans les poûmons ou poussé dans le sang avec le chile. Le sang ne commence pas plûtôt à fermenter & à se rarefier que tous les sucs qui devoient être séparés en divers filtres sont tellement confondus, qu'il se fait trés-peu de filtrations ; c'est pourquoi les organes manquant d'esprits, on sent des lassitudes, les digestions sont imparfaites, & on manque d'appétit.

Le chylé restant crud, s'aigrit, & par son sel acide resserrant la partie sulphureuse du sang dans lequel il se mêle, il donne occasion à la serosité de se séparer en plus grande abondance, & de se répandre sur les membranes qu'il picotte, d'où dépendent les frissons qui durent peu de tems dans cette maladie, parce que les acides du chyle rencontrant quantité de sels acres parmi les particules sulphureuses s'agitent avec eux, & unissant leurs forces ensemble, ils augmentent la fermentation des humeurs jusqu'à produire une ardeur trés-véhémente dans tout le corps, ainsi que la bile, qui s'étant coagulée dans le moment que des es-

Pourquoi les frissons durent peu dãs cette maladie ?

prits de vinaigre, de nitre, & de sel s'y sont répandus, fermente un moment aprés, & se dissout entierement.

Pendant que l'estomac & les intestins fournissent au sang un chyle acide, le malade doit avoir, selon ce principe, plusieurs fois par jour des frissons suivis incontinent de chaleurs : mais les frissons disparoissent au bout de deux ou trois jours, parce qu'alors la plûpart des alimens qni avoient été pris, quand la maladie a commencé, sont tout-à-fait consumés, & que les fébricitans ne se nourrissent durant le cours de la maladie que de boüillons, ou de crême de ris, d'avoine, & d'orge que l'estomac supporte facilement, & qui n'épaississent pas les humeurs ; c'est pourquoi le malade ne frissonne plus, s'il n'a avalé quelques alimens solides, & de difficile coction.

Dissipation des frissons.

L'inquiétude vient de ce que le sang arefié dilatant ses vaisseaux cause des divulsions aux membranes, & de ce que les sels acres qui commencent à se développer percent avec leurs aiguillons la peau & d'autres parties trés-sensibles.

D'où procedent le trouble d'esprit, & l'augmentation de la fiévre.

Mais comme la transpiration des

vapeurs salines est plus empêchée la nuit que le jour, durant lequel l'air est plus rarefié & plus chaud, il est nécessaire que la fiévre se redouble en ce tems-là par le mélange de ces corpuscules qui doivent augmenter la fermentation du sang où ils rentrent; & par la même raison les malades sont tourmentés d'inquiétudes nocturnes, l'ardeur de la fiévre se faisant appercevoir davantage à la paume des mains, parce que la peau y étant plus compacte & plus serrée ne se laisse pas pénétrer par les sels volatils qui tendent à s'échaper par cet endroit, & qui n'y peuvent être retenus sans exciter une plus vive effervescence dans les vaisseaux sanguins qui l'arrosent, & sans ébranler plus fortement la grande quantité de nerfs dont cette partie est composée.

D'où vient le mal de tête.

La douleur aggravante de la tête dépend de ce que les humeurs poussées avec trop d'impétuosité le long des canaux droits du cœur au cerveau, rempliſſent ce viscere mol, & dilatent avec violence les sinus de la dure-mere. Le sang aborde quelquefois si rapidement & si copieusement dans les arteres du cerveau, que non seule-

ment il rétrecit les tuyaux médullaires par lesquels s'écoule le fluide spiritueux qui entretient les nerfs dans leur mobilité, mais encore il s'extravase, & se répandant sur toute la substance de ce corps spongieux, y cause une inflammation extrémement dangereuse : de là procéde soit le coma, où les malades ayant les yeux ouverts répondent à ce qu'on leur demande, & se rendorment aussi-tôt qu'on les a reveillés ; soit le carus dans lequel il se fait une retraction de membres, & le sommeil est si pressant que le malade ne peut rien répondre aux questions quoi qu'il ouvre les yeux ; soit enfin l'apoplexie où l'assoupissement est si profond, que quelque agitation qu'on donne à la personne, les yeux lui restent fixes avec perte de tout sentiment, & de toute connoissance, pendant que la respiration, la faculté d'avaler, & le mouvement peristalique des intestins subsistent avec le battement du cœur & des artéres, parceque les nerfs destinés aux organes qui exécutent ces actions vitales, partent du cervelet qui n'est pas offensé dans cette affection, étant plus à couvert, & d'une structure plus ferme que le cerveau.

Origine du coma, du carus, & de l'apoplexie.

Le délire ou la phrénéſie ne manque guére d'être de la partie : à cauſe que l'émotion exceſſive des principes du ſang étant une obſtacle au cours de cette humeur dans l'interieur de la tête, il s'en ſépare beaucoup de ſeroſitez, qui abbreuvant toute la portion cendrée du cerveau produiſent d'abord des maladies ſoporeuſes ; mais le ſel volatil de cette lymphe entrant juſques dans le corps calleux d'où les nerfs tirent leur origine, y diviſe & y remuë les fibrilles de ces cordons ſi précipitamment & ſi confuſément dans les organes des ſens, de l'imagination & de la memoire, que l'Ame en apperçoit les objets tout autrement qu'ils ne ſont, qu'elle fait mille comparaiſons ridicules, mille jugemens extravagans, & qu'elle ſe rappelle ſans ordre une infinité d'idées bizarres qui lui font faire à tout moment des raiſonnemens abſurdes & ſans ſuite.

Cauſe de la demence.

Les mouvemens convulſifs, l'éternuëment, le tremblement des membres ſont cauſés par l'impreſſion des ſels ixes ſur les parties muſculeuſes & membraneuſes, qui venant à être piquées rudement ſe contractent plus ort que de coûtume, fléchiſſant la

D'où naiſ-

sent les mouvemens convulsifs.

partie à laquelle elles tiennent, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que ces causes irritantes agissent davantage icy que là alternativement, ou la tenant droite & immobile quand elles influent également dans les muscles qui la tirent en des sens contraires; & s'il arrive que des organes communiquent avec d'autres par des fibres intermédiaires comme la membrane pituitaire du nez avec le diaphragme par le moyen des filets de nerfs qui s'unissent dans le cerveau, ceux-là ne pourront être excités que ceux-cy ne se mettent en contraction : ainsi les fortes odeurs qui secoüent cette tunique où est le siége de l'odorat, font une occasion au diaphragme d'entrer en convulsion pour produire l'éternuëment en se relâchant tout à coup par la contraction subite des muscles du bas ventre qui le repoussent dans la poitrine, & en chassent l'air avec vitesse, aussi-tôt que l'effort convulsif de ce muscle cesse.

Comment l'eternûment est excité.

La fermentation du sang trop fréquente & trop forte fait qu'il abonde en une serosité acre & mordicante, qui se distribuant aux glandes des yeux fait séparer à ces filtres quantité de

larmes piquantes qui irritent continuellement les envelopes de ces organes, & y cauſent une inflammation. Une pareille ſeroſité abbreuvant la membrane pituitaire, la picotte & donne occaſion à l'éternuëment fréquent des malades. La rougeur & l'ardeur de la face n'ont point d'autre principe que la chaleur du ſang, & ſon cours précipité vers la tête, où il ſe répand en quantité à la face, parce que la peau y eſt continuellement expoſée à l'irritation de l'air; & y étant plus fine & plus tranſparente qu'ailleurs, la couleur du ſang qui remplit ſes vaiſſeaux capillaires s'y fait mieux remarquer à l'exterieur.

D'où procedent la rougeur & la chaleur du viſage.

Le ſang qui ſe rarefie & s'étend comme du ſirop qui boulit ſur le feu, dilate tous les petits tuyaux de la ſubſtance veſiculaire des poumons, où l'air ne peut par conſéquent entrer auſſi facilement que de coûtume, & d'où il ne ſort qu'avec peine, les cellules reſtant comprimées par l'afluence du ſang; c'eſt pourquoi le malade ſe ſent preſque étouffé, ce qui rend les mouvemens d'inſpiration & d'expiration plus forts & plus prompts, afin que l'air qui ne peut s'inſinuer

Cauſe de la reſpiration frequente &

qu'en petite quantité dans les poumons y entre & en sorte en récompense plus de fois dans le même tems ; le malade veut aussi être couché le col droit, pour donner plus de liberté aux mouvemens du diaphragme qui dans cette situation élevée se trouve moins repoussé en haut par l'estomac, par les intestins, & par le foye. Le pouls est irrégulier & inégal, il manque même quelquefois, parce que le sang rencontre beaucoup d'obstacles dans son cours du cœur aux poumons, & des poumons au cœur : on se plaint aussi d'une douleur dans la poitrine à raison de la distraction de la propre membrane des poumons extraordinairement tendus, laquelle tenant au mediastin y fait encore des divulsions qui causent un sentiment aigu tres-pénible : mais si les poumons ne sont remplis de sang que d'un côté, la douleur ne se fera appercevoir qu'à cet endroit malade sur lequel on se couche plus volontiers que sur le côté sain, parce qu'en cette derniere posture la partie chargée de sang tombant sur celle qui a ses canaux & ses cellules libres, l'accable, & suffoque presque en resserrant toutes ces vesicules qui rece-

De la douleur de poitrine.

voient & exprimoient aiſément l'air par la reſpiration, à moins que la partie où le ſang s'eſt profondément infiltré & accumulé, n'ait de fortes attaches qui la retiennent contre les côtes voiſines, comme on l'a quelquefois obſervé.

Le ſang qui croupit dans les vaiſſeaux du poumon donne lieu à la ſéparation d'une ſéroſité, qui par la pointe de ſes ſels perce la ſubſtance délicate de ce viſcere, dont les nerfs ne peuvent être offenſés ſans irriter par conſentement, ou par ſympathie fondée ſur des liaiſons mutuelles, les nerfs des muſcles qui ſervent à l'exſpiration, d'où s'excite une toux fréquente qui n'eſt qu'une exſpiration réïterée, véhémente, & faite avec un bruit qui accompagne une violente ſecouſſe de la poitrine. La toux des petites veroles peut encore venir de quelques puſtules qui ſortent autour du larinx.

D'où procede la toux réïterée

La ſéchereſſe de la langue & du goſier dépend du deſſéchement du ſang que les ardeurs de la fiévre ont épuiſé de ſeroſitez, ce qui rend la ſalive épaiſſe, & peu propre à graiſſer & humecter la langue, le palais, & la trachée-artere : cette ſalive imprégnée

Effets des ardeurs de la fiévre.

d'un sel volatil & d'un sel fixe unis, comme dans le sel ammoniac, se colant au gosier elle en racle & en pique la membrane interieure, ce qui cause une sensation trés-douloureuse avec une sécheresse & une ardeur dans la partie : Cette salive est quelquefois chargée de sels si corrosifs, que la langue en est toute fenduë, livide ou noire & couverte d'ulcéres; les pustules qui viennent souvent au palais, à la langue, & au gosier, produisent aussi de tels symptômes.

De l'épaississement de la salive.

La salive des tonsilles & des autres glandes d'autour du larinx & du pharinx s'épaississant plus que de coûtume durant la vigueur d'une fiévre où l'haleine brûlante qui sort des poumons contribuë encore au dessêchement de cette humeur, forme des obstructions aux vaisseaux qui se répandent dans ces endroits, & même dans les muscles de l'œsophage & du larinx; d'où il arrive que les malades ont beaucoup de peine à evaler des alimens solides qui ne peuvent abbaisser l'épiglotte sur la glotte pour passer dans le pharinx, ces parties étant trop tenduës & trop gonflées, de maniére que les seules liqueurs qui se glissent le long

des côtez de l'épiglotte & de la glotte, ont la facilité d'entrer dans l'œſophage & de là dans le ventricule : Mais le gonflement & l'inflammation de ces mêmes organes peuvent-être ſi conſidérables qu'il y auroit danger de ſuffocation, ſi l'on n'y remédioit promptement.

Cauſe de la douleur des lombes.

Enfin, la douleur des lombes dépend des tiraillemens que fait aux parties nerveuſes de cette région l'extenſion des vaiſſeaux qui y ont quelques liaiſons immédiates ou médiates, par exemple, de l'artére & de la veine émulgentes que le ſang viſqueux qui revient des reins, dilate extraordinairement.

Explication des ſymptômes qui ſurviennent quand les puſtules percent, ſupurent, & ſe deſſéchent ; de ceux qui paroiſſent lorſqu'elles ſortent lentement, ou qu'elles ſemblent rentrer ; & de ceux qui ſont particuliers aux femmes groſſes affligées de cette maladie.

Les taches rouges qui ſe remarquent ſur la peau environ le quatriéme jour, ſont bien-tôt ſuivies de tubercu-

les sensibles, & alors les symptômes que nous venons d'expliquer, diminuent beaucoup, ou s'évanouissent entiérement, parce que le sang se décharge de ces sels acres salés dont il abondoit, & qui se séparent plus aisément par les glandes miliaires de la peau, à cause qu'elles sont les filtres des sueurs qui tiennent de la nature de ces levains veroliques, comme cela se reconnoît par le sel volatil alkalin & le sel salé fixe qu'on tire de cet excrément ainsi que de l'urine avec laquelle il a un grand rapport. Ces levains étant donc mêlés avec la matiére de la transpiration ordinaire se trouvent trop grossiers pour traverser les pores de la peau, sous laquelle s'arrêtant ils la rendent rude, & la piquent : le sang qui circule difficilement dans les vaisseaux des glandules cutanées les gonfle, & laisse des marques rouges sur toute l'habitude du corps, & ce qui s'extravase de cette humeur, se changeant en pus par l'attrition de ses principes, il y produit comme de petits phlegmons ou tubercules enflammés : Les glandules s'affaissant ensuite, les pustules se dessêchent par la dissipation des parties les plus subtiles, & tombent comme le

Origine des petits fleg mons de la peau.

fruit mûr fait de l'arbre faute de nouveaux sucs qui l'y appliquent Le foye, les poumons, & les autres visceres se trouvent aussi quelquefois couverts de pustules, mais plus rarement que la peau, parce que la froideur modérée de l'air exterieur temperant ici la fermentation du sang, fait que cette humeur s'y dégage plus commodément de ses sels étérogênes.

Les fiévres tres-violentes sont capables d'interrompre la sortie des pustules, & même de les faire rentrer, parce que toutes les humeurs qui composent le sang, sont tellement confonduës ensemble par son mouvement précipité, & qu'elles passent si vîte par dessus les differens cribles, qu'ils n'en peuvent faire la séparation, ni débaraſſer les particules homogênes & pures d'avec les étérogênes & les impures : une cause toute contraire comme un grand froid, ou la crainte peut avoir le même effet, en resserrant les vaisseaux de la superficie, & déterminant le sang à couler en plus grande abondance dans les parties interieures, la fiévre s'augmentant dans tous les cas où les malades sont presque toûjours en peril. Les pustules plat-

Cause des diverses couleurs des pustules.

tes transparentes, aqueuses, violettes, rouges, noires, & vertes sont des effets de la diverse constitution du sang dissout, qui n'a pas assez de vigueur pour soulever la cuticule, & pour se convertir en pus; aussi observe-t-on fréquemment que le sang tiré des malades devient dans les palettes comme une liqueur verte, noire, aqueuse, & violette.

Raison des crostes qui couvrẽt la peau de ces malades

Le levain des petites veroles peut causer aux glandes de la peau une telle obstruction, que les tuyaux capillaires en étant bouchés se rompent & permettent au sang de s'extravaser dans cette partie, où se pourrissant il la rend toute vilaine & crouteuse. Le sang est d'autres fois si rempli de sels corrosifs, qu'à la premiere éruption des pustules la peau paroît en mille endroits couverte de charbons & d'ulceres creux, qui pénétrent quelquefois jusqu'aux os qu'on trouve attaqués de carie, tels que le sont plus ordinairement l'os du coude proche l'olecrane, & l'humerus en sa partie inferieure, les osselets du carpe & du métacarpe, du tarse & du métatarse, les os du sternum & les clavicules: Enfin l'on a vû dans la peau une si grande pourri-

ture, que les pustules fourmilloient de petits vers vivans : Les trous, les sillons & les cicatrices qui restent toute la vie sur le visage témoignent assez la qualité corrosive de ce ferment qui exerce sa furie principalement dans les personnes d'un tempérament fort chaud, & sur tout en hyver ou en automne que l'exhalaisõ des corpuscules malins est interceptée. Les taches rouges, noires, violettes, & ces marques comme de coups de fouet qui sont parsemées entre les pustules sont causées par quantité de globules sanguins, qui s'étant mêlez diversement avec le suc lõt la membrane reticulaire de la peau ou le corps muqueux se nourrit, communiquent à la cuticule étenduë sur ce orps ces differentes couleurs. Les yeux ont beaucoup exposez dans cette maadie : & premiérement les paupiéres ui sont tellement gonflées par l'huneur qui y fermente, qu'elles resplenissent comme des vessies enflées: Les rmes sont si piquantes, que les vaisaux du blanc de l'œil en sont déchiz & ouverts, d'où le sang découle sur face : Le sang s'amasse quelquefois ans l'épaisseur de la cornée & se met pus, ce qu'on nomme hypopyum:

Maux auxquels les yeux sont sujets dãs la petite Verole.

d'autrefois la cornée est rongée tout autour par une matiére purulente ; & quand cette tunique en est séparée ou toute ouverte, l'uvée qui se rencontre au dessous, se détache & paroît comme un grain de raisin, d'où naît le staphyloma : il reste à la cornée une cicatrice qui nuit à la vision, & souvent, cette même membrane est couverte de taches blanches qui empêchent le passage des rayons de la lumiere, ce qu'on nomme *Leucoma* ; on attribuë ces taches à une lymphe épaissie dans la substance de la cornée, & desséchée par l'ardeur de l'inflammation.

De l'ægilop & de la fistule lacrimal.

Les yeux sont encore sujets dans cette maladie à l'égylops ; c'est à-dire, à une tumeur qui se produit entre le grand coin de l'œil enflammé & la racine du nez, cette tumeur rouge par les bords est trés-douloureuse. Les larmes acres étant retenuës dans le canal qui va du grand coin de l'œil dans le nez, & qui se bouche par la viscosité de l'humeur à laquelle il doit donner passage, ou par le gonflement de la membrane spongieuse qui le revêt, rongent peu à peu ce conduit, & le dilatent de maniére qu'il devient fistuleux, & qu'il y coule continuellement

ment des humeurs qui l'ulcérent de plus en plus : ces derniers symptômes peuvent être causés par des pustules qui tendent à sortir dans cet endroit.

Lorsque les pustules tardent à se produire au dehors, ou qu'ayant une fois paru, elles s'évanoüissent subitement, il survient des accidens les plus terribles, le cours de ventre & la dysenterie pressent extrêmement les malades, le vomissement, le hoquet, les maux de cœur, les distillations de sang qu'on ne peut arrêter, se mettent de la partie; & tous les symptômes tels que la fiévre, l'oppression de poitrine, l'inflammation du bas ventre, &c. qu'on observe dans le tems que les pustules poussent, s'augmentent aussi notablement, parce que le levain morbifique dissout & détruit tout ce que le sang peut avoir de sulphureux & de doux, & que se joignant aux sels fixes qu'il a débarrassés, il fortifie le mouvement fermentatif de cette humeur, & la chãge en des serosités, qui selon la diversité de leurs alterations & de leur propre constitutiõ se confondant avec differens sucs causent ou la salivation, si elles participent de la nature de la salive, ou le flus de ventre, & la dysenterie,

Quels sont les accidẽs des pustules rentrées

quand elles ont plus de rapport avec le suc intestinal, & qu'elles lui communiquent de l'acreté & de la corrosion, ou des inflammations & des dépôts dans le cerveau, dans les poumons, & dans plusieurs visceres du bas ventre, s'il s'y filtre des liqueurs avec lesquelles cette substance séreuse corrompuë peut plus aisément se mêler.

Outre cette infection produite dans les humeurs par l'impression du ferment verolique, il cause encore dans les parties solides d'étranges desordres en irritant les fibres nerveuses & musculeuses des organes qu'il traverse pour circuler avec le sang : s'il se répand dans la membrane du nez il en ronge les vaisseaux, & les ouvre, d'où survient une hémorragie difficile à guérir ; s'il attaque de même les poumons, il cause la péripneumonie où le sang & la lymphe sont épanchés sous la membrane qui les revêt, s'il vient à déchirer & à piquer le péricrane ou la dure mere, il donne occasion au délire & à la phrénésie, par les rudes ébranlemens qui se transmettent de ces membranes aux organes des sensations ; les pointes qu'il applique

contre le ventricule y excitent des douleurs, ou un vomiſſement qui dépend moins de la contraction des fibres mouvantes de ce viſcere que de celle du diaphragme & des muſcles de l'abdomen, puiſque l'expérience fait voir que ſi l'on fait avaler du ſublimé corroſif à un chien pour le faire vomir, & qu'on lui découvre le ventricule, cette partie paroîtra immobile & ſera repouſſée au dehors par l'applatiſſement du diaphragme; mais ſi vous la faites rentrer dans le ventre, & que vous recouſiez les chairs que vous aurez coupées, l'animal commencera à revomir par la puiſſante contraction de ces muſcles de l'abdomen; & même ſi vous laiſſez une ouverture à la playe par où vous puiſſiez encore appercevoir ou toucher l'eſtomac, vous ne remarquerez nulle contraction à ſes tuniques, mais vous le verrez fortement comprimé par ces mêmes muſcles & par le diaphragme.

Cauſe veritable & prochaine du vomiſſement.

Les femmes groſſes ſont ſujettes à l'avortement dans cette maladie, parce que leur ſang acre & ardent, échaufant beaucoup l'enfant qui en reçoit par l'entremiſe du placenta quelque

quantité mêlée avec le suc chileux, fait qu'il se remuë extraordinairement, & détache peu à peu par son agitation les liens par lesquels il est retenu contre l'uterus, ce qui excite les fibres musculeuses de cet organe à se resserrer pour exprimer le placenta & favoriser la sortie de cet enfant, étant aidées à cela par l'action des muscles de l'abdomen & du diaphragme qui concourent en conséquence des mutuelles liaisons des nerfs & des autres sortes de filamens à la plûpart des mouvemens du ventricule, des intestins, de la vessie & de la matrice.

Il arrive aussi quelquefois que la maladie de la mere se communique à son fruit qui vient au monde tout couvert de pustules, parce que le sang de ce fœtus aura eu assez de consistance pour fermenter, & pour se purifier par l'expulsion des parties étérogênes vers la surface du corps; au lieu que d'autres fois ce sang est si onctueux & si aqueux qu'il ne peut contracter qu'une chaleur temperée. Il n'est pas non plus inoüi que des enfans soient nez avec la petite verole, quoique leurs meres eussent toûjours été fort saines: car le levain de cette maladie peut de-

meurer envelopé dans les parties ſulphureuſes du ſang de celles-ci, & ſe développer dans les humeurs plus foibles & plus rarefiées de ceux-là. Cet accident n'eſt pas particulier à la petite verole; car on a vû des enfans qui étoient affligés d'une fiévre intermittante, quoique leurs meres ſe portaſſent bien, ſe trouvant ſeulement plus fatiguées que de coûtume dans le tems des accés de cette fiévre qui agitoit beaucoup ces enfans dans l'uterus, & qui n'a pû être guerie qu'aprés la naiſſance par des priſes de quinquina, & par d'autres remédes proportionnés.

Du Prognoſtic des petites Veroles.

Le prognoſtic de cette maladie eſt toûjours douteux, & le Medecin à qui l'on en demande l'événement heureux ou malheureux, doit avoir égard à la conſtitution de l'air où vivent les malades, & à la grandeur des ſymptômes qui paroiſſent, ſoit quand les puſtules pouſſent la peau, ſoit quand elles s'épanoſent, ſoit enfin quand elles ſupurent & qu'elles ſe deſſéchent.

Un crachement de ſang, une grande douleur de tête, une chaleur brulante,

une toux qui suffoque, de fortes & de fréquentes convulsions, un pouls interrompu, le refroidissement des extrémités, &c. qui se manifestent à la premiére attaque de la maladie sont d'un triste augure: au contraire il y a à esperer quand la plûpart de ces accidens ne paroissent point, que la fiévre est petite & la respiration aisée. Lorsque la sortie des pustules se fait lentement, qu'elles sont entremêlées de taches rouges ou livides, qu'elles sentent mauvais, & qu'elles sont marquées d'une tache noire, qu'elles occupent les parties interieures, le dedans de la bouche, le palais, ou que le malade a une soif ardente & une inquiétude extrême, que les pustules rongent la peau dés qu'elles commencent à pousser, ou lorsqu'elles rentrent, ou qu'enfin étant sorties les symptômes précédens ne sont pas appaisez: le malade est en danger: mais on doit peu craindre quand les pustules se produisent aisément dehors, qu'elles sont blanches, rondes, molles, séparées, & en petite quantité, que leur grosseur n'excéde pas celles des moindres pois, qu'elles sont environnée d'un cercle rouge, qu'elles meurissen

promptement, qu'elles n'attaquent point les parties internes, & que les douleurs de la tête & des lombes, la fiévre, & les autres symptômes ne tourmentent pas considerablement les malades. Et si dans le tems de la suppuration de ces petites tumeurs & de leur dessêchement la peau est couverte de croutes épaisses, qui empêchent la transpiration des sels volatils, dont le retour dans les humeurs augmente la fermentation & la dissolution du sang, cause des dysenteries, des hémorragies par le nez, par la verge, une inflammation de poumons, & d'autres accidens semblables, le péril est grand : c'est aussi à raison de cette interruption des exhalaisons impures dont le corps du malade doit être délivré, que la petite verole est plus dangereuse en hyver qu'en tout autre tems; c'est pourquoi on observe qu'elle fait moins de ravage dans les pays chauds, que dans les régions Septentrionales, & que dans l'Amerique meridionale les malades sont promptement guéris, parce que leurs pores sont continuellement ouverts, pourvû qu'ils ayent soin de se garentir du froid de la nuit : Les gens gras sont pa-

reillement plus en danger que les maigres, & les adultes que les enfans, parce que les sels volatils acres ne peuvent pas si aisément s'exhaler dans les uns que dans les autres, ceux-là abondant davantage en souphres, ou bien ayant la peau plus compacte que ceux-cy, de maniére que ces sels retenus dans le sang doivent augmenter la violence de la fiévre.

Toutefois en certains pays, comme à Montpellier, l'été est plus pernicieux aux petites veroles que les autres tems de l'année, parce que l'extrême ardeur du Soleil brûle le sang & le rend caustique, ce qui n'arrive pas aux Indes Orientales, ny en l'Amerique méridionale où l'air est encore plus chaud, parce que les pores de la peau y sont ouverts toute l'année pour la transpiration des sels volatils & fixes qui peuvent nuire, d'où vient que la goutte & le rhumatisme sont inconnus chez ces peuples, au lieu que dans nos terres septentrionales les corps subissent durant l'hyver un froid, qui resserrant les pores accumule ces sels malins dans nos humeurs, de sorte que ces levains n'ayant pas eu le tems de s'atténuer & de se dissiper peu à peu,

quand l'été survient, la chaleur extrême les confond intimement avec le sang, qu'ils pervertissent lorsqu'elle les y a exaltés. La maniere de vivre de ris, d'orge, de certaines legumes, & de fruits familiére aux peuples Méridionaux, qui d'ailleurs mangent rarement de la viande & boivent peu d'eau, contribuë à leur rendre la maladie si supportable que la plûpart n'en font point empêchez de vaquer à leurs affaires comme de coûtume. On peut prédire aussi que les enfans qui ont été long-tems nourris de lait, & les personnes âgées qui ont mené une vie sobre, éprouveront des symptômes moins cruels que ne feront ceux qui ont été nourris d'alimens solides, salés ou épicés, & qui ont vécu dans l'intemperance. Enfin quand les pustules sont entassées sur toute la surface du corps, on doit craindre que les malades ne tombent dans une éthisie causée par l'abondance des matiéres purulentes, que les veines rapporteront dans le masse du sang.

D'où peut provenir l'éthisie.

De la cure des petites Veroles.

Suivant la théorie précédente, l'in-

tention du Médecin doit être de temperer la fermentation, & d'adoucir l'acrimonie du sang, de désemplir les vaisseaux gonflés, & de dégager les fermens en leur donnant issuë par les pores de la peau, afin d'empêcher qu'ils ne fassent leur impression sur les viscères: on satisfera à de telles indications en faisant d'abord tirer du sang jusqu'à la quantité de neuf onces dans les adultes, & dans les autres à proportion de leur âge & de leurs forces; réiterant la saignée deux ou trois fois selon la violence des symptômes, de crainte que la fermentatió d'une grande abondance d'humeurs ne rompe les vaisseaux & ne cause des inflammations : de plus cette évacuation, qui souvent ne se peut faire dans la vigueur de la maladie, à cause que pour lors les vaisseaux de la superficie sont environnés de pustules qui les cachent a Chirurgien, est trés-propre à débarrasser les levains morbifiques en donnant la liberté au sang de circuler & de se rarefier dans ses canaux. Ensuite on fera prendre des clysteres tous les jours, ou de deux jours l'un, afin de nettoyer, de temperer les premieres voyes, & de donner de la fluidité aux

Utilité de la saignée dans le commẽcement.

Avantage des clisteres.

excrémens grossiers, que l'ardeur de la fiévre endurcit quelquefois, & attache au colum, où s'aigrissant & se corrompant par leur séjour, ils envoyent des exhalaisons salines qui rongent les intestins, & infectent le sang auquel elles se mêlent. Pour composer ces remédes, prenez de l'orge avec son écorce une poignée, trois dragmes de réglisse, demie once de raisins de Corinthe, une once des quatre semences froides majeures pilées, & faites boüillir le tout dans deux livres d'eau qui seront réduites à une sur le feu; passez ce mélange, & y dissoudez une once de moëlle de casse, & deux onces de miel rosat pour en préparer un clystere à donner dans une heure commode: pendant le cours de la maladie on purgera les intestins des sucs dépravés qui pourroient s'y être engendrés, & l'on ordonnera pour cet effet un lavement, dans lequel entreront une demie livre de lait de chévre, autant de décoction d'orge & deux onces de miel rosat, y ajoûtant un blanc d'œuf & deux onces de mucilage ou de pulpes de semences de Psyllium & de coings extraites dans l'eau rose, quand le flux de ventre, ou la dysenterie surviendra: on donnera

aussi quelquefois des lavemens faits avec de la décoction des intestins & de la tête d'un mouton, y ajoûtant le miel rosat.

Les émulsions & les ptisannes rafraichissantes seront utilement employées pour moderer l'ardeur du sang, diminuer de son acrimonie, développer les sels fixes, & reparer la perte qui se fait de la sérosité, s'abstenant de tous remédes alexipharmaques, cardiaques, bezoardiques & autres qui augmentent la chaleur, l'acrimonie, & la fermentation, tels sont le diascordium, l'eau Thériacale, la confection alkermés, le mitridat, le sel volatil, & la graisse de vipere, l'huile de crapauts, le baume de vie de Basile, la teinture des fleurs diaphorétiques d'antimoine, les feüilles de galéga, la semence de nasturce, de rave, la racine de contrayerva, la gomme-laque, l'ammoniac, & la corne de cerf: on peut seulement prescrire la poudre de vipere récente, qui dévelope doucement le venin véronique, & en avance la séparation : on en donne un scrupule aux adultes; & huit grains aux enfans, à ceux-cy dans du lait, s'ils sont à la mammelle, & aux autres dans un boüillon. Les médica-

Remedes chaud. & cardiaques à éviter.

Usage de la poudre de vipere.

mens qui humectent & qui délayent conviennent à nos malades pour rendre à leur ſang deſſéché par le deffaut de ſéroſités que l'ardeur de la fiévre a diſſipées, ſa premiere liquidité ; au lieu que ſi ſon épaiſſiſſement provenoit d'une coagulation faite par des acides, on auroit raiſon de recommãder dans cette maladie, les volatils, les inciſans, & les atténuans; auſſi voyons-nous que lorſque le ſang a été dépoüillé de lymphe dans quelques organes, il reçoit à leur ſortie des ſéroſités qui lui font reprendre ſa conſtitution ordinaire; ainſi au ſang des veines émulgentes ſe mêle une humeur aqueuſe filtrée dans les capſules atrabilaires; la lymphe exprimée de pluſieurs parties ſpongieuſes du cerveau ſe répand dans le ſang qui a perdu ſes particules les plus déliées & les plus ſubtiles en traverſant ce viſcere ; & le canal torachique ne ſe décharge dans la veine ſouclaviére que pour confondre les eaux qu'il a ramaſſées d'un grand nombre de vaiſſeaux lymphatiques avec le ſang groſſier que cette veine rapporte au cœur.

On pourra donc préſenter ſoir & matin aux malades, des émulſions ſous cette forme: Prenez douze aman-

Formules d'émulsions pour les malades.

des doux sans écorce, deux dragmes des quatre semences froides majeures mondées, une dragme de semence de pavot blanc; pilez le tout ensemble dans un mortier de marbre pendant que vous verserez peu a peu sur cette composition huit onces de décoction d'orge, & dans la colature dissolvez six dragmes de sirop de nimphæa, ou de violette, ou de tussilage, pour donner le matin; car si c'est pour le soir on substituera à ce sirop demie once de sirop de pavot blanc, ou un grain de laudanum opiatum, afin d'en composer l'émulsion: quand le malade aura du panchant au sommeil, le sirop de pavot & le laudanum seront défendus.

Preparation d'un julep pour la dysenterie.

Si la dysenterie tourmente le malade, on aura recours au julep suivant: Prenez de l'eau de plantain & de l'eau rose trois onces de chaque, six dragmes de sirop de roses séches ou de coings, demie once d'huile d'amandes douces, un grain de laudanum opiatum, une demie dragme de corail rouge préparé, & autant d'yeux d'écrevice: mêlez tous ces ingrédiens pour en faire un julep qui doit être pris à l'heure du sommeil, & souvent réïteré: Ce qui n'empêcher

point qu'on n'adminiſtre deux fois le jour deux onces de ſuc d'ortie bien épuré, avec un boüillon où l'on aura fait cuire demie dragme de racine de grande conſoude, une poignée de feüilles de bourrache & de plantain, & une pincée de roſes rouges : Enfin ſi la dyſenterie ne céde pas à ces remedes, on en viendra à l'ipecacuanha dont on donne aux adultes une dragme en poudre dans du boüillon,& depuis un ſcrupule juſqu'à demie dragme aux petits enfans deux ou trois jours de ſuite,une fois chaque jour.

Si le malade eſt dans le délire, qu'il ſoit attaqué de convulſions, ou plongé dans un aſſoupiſſement dont il n'ait pû revenir par les ſaignées du bras & du pied, on lui fera prendre une demie once ou une once d'émetique dans une ou deux dragmes d'infuſion de ſéné mondé, & d'une once de manne : Ce reméde tire au dehors quantité d'humeurs imprégnées de mauvais levains. Lorſque tous les ſymptômes ſont modérés, il faut s'abſtenir de la purgation juſqu'aprés le deſſéchement des puſtules : mais ſi l'on craint une ſuffocation, l'on preſcrira une potion émétique en cette ſorte : Prenez une drag-

Potion emetique contre la suffocation.

me de rhubarbe choisie, & une dragme & demie de réglisse pour les infuser dans huit onces d'eau de lys, passez & dissolvez dans la colature une once de manne, avec une once & demie de vin émétique pour les adultes, & deux ou trois dragmes pour les enfans; faites-en une potion à prendre le matin, ou en quelqu'autre tems que ce soit, quand le mal presse.

Ptisanne ordinaire pour les malades.

Durant le cours de la maladie on usera d'une ptisanne rafraichissante & adoucissante faite avec l'orge & le pavot rhéas, ou la mauve, ou bien avec les violettes, & un peu de réglisse; & l'on se nourrira de crême de ris, d'orge, ou d'avoine, avec des bouillons où l'on aura fait cuire de la bourrache, de la laituë, du pourpier, & d'autres herbes rafraichissantes. L'usage des lentilles, de la laque, du tragacantha étoit recommandé chez les Arabes: mais aujourd'huy nous les rejettons comme des substances trop grossiéres; on ne frotte plus aussi les narines & les autres émonctoires avec l'huile de scorpion, &c. comme on faisoit autrefois, parce qu'on n'en remarque nulle utilité. Au tems de la sortie des pustules, lorsque les symptômes seront mo-

derés on ſe contentera d'ordonner des lavemens lenitifs de deux jours l'un, & des émulſions une ou deux fois chaque jour ; mais ſi les accidens ſont violens, on purgera & même on donnera l'émétique pour chaſſer les impuretés du corps : on employera ces mêmes remédes dans la ſupuration & dans le deſſéchement de puſtules, & l'on ne ſe ſervira jamais de ventouſes, ni de forts aſtringens, parce que le ſang n'eſt que trop ému & trop diſſout. Si le dedans de la bouche étoit aride ou plein de puſtules, on feroit uſer au malade de l'éclegme ſuivant : Prenez du ſirop de tuſſilage & de violettes, une once & demie de chaque, du ſucre d'orge trois dragmes avec un peu d'eau de lys pour en faire un looch à lécher peu à peu. Le ſirop de pommes préparé ſans feu eſt encore bon pour éteindre l'ardeur du goſier, laquelle pourra être mitigée dans les enfans par la potion qui ſuit : Prenez de l'eau de lys trois onces, de l'huile d'amandes douces trois dragmes, du ſucre cryſtalin demie once, mêlez le tout enſemble pour en compoſer une liqueur qui doit être priſe par cueillerées. Pour délayer & faire doucement écouler le pus des

Traitement des maux du dedans de la bouche.

paupieres qui supurent, prenez semences de lin & de fénugrec deux dragmes de chaque, fleurs de mauve, de camomille, & de mélilot une pincée de chaque, faites cuire ces choses dans une suffisante quantité d'eau, & la décoction étant réduite à dix onces employez-la tiéde à fomenter les yeux plusieurs fois le jour : Si les paupiéres souffrent inflammation, & que le gonflement les tienne fermées, on les fomentera aussi trés-souvent avec le lait tiéde, ou bien avec ce colyre : Prenez huit onces de mucilage de semences de Psyllium, de coings, & de lin extrait dans l'eau rose, mêlez-le avec quatre onces de la décoction de fleurs de camomille & de mélilot, pour en former un collyre. Le malade ne doit point être exposé à un airfroid, qui seroit capable de faire rentrer les pustules, ni être chargé dans le lit de beaucoup de couvertures de peur d'augmenter l'ardeur de la fiévre, & d'exciter une fluxion sur quelque partie interne.

Collyre pour les paupieres enflamées

Il y en a qui ouvrent avec des ciseaux les pustules de la face quand elles sont meûres, & qui les frottent ensuite avec de l'huile de jaune d'œufs, pour adoucir les restes du pus. La pommade dont

nous allons décrire la compoſition, eſt excellente auſſi pour enlever les croutes & pour effacer les taches quand on en frotte les puſtules qui ont ſupuré: Prenez quatre onces d'huile de jaunes d'œufs, ſix dragmes de cire blanche qu'on fera fondre pour la mêler avec l'huile, & les expoſez aux rayons du ſoleil pendant vingt jours, en les laiſſant le reſte du tems à l'air dans un vaiſſeau de verre bouché de ſon couvercle de même matiere, aprés que vous aurez verſé par deſſus ce mêlange de l'eau de fontaine juſqu'à l'éminence d'un demi doigt, ayant ſoin de renouveller cette eau tous les jours, juſqu'à ce que la pommade blanchiſſe. S'il y a de profonds ulceres dans les parties, il les faut traiter avec un onguent fait de l'onguent populeum mêlé avec le double d'onguent de chaux.

Pomma de excellente contre les marques des puſtules

Les principes volatils ſe diſſipent quelquefois preſqu'entierement par les violentes fermentations excitées dans les humeurs, en ſorte que le malade n'a plus de force; c'eſt pourquoy l'on ne peut dans cet état lui racheter la vie que par des remédes trés-ſpiritueux, par exemple, par cette potion: Prenez des eaux de chicorée &

Breuvage reſtaurant

de bugloſe trois onces de chaque, eau de naphta une once, ſirop capillaire demie once, confection de jacinthe une dragme, poudre de vipere un ſcrupule, ou bien un demi ſcrupule de ſon ſel : brouillez ces ingrédiens enſemble pour en faire une potion à prendre par cueillerées dans l'eſpace de douze heures.

Quand la fiévre n'a plus d'ardeur, que les puſtules ſe deſſéchent & tombent en écailles, & que tous les ſymptômes ſont appaiſez, on doit purger afin de faire ſortir par les ſelles, ce qui ſe ſera amaſſé de matiére corrompuë & nuiſible dans les inteſtins ou dans les vaiſſeaux qui s'y déchargent. Voicy la formule d'un cathartique qui y conviendra : Prenez une dragme de rhubarbe, une once de pulpe de caſſe, demie dragme de ſel prunel, une pincée de roſes rouges, infuſez tout cela dans quelque liqueur juſqu'à réduction de huit onces, & dans la colature diſſolvez une once & demie de manne pour avoir une potion qui ſera priſe le matin.

Vſage du petit lait contre la toux. S'il reſte une toux incommode, ou une oppreſſion de poitrine, & que la fiévre n'ait point ceſſé aprés la chute

des puſtules, on fera uſer de petit lait durant douze ou quinze jours le matin à jeun, & le malade en avalera un grand verre avec une dragme & demie de ſucre roſat: on réiterera le purgatif précédent environ le milieu, & ſur la fin de cet intervale de tems : aprés l'uſage du petit lait on ordonnera de prendre pendant un ou deux mois du lait d'âneſſe tout récemment tiré de l'animal, pourveu que l'eſtomach du malade ſouffre aiſément le lait; & durant ce tems on le purgera tous les dix jours, lui faiſant prendre trois fois la ſemaine une dragme & demie de l'opiat ſuivant, pour empêcher la coagulation du lait : Prenez corail rouge préparé, yeux d'écrevice, quinquina demie once de chaque, rhubarbe deux dragmes, & compoſez-en un opiat avec du ſirop de roſes ſéches, pour prendre à l'heure du ſommeil.

Le malade pourra encore mieux réparer ſes forces, ſi outre cette doſe le lait d'âneſſe, il uſe à ſon ſouper du lait de vache, où l'on mêlera de la crême d'orge, de ris, ou d'avoine avec un peu de ſucre, afin que les ſels fixes ſoient non ſeulement délayez par le lait d'âneſſe qui abonde en ſé-

Bons effets du lait de vache pour fortifier.

rositez ; mais que leurs pointes soient encore adoucies par les parties grasses ou butireuses dont le lait de vache est remply.

Maniere de traiter les restes de la petite Verole.

La petite verole laisse souvent dans les yeux des taches qui pourront être effacées par des collyres discussifs tels que ceux cy : Prenez du suc de chausse-trappe bien épuré six onces, & de l'eau de vie deux onces : mêlez ces deux liqueurs ensemble pour en faire un collyre dont on fomentera les yeux deux fois le jour pendant un mois. Autrement prenez trois onces d'antimoine crud grossiérement pilé, & mettez-le dans un sachet, que vous suspenderez au milieu d'une livre & demie d'eau de fontaine, qu'on doit tenir sur les cendres chaudes l'espace de douze heures ; ensuite on la fera boüillir jusqu'à la consomption du tiers,& sur la fin de la décoction vous ajoûterez demie once de racine d'iris de Florence, demie poignée de roses rouges, & autant d'anthos ou de fleurs de Romarin, dissolvant dans la cola-

Collyres pour les yeux.

ture une once de ſucre criſtallin, avec quoy vous ferez un collyre pour en frotter les yeux deux ou trois fois le jour : Ces remédes doivent être employez tiédes. L'ulcere qui reſte quelquefois aprés la ſupuration des puſtules de la cornée ſera traité par des collyres déterſifs & deſſiccatifs: par exemples prenez de l'eau de plantain & de fenoüil quatre onces de chaque, tuthie préparée une dragme & demie, & demie dragme d'aloës, & faites un collyre du mêlange de ces choſes. Ou bien, prenez la troiſiéme partie d'une poignée de feüilles d'aigremoine & de plantain, trois dragmes de racine d'iris de Florence, deux pincées de roſes rouges, cuiſez le tout dans une livre d'eau de fontaine juſqu'à la diminution du tiers de la liqueur, & diſſolvez dans la colature trois dragmes de ſucre criſtalin pour en former un collyre.

Le ſtaphylome qui ſurvient d'ordinaire à l'ulcére de la cornée, demande un collyre aſtringent pour repouſſer la tunique uvée qui s'avance trop, & pour tâcher de cicatriſer l'ulcére : prenez donc à ce deſſein de l'eau de plantain & de l'eau roſe quatre on-

ces de chacune, une dragme & demie de tuthie préparée, & deux scrupules de sel de Saturne, afin de mêler ensemble ces trois ingrédiens & d'en composer un collyre.

La membrane glanduleuse du conduit de l'ouye s'enflamme quelquefois & abscéde, d'où survient un ulcére opiniâtre qui rend un pus corrosif dont la membrane du tambour, & même l'apophyse mastoïde peuvent être rongées: afin d'éviter ce malheur, il faut dés le commencement user de remédes qui détergent & qui dessechent l'ulcére comme font les suivans: Prenez des feüilles de petite absinthe, & de roses rouges une pincée de chaque, mettez-les cuire dans quatre onces de vin blanc ou rouge, & passez-la décoction, dont quelques gouttes distillées dans l'oreille malade deux ou trois fois le jour ont trés-souvent un bon succés: on y pourra substituer la teinture de myrrhe & d'aloës extraite avec de l'esprit de vin, de laquelle on usera de même soir & matin en la faisant tiédir. S'il y paroissoit des excroissances, il faudroit les consumer avec la pierre infernale, & dessécher l'ulcere ensuite par les remédes cy-dessus.

Remédes contre les maux d'oreille

deſſus. Pour des chairs qui ſurnaiſſent au dedans de ce conduit, on ne doit point employer les cathérétiques ou fondans, de crainte d'offenſer le tympan, mais on deſſéchera par le fréquent uſage de la teinture de myrrhe & d'aloës qu'on y diſtilera.

Il n'eſt pas rare de voir les bras, les épaules, les pieds, & divers autres articles attaqués de fluxions qui carient les os : dans ce cas on ouvrira promptement l'abſcés, & en ayant tiré le pus, ſi la carie n'eſt que ſuperficielle, on la pourra guérir avec de l'huile de geroſles, ou bien avec la teinture d'euforbe, ou de myrrhe & d'aloës tirée par le moyen de l'eſprit de vin ; mais quand elle ſera profonde, on la conſumera avec le fer & le feu; aprés quoi on traitera l'ulcere avec une décoction vulnéraire, & le mondificatif d'ache, y joignant les autres déterſifs & deſſéchans. *Cure de la carie des os.*

Outre tous ces topiques, on ne négligera pas les remédes univerſels, comme ſont la ſaignée, la purgation, les réfrigerans, les lénitifs tels que les boüillons, le petit lait, le lait, le bain, les eaux minerales froides, &c. ſelon le jugement & l'experience du Medecin. *Remedes généraux.*

De la Rougeole, & des pustules aqueuses.

Aprés avoir expliqué la nature de la petite verole, il reste peu de choses à dire sur la rougeole, puisque l'une & l'autre dépendent de la même cause ; qu'elles sont accompagnées des mêmes sortes de symptômes, & qu'elles se guérissent par de semblables remédes ; avec cette seule difference, que tout étant plus moderé dans la rougeole, les médicamens doivent être des plus simples & des plus doux d'entre ceux qu'on employe pour la petite verole.

Remédes plus doux & plus moderés pour la rougeole que pour la petite verole.

La rougéole consiste en de petites taches rouges peu élevées sur la peau, & qui s'évanouissent sans aucune marque de supuration, ce qui prouve que le levain de cette maladie est plus subtil & plus pénétrant sans être corrosif, ne faisant aucune rupture sensible à la peau dans le tems qu'il s'efforce de transpirer : neanmoins, elles peuvent être dangereuses, quand il y a une maligne constitution dans l'air, ou quand le malade est cacochyme ; car pour lors les parties internes s'enfla-

ment & ſe corrompent, & il ſurvient une fiévre lente qui conſume le mala de peu à peu : d'ordinaire les malades ont une douleur de tête, tout leur corps eſt d'une rougeur forte, les poûmons ſont un peu embarraſſez, & la fiévre répand par tout de la chaleur. On les traite par des ſaignées réïterées, par des remédes rafraichiſſans & adouciſſans, par des catartiques, &c. comme dans les petites veroles. On a vû des malades affligés en même tems de ces deux maladies dont les marques paroiſſoient entremêlées les unes avec les autres.

Cure de ces taches.

Il y a une autre eſpéce d'élévations de la peau, leſquelles ſont particulieres aux enfans ; elles ſe manifeſtent ſous la forme de véſicules blanches diſperſées par tout le corps & remplies d'une eau claire : elles ſe rompent & ſe deſſéchent en trois jours, laiſſant quelques veſtiges d'une humeur acrimonieuſe, ce qui donne lieu de croire que ce n'eſt qu'une ſéroſité viſqueuſe imprégnée de quelques ſels fixes, laquelle ayant été pouſſée à la ſuperficie & ſe trouvant trop groſſiére pour traverſer les pores de la ſurpeau la ſoûleve en divers endroits & la perce pour s'é-

En quoy conſiſtẽt les puſtules acqueuſes.

chaper: mais les malades sont toûjours hors de peril, & d'ordinaire sans fiévre; quand ces pustules commencent à paroistre on ordonne par précaution une saignée proportionnée à l'âge & à la force des malades pour diminuer, ou pour prévenir les mauvaises suites de la fermentation qui a fait pousser ces serosités à la surface, & pour faire rentrer dans la masse du sang les levains qu'elles pourroient laisser, & qu'il est bon de chasser hors du corps par les urines, par les sueurs & par les autres excretions que les differens filtres font des parties étérogênes qui se trouvent mêlées au sang qu'ils doivent purifier.

DES MALADIES AIGUES ORDINAIRES AUX PETITS ENFANS.

LES maladies internes dont il a été parlé jusqu'icy, ne conviennent qu'à des sujets d'une constitution un peu ferme,& dont les humeurs ont assez de consistance & d'activité pour fermenter avec force & produire dans les parties solides des mouvemens trés violents; mais dans l'âge le plus tendre, je veux dire dans les enfans qui sont encore au maillot, ou au-dessous de quatre ans, il survient pour l'ordinaire des maux particuliers dont la connoissance étant necessaire à un Medecin, l'on a jugé à propos, pour rendre ce Traité plus complet, d'y ajoûter la traduction de ce qu'un sçavant Mede-

cin Anglois en a publié nouvellement de plus essentiel & de plus important pour la Pratique.

Les Enfans ne sont ordinairement affligez que d'un même genre de maladie.

La grande molesse de toutes les parties du corps des Enfans, & la simplicité de leur maniere de vivre, font qu'ils ne sont gueres sujets qu'à une même sorte de maladie qui ne varie que par des degrés de plus & de moins, & par la difference des parties qu'elle attaque principalement, comme l'estomac, les intestins, le foye, les poumons, la vessie, les nerfs, &c.

La cause de cette maladie generale.

Mais dans un âge si tendre où le temperament est extrémement humide, & ne se soûtient que par le lait qui tend de luy-même à l'aigreur, comme on le remarque en ce qu'il se coagule sans aucune addition, & que de doux qu'il doit être naturellement, il devient piquant en peu d'heures, quand on le laisse repoſer, nous avons sujet de croire que la cause generale de toutes les indispositions qui surviennent en ces premiers tems consiste dans une espece d'acide qui se manifeste par les qualitez des matieres que les enfans rendent, & par les symptômes dont ils sont attaquez étant malades : ajoûtez que leur sang est semblable à du vin nouveau,

qui n'ayant pas encore souffert de fermentation retient tous les esprirs fort embaraſſez dans le phlegme, & n'eſt capable d'autre vice que de ſe rancir ou de s'aigrir. C'eſt pourquoy nous ne les voyons jamais affectez de ces maux qui dépendent d'un dévelopement de particules actives & ſpirituеuſes qui par leur impétuoſité, ou par leur intemperie produiſent tant de mouvemens irréguliers dans les adultes. Nous comprenons ſous ce nom d'Enfans tous ceux qui ſont au-deſſous de la quatriéme année; l'âge de puerilité s'étendant depuis quatre ans juſqu'à quatorze. Or nous obſervons dans la pratique journaliere que plus les enfans ſont jeunes, plus l'œconomie de leur corps eſt facile à déregler, & plus en récompenſe, il eſt aiſé de les rétablir, la raiſon s'accordant en cela avec l'expérience, puiſque des organes ſi molaſſes & ſi ſouples cédant facilement à toutes ſortes d'impreſſions ſont également ſuſceptibles de bonnes & de mauvaiſes diſpoſitions.

De quel âge ſont les enfant dõt on parle icy.

Comme on ne peut juger des differentes affections des enfans par les rapports qu'ils ſoient capables d'en faire, l'on eſt obligé de chercher la connoiſ-

Diognoſtic des malaſie de l'enfance.

sance de tous leurs maux dans l'examen du pouls, des excrémens, des cris & des mouvemens qu'ils font en leur touchant certaines parties ; mais nous devons sur tout nous regler par les lumieres que nous tirons des réponses, que les femmes qui en ont soin feront à nos questions; sçavoir, s'ils ont le ventre trop lâche, ou trop resserré, si leurs excrétions sont blanchâtres, verdâtres, ou bilieuses, dures, ou liquides, s'ils vomissent souvent ce qu'ils ont avalé, s'ils ont des rots acides, des hoquets fréquens, si leur bouche est ulcerée d'aphtes, ou qu'ils tombent souvent dans des mouvemens épileptiques, &c.

Qualité de leur pouls & de leurs urines.

Le pouls est communément trés vîte dans les enfans, en sorte qu'on penseroit qu'ils auroient toûjours la fiévre; d'ailleurs la moindre cause les émeut, & ils témoignent la plûpart beaucoup d'impatience, quand on leur tâte le poignet.

Les urines des enfans qui se portent le mieux, sont trés-épaisses, & feroient soupçonner à un Medecin peu expérimenté qu'ils seroient affligez de quelques maux considerables ; mais quand on fait réflexion sur la flexibi-

lité de leurs fibres, & sur la dilatation de leurs pores, on conviendra que les filtres laisseront à la plus legere impulsion échaper quantité de sucs encore grossiers & indigestes. Au reste ces urines, les sueurs & les matieres stercorales qu'ils rendent incessamment, sont telles qu'étant arrêtées dans les langes, elles peuvent en peu de tems excorier la peau; c'est pourquoy l'on y apportera du remede, en les changeant de linges, ou les nettoyant plusieurs fois le jour.

Effet de l'acreté des excrémens des enfans.

La connoissance des causes procatartiques, ou préparantes des diverses infirmitez ausquelles les enfans sont sujets, ne doivent point être négligées; il faut rechercher ces causes, principalement dans les disposítions où le pere & la mere se trouvoient au moment qu'ils vaquoient à la génération, & dans les qualitez qu'ils pouvoient alots imprimer aux principes prolifiques; & en second lieu dans les alimens dont le fœtus devoit être grossi & nourri par l'ombilic, par la bouche, & même par les pores de la peau & au travers des chairs: personne n'ignore qu'il y ait des maladies héréditaires que l'on reçoit des parens; c'est

Causes préparantes.

ainsi que la goutte, la pierre, l'épilepsie, la phtisie, &c. ont coûtume de se perpétuer dans les familles.

La vie déreglée de la mere cause le plus d'alteration au fruit qu'elle porte.

Mais je suis persuadé que la cause la plus commune des maux que les enfans apportent en naissant dépend de la mere qui les a mis au monde & qui durant sa grossesse sera tombée dans mille fautes à l'égard de la nourriture, & à l'égard des passions de joye, de tristesse, d'envie, de peur, qui peuvent la surprendre; sans parler des accidens extérieurs auxquels elle est exposée. Aussi voyons-nous que de tous ces malheurs il reste souvent des taches ineffaçables sur le corps & même dans les visceres des innocens à qui les femmes donnent la vie. Nous avons une infinité d'exemples des prodigieux effets de l'imagination dépravée des meres à quoy il n'y a que la longueur du tems qui puisse remédier.

Mais pour l'ordinaire les femmes d'entre le menu peuple, s'appliquant au travail, ou à divers soins du ménage, & prenant des nourritures trés-simples, sont plus rarement mélancoliques, & sont moins sujettes aux déréglemens qui portent préjudice à leur fruit, que celles du grand monde. Les his-

teriques se trouvent plus souvent parmi les Dames qui ont le plus de soin de leur peau, & parmi celles qui joüissent des commoditez de la vie, qui vivent dans la molleſſe & dans l'oiſiveté, ou qui laiſſant croupir leurs humeurs, communiquent preſque toûjours à leur race une indiſpoſition valétudinaire.

La lubricité des femmes groſſes énerve leur fruit.

La volupté, ou l'inſatiable deſir des embraſſemens contribue encore beaucoup à énerver les forces d'un enfant dans le ſein de ſa mere, qui s'épuiſe dans les plaiſirs qu'elle prend aux careſſes où elle s'abandonne, quelquefois depuis le jour qu'elle a conçû juſqu'au jour qu'elle accouche.

Si nous voyons que les autres animaux conſervent dans leurs deſcendans la vigueur de leur eſpece, nous devons ſurtout attribuer ce bonheur à la loy que les brutes obſervent inviolablement de ne point s'accoupler avec des femelles pleines.

Cauſes plus prochaines de la maladie des enfans.

Aprés avoir parlé de la cauſe procatartique qui ſe déduit de la condition des principes de la génération, & de l'état de la groſſeſſe; nous allons traiter des cauſes qui regardent de plus prés les maladies, dont il

eſt queſtion : & qui dépendent entr'autres de ces quatre chefs : 1°. du froid dont on n'aura pas eu la précaution de deffendre l'enfant. 2°. Du lait de la nourrice qui ſera trop épais, ou trop ſujet à ſe cailler. 3°. De la viande qu'on lui aura donnée trop-tôt pour le ſévrer. 4°. Enfin du vin, ou des autres liqueurs ſpiritueuſes que les femmelettes & les nourrices permettent à leurs nourriçons.

Premierement, à l'égard du froid, celuy que les enfans endurent le ſoir, & la viciſſitude qu'ils éprouvent dans les differentes temperatures de l'air, leur font contracter peu à peu des diſpoſitions à la fiévre, parce que les enfans naiſſant nuds, & dépourvûs de ces fourures, dont la nature a muni les brutes dés le ventre de leurs meres, ſont imprudemment expoſéesen cent occaſions à des excés de chaleur, & ſur tout de froideur contre leſquels ils devroient continuellement être préſervez par des vêtemens chauds & doux proportionnez à la délicateſſe de leurs corps.

Il eſt vray que pluſieurs condamnent cette précaution, comme contraire à une conſtitution robuſte qui ne s'obtient qu'en s'accoûtumant à la fatigue

& à toutes les injures de l'air ; mais quoyque des enfans se soient fortifiés ainsi le temperament par une vie dure, & exposée à la violence des plus rudes saisons, en s'échapant avec peine des rhumatismes, & des autres incommoditez qui leur étoient inévitables, ils ne vivent pas néanmoius si longtems, que ceux qui par le soin qu'on a eû de les bien vêtir, & de les garder des intemperies de l'air, se sont conservé un corps plus souple & mieux temperé, quoyque plus foible.

La force du temperamẽt ne fait pas souvent la plus longue vie.

En second lieu, le lait de la nourrice plus épais qu'il ne doit être, causera des desordres par les obstructions qu'il fera dans le corps de l'enfant : & si elle est adonnée au vin, ou à d'autres boissons spiritueuses, son lait s'enflamera & se tournant à corruption, elle transmettra par ses mamelles des feux inextinguibles dans les entrailles de son nourisson, ou si pendant qu'elle l'alaite, elle voit souvent son mary, ses émotions lassives luy provoqueront les mois, & corrompront le lait, qui s'aigrissant ne coulera plus si copieusement par les mamelles; c'est pourquoy l'enfant manquant trop de cette nourriture, tombera dans des maux dont

Inconveniens du mauvais lait de la nourrice.

il aura de la peine à revenir, même en le changeant de nourrice. Enfin si elle est sujette aux vapeurs, ce qui témoigne un temperament fluet & délicat, quoyqu'elle soit d'ailleurs chaste & sobre, son lait néanmoins dégénerera, s'épaissira & sortira de sa condition naturelle : & il n'est rien de plus dangereux pour les enfans que cet épaississement de lait, parce que toutes les humeurs doivent couler aisément dans leurs vaisseaux, & que les embaras qu'il feroit dans les premieres voyes dérangeroient dans des corps si tendres le tissu mol & lâche des principaux visceres.

Les vapeurs dans une nourrice gâtét son lait.

Troisiémement, la chair qu'on donne à manger, ou plûtôt à dévorer aux enfans qui n'ont encore ny dents pour mâcher, ny levains suffisans pour digerer une substance si tenace doit engendrer des crudités, & par conséquent des humeurs putréfiantes qui causeront des tranchées, ou d'autres symptômes des plus cruels, & qui fourniront des semences & de la pâture aux vers dont les enfans sont si communément affligez : la coûtume que toutes les nourrices ont de laisser dormir leurs enfans dés qu'ils sont saouls, est encore une

source de sucs indigestes qui tendent à la destruction de ces foibles machines.

On doit interdire aux enfans les breuvages spiritueux.

La quatriéme cause de la dépravation du tempérament des enfans, est l'imprudente indulgence qu'on a pour leur accorder l'usage des liqueurs spiritueuses, les nourrices s'imaginant que le vin qui les égaye, & les fortifie, & qui leur est ordinairement nécessaire pour aider à la coction des chairs de bœuf, ou d'autres semblables dont elles se rempliſſent la panse, aura les mêmes effets dans les enfans dont les fibres sont si délicates & si peu capables de soûtenir l'effort des fermentations qu'un liquide aussi animé produiroit.

Raison pour quoy le vin est utile aux personnes âgées, & pernicieux aux enfans.

On avouë que plus on avance en âge, plus le vin semble convenir au soûtien de nos corps, parce que la chaleur des vieillards étant languissante a besoin d'être fomentée & accrûë par des matieres pleines d'esprits, & de fermens proportionnez à la grossiereté de leur sang, & à la solidité de leurs fibres; mais il n'en va pas de même aux enfans dont les parties toutes molasses se fondroient, ou se brûleroient à l'ardeur d'une boisson si active, &

leurs fermens ne manqueroient pas de se perdre & de s'altérer notablement : Nous n'avons qu'à comparer la santé des enfans des gens de qualité, auſquels on donne des alimens si délicieux, si chauds & si brûlans, avec la constitution des enfans de payſans, ou d'autres manœuvres, qui ne peuvent leur fournir qu'une nourriture des plus simples & des moins irritantes, pour être perſuadés que la vie frugale, & l'abſtinence des liqueurs de grande fermentation doivent être recommandées pour les enfans qu'on veut préſerver de fiévres, & d'amas d'humeurs impures.

Toutes les cauſes éloignées concourent à l'acidité.

Mais quelles que ſoient les cauſes antécédentes & médiates, ou éloignées des maladies qui ſurvienent dans l'enfance, il eſt certain qu'elles concourent toutes à une même cauſe immédiate & prochaine, ſçavoir, à une acidité qui ſe répand dans toutes les humeurs: & voicy les ſymptômes qui attaquent plus communément les petits enfans malades.

Hiſtoire de la maladie ordinaire des enfans.

Leur ventricule contracte des aigreurs qui lui font changer les alimens en un chile étérogéne, ou en une eſpece de lait caillé, où l'acide domi-

nant excite entr'autres des envies de vomir & des vomiſſemens, outre quantité de rots aigres : Si cette affection perſévere les enfans paliſſent, même leur viſage ſe teint d'une couleur jaune verdâtre : leur eſtomac ſe gonfle de vents dont une grande partie ſort de tems en tems par la bouche : il s'éleve une puſtule ou deux à la peau en quelque partie ſuperieure du corps tantôt aux jouës, tantôt au menton, quelquefois au front, ou au col ; l'enfant empire de plus en plus, il a de la peine à reſpirer, & il le fait ſouvent avec ronflement quand il eſt d'une complexion charnuë, & que la maladie devient aiguë ; au reſte il eſt ordinairement preſſé d'une petite toux ſéche à raiſon de l'acrimonie des humeurs qui picottent les rameaux trés-ſenſibles de la trachée-artere ; & cette toux menace pluſieurs fois de ſuffocation, parce que les bronches des poumons ſe trouvent à la fin ſurchargées des ſéroſités que cette ſorte de légere convulſion y attire, & qui n'ont pas de voye pour s'écouler ailleurs ; & même on voit le malade comme ſuffoqué, ayant le viſage tout noir à cauſe de la moleſſe & de la délicateſ-

Toux ſuffocante.

ſe extrêmes des organes qui ſont mouvoir la poitrine, & qui ſont incapables alors de ſoûtenir les violentes irritations de ces matiéres acides.

Origine des trãchées.

Mais ſi les coagulations qui ſe ſont faites dans le ventricule paſſent aux inteſtins, il en naîtra des tranchées, des déjections verdâtres, & des cours de ventre terribles, leſquels accidens ſont d'ordinaire accompagnés d'une fiévre des plus aiguës où la vie eſt fort en danger; ou bien la douleur s'apaiſant un peu par une dureté & une enflûre de l'abdomen qui la termine, le mal dégenere en un rachitis ou en des tumeurs ſcrophuleuſes; les inteſtins ſe débarraſſent par les ſelles d'une gelée blanchâtre, ou jaune & verte, ou brune trés-propre à engendrer des vers; Les malades frottent ſouvent leur nez, non ſeulement quand ils ont des vers dans le corps, mais auſſi en toute ſorte de fiévre qui dépend d'une corruption d'humeurs, dont les particules acrimonieuſes s'élevant juſqu'aux narines, y piquent des membranes d'un ſentiment exquis.

Naiſſance du rachitis & des écrouelles.

Les tranchées dont je viens de parler ne ſont preſque jamais ſans veilles, inquiétudes, plaintes & cris le jour & la

nuit, à quoy il n'y a guere d'interruption que dans les momens qu'ils tettent: & quand la nourrice néglige de leur préſenter d'heure en heure la mamelle pour les appaiſer la continuation des cris forme inſenſiblement des deſcentes par les impulſions réiterées du diaphragme, & des muſcles du bas ventre contre les inteſtins qui trouvent moins de réſiſtance au droit des anneaux au travers deſquels ils prolongent le peritoine, pour s'engager dans les bourſes aux garçons, & dans les grandes lévres aux filles.

Suite des douleurs des trãchées.

Durant les douleurs des tranchées, le lait, ou tout autre aliment ſe cuit mal, il s'aigrit & ſe coagule de plus en plus; il ſurvient une petite fiévre, la ſoif s'augmente, tous les membres deviennent flaſques, le col n'a plus la force de ſuporter la tête; enfin il s'excite des mouvemens convulſifs, & les muſcles du cœur ne pouvant agir que trés-foiblement, le ſang circule avec lenteur dans ſes vaiſſeaux, & toutes les fonctions s'éxécutent avec une langueur affreuſe.

Si c'eſt le tems qne les dents doivent percer, la plûpart de ces ſymptômes tourmenteront encore davantage

les enfans, & seront accompagnés d'aphtes, ou d'ulceres dans la bouche prevenans d'intemperie chaude, qui quelquefois empêchent les malades de tetter, & qui par leur forte impression suspendent plusieurs jours les larmes & les plaintes dont les enfans ont accoûtumé de tirer leur principale consolation; c'est pour cela que lorsqu'aprés cette suspension les pleurs & les cris recommencent, l'on en doit bien augurer, comme étant une marque de la fin de la maladie.

Cause du mal de tête des enfans âs la fiévre.

Les enfans un peu plus âgés se plaignent toûjours d'un mal de tête, quand ils sont attaqués de fiévres, ce qui n'est apparemment produit que par la sympathie naturelle des parties de la tête avec celles du ventricule, & de quelques autres du bas ventre qui sont principalement affectées. Or que tous ces maux procédent de quelque principe acide ou coagulant, c'est de quoi il y a peu lieu de douter en examinant tout ce qui paroît aux sens, & en faisant réfléxion sur les remédes qui ont icy le plus de succés, & qui ont tous la proprieté d'émousser les pointes des acides, & de résoudre les matieres coagulées.

Tous les remedes pour les enfans detruisent les acides & dissolvent.

Les vomiſſemens fréquens d'une pituite viſqueuſe, & coagulée, & ſa couleur verte, ainſi que l'haleine ſentans l'aigre, ſont des choſes trés-manifeſtes dans les enfans malades, leſquelles on ne ſçauroit attribuer qu'à quelque eſpece d'acides, de même que les excrémens ſtercoraux teints de verd par un acide mêlé à la bile, vû que les changemens de toutes les couleurs en verdure ne s'accompliſſent que par les acides. Les cruelles douleurs des tranchées, & la pâleur du viſage confirment pareillement que l'acide a le deſſus; & ce ſera ſuivant cette hypothéſe que j'expliqueray toute la conduite qu'on doit tenir dans la cure des enfans malades, me conformant en cela à nôtre Maître Hippocrate qui nous apprend que les principales cauſes qui doivent être conſiderées dans les maladies, ne ſont point les figures, la groſſeur, la maſſe, les mouvemens naturels des atômes ou premiers principes d'où tout le corps commence, & en quoy il ſe réſout; mais que ce ſont les ſecondes qualités, ſçavoir l'acidité, l'amertume, la ſalure, &c. jointes aux ſymptômes de la chaleur & du refroidiſſement qu'il faut contenir dans le

Qualités ſécondes, à obſerver dãs la cure des malades.

temperament requis en émouſſant les pointes de l'acide, en alterant les amers, moderant le ſalé, inciſant & atténuant les humeurs épaiſſes, épaiſſiſſant celles qui ſont trop atténuées & trop fluïdes, aduciſſant celles qui ſont rudes, & levant enfin toutes les obſtructions pour débarraſſer les vaiſſeaux & les fibres.

Prognoſtic des maladies de l'enfance.

Les prédictions qu'on peut faire ſur les infirmités des enfans doivent plûtôt être fondées ſur la maniere dont on les traite que ſur la nature & la grandeur de ces maladies mêmes, car leurs fiévres ſont peu ardentes à moins qu'un uſage inconſideré de cordiaux, & de liqueurs ſpiritueuſes ne change la conſtitution du ſujet.

Les enfans charnus & gras, qui abondent en pituite, qui ont le ſommet de la tête mou, ou les ſutures ouvertes à la fontanelle ſont diſpoſés ſoit au rachitis, c'eſt-à-dire à la maladie de l'épine du dos qu'on nomme en chartre & noueure, ſoit à des toux convulſives, & à des aphtes opiniâtres, ainſi qu'aux écroûelles : Les enfans maigres & menus ſont les plus fluets de tous, & ils ont coûtume d'être brûlés d'une chaleur acre, ou d'être attaqués de fié-

vres inflammatoires trés-contraires au genre nerveux.

Ceux qui naiſſent de meres hyſteriques, délicates, maladives, accoûtumées à manger des fruits de peu de durée, ou des choſes aigres & acerbes; qui mangent par excés, ou qui ont l'appetit dépravé ſe retirent plus difficilement des maladies notables qui leur arrivent, à cauſe qu'ils ont un mauvais fond de temperament.

Ceux qui ont le ventre lâche ſe portent mieux que ceux qui l'ont trop reſſerré.

Saiſons favorables à la cure des enfans malades.

La ſaiſon du printems & celle de l'été leur eſt favorable pour la guériſon des fiévres, & non l'automne ni l'hyver.

Depuis le milieu de Juillet juſqu'à la Mi-Septembre des tranchées épidemiques regnent parmi les enfans, à cauſe que les chaleurs précedentes de l'air leur ont épuiſé les forces; c'eſt pour cela qu'on voit plus perir d'enfans en ce tems-là pendant un mois, qu'en un autre pendant quatre mois entiers.

L'epilepſie tuë d'ordinaire les enfans.

Les convulſions, ou d'autres mouvemens irréguliers de membres abrégent ordinairement les jours des en-

fans qui ont été attaqués de maladies durant quelque-tems, ou qu'un régime chaud aura enflammés.

Cure. Pour jetter les fondemens d'une bonne méthode de traiter les enfans malades, il faut avoir égard sur tout à la foiblesse de leur corps pour leur choisir des médicamens qui conviennent à des organes si tendres, & à des humeurs si peu actives; plus ces remédes seront icy doux, & seurs, plus nous aurons de succés, car on doit bannir ces médecines vigoureuses qu'on tire des mineraux & des métaux les plus durs, parce qu'elles ne peuvent avoir de proportion avec tant de molesse: & comment dans une constitution où le lait est à peine digeré se trouveroit-il des parties capables de soûtenir l'action de médicamens caustiques & inflammables? L'aliment des enfans étant trés-foible & trés-simple, on ne peut luy substituer sans danger une drogue qui aura des qualités fortes, ou qui seront trés-composées.

Les remedes les plus doux sont à preferer icy

L'acidité des humeurs étant la principale cause des mauvaises affections des enfans, nous devons diriger toute leur cure à la destruction de l'acide, lequel

lequel deſſein renferme deux intentions dont la premiere eſt de préparer les acides pour les rendre propres à étre chaſſés avec les humeurs excrémentitielles : La ſeconde ſera de trouver les voyes par leſquelles ils pourront être plus commodément expulſés, & le corps purgé ; l'on eſt obligé de remplir ces deux intentions pour guérir promptement, & en ſeureté, les maladies aiguës des enfans, ou pour en diſſiper les diſpoſitions qu'ils ont aux maladies croniques.

Raiſon d'employer les purgatifs pour les enfans malades.

On pourroit croire que l'âge trop tendre des enfans ne permet pas d'employer la purgation quand ils ſont malades ; mais comme l'on eſt revenu de l'erreur où l'on étoit autrefois de défendre les purgatifs aux adultes affligés de maladies aiguës qui abattoient extrémement les forces, & qu'on réüſſit aujourd'huy à donner ces remédes dans les fiévres continuës, l'experience a auſſi appris depuis peu que l'on pouvoit avec avantage en uſer de même à l'égard des enfans malades, vû que quelque foibleſſe qu'on ſupoſe chez eux, leurs forces ſe répareront quand par la vertu de quelque médicament ſimple on viendra à débarraſ-

ſer de l'humeur morbifique les premieres voyes qu'il importe toûjours aux adultes mêmes les plus ſains de tenir nettes pour prévenir la corruption & les vapeurs nuiſibles des matieres qui y croupiroient.

La néceſſité de préparer les acides, lorſqu'on ne peut pas encore les évacuer eſt fondée ſur les pernicieux effets qu'ils cauſent ſans ceſſe dans le corps où ils ſont exaltés; ces effets ſont d'épaiſſir & de coaguler, d'engendrer par là des obſtructions, & de conduire à la pourriture & à la vermine les matieres où ils abondent, de rendre les maladies plus opiniâtres, & d'exciter des tranchées trés-cruelles.

Mauvais effets du ſéjour des acides dans le corps.

Mais ce n'eſt point par des cordiaux, par des ſudorifiques, ni par des febrifuges préparés chimiquement que l'on doit commencer la préparation des acides qui augmenteroient les crudités par de tels moyens; il faut ſe ſervir de matieres temperées qui abſorbent l'acide, qui appaiſent peu à peu les ébulitions du ſang, & qui diſſipent les douleurs: telles ſont les pattes & les yeux des écrévices, les écailles d'huître, les coquillages, les coquilles d'œufs, les perles, la mere des perles,

Medicamens ſimples & compoſés propres contre les acides.

l'os de séche, la craye, les coraux, la pierre de bezoard, la corne de cerf, l'yvoire brûlé, le bol d'arménie, la terre sigillée, la pierre hématite, &c. Et entre les médicamens composés vous avez la poudre de pattes d'écrevisses, la pierre de goa, les especes de la confection hyacinthe, &c. je ne cite point icy les esprits de sel armoniac, de corne de cerf, les sels lixiviels, les eaux cardiaques, & plusieurs autres compositions faites avec beaucoup de soins & de dépense, parce qu'elles ne sont pas meilleures que celles qu'on donne à vil prix, outre qu'étant trop échaufantes elles causeroient des fiévres qui consumeroient les parties délicates des petits enfans. Voicy les doses des remédes que nous venons d'indiquer. Premierement pour un enfant d'un an qui a la fiévre, ou qui souffre des tranchées on pourra prescrire quelqu'une des trois recettes suivantes. *Formules de ces remedes.*

Prenez poudre composée de pattes d'ecrévices, & perles préparées une dragme de chaque, mêlez & partagez le mélange en six doses égales.

Secondement, prenez Bezoard oriental, perles préparées, yeux d'écre-

vices préparés demi dragme de chaque ; des especes de la confection hyacinthe un scrupule ; formez-en une poudre à diviser en six parts semblables.

Troisiemement, prenez poudre de pattes d'écrevices simple, & yeux d'écrevices préparés deux scrupules de chaque ; cochenille six grains : mêlez & réduisez ces drogues en poudre trés-subtile à mettre en six égales portions: faites-en d'abord avaler une dose, & si le mal presse prescrivez-en une pareille deux heures aprés, & consumez les autres doses à quatre heures d'intervale l'une de l'autre, excepté durant le tems du sommeil ; ce que l'on continuera pendant les deux premiers jours : mais on observera de donner pour véhicule à ces poudres une cuillerée de julep suivant pour chaque fois, en beuvant ensuite une seconde cuillerée.

Formules de juleps & d'émulsiõs à prescrire aprés les remedes decrits cy-dessus.

Prenez eau de laictuë alexitere quatre onces ; eau de cerises noires, eau de pivoine composée, & eau épidémique deux dragmes de chaque ; sucre perlé demie once: mêlez pour en faire un julep. Ou prenez eau de pouliot & eau de laictuë alexitere trois once

de chaque ſirop de gerofle ſix dragmes mêlez.

Autrement prenez amandes douces pelées au nombre de dix ; pilez-les dans un mortier de marbre, y répandant peu à peu de l'eau d'orge, ou de l'eau de laictue alexitere demi-livre ; paſſez la mixtion, & ajoûtez à la colature ſix dragmes d'eau de fine canelle, & demie once de ſucre trés-blanc ; faites le mêlange de ces drogues, & en uſez pour émulſion.

Je ne me ſers quelquefois que du julep perlé, ayant ſoin de bien remuer la bouteille avant que de la verſer dans le gobelet : On compoſe ainſi ce julep. *Préparation du julep perlé.*

Prenez eau de ceriſes noires quatre onces ; eau de citron deux onces ; eau admirable, & perles préparées deux dragmes de chaque ; ſucre trés-blanc demie once : faites-en un julep dont vous donnerez trois cuillerées, comme auparavant. Mais ſi l'enfant étoit accablé d'une toux preſſante, il faudroit luy faire mâcher ou lécher quelque mêlange mol & doux, ne répetant pas ſi ſouvent l'uſage des poudres cy-deſſus marquées.

Prenez poudre coraline, & poudre

ſimple de pattes d'écrevices une dragme & demie de chaque; ſirop de capillaire, & ſirop de guimauve une once de chaque; baume de Tolut demie once; délayez ces choſes dans une demie once d'eau de pavot rhéas. On y pourra joindre le bol d'arménie comme un reméde des plus propres pour arrêter les fluxions qui tombent ſur le poumon. Le ſuc de pouliot échauffe où l'on aura diſſout du ſucre candy, y convient encore beaucoup, ainſi que l'huile d'amandes douces quand on s'apperçoit que l'enfant y trouve du goût.

Uſage du ſuc de pouliot.

Le ſouphre vif, ou les fleurs de ſouphre deſtinées pour abſorber les acides dans une conſtitution phlegmatique, doivent être icy fort recommandées à raiſon de leur admirable vertu de deſſécher, de pénétrer, & de diſſiper les humeurs épaiſſies en quelque endroit qu'elles ſe rencontrent; car le ſouphre réſiſte puiſſamment à la corruption des humeurs.

On uſera plus ou moins fréquemment de toutes ces poudres ſelon que les ſymptômes de la maladie ſeront plus ou moins rudes: on ſe reſſouviendra ſeulement que les tran-

chees, les inquiétudes, & les veilles des enfans ſont auſſi ſeurement adoucies & guéries par les coquillages prudemment adminiſtrés, que les douleurs & les veilles des adultes le ſont par les narcotiques preſcrits à tems : c'eſt ce que juſqu'à preſent les Medecins n'avoient point aſſez conſideré, & dont ils ſe convaincront aiſément par la pratique. Trois jours aprés qu'on aura ordonné ces remedes, s'il n'y a point de verole, de rougeole, ni de fiévre pourprée on doit purger de la maniere ſuivante les enfans d'un an, ou environ, attaqués de maladies.

Avantage des coquillages pour abſorber les acides.

Prenez ſirop de chicorée préparé avec la rhubarbe deux dragmes; rhubarbe en poudre quinze grains ou un ſcrupule ; eau de laictuë alexitere une dragme, ou trente goutes d'eau de canelle fine pour délayer. Autrement prenez ſirop de nerprun cathartique une dragme & demie ou deux dragmes ; poudre diaſene huit grains, & faites le mêlange.

Purgatifs propres aux enfans.

Autrement prenez poudre de la comteſſe de Warvic décrite dans la pharmacopée de Londres, ou bien de la poudre cornachine ſix grains que

vous brouillerez dans une cuillerée d'eau de ceriſes noires adoucie avec un peu de ſucre pour la faire avaler à vôtre malade.

Prenez amandes douces pelées au nombre de trois que vous pilerez dans un mortier de marbre où vous répandrez peu à peu une once, ou une once & demie d'eau d'orge, ou de quelqu'autre ſimple; paſſez & diſſolvez dans la colature trois dragmes, ou demie once de mane pour en compoſer une émulſion purgative.

Prenez deux ou trois dragmes d'un électuaire lénitif que vous diſſoudrez dans une once d'eau de laictuë alexitere.

Remede contre la pourriture des humeurs.

Dans les ſymptômes qui proviennent d'une extréme pourriture d'humeurs on mêle ſix grains d'éthiops mineral, ou quatre grains de mercure doux avec autant de fleurs de ſouphre dans une cuillerée de quelque ſirop agreable, braſſant le tout dans un mortier de verre pour le donner la nuit qui précedera la purgation.

Lorſque l'enfant eſt parvenu à l'âge de trois ou quatre ans, ou que les dents lui ont preſque toutes percé les gencives, & principalement lorſqu'on

soupçonne des vers, ou une grande corruption d'humeurs, il sera bon de préparer un bol du mêlange de ces sortes de drogues avec de la pulpe de coings, ou de l'écorce de citron confite, passée par le tamis.

Précaution sur l'usage des bols.

Mais ces bols sont peu profitables à ceux dont le ventre est trop resserré & difficile à émouvoir par les médicamens quoiqu'ils soient en d'autres cas fort utiles pour disposer le corps à recevoir le lendemain un purgatif : il sera aussi quelquefois avantageux d'appliquer sur la région du nombril l'emplâtre suivant ou un semblable.

Composition d'un emplâtre sur le nombril.

Prenez une dragme d'aloés succotrin ; feuilles de sabine, sommités de petite centaurée, fleurs de camomille pulverisées un scrupule de chaque ; térebentine de Venise autant qu'il en faut pour former l'emplâtre aux bords duquel on étendra un peu d'emplâtre du cumin qui fera mieux tenir le reméde : on pourroit souvent ajoûter un scrupule de coloquinte aux autres drogues. Mais je ne connois point de médicament plus propre & plus seur que la rhubarbe qui chasse avec le moins de violence du monde les sucs vicieux qui causent la fiévre, & la-

quelle en même-tems fortifie le corps qu'elle a purgé ; c'eſt pour cela qu'on ordonne heureuſement cette drogue aux femmes groſſes, aux vieillards, & à tous les autres qu'une maladie aura fort affoiblis, auſſi-bien qu'aux enfans. La rhubarbe merite plus juſtement que tout autre le titre de hiera ou de ſacrée ſi vantée chez les Anciens. L'aloës qui tient le premier rang, ou qui fait la baſe dans toutes les pilules purgatives eſt certainement digne de grands éloges, à raiſon de ſon amertume ſi efficace pour atténuer & chaſſer au dehors les matieres impures épaiſſies; mais ce médicament ſe prend rarement ſans danger à cauſe de ſon acrimonie, de ſa corroſion, & de l'ardeur qu'il répand dans le corps.

Préférence de la rhubarbe.

Le lendemain de l'operation de quelque doux purgatif, l'on preſcrira les poudres ſuſdites pour en uſer le ſoir, & on les ordonnera trois ou quatre fois par jour pendant les deux jours ſuivans; puis le troiſiéme on réïterera la purgation dont on proportionnera la quantité à l'effet que la précedente medecine aura eu. Quand ces choſes ont été bien éxécutées, les plus fâcheux ſymptômes diſparoiſſent, ou

ſont notablement diminués, & le malade hors de danger.

On doit ſuivre la même méthode à l'égard des enfans un peu plus âgés, c'eſt-à-dire préparer les humeurs, purger aprés, & proportionner les médicamens pour l'un & l'autre effet ſelon les âges. Obſervez que la premiere purgation que nous donnons aux enfans qui ont la fiévre leur eſt non ſeulement procurée par des remédes lénitifs, mais auſſi par une petite doſe de ces remédes; & que quelquefois la nuit qui précede cette purgation nous faiſons prendre un lavement de quatre onces de lait de vache adouci avec du ſucre, aiguiſé avec tant ſoit peu de ſel, quand il y a conſtipation pour hâter la force de cette premiere purgation, & pour ſupléer au défaut du médicament cathartique: il n'y a rien à craindre en donnant aux enfans un ſcrupule ou deux de cryſtaux de tartre diſſous dans quelques cuillerées de bouillon d'avoine, ou de liqueur ſemblable; mais il faut bien choiſir ces cryſtaux.

Avis ſur la purgation.

Quand un enfant charnu, gras ou d'un temperament trés-humide où les humeurs commencent à s'aigrir, eſt

attaqué d'une maladie opiniâtre dans un tems d'hyver, il faudra persister plus long-tems dans les purgations marquées cy-devant pour dompter l'acide, prenant garde seulement que le remede n'excede pas les forces du sujet; sur cela je ne puis oublier l'endroit où Hippocrate nous donne des loix pour purger, dans son livre des Medicamens purgatifs. *Il ne faut point donner, dit-il, de Médicamens pour purger ceux qui sont surpris de fiévres violentes, jusqu'à ce qu'elles soient sensiblement ralenties; du moins s'en doit-on abstenir durant quatorze jours : car les chairs, & les cavités du corps de ces malades étant déja chaudes de tels médicamens ne feroient qu'augmenter la fiévre, & ne vuideroient rien; la bile étant donc alors plus émuë sans être purgée donneroit pour toutes choses de l'aversion au malade qui ne voudroit ni boire ni manger; & s'il est absolument necessaire d'évacuer l'on pourra seulement prescrire des clysteres.*

[Conseil d'Hippocrate sur la purgation.

Mais sur ces paroles vous remarquerez qu'Hippocrate n'entend que les fiévres des adultes qui ont coutume d'être trés-véhementes, & trés-ar-

dentes, au contraire de celles des enfans qui ſont douces & traitables : d'ailleurs on ſaura que les purgatifs de ſon tems étoient trés-forts, car ils n'employoient que le ſuc des concombres ſauvages, la colochinte, l'ellebore, & ſemblables, au lieu que nous uſons pour purger de lenitifs trés-temperés & trés-doux que les Anciens ne cõnoiſſoient non plus que l'Amerique: de plus nôtre art eſt beaucoup perfectionné, l'on ſait à preſent préparer les fiévres à la purgation, les temperer par de copieuſes ſaignées faites aprés l'operation des purgatifs, & enfin les dompter comme il arrive quelquefois le même jour de la purgation, ce que j'ay vû d'ordinaire dans les enfans, principalement au printems, ou en été.

Purgatifs violens anciennement uſités.

Quant à la ſaignée des enfans j'avouëray qu'elle ne leur convient pas plus qu'à des gens d'un âge décrepit, & qu'on ne la doit permettre que dans des toux convulſives où la matiere fébrile menace de ſe jetter ſur les poumons, ou bien dans de rudes contuſions que les enfans pourroient avoir reçûës par des chutes, ou autrement.

Cas où la ſaignée eſt utile aux enfans.

La raiſon qui me fait beaucoup eſ-

Vtilité des coquillages.

timer les testacées ou coquillages dans les maladies de l'enfance, c'est que de tels medicamens dessechent tous, & qu'ils émoussent les acidités que les humidités ont coutume de contracter dans le corps des enfans; outre qu'ils n'échaufent point; ajoûtez qu'en cet âge le ventricule s'imbibe d'un certain ferment vorace qui donne un appetit insatiable que les seules liqueurs sont peu capables d'apaiser, & l'on trouve souvent des enfans en langueur parce que les nourrices leur auront fait trop avaler de liquides pour dissiper cette grande avidité qu'elles leur voyent: & les impressions que font ces remedes sur l'estomac ne passent pas si vîte que celles des medicamens liquides.

Ce qu'õ doit entendre par coquillages.

Je comprens sous le nom de coquillages ou testacées toutes les matieres de nature & de vertu semblables à celles des écailles, comme les coraux, la coralline, la craye, les bézoards, &c. trés-propres à absorber l'acide.

Quoique tout le monde sçache les qualités de ces medicamens, personne cependant n'en a fait assez d'application, sur tout à l'égard des enfans, la plûpart des Medecins ayant toûjours

eu recours aux opiats dans les veilles & les douleurs qu'il faloit calmer; mais tous ces secours tirés de l'opium sont dangereux dans des constitutions foibles, parce qu'ils diminuent encore les forces en attenuant les humeurs, & en engourdissant les fibres, au lieu que les testacées sont anodyns & assoupissants, comme les plus puissans opiats, & n'expose nt la vie à aucun peril : tous les medicamens échaufans à qui l'on donne les beaux noms de cordiaux & d'alexiteres sont aussi pernicieux que les opiats, principalement quand on en prescrit de grandes doses qui ne manquent point de donner au mal de plus profondes racines, aprés l'avoir d'abord diminué en apparence, qui allument davantage la fiévre, & qui augmentent la soif en rendant la langue aride.

Fâcheux effets des cordiaux & des opiats.

On objectera que ces medicamens tirés des coquillages & des pierres, dont je fais tant de cas doivent causer des obstructions, & multiplier celles auſquelles les enfans sont déja fort sujets, à cause du rétrecissement de tous leurs vaisseaux qui se plissent d'ailleurs & se froissent tres facilement.

Objection & reponse.

Je répons à cela que l'intemperie acide eſt la cauſe la plus ordinaire de tous les embarras qui ſe trouvent dans le corps des enfans, & que par conſequent tous les moyens qui peuvent avec ſureté détruire tous les acides étrangers, remedient aux obſtructions en prévenant les coagulations, ou en les diſſolvant; ainſi les coquillages qui viennent aiſément à bout de détruire la cauſe des embarras pourront toûjours être pris avec fruit, parceque la moindre compreſſion, & toutes ſortes de liqueurs les diviſent & les ſubtiliſent aſſez pour traverſer ſans obſtacle tous les filtres, & être évacués avec les humeurs inutiles.

Quelques-uns trouveront à redire que nous negligions les criſes obſervées par les Anciens avec tant de ſcrupule. Mais les jours critiques, c'eſt-à-dire les intervales de tems auſquels il ſe fait un changement ſubit dans la maladie à l'avantage, ou au des-aſtre du malade, dépendent entierement, chez les enfans entr'autres, de la methode que l'on ſuit dans le traitement; car ſi la cure eſt principalement appuyée ſur des évacuations generales procurées à propos, les cruditez qui

La criſe depend de la maniere de traiter.

accompagnent la fiévre ſont plûtôt cuites que de coûtume, une partie de la matiere morbifique eſt d'abord chaſſée, & le reſte cede promptement aux medicamens qu'on employe dans la ſuite. Mais lorſqu'on procede par des diaphorétiques & des cordiaux qui agitent extraordinairement les humeurs, & mettent les parties ſpiritueuſes en confuſion, & que d'un autre côté on abandonne la ſortie, ou la correction des mauvais ſucs aux ſeuls lavemens qui ne paſſent point les gros inteſtins, la criſe ou la coction de la matiere corrompuë & des crudités tarde beaucoup à s'achever.

Les derniers efforts de la nature ſont les criſes.

La criſe n'eſt autre choſe que le dernier effort de la Nature qui tend de toutes manieres à pouſſer les matieres morbifiques au dehors par les voyes les plus commodes, ſçavoir par les ſueurs, quand on a uſé de drogues échaufantes, ou par des hemorragies, par des vomiſſemens, & quelquefois par des urines copieuſes, ce qui montre que cette Nature à laquelle tous les Medecins doivent ſe conformer dans le gouvernement des malades, ne juge point autrement les fiévres & le reſte des maladies que par des écoulemens,

& par la diſſipation de toutes les choſes qui incommodent.

Diſpute des Medecins ſur les precipitans.

On a long-tems diſputé parmi les Medecins modernes ſur l'uſage des précipitans, & pluſieurs ont prétendu que nous ſerions en état de guérir toutes les maladies qui affligent le corps humain ſi nous connoiſſions le précipitant propre & ſpecifique à chacune: mais on remarquera qu'il ne s'agit icy que des maladies aiguës qui ſe terminent fort vîte, & non des maladies chroniques qui donnent de longues tréves aux medicamens, & le loiſir d'éprouver de nouvelles facultez des drogues, ou des manieres de traiter: de plus la précipitation eſt la ſéparation des particules les plus groſſieres, & les plus maſſives d'un mélange où elles étoient imperceptiblement ſuſpenduës par l'action d'un diſſolvant acide, & au fond duquel elles tombent dès qu'une ſubſtance capable de briſer l'acide vient à les débarraſſer, & à leur permettre de ſe réünir pour compoſer des volumes plus peſans que le reſte: or la crudité que nous appercevons dans les fiévres des enfans eſt un effet naturel d'un acide qui prédomine; & la coction un ſigne de cet

acide bridé, & vaincu par la nature; c'eſt pourquoy la purgation excitée par art, pouſſe en bas les crudités auparavant élevées, ou diſperſées, & leur fait prendre la route des ſelles, ou des urines; & même toute autre ſorte de medicamens ne précipite que comme purgatif. Ainſi la fiévre occupant principalement les parties vitales, & les ſuperieures ſur tout, il faut d'abord recourir aux précipitans veritables, & à des évacuations proportionnées, pour extirper radicalement la matiere fébrile qui cauſeroit trop de ravage par ſon ſéjour. Mais comme quantité de Medecins des plus illuſtres ont accoutumé de combattre preſque toutes les fiévres par des ſudorifiques qu'ils diſent propres à meurir la matiere, je declareray icy mon ſentiment ſur une telle conduite.

Les purgatifs tiennent lieu de precipitans.

Auſſi-tôt que ces Medecins voyent quelqu'un attaqué d'une fiévre épidemique, ils y conçoivent toûjours une certaine malignité qu'ils ne ſçauroient bien définir, & qu'ils tâchent ſans ceſſe de ſurmonter par des alexipharmaques & des diaphorétiques des plus chauds: durant ce tems-là cette fiévre qui ſouvent étoit peu de choſe

Reflexion ſur les alexipharmaques.

en ſon commencement & facile à traiter, devient maligne par cette mauvaiſe méthode, vû que les ſudorifiques adminiſtrés hors de ſaiſon, ou trop fréquemment épuiſent les ſérosités qui doivent ſervir à tranſporter le ſang par les veines, & par les artéres, & que par conſequent le ſang trop épaiſſi eſt interrompu dans ſon mouvement, & croupit ; le pouls en eſt affoibli & rendu inégal, tremblant, fourmillant, ou intermittant : Les urines ne coulent preſque pas, ou bien elles marquent une extrême crudité ; & enfin l'on apperçoit les premiers indices de malignité, ſçavoir des taches pourprées, parce que toute l'habitude du corps arroſée auparavant d'une humidité abondante, & fomentée d'une chaleur benigne, ſe ſéche & ſe brule par un régime trop chaud, en ſorte qu'il ne reſte pas aſſez de lymphe pour humecter les parties, & que le ſang arrêté dans les vaiſſeaux exterieurs repouſſe la peau en divers endroits, & l'y fait paroître rouge, ou livide.

Pratique des Turcs oppoſée Les Turcs qui n'ont leur pratique fondée que ſur l'experience, ſuivent plus heureuſement une méthode op-

posée à celle-cy ; dans la peste, la plus dangereuse des fiévres malignes, ils détrempent avec des sucs de limons toutes les substances dót ils nourrissent les malades, ils leur font souvent mâcher des morceaux de limons sucrés, & ils leur donnent pour boisson une liqueur trés-froide apppelée *Shorbett* : le mithridat, la thériaque d'andromaque, la racine de serpentaire, de virginie, & nos autres remedes chauds nommés alexipharmaques leur sont inconnus, ou inusités, à leur grand avantage, puisqu'il perit moins de gens attaqués de fiévres malignes, ou pestilentielles chez eux que chez nous.

J'avoüeray toutefois que les sudorifique peuvent avoir du succés dans les fiévres, sur tout aux premieres attaques, lorsque la transpiration sensible ou insensible est empêchée ; mais ils doivent être temperés non spiritueux & inflammables, les boüillons & les autres choses que l'on prépare dans les cuisines y suffisent quelquefois pour fournir de la matiere capable de provoquer les sueurs, & d'ouvrir les pores du cuir, plûtôt par une chaleur exterieure qu'ils causent, que par un feu qu'ils produisent de leur propre fond.

Sudorifiques temperés sont preferables.

Nous avons vû l'une de ces dernieres années regner une fiévre que les Medecins célébres pour le grand usage qu'ils font des diaphorétiques, baptisoient du nom de maligne. Elle avoit commencé au milieu du mois de May, & continué quelques semaines : les malades d'abord attaqués d'une petite fiévre, se plaignoient de legeres douleurs qui survenoient de tems en tems à tous leurs membres, & d'une douleur de tête qui occupoit principalement le front, avec une espece de vertige. Elle avoit apparemment été produite par une intemperie de l'air qui d'une chaleur tres forte pendant plusieurs jours avoit passé subitement a un froid tres-sensible, en consequence duquel les pores extraordinairement dilatés vinrent à se fermer tout à coup. Jamais on ne vit tant de personnes malades en même tems, & jamais il n'en réchapa tant de quelque maniere qu'on les traitât par des saignées, par des purgations, par des sudorifiques, par l'exercice, en sortant à l'air, ou se tenant enfermé, &c. s'il y en eut qui succomberent ce furent la plûpart des jeunes gens qui mêlerent avec leur temperament bouillant des sudorifiques trés-chauds.

D'une fiévre épidemique particuliere.

Diverses methodes de traiter cette fiévre.

Avant que d'apporter des exemples de cures accomplies ſuivant nôtre méthode, je parcoureray quelques ſymptômes fâcheux, dont les enfans ſont plus frequément affligez dans les changements qu'ils ſubiſſent en croiſſant. Il n'y a point de maux qui leur ſoient plus rudes que ceux qu'ils ſouffrent quand les dents leur percent les gencives qui ſouvent en deviennent enflamées ; ainſi l'on ne doit pas s'étonner qu'alors les enfans ſoient attaquez de ſymptômes fébriles des plus inſupportables, comme de tranchées, de cours de ventre ou de conſtipation, de veille, d'inquiétude, d'aphtes, de convulſions, de vomiſſemens d'humeurs verdâtres, &c. Tous leſquels deſordres ſont néanmoins rétablis par une méthode qui tempere l'acide & qui le purge doucement, à moins que la maladie cronique ne dégénere en aiguë, en jettant de profondes racines dans les principaux viſceres, ou que les corps ne ſoient d'une complexion trop délicate.

Simptômes des dents qui percent.

Deux tems à obſerver ſur la ſortie des dẽts

On obſerve deux ſortes de tems où les dents percent ; le premier eſt lors que la dent commence à ſortir de l'os de la machoire, & que la partie ex-

térieure & supérieure des gencives a coûtume de paroître circonscrite d'un cercle blanc sans tumeur ; le second, est lorsque la dent augmentée de volume gonfle toûjours la gencive, l'enflamme, & s'efforce de l'ouvrir pour se faire passage : en ces deux tems de la dentition il y a des Chirurgiens qui ne feignent point au moindre symptôme de douleur qu'ils apperçoivent, de faire des incisions à la gencive au droit de la dent ; mais cette playe est ordinairement inutile & augmente le mal, & on ne doit la permettre que dans le second tems. Il faut de plus remarquer qu'il y a des Chirurgiens, qui pour cette opération se servent de la lancette avec quoy ils ouvrent la veine, d'où il arrive que l'incision se cicatrisant promptement il ne reste pas de trou pour recevoir la pointe de la dent, ce qui rend infructueuse la douleur qu'on a causée, pendant qu'on néglige les autres remedes : On doit donc employer un instrument plus commode, par exemple un canif, ou un rasoir, c'est à dire un couteau dont la lame aille en épaississant du côté du dos.

De l'incision à faire à la gencive.

Des aphtes. Les apthes provenants des vapeurs acres

acres qui s'élevent d'un feu interne, & rongent, ou déchirent la tendre pellicule du dedans de la bouche, ne peuvent pas être traitez par de meilleurs remédes que par ceux qui ſont propres à émouſſer l'acrimonie des humeurs, ou à la détruire entierement: les gargariſmes, ny les topiques, non plus que les ſtomachiques, n'ont point ici de lieu, car les enfans ne ſçauroient retenir dans leur bouche ce qu'on y répandroit; ils avalent tout & même ne veulent pas cracher l'humeur que la toux leur fait tomber dans le goſier, ſi ce n'eſt que par quelque irritation on ne les contraigne de vomir; d'ailleurs la matiere dont on compoſe les gargariſmes ſeroit ſouvent nuiſible à des tempéramens ſi débiles. Il eſt certain que les aphtes qui ont coutume d'empêcher de teter ou de manger, s'en vont incontinent aprés qu'on a uſé prudemment des teſtacées en les donnant par intervalles, comme je l'ay ſpécifié; Car ces remedes vont à la cauſe qui réſide dans l'eſtomac. Or la raiſon pour laquelle la ſurface interne de la bouche eſt favorable à la génération de ces petits ulceres, ſe tire de la continuité que la membrane qui

Pourquoy la bouche eſt le ſiege de ces petits ulceres.

tapisse cette cavité a naturellement avec la membrane interne de l'œsophage, & du ventricule même ; c'est pourquoy les exhalaisons picquantes que l'effervescence excessive des hypocondres poussent en haut s'enfermant dans la bouche y sont épaissies par l'air qui les arrête en les refroidissant : aussi la langue est elle le principal organe de toutes les saveurs par lesquelles nous distinguons les matieres propres à la nourriture, ou nuisibles à l'œconomie animale, & les Medecins connoissent sur tout par cette partie du corps la tempetature de tout le reste, parce que les particules qui font la matiere de l'insensible transpiration abordant à la bouche en plus grande quantité à cause que les pores y sont plus ouverts & les ouvertures plus échaufées, font avec l'air de la respiration une espece d'enduit qui marque les humeurs dominantes.

La constitutiõ de la langue dénote l'état d'un malade.

Cours de ventre.

La diarrhée des enfans qui vient toûjours d'une fermentation d'humeurs qui tombent dans les intestins, ou de l'effervescence de la bile avec l'acide plus puissant, ne doit pas être suspenduë par des astringens propre-

ment dits, ni par des narcotiques, vû que les astringens ont coutume de produire un reflux d'humeurs acres vers les parties nobles, ce qui met en risque la vie des sujets qui ont un temperament trés-fluide dans le sang, & facile à dissoudre dans les parties solides: quant aux narcotiques ils assoupissent pour un tems la furie des humeurs fermentatives, mais ces mêmes humeurs ont coutume de se fortifier durant cette trêve, & de se rallumer avec plus d'ardeur; outre que les petites forces des enfans déja enervées par la maladie sont beaucoup en danger de succomber à l'énergie des opiats. Mais les drogues qui ramolissent les duretés, & mitigent les acretés qui causoient tout le mal, sont prescrites avec plus de seureté, & réussissent mieux: ainsi la craye, les coraux, les perles, & les autres medicamens de cette nature qui sans exciter de chaleur étrangere apaisent les humeurs les plus farouches, & les disposent à être enfin purgées par la rhubarbe dompteront plus aisément le symptôme, & feront d'un soulagement plus certain que le diascordium, & les autres substances semblables qui

Ramollissans & mitigeans à preferer

ne pourroient ſans peril être ordonnés à des enfans fébricitans.

Et l'on apprendra par la pratique qu'il y a encore plus de profit à uſer de ces remedes abſorbans ou émouſſans, que des autres pour moderer un flux d'humeurs, ſoit par en haut, ſoit par en bas, ou pour apaiſer un vomiſſement; car pendant que le trouble eſt dans le ventricule, & que l'acidité exerce ſa puiſſance principalement dans les premieres voyes, les medicamens dont je parle conſerveront leur vertu toute entiere dans les mêmes lieux : les émétiques, comme le ſel de vitriol, le vin beni, le tartre émétique, &c. ne leur ſont point à préferer dans la cure des enfans chez qui les coagulations ſont faciles à réſoudre, & à diſſiper par des choſes qui ne font point de violence à la nature, & qui ne tirent aprés leurs bons effets aucune fâcheuſe conſequence. Ces mêmes drogues ne profitent pas ſeulement dans toutes ſortes de flux, mais auſſi dans les tranchées des rnfans de quelque ſource qu'elles procedent : le quinquina n'eſt pas plns ſpecifique pour les fiévres intermittentes, ni l'opium pour procurer le ſom-

Les teſtacées conſervent leur force dans la ſource du mal.

meil, & diminuer les douleurs, que nos testacées pour apaiser les tranchées des enfans.

A l'égard des convulsions, ou des attaques improprement nommées d'épilepsie, qui naissent tant de l'abbatement des forces, que de l'acrimonie de la matiere morbifique qui s'attache principalement aux parties nerveuses, nos testacées sont d'une efficace prodigieuse, sur tout quand on les accompagne de castoreum, quoique la plûpart des Praticiens les regardent comme des rebuts de boutique qui n'ont aucune proprieté ; au lieu que les eaux antiépileptiques, & les esprits volatils quels qu'ils soient, & que l'on recommande tant, brulent les parties délicates des pétits enfans, & leur communiquent un feu fiévreux, parce que la tunique interieure de l'estomach étant toute nerveuse, & par consequent trés-capable de communiquer aussi-tôt les impressions soit des alimens, soit des medicamens jusqu'aux parties les plus intimes du corps, il paroît plus raisonnable d'essayer de pacifier tout ce tumulte imprimé dans les nerfs par l'acrimonie des matieres, en se servant

Leur mêlange avec le castoreum dissipe les convulsiõs.

d'absorbans qui émoussent toutes les pointes de cette acrimonie,& calment les esprits, que d'y employer des medicamens qui augmentent l'émotion, & la chaleur.

Autre effet des testacées. Ajoûtez que les testacées disposent toute la matiere morbifique acide ou acrimonieuse à sortir hors du corps, aprés en avoir émoussé ou rompu les pointes. C'est ce que j'ay heureusement éprouvé dans une fille qui n'avoit pas encore un an, lorsqu'elle fut surprise de convulsions réiterées avec beaucoup de violence par tout le corps, plusieurs jours durant; elle ne rendoit que trés-peu d'excrémens, & d'une couleur verte; & pendant ses convulsions elle crioit fort haut, ne se soûtenant que par quelques cuillerées d'alimens, & de cordiaux qu'on lui faisoit avaler de tems en tems: m'ayant été mise entre les mains dans ce pitoyable état, je luy fis prendre pour tout médicament quelques onces d'yeux d'écrevices mêlez avec des crystaux de tartre. Elle prenoit à toutes les heures un ou deux scrupules de cette simple poudre dans de l'eau de pouliot, & par les répétitions de cette dose on luy procura le sommeil, & ses

paroxysmes convulsifs furent considérablement adoucis : j'avois ordonné un clystere de lait sucré & salé, qui fut redoublé, pendant que les crystaux de tartre doués d'une faculté singuliere de relâcher doucement le ventre, & de lever les obstructions, operoient interieurement, & s'ouvroient un chemin par les conduits inferieurs, avec ces remedes de peu d'apareil je tiray cette enfant de l'état le plus déplorable où elle eût pû être réduite, & je n'emploïai pour cela ni véficatoires, ni autres médicamens violens, comme on a coutume de faire en de semblables cas. Depuis que j'ai la methode de me servir de ces poudres absorbantes & adoucissantes, je ne manque point d'arrêter dés les premieres prises les convulsions & les inquiétudes des petits enfans.

Poudres absorbantes bonnes dans les convulsions & les inquiétudes.

La petite verole & la rougeole de ces jeunes sujets ne consistent ordinairement que dans une effervescence du sang assez moderée pour n'avoir pas besoin du secours des Medecins ; mais lors que ce mouvement est désordonné, & que les forces de la nature seules ne paroissent pas suffire pour le calmer & le vaincre, tout ce que l'art y pourra contribuer de mieux, ce se-

ra de faire prendre aux enfans malades nos préparations de testacées qui auront chez eux pour le retablissement de la santé le même effet que les narcotiques ont coûtume d'avoir à l'égard des adultes attaqués de telles maladies: mais les esprits volatils, les eaux cordiales, le mitridat, la thériaque, & le reste des alexipharmaques chauds ou diaphorétiques sont extrêmement à éviter, comme n'étant propres qu'à hâter à contre tems l'expulsion des boutons, & de changer le mal supportable, en lui-même ou facile à dompter en des affections périlleuses & rebelles par l'irritation qu'ils donnent à la matiere morbifique, & par le mouvement qu'ils lui font prendre vers les parties intérieures, d'où s'ensuivent de cruelles difficultés de respirer, & des catarrhes suffoquans, augmentant hors de mesure la fermentation qui se passoit si tranquillement dans les humeurs. J'ay souvent admiré la conduite que tiennent dans ces maladies non seulement les femmelettes & les nourrices, mais encore des Médecins qui ont acquis de la réputation dans le monde; car ils observent un régime de vivre trés-chaud, quoyque ce soient des maladies inflamma-

Les diaphoretiques irritent les humeurs viciées.

toires;& que tous les ſupuratifs qu'on applique aux parties externes du corps tuméfiées, & diſpoſées à la ſupuration, ſoient tous des médicamens fort temperez, par exemple, les racines de guimauve & de lys, les feüilles de mauve, & de guimauve, de branche urſine, les farines de graines de lin, de fénugrec, de bled, le beurre, la graiſſe, l'huile, le jaune d'œuf, les mucilages, les moëlles, & ſemblables qui certainement ne paſſent pas pour drogues chaudes : je ne ſçay donc pas quelle pourroit être la raiſon de cette pratique, vû que tous les remédes chauds, ſoit internes, ſoit externes, ſont doués de facultés qui diſcutent & qui raréfient, outre qu'ils troublent les opérations de la nature qui tendent à la ſuppuration ; au lieu que les teſtacées dont les forces ſe contiennent dans la médiocrité, & qui approchent beaucoup par leur bénignité des medicamens ſupuratifs, réſiſtent d'ailleurs à la pourriture univerſelle du corps, & n'interrompent en aucune façon les fonctions ſoit animales, ſoit naturelles, ayant coûtume de les remettre dans l'ordre, quand elles s'en ſont éloignées, en quoy ils doivent être fort

Les ſupuratifs doivent être temperez.

Les médicamens chauds pervertiſſent les operations naturelles.

consiederer pour le traitement des petites veroles.

Je pourrois justifier par un grand nombre d'argumens la méthode pour laquelle je me déclare icy, mais sans prévenir le jugement des Lecteurs, il me suffira de rapporter les observations que j'ay faites en la suivant dans la cure des enfans de toute complexion attaqués de differentes maladies.

OBSERVATIONS

Sur la Méthode de traiter par les Testacées les maladies des Enfans.

I. OBSERVATION.

D'une Fiévre aiguë avec difficulté de respirer.

LE fils de l'illustré Comte de Vigorn ayant le corps d'un tempérament fort sanguin & plein de suc, mais dont les parties nerveuses étoient trés foibles, fut plusieurs fois surpris d'une fiévre aiguë, & la matiere fé-

brile s'écouloit toûjours principalement ſur les poûmons ; il avoit pendant ce tems-là une grande difficulté de reſpirer, & on s'en apercevoit la nuit par ſes haletemens quand il dormoit ; il avoit une ſoif preſſante, une chaleur mordicante ſur toute la peau, le viſage pâle ; & un mouvement perpétuel aux membres qu'il jettoit deçà & delà. Je le fis premierement ſaigner aſſez copieuſement du bras, & en ſuite je le traitay par la méthode que j'ay décrite cy-devant, & avec laquelle je diſſipay tous les ſymptômes, & luy rendis ſa premiere ſanté. La premiere fois que je viſitay cet enfant, c'étoit au mois de Juin, le quatorziéme mois de ſon âge; il étoit alors trés-affoibly d'une toux convulſive, & l'on m'aſſocia pour en avoir ſoin avec le Docteur Short: on tira au malade environ quatre onces de ſang du bras droit, & je propoſay l'uſage des perles & d'autres drogues ſemblables qui temperent l'acidité dominante, en une doſe un peu plus forte que de coutume, nous lui faiſions avaler deux ou trois fois par jour une cuillerée de ſuc de pouliot adoucy avec du ſucre candy, & de trois jours en trois jours

Cure de ces maux.

on luy relâchoit le ventre avec de la manne ; & par cette conduite nous guérîmes entierement nôtre malade dans l'espace de dix jours, quoyqu'on nous eût donné trois mois pour en venir à nôtre honneur.

Le même enfant étant tombé malade à l'âge de cinq ans, & se plaignant d'abord d'une douleur de tête & de ventre qui le prenoit de tems en tems & qui dans la suite fit place à de cruelles tranchées qui le tourmentoient vers la région de l'ileon, ayant quelque ressemblauce à la passion iliaque, fut remis entre mes mains : je luy trouvay un pouls trés-foible, une fiévre aiguë & continue qui se changea en intermittente moins dangereuse, dont le paroxysme n'étoit accompagné au commencement, ny d'horreurs, ni de frissons, mais auquel se joignoit une toux séche qui le prolongeoit : il revenoit tous les jours aprés le diner ; cela me fit éprouver la vertu du quinquina, qui ne fit néanmoins que pallier le mal, jusqu'à ce que quelques goutes de sang qui coulerent du nez, une toux trop véhémente, & une fiévre qui se fortifioit me firent résoudre à ordonner une sai-

Fiévre aiguë changée en intermittente.

gnée du bras, dont on luy tira au moins six onces de sang, & le lendemain on le purgea, aprés quoy il prit un julep corroboratif propre sur tout à chasser les restes de la toux; ce remede le rétablit de jour en jour dans une santé qui se confirma de plus en plus, & dont il joüit encore à présent. *Cure par la saignée la purgation & les corroborans.*

II. OBSERVATION.

D'une Fiévre aiguë accompagnée de toux.

LA petite fille du même Seigneur âgée d'onze mois, grasse & d'une corpulence épaisse ayant contracté au commencement du printems qu'il faisoit encore trés-froid une fiévre aiguë avec une toux quasi convulsive, fut guérie par nôtre methode, mais en un espace de tems un peu plus long, à cause des rigueurs de la saison, en ajoûtant sur la fin de la cure pour la seconde fois quelques goûtes d'élixir de propriété doux aux médicamens testacées que je faisois préparer. *Fievre aiguë avec toux.*

III. OBSERVATION.

Sur des déjections vertes avec tréſſaillement.

LE fils unique du Comte de Pembroк âgé de dix-ſept ſemaines fut tourmenté à l'entrée de Février, de tranchées, de déjections vertes, d'inquiétudes continuelles, & de treſſaillemens fréquens de membres; les oreilles qui ont coûtume à cet âge de rendre une abondance d'humeurs, lui étoient devenues entierement ſéches & arides, j'en cûs le ſoin, & je le remis parfaitement en ſanté au bout de ſix jours en préſcrivant les choſes qui ſuivent.

Cure par des abſorbans. Prenez une dragme de poudre de pattes d'écrevices compoſée, de deux ſcrupules de perles préparées, ſel prunel un ſcrupule, mêlez pour en former une poudre à diviſer en huit parties égales dont le malade prendra d'abord une dans une cuillerée de julep ſuivant, avalant par deſſus une ſeconde cuillerée du méme breuvage. Prenez eau de laituë alexitere quatre onces, deux

onces d'eau de pouliot, trois dragmes d'eau de pivoine composée & préparez en selon l'art avec une once de sucre perlé, un julep pour en user comme je viens de dire. Aprés que l'enfant eut avalé à plusieurs repriſes pendant les deux premiers jours des poudres spécifiées cy-devant pour assoupir les symptômes irritans qui le fatiguoient, je luy fis donner le troisiéme jour au matin ce syrop solutif qui luy relacha doucement le ventre, & qui mit sa vie hors de tout danger.

Prenez syrop de chicorée préparé avec la rhubarbe, & syrop de nerprun une dragme de chaque; rhubarbe en poudre douze grains; teinture de safran dix goutes mêlez: je continuay les deux jours suivans d'ordonner des mêmes poudres; & le troisiéme ensuite il prit un purgatif: aprés quoy la maladie s'évanoüit entierement, la couleur pâle de la face se changea en un teint vif & fleury, & les oreilles commencerent à suinter comme à l'ordinaire.

IV. OBSERVATION.

D'une Fiévre lente avec redoublemens.

LA petite fille du même Comte, âgée de trois ans & demy étoit attaquée d'une fiévre lente opiniâtre, avec des redoublemens irreguliers, & souffroit de grandes douleurs de tête, & quelquefois de ventre : elle étoit degoûtée de toute sorte d'alimens, & de tems en tems accablée de sommeil, en sorte que tous les domestiques y soupçonnoient des preludes de petite verole, il luy prenoit par intervalles des tressaillemens de nerfs pendant qu'elle dormoit, & une petite toux seche s'excitoit en certaines heures de la journée : je prescrivis pour la cure de toutes ces mauvaises affections les remedes qui suivent.

Cure avec de l'eau alexitere & des testacées.

Prenez eau de laituë alexitere six onces ; eau épidemique demi once ; perles préparées une dragme ; poudre de pattes d'écrevices simple deux dragmes, sucre crystalin demi once ; mêlez, & composez du tout un julep

dont on fera prendre trois cuillerées de quatre en quatre heures, aprés avoir bien agité le vaiſſeau où il ſera en reſerve.

Emplâtre pour l'ombilic.

Prenez aloës ſuccotrin, une dragme; ſommets de petite centaurée, & feüilles de ſabine deſſéchées demi dragme de chaque; poix de Bourgogne une dragme; térebentine de Veniſe autant qu'il faut pour en former avec les drogues ſuſdites un emplâtre qui doit être appliqué à la région de l'ombilic: le jour ſuivant on perſiſta dans l'uſage du julep, & l'on mit au deſſous de la nuque un épiſpaſtique ou reméde attractif; on donna auſſi un lavement de ſix onces de lait ſucré & ſalé, parce que le ventre n'étoit pas aſſez libre: ſur le ſoir on fit uſer de ce bol.

Formule d'un ſyrop purgatif.

Prenez Ethiops mineral, & calomelanos ſix grains de chaque, gelée de coings deux ſcrupules, & faites le bol, le lendemain le ſyrop catartique ſuivant fut employé. Prenez ſyrop de nerprun deux dragmes; poudre de la Comteſſe de Warvick ſix grains; poudre de Rhubarbe douze grains; teinture de ſafran vingt goutes; eau de ceriſes noires une drag-

me; mêlez, & ordonnez dans une prise de liqueur potsetique demi dragme de cryſtal mineral pour aiguiſer le purgatif: la même nuit la malade avala ſur l'heure du ſommeil quatre cuillerées de julep dont je viens de donner la deſcription: puis les quatriéme & cinquiéme jours on luy préſenta à lécher, ou à ſavourer par cuillerées la mixtion ſuivante, ſans ſuſpendre les autres remédes.

Mixtiõ pour ſuccer.

Prenez coralline deux dragmes; feuilles de mente ſéchées & pulvériſées un ſcrupule; poudre de pattes d'écrevices ſimple, une dragme; ſyrops de baume de tolu, & de guimauve une dragme de chaque; eau d'orange demie once, mêlez tout cela. Le ſoir qui précedoit le ſixiéme jour on réïtera la priſe du bol marquée cydeſſus, & le matin ſuivant le ſyrop cathartique fut mis en uſage; la force de ce purgatif fit ſortir du ventricule par la bouche un ver long d'un empan; ce vomiſſement arriva ſur le midy; & la malade fut incontinent aprés delivrée de toutes ſortes d'infirmitez.

La ſortie d'un ver finit bien des ſymptomes.

V. OBSERVATION.

Sur des vomissemens & des tranchées.

LA fille unique du Duc d'Ormond, n'ayant pas encore atteint un mois fut attaquée de nausées & de legers vomissemens, elle faisoit des selles vertes & elle avoit des tranchées que je dissipay en luy faisant avaler deux ou trois fois par jour huit grains ou un demi scrupule de poudre de perles dans une cuilrerée d'eau de menthe ; & je chassay doucement la matiere morbifique par le moyen de six grains, ou d'un peu plus de rhubarbe dans un peu de syrop de chicorée préparé avec la rhubarbe : la couleur des déjections devint meilleure, les nuits & les jours se passerent tranquillement, les envies de vomir & les douleurs de ventre ayant cessé aprés la purgation des premieres voyes, & la correction des mauvais levains de l'estomac.

VI. OBSERVATION.

D'une Fiévre maligne avec aphtes.

LA fille du Chevalier Onslou âgée de six mois avoit souffert quelque tems les attaques d'une fiévre rebelle & maligne : ses selles étoient vertes, & la couleur de sa face trés-pâle approchant de la couleur plombée ; les aphtes de sa bouche l'empêchoient entierement de teter ; & des symptômes extraordinaires la faisoient croire en grand danger ; elle levoit le menton autant qu'elle pouvoit, & tenoit jour & nuit la téte fléchie en arriere, de sorte que je soupçonnois quelque apostume autour du gosier ou un étranglement soudain dés que je la vis : & j'ordonnay de lui faire avaler quelqu'une des poudres susdites au poids de quinze grains à chaque fois suivant la métho de décrite auparavant : mais toutes les fois qu'elle avaloit une telle dose il lui survenoit un boüillonnement que je n'ay jamais observé en aucun autre enfant, car tout se troubloit dans son corps, & elle étoit réduite en la même extrémité que si elle alloit incontinent

Cure.

être suffoquée ; cette ébulition ressembloit à celle qui s'excite entre un acide & un alkali au moment qu'ils sont mêlez ensemble dans un vaisseau; mais cette effervescence étant finie son corps se couvroit tout de sueurs.

Toutefois aprés plusieurs doses de ces poudres, & une douce purgation que je procuray en suite, le symptôme dont j'ay parlé ne diminua point, & l'état de l'enfant ne se changea point en mieux : c'est pourquoy j'ordonnay qu'on usât sur le soir de quatre grains de mercure doux, & d'autant de fleurs de souphre, brouillant ces deux drogues dans un peu de syrop d'œillets ; puis le lendemain matin je réiteray la même chose dans le dessein de purifier les mauvaises humeurs, ou de les chasser : & la seconde matinée que j'avois prescrit une semblable dose, la malade vomit peu de tems aprés l'avoir prise une grande quantité d'humeurs pourries & puantes, bigarrées de quelques filets de sang, le tout representant les couleurs de l'arc-en-ciel étant vû d'un certain côté : elle commença à se mieux porter aprés cette crise, & nos poudres ne luy faisoient pas d'horreur, ny ne

Vsage du mercure doux & des fleurs de souphres

Vomissement d'humeurs bigarrées.

causoient en elle aucune émotion : depuis ce tems-là elle pleuroit & crioit avec force comme si elle avoit été saine ; il se reveilloit de tems en tems une petite toux qui se dissipa enfin, ainsi que les apthes & la fiévre ; une couleur vive se répandit sur son visage, son tempérament se remit en son premier état, & elle reprit en toutes manieres sa premiere vigueur

VII. OBSERVATION.

Sur des tranchées avec aphtes.

LE fils unique de M. Burton Capitaine de vaisseau pour les Indes Orientales, n'ayant que huit jours accomplis dans un tems d'hyver fut assailli de tranchées avec des déjections verdâtres, & des inquietudes continuelles ; le dedans des lévres & de la bouche étoit si remply d'aphtes qui ressembloient à des croutes blanches, qu'il ne pouvoit succer le mamelon de sa nourrice. J'ordonnay donc ces remedes pour le guérir.

Cure par les poudres absorbantes dans du julep.

Prenez deux scrupules de perles préparées, & un scrupule de poudre simple de pattes d'écrevices : mêlez pour

en faire une poudre commune à partager en huit doſes que vous garderez en pareil nombre de morceaux de papier afin d'en employer une trois fois par jour à des intervales proportionnés, répandant chaque doſe dans une cuillerée du julep ſuivant.

Prenez eau de laitue alexitere deux onces; eau de pouliot une once; ſucre perlé trois dragmes: faites le mêlange. Le premier jour & les ſuivans, les tranchées furent appaiſées, & le ſommeil rendu tranquille. Le troiſiéme jour je luy fis prendre ce ſyrop ſolutif.

Préparation d'un ſyrop laxatif.

Prenez ſyrop de chicorée compoſé avec la rhubarbe ſix grains; eau roſe trente goutes: mêlez le tout enſemble. Le ſoir il prit une doſe de nos poudres: & le quatriéme jour il commença à teter, les aphtes ayant diſparu, & les excrémens n'ayant plus de verdure, il perſevera néanmoins dans le premier uſage des poudres ce quatriéme jour & le cinquiéme; mais le ſixiéme il prit demi ſcrupule de ſyrop roſat ſolutif préparé avec la rhubarde, aprés quoy il ſe porta parfaitement bien.

VIII. OBSERVATION.

D'un violent cours de ventre.

LA fille de M. Sclater Théologien & Recteur de Paroisse, âgée d'environ dix mois, fut attaquée d'un cours de ventre trés-violent, durant le tems que les dents luy perçoient ; ses déjections étoient presque continuelles, en sorte qu'elle resta prête à rendre le dernier soupir ; je luy fis prendre un scrupule des poudres nommées cy-dessus, entre lesquelles on doit préferer la craye quand il s'agit d'arrêter les diarrhées : elle avaloit donc de quatre en quatre heures cette dose d'un scrupule, & dès le commencement la férocité de la bile fut réprimée, le flus diminua, la malade dormit, & les forces luy furent un peu réparées. Les humeurs ayant été ainsi disposées à l'évacuation, j'ordonnay le troisiéme jour une préparation de rhubarbe, drogue aussi efficace pour fortifier les parties débilitées, que pour chasser sans peine les impuretez hors du corps. Elle ne cessa point d'user de ces mêmes poudres trois ou quatre fois le jour,

Guerison par les testacées.

jour, jusqu'au sixiéme que je renouvellay la purgation ; en suite de quoy elle se trouva parfaitement guerie.

J'avertiray icy, qu'autant que la rhubarbe convient aux enfans qui ont besoin d'être purgez, autant l'aloë de quelque façon qu'on le prépare leur est pernicieux, à raison de sa qualité brûlante & corrosive trés-capable de détruire le tissu délicat des tendres parties des jeunes enfans, dont la chaleur douce ne manqueroit pas de s'éteindre ou de changer de nature par l'action d'une chaleur étrangere si forte & si acre.

Aloë dangereux aux enfans.

IX OBSERVATION.

D'une forte Fiévre avec enflûre des parotides.

LA fille d'un bon Bourgeois âgée de quatre ans, fut affligée en Eté d'une fiévre des plus violentes que j'aye vûes en aucun enfant ; toute l'habitude de son corps étoit extrêmement maîgre, elle avoit une soif inextinguible, & on sentoit à sa peau une chaleur acre & mordicante : Les pa-

rotides luy étoient enflées & luy faisoient de la douleur; ses joues étoient ordinairement fort rouges, & elle paroissoit accablée d'inquiétudes continuelles : L'ayant visitée le soir je luy fis prendre une demie dragme de mes poudres testacées, & la dose en fut repetée peu de tems aprés dans une cuillerée d'eau de pouliot : Le lendemain matin, on réitera la même chose ; mais deux heures aprés la prise il luy sortit beaucoup de sang des narines; tout son front devint livide & enflé avec rougeur insigne, & sous la temple gauche on apercevoit une tache pourprée toute ronde, large de deux doigts : je n'en fus point étonné, & je continuay à luy faire avaler ce jour-là les poudres propres à temperer l'acide, mais que j'avois renduës un peu moins expulsoires : Le troisiéme jour de ma visite, la fiévre, la chaleur, & la soif persistoient dans leur premiere vigueur, ce qui ne m'empêcha pas néanmoins d'ordonner une poudre purgative dont je fis augmenter la vertu par les crystaux de tartre que j'y mêlay; elle en alla cinq ou six fois à la selle; & le même jour la fiévre cessa entierement, la soif fut

Cure par les poudres qui absorbent les acides.

Crystaux de tartre augmentent la vertu des purgatifs.

appaisée sur le soir, & la chaleur de la peau étoit remperée au toucher : enfin la nuit elle s'écria de joye, qu'elle étoit parfaitement guérie ; aussi la maladie ne se montra plus dans la suite.

X. OBSERVATION.

D'une enflure de la Luette dans une Fiévre.

LA fille de M. Golton fut surprise à l'âge d'un an d'une fiévre très-forte, à cause de la difficulté que les dents avoient à percer, son visage étoit très-pâle, & un peu verdâtre ; toutes les fois qu'elle commençoit à teter il luy survenoit une toux qui l'épêchoit de continuer & luy faisoit quitter la mamelle ; cela me donna la pensée que la luette étoit enflée, & souffroit inflammation : La bouche étoit toute ulcerée d'apthes, & se tenoit presque toûjours fermée, si ce n'est lorsqu'on serroit étroitement les narines, auquel cas la malade étoit contrainte de l'ouvrir pour recevoir l'air, & en même tems le medicament qu'on luy vouloit faire prendre. Ses selles

étoient trés vertes, & sentoient l'acide, & ses mouvemens fréquens témoignoient que les tranchées la tourmentoient ; on s'apercevoit par le bruit qu'elle faisoit en sommeillant, que sa respiration étoit embaraſſée ; d'ailleurs elle ne pouvoit nullement crier, jusqu'à ce qu'au bout d'une semaine pendant laquelle elle prenoit nos remedes suivant la methode que j'ay décrite, le cry usité aux enfans luy revint : Aprés la seconde purgation tous les symptômes se relâcherent beaucoup ; & le troisiéme purgatif n'eut pas plûtôt eu son effet que la couleur du visage redevint fleurie & vermeille, mêlée d'une blancheur trés-nette, la bouche se cicatrisa, & tous les ulceres internes disparurent, les yeux reprirent leur vivacité accoûtumée, & l'enfant rentra dans tout son embonpoint gras & potelé, &c.

Tranchées & embaras de la respiration.

Succés de la même methode dans tous ces cas.

J'ajoûteray icy l'exemple d'une maladie chronique extraordinaire, qui ne m'éloignera pes de mon dessein, par lequel je prétens prouver l'utilité des absorbans & des adouciſſans les plus simples.

XI. OBSERVATION.

D'un deffaut de nourriture causé par des vers.

ISaac Pope garçon âgé de treize ans, avoit été tellement amaigri par une atrophie vermineuse qu'il ressembloit plûtôt à un squelet, qu'à une personne vivante ; il avoit une face cadavereuse nommée par les Medecins, *face Hippocratique*, ayant les yeux enfoncez dans la tête, les narines aiguës, la peau colée sur les os : la maladie l'avoit rendu fou & sans aucun usage de raison : à peine pouvoit-il se traîner d'une chambre à l'autre en rampant comme un limaçon, & il n'avoit pas la faculté de retenir ses urines, ny ses excremens grossiers; en traitant ce malade, je luy faisois prendre matin & soir vingt-cinq grains ou demie dragme de mon érhiops mineral, & je le purgeois fort doucement de quatre en quatre jours, ce qui luy faisoit vuider plusieurs vers par en bas : les chairs luy revinrent par cette pratique, & peu à peu il recouvra sa santé. Or

Guérison par l'ethiops mineral.

Préparation singuliere de l'éthiops mineral

la préparation de mon éthiops mineral, qui fut le principal remede dans tout le cours de cette maladie, se fait d'une maniere differente des autres, & qui m'a toûjours paru plus sûre & plus efficace: Elle consiste à mêler ensemble quatre parties de mercure, & trois parties de fleurs de souphre, & à les broyer dans un mortier de verre jusqu'à ce que les globules du vif-argent ayent entierement disparu,& que tout le mélange ayt été reduit en poudre très-menue de couleur brune, qui gardée un peu de tems se change en une poussiere très-noire: Au lieu que la methode de composer l'éthiops mineral la plus commune c'est d'incorporer le mercure crud avec partie égale de fleurs de souphre, & d'y mettre le feu, jusqu'à ce que par la combustion il reste une espece de terre damnée sous la forme de poudre, & d'un volume égal à la moitié de celuy de toute la mixtion avant son embrasement; mais je doute que le feu n'ait point diminué les facultez naturelles de ces deux drogues: au lieu que par ma préparation le mercure perd sa volatilité, & ne provoque jamais la salivation toûjours très-nuisible aux en-

fans qu'elle épuise des humeurs dont leur temperament doit être incessamment soûtenu.

Je conseillerois volontiers de rappeller l'ancienne & loüable coûtume de prévenir les maladies des enfans par des médicamens reconnus pour empêcher la corruption des humeurs, & dissiper les cruditez en les tenant prêts tous les mois pour les faire prendre aux enfans dans un tems commode. On doit pareillement choisir les nourices & leur interdire la frequentation avec leurs maris; les nourir quand on le peut dans sa maison, afin que vivant à peu-prés des mêmes alimens que la mere quand elle portoit son fruit, elles fassent un lait plus conforme au temperament du nourisson, & l'accoutument à vivre dans l'air où les parens ont dessein de l'élever.

On condamnera peut-être mes remedes de ce qu'ils sont trés-simples, & qu'ils n'ont pas besoin pour leur composition de ces grands appareils de la Chymie & de la Pharmacie, à quoy je reponds que moins on s'éloigne des dispositions que la nature a introduites dans les matieres, moins

on eſt en danger de corrompre le temperament des corps dans leſquels elles doivent être diſtribuées : Or plus l'action du feu aura ſubtiliſé les ſubſtances des médicamens ſimples plus elle les aura ôtées de la proportion dans laquelle elles étoient avec nous, & les aura renduës capables d'alterer nôtre conſtitution; c'eſt pour cela que les Anciens recommandoient tant d'imiter la maniere d'opérer de la nature, & qu'ils n'alloient point chercher ſi intimement dans les mixtes de quoy dompter les maladies, appréhendant que ces ſecours étrangers ne fuſſent moins propres à rétablir les choſes dans l'ordre, que les ſeuls efforts de la nature ſecondez par les moyens les plus faciles & les plus vulgaires : d'ailleurs il n'eſt pas aiſé de s'aſsûrer ſi ces remedes Chymiques ont été préparés ſelon les veritables regles de l'art; vû que l'avidité du gain en fait paſſer beaucoup de faux parmy peu de véritables.

On pourra de plus m'objecter que la ſaignée ne doit point être preſcrite à des ſujets auſſi foibles que le ſont des enfans de quelques mois, ou d'un an; mais ſi ce ſeroit diminuer de leurs

forces mal à propos dans l'état naturel & de santé, quoyque selon la Loy de Moïse la Circoncision, par laquelle il s'excitoit souvent des hémoragies considerables, fût ordonnée indifferemmẽt à tous les enfans nez depuis peu de jours, on peut toutefois saigner utilement les plus petits enfans quand on leur remarque des symptômes qui dépendent d'un sang trop abondant, ou trop actif, & que les purgatifs n'operent pas avec le succés qu'on auroit desiré.

Cas où la saignée des enfans est praticable.

Il est vray que le sang est la principale source de toute la vigueur des animaux ; mais les bonnes influences de cette humeur sont arrêtées ou diminuées quand elle n'a pas un cours libre dans ses canaux, à raison de son excessive quantité qui l'empêche de fermenter à son ordinaire ; d'ailleurs en évacuant une petite portion de la masse du sang, on cause toûjours des révulsions capables de lever beaucoup d'obstacles aux filtrations naturelles, parce que l'on ne manque point de rélâcher par-là les fibres des organes & de donner ainsi lieu au rétablissement de l'œconomie.

On pourroit auſſi appliquer ſur les corps des enfans quelques legers cauteres ou des drogues propres à exciter des tumeurs ſuperficielles ou des veſſies qui ont coûtume de ſe remplir des ſucs les plus corroſifs & les plus éterogênes, d'où dépendra la maladie : & l'on ſuivroit en cela l'exemple de la nature, qui ſouvent n'a pas de voye plus ſalutaire pour les détourner des viſceres, & pour purger dans un ſi bas âge ; mais il faudroit avoir la précaution de n'employer ces remedes ulcerans qu'en des endroits où il ſeroit aiſé de guérir les ulceres, & où les cicatrices ne paroîtroient point.

TABLE
DES MATIERES contenuës dans ce second Tome.

A

ACCIDENS des pustules rentrées, *pag.* 481
Acides manifestés par la qualité des matieres que les éfans rejettét est la cause de leurs maladies particulieres & communes, 510
Diagnostic de ces maladies, 511
Acides sont d'un bon usage dans les dissolutions du sang, & dans le défaut de fermentation qu'elles causent, 321
Acreté des excrémens des enfans, son effet sur leur peau, 513
Action du feu corrompt souvent les médicamens, 584
Ægylops maladie des yeux sa cause, 480
Affection cœliaque sa difference spécifique, & son siége, 226
Affection comateuse, sa difference d'avec la léthargie, 139
Affections comateuses proviennent d'un épanchement de serositez, 142
Affections convulsives, 149. leur caractere, leur pronostic & leur explication, 150, leur remede, 151

Affection soporeuse particuliere aux fiévres malignes, & aux benignes 140, 141. Sa cause, & son explication, 141, 142
Affections soporeuses, leurs especes, 139
Aiguille avalée a produit une inflamation du ventricule, 207
Air froid nuisible aux petites veroles, 382
Album græcum, sa préparation pour l'esquinancie, 173
Alkalis à donner aprés la saignée quand le sang est coagulé par des aigres dans les fiévres malignes, 325
Alkalis fixes, & les acides corrigent également les sels volatils, âcres, & ralentissent les fermentations, raisons de cet effet de differentes causes, 24 & 25
Aimens corrompus causent de la malignité dans les humeurs, 300
Aloë dangereux aux enfans, 577
Alteratiõ du sang dans la petite verole, 457
L'air infecté la cause souvent, 458
Alum à rejetter pour astringent dans les diarrées commençantes, & seulement permis sur la fin de la maladie, 240, 241
Amulettes, leur inutilité par eux-mêmes, & leur avantage pour les personnes qui s'y fiãt chassent la crainte de leur esprit, 317, & avec elle une disposition au mal, 318
Ancienne coutume de prévenir les maladies des enfans, 583
Anthrax, Caractere de cette tumeur maligne, 346, sa guérison, 349
Aphtes, petits ulceres dans la bouche, leur origne, 553, 554
Apoplexie causée quelquefois dans la petite verole, 468
Apoplexie, ses differẽces d'avec les affectiõs

soporeuses, 140
Apparêces trés-tristes & trés-salutaires n'ont pas toûjours des suites qui leur répõdẽt, 311
Ardeurs de la fiévre, leur effet, 473
Assodes fiévres accompagnées d'envie de vomir & de maux de cœur, espece de caussus, 51
Attenuans & apéritifs propres à discuter les humeurs vicieuses, 68
Automne mauvaise aux fiévres lentes, 102

B

Baume anodin de Rousseau, ses defauts & sa composition, 91
Bellis, bugle, sanicle bons vulnéraires, dans les fiévres qui proviennent d'abscés, 104
Bile coagulée par des esprits de vinaigre, de sel & de nitre, se dissout d'elle-même un moment aprés, 465, 466
Boissons de mauvaises eaux produisent des fiévres malignes, 301
Boissons pour les malades attaqués d'inflammations internes, 92
Bol pour purger sur la fin des petites veroles, 387, 398
Bouillon ou ptisanne à seringuer par force dans l'œsophage, quand l'esquinancie est pressante, 171
Bouillon aux écrevices bons, incrassans dans les fiévres ardentes, 62
Bouillons & soupes doivent être assaisonnez de cordiaux aromatiques pour achever la guérison des fiévres malignes, 340
Breuvages cõtre les frequẽtes défaillãces, 63
Breuvages restaurans dans un affoiblissement extréme, 499, 500
Breuvages spiritueux utiles aux adultes, & pernicieux aux enfans, 519

Broncotomie n'a lieu qu'en certaines circonſtances, 174
Bubonocele guéri par un émetique donné à propos, 96
Bubon peſtilentiel, ſes caracteres & ſon pronoſtic, 341
Danger de la ſaignée & du purgatif dans ce mal, 342, 343
Fomētatiōs à faire ſur les parties affectées de cette même tumeur contagieuſe, 344

C

CAchexie ſcorbutique occaſionne les affections ſoporeuſes, 143
Calomelanos de Riviere, ſa préparation, 103
Carie des os, leur cure dans la petite verole, 505
Carus en quoi il differe de la léthargie, 140
Carus, ſa cauſe dans la petite verole, 468
Cas où la ſaige eſt utile aux enfans, 541, 585
Caſtoreum mêlé avec les teſtacées diſſipe les convulſions, 557
Cataplaſmes pour faire ſupurer, ou pour ouvrir les bubons, 344
Décoctions pour laver les ulceres, 345
Cauſes externes d'une maladie doivent regler ſa cure, 264
Cauſus fiévre allumée par une quantité exceſſive de ſouphres exaltez avec ou ſans redoublement, 44, 45
Son caractere & ſes cauſes externes; explication; il eſt plus ordinaire aux jeunes gens & aux coleriques, 46, 47, 48
Cauteres garentiſſent quelquefois de la maladie épidémique, 318, 319
Cendre de crapaux calcinée utile dans la

ſuppreſſion d'urine , 260
Cendre de crapaux contre les frequentes envies d'uriner , 388
Cephalique pour corriger les narcotiques dans le délire , 162
Champignons mangez cauſes d'une fiévre cõtinue avec de preſsãs ſymptômes guérie promptemẽt par l'émetique, 262, 263
Changement de cordiaux pour combattre des levains morbifiques de differente nature , ou en differens ſujets , 332
Changement de fiévre continue aigue en intermitente chronique, eſt l'effet d'une mauvaiſe conduite , 64
Charbon , ſes caracteres , 346
Le ventricule entre les parties interieures y eſt principalement ſujet, ſon prognoſtic , 346 , 347
Choix des veines pour les ſaignées, utile en certains cas , 21
Choleramorbus demande des remedes qui calment , 95
Choleramorbus , ſes caracteres , 212
Ses cauſes, il eſt quelquefois excité pour avoir mangé des truſes , des champignons , bû trop de vin pur , &c. 212
Les urines noires ſont de triſtes ſignes, ſa cure conſiſte principalement à exciter de doux vomiſſemens quand le flux de vẽtre eſt trop grãd, ou biẽ à évacuer par en bas quãd le malade vomit beaucoup, 213, 214
Chyle trop ſubtil demande des acides, 387
Chyle vicié produit des puſtules , 374
Climats differens rendent les mêmes maladies plus ou moins pernicieuſes; l'Été eſt moins favorable pour les petites veroles à Montpellier , 488

Circonciſion ſuivie d'hémorragies, 585
Clyſteres à donner en ſuite de la ſaignée dans la petite verole, 490
Raiſon de leur utilité, & la maniere de les compoſer, 491
Clyſteres utiles dans les diſpoſitions malignes du ſang, 322
Coliques, leurs differences & leurs caracteres, 245, 246
Leurs cauſes, 247
Explication de leurs ſymptômes tirée de la ſtructure de la partie, 248
Leurs convenances dans les effets, 249
leur prognoſtic, 250, 251, leur cure, 252
Coliques, veilles, maux de côté, &c. leur cure dans la petite verole, 381
Colliquante, fiévre fondante qui dégenere en hectiſie, 51
Collyre pour les yeux ulcerez, 392
Coma, ſon origine dans la petite verole, 468
Conſeil d'Hippocrate ſur la purgation, 540
Conſtitution maligne de l'air cauſe des dyſenteries épidémiques, 236
Contorſion du col dans l'eſquinancie eſt mauvaiſe par la grande difficulté de reſpirer qu'elle cauſe, 167
Contrayerva, racine ſudorifique étant donnée dans de l'eau de chardon beni, 410
Convulſion ſuccedant à la fiévre eſt un mauvais ſigne, non la fiévre ſuccedant à la convulſion, 151
Coquillages, leurs bons effets contre les acides des enfans, 535
Cordiaux à donner aprés les émétiques dans les fiévres malignes, 320
Cordiaux à ordonner aux malades affoiblis & commen . 27

Cordiaux chauds à éviter en certain cas, 382
Et à employer en d'autres, 384
Cordiaux & opiats, leurs fâcheux effets chez les enfans, 543
Cordiaux plus chargez de parties volatiles, lorsqu'il y a de la malignité, 39
Cours de ventre violent, sa cure par les testacées, 576
Cours subit d'humeurs descendant de la tête par les jugulaires, dangereux dans plusieurs fiévres, 13
Crême formée sur diverses dissolutions de sels essentiels, 110
Crise dépendante de la cure, 544
C'est un dernier effort de la nature qui tend à chasser du corps par les voyes les plus commodes la matiere nuisible, 545
Croutes qui couvrent la peau dans la petite verole, leur cause, 478
Crystal mineral, son usage dans les maladies aigues, 232
Crystaux de tartre augmentent la vertu des purgatifs, 578
Cure d'une maladie qui procede d'une autre, doit aprocher de celle de cette autre, 82
Cure generale des ulceres de la petite verole, 394

D

DEcoction de figues & d'orge cõvient à une petite verole prête à paroître, 376
Décoction de tabac, sa préparation pour la pleurese,
Défaut de nourriture causé par des vers, sa cure, 581, 582
Déjections noirâtres causées par du sang croupi, ou par des sucs vitrioliques font toûjours apréhender, 229, 230

Déjections vertes avec treſſaillemens; formule des remedes qui guérirent le malade, attaqué de ces ſymptômes, 566, 567
Délire excité dans une fiévre, & continuant aprés la guériſon de cette fiévre qui fut arrêtée par l'émétique joint au purgatif, 436, 437, 438
Délires, leurs differences & leur guériſon en divers cas, 159
Délire ſuccedant à la léthargie eſt moins à craindre que la léthargie qui ſuccede au délire, 145
Demangeaiſon des mains & des pieds guérie par l'eau chaude où l'on tient longtems ces parties, 395
Dents qui percent, leurs ſymptômes; deux tems à obſerver ſur cette ſortie, 551
Inſtrument propre pour l'inciſion de la gencive, 552
Dérangement des ſaiſons eſt une des cauſes externes des fiévres épidemiques malignes, 298
Les exhalaiſons des lieux infectez en ſont une autre cauſe, 299
Deſcription des petites veroles; ce qui s'obſerve dans le changement des boutons qui y naiſſent, 446, 447
Deſpumation du ſang arrive une fois en la vie de la plûpart des hommes, 362
Déterſifs & déſiccatifs à employer pour les maux des oreilles dans la petite verole, 504
Diacode, ſon ſyrop bon dans les convulſions, 154
Diaphorétique pectoral pour les fiévres catharrales, 126
Diaphorétiques irritent les humeurs corrompues, en leur donnant plus de mouvement, 560

Diarrhée, en quoy elle consiste, 225
Diascordium, son usage dans les flux immoderez, 242
Diéte severe à observer dans les inflammations des parties internes, 87
Diéte trés attenuãte dans l'esquinancie està prescrite aussi-biẽ que les purgatifs pour éviter ou diminuer l'abscés, 169, 170
Differences du bubon venerien & du Charbon, 348, 349
Disposition des humeurs dans la petite verole, 449, 450
Le sang y est quelquefois dissout, & d'autre fois dessecché, 450, 451
Ses causes éloignées & occasiõnelles, 452
Disproportion entre les fiévres malignes & leurs symptomes qui le plus souvent sont beaucoup plus considerables que leurs causes, 297
Dispute des Medecins sur les précipitãs, 546
Les Purgatifs tiẽnent lieu de précipitãs, 547
Dissertatiõ nouvelle sur la petite verole, 443
Diurétiques puissans sont à éviter quand il y a des obstacles invincibles au passage de l'urine, 261
Dormir long-tems est bon dans les dispositions à l'hétisie, 115
Douleur de la partie à appaiser dans les inflammations, 89
Liniment excellent pour cet effet, 90
Douleur de poitrine, sa cause, 472
Dysenterie, sa définition, 226, 234
Dysurie à craindre dans les petites veroles, 258

E

EAU alexitere & testacées, heureusement employées dans une fiévre lente avec redoublement, 568

Eau pour laver la bouche dans les fiévres ardentes malignes, 418
Eau chaude pour laver les pieds dans le délire, 419
Eau pour ôter les cicatrices de la petite verole, 397
Eclegmes, leur préparation pour les fiévres catharrales, 135
Ecume à la bouche, signe fatal dans l'esquinancie, 168
Effets des acres salez, 453, 454
Effets des pustules qui percent, qui supurét, & qui se dessèchent, 475, 476, 477
Elodes, espece de causus où le malade se fond en sueurs, 51
Embaras de la respiration, sa cure, 580
Embrocation fortifiante, 81
Embrocations d'huiles atténuantes propres à la colique, 254
Embrocations propres aux hoquets fatigans, 201
Emétiques à mêler aux purgatifs quand on craint l'inflãmation de l'abdomen & que le sang ne fermente trop, auquel cas on usera d'une ptisâne rafraichissante, 39, 40
Emétiques à ordonner dans les coliques qui dépendent d'humeurs acres & gluantes dans les premieres voyes, 253
Emulsions & ptisannes rafraichissante préferables aux remedes chauds dans la petite verole; excepté le sel de Vipere, 492
Enfans nez avec la verole, les meres étant saines, 484
Enfans nez avec la fiévre quoique leurs meres se fussent toûjours bien portées, 485
Enflûre de la luette, sa cure par les absorbans, 579

Ephemere fiévre: ſes caracteres, ſes cauſes: elle eſt fréquente en Été & familiere chez les Orientaux, 2, 3
Son explication, & ſes prognoſtics, 3, 4, 5
Elle eſt ſouvent ſuivie de la ſinoque, lorſqu'elle vient d'indigeſtion, & dans des corps cacochymes, 5, 6
Sa cure demãde des remedes qui diſſolvẽt doucement le ſang, & qui purgent, 6, 7, 8
Epiale, fiévre où l'on ſe ſent du froid & du chaud en même tems dans toutes les parties du corps: comment elle eſt compoſée de fiévres intermittentes. 73, 74
Epine venteuſe, cauſe de cet abſcés, 398
Epiploon de mouton à appliquer dans la paſſion iliaque, 222
Epuiſement dans les malades interdit la ſaignée, & indique les cordiaux, 38
Erreur de Galien ſur l'abondance de l'eau qu'il preſcrit à ſes malades, 17
Eſprit de ſouphre fige moins le ſang, 97
Eſprit de vin diaphorétique pour pouſſer par la tranſpiration, 333
Sa préparation, 334
Eſprits de geniévre & de nitre dulcifié atténuent les matieres viſqueuſes, 68
Eſquinancie ou inflãmation du pharinx & du larinx, ſes caracteres & ſes cauſes, 162, 163
Son Explicatiõ & ſon prognoſtic, 164, 165
La déglutitiõ y eſt quelquefois plus empéchée que la reſpiration, d'autrefois c'eſt le contraire: l'inflãmation au fond du goſier ſe termine ſouvent en abſcés, 165, 166
Etat du malade ſe manifeſte par la lãgue, 554
Eternûment procuré pour faire finir le hoquet, 198

Ethiops mineral, ſes bons effets, & ſa meilleure préparation, 581, 582
Ethiſie, ſon origine dãs la petite verole, 489
Evacuations grandes conviennent au commencement des fiévres aigues, 153
Evacuations par les ſelles, ou par les ſueurs ſont des contrindications de la ſaignée, 39
Evacuations plus copieuſes aux jours impairs de la maladie, 273
Exanthêmes malins plus à craindre que les taches pourprées, 312

F

FEMMES groſſes ſujettes à l'avortement dans la petite verole, 483, 484
Fermentation augmentée par les cordiaux ſulphureux, 417
Fermentation du ſang, cauſe moins dangereuſe des taches pourprées que ſa diſſolution, 406, 407
Fermentation du ſang diminuée, indique les purgatifs pour l'évacuation de la matiere étérogêne ſéparée, 31
Fermentations naturelles à augmenter dans les fiévres malignes, 231
Feuilles d'or pour couvrir les yeux dans l'aplication des remedes qu'on y fait, 391
Fiévre aigue & continue avec difficulté de reſpirer, ſa cure, 563 Semblable fiévre changée en intermittente, 564
Fiévre ardente compriſe ſous le nom de cauſus, n'a pas un prognoſtic different des autres maladies aigues, 49
Fiévre ardente guérie par un lavement & un émetique donnés au commencement, & par des ſaignées ſuivies de ſudorifiques, 270, 271, 272
Fiévre de Hongrie, ſes caracteres & ſes

causes externes, 412, 413
Le pouls y est si fort élevé, le flux de ventre & les parotides y soulagent les malades, 414, 415
Fiévre de lait causée par l'affluence & par la filtration abondante du lait dans les mamelles, 136
Ce qu'elle a de singulier consiste dans sa cure par la sortie des vuidanges à entretenir, ou à procurer, 137, 138
Fiévre épidémique singuliere, diverses méthodes de la traiter, 550
Fiévres catharrales, leur caractere & leur cause, 120, 121
Elles redoublent le soir, 122
Elles sont plus dangereuses dans les corps cacochymes, 123
Les catharrales épidémiques demandent un prompt secours, 124
Leur longueur les fait dégenerer en phthisie, 125
Fiévres continues à redoublemés déreglez, sont des suites des fiévres intermittentes maltraitées : Elles sont difficiles à connoître & à guérir, 72, 73
Fiévres continues de deux sortes ; sçavoir, avec, ou sans redoublement, *pag.* 1, 2
Fiévres irrégulieres ou composées, 73
Fiévres lentes, espece de continue des moins violentes : ses caracteres, 98
La masse du sang y est souvent corrompue par des particules acres qui s'y insinuent de quelque abscés, 99
Ses causes & son explication, 100
Son prognostic : les purgatifs l'aigrissent, 101
Sa cure ; les épiceries y sont à éviter, 102

Fiévres malignes leur définition. 292
Elles ne sont pas toûjours pestilentielles & contagieuses, 293
Il y en a d'épidémiques, & de périodiques, 294
Leurs caracteres & leurs symptômes, 295, 296
Fistule lacrymale, son origine, 481, 482
Flux de ventre differens, leurs caracteres, leur cause, 225, 226
Fluxion sur les parties internes, moyen de la détourner, 389
Fœtus, comment il se nourrit, 459
Fomentations avec les aromats pour fortifier les malades, 337
Fonte du sang par des sels acres volatils est la principale cause des taches noires ou pourprées, 403
Formation de la petite verole & de la rougeole, 363, 364
Les accidens qui les précedent, 364, 365
Formules pour l'usage des acides, 26
Formules de juleps & d'émulsions pour les enfans, 533
Formules de medicamens à prescrire quand le froid l'emporte sur le chaud, & quand la chaleur interne est plus forte que le froid externe dans une fiévre, 60, 61
Formules d'émulsions pour la petite verole, 494
D'un julep dans la dysenterie, & d'un purgatif dans l'assoupissement pour la même maladie, 494, 495
Formules d'un emplâtre pour l'ombilic; & d'un syrop purgatif, 569
Foye enflammé dans sa partie cave ne manifeste point de tumeur au dehors, 197
Fréquen-

Fréquentes saignées engraissent. 57
Fricodes, fièvre ardente où l'on est attaqué de fréquens frissons, sans évacuation, 52
Frissons & chaleurs excités plusieurs fois par jour dans les premiers tems de la petite verole, 466
D'où procedent le trouble de l'esprit, & le mal de tête dans cette maladie, 467
Fumées propres à fortifier, ou à resserer les glandes de la base du crane, 131

G

GALIEN exposoit les hétiques au vent du Septentrion, 113
Gargarismes les plus convenables dans l'esquinancie, 172
Gayac, esquine & sassafras pour une ptisanne dans la remission de la fièvre, 68
Génération des corpuscules acres dans les fièvres lentes, 111
Génération de l'enfant dans l'ovaire de la mere, 460
Gilla vitrioli, émétique trop violent dans la dysenterie, 240
Graines qui retiennẽt les principes fermẽtatifs de la plãte doivent être défendues aux malades en qui le sang fermente trop, 18
Grandes évacuations au commencement soûtenues par des cordiaux abrégent la durée des fièvres, 290
Gruau, orgeats, amandes, &c. sont de bons alimens pour les hétiques, 114

H

HEMITRITE ou demie tierce, fièvre cõposée d'une intermittente & d'une cõ-

. tinue, 74, 75
Hemitrite périlleuſe guérie dans une femme groſſe par une ſaignée, un lavement acre & un émétique, 278, 279
Hémorragie arrêtée par un tampon mis par force à l'ouverture du vaiſſeau, 427, 428
Hémorragie ſuſpecte dans les taches pourprées, 406
Hétiſie, en quoi elle differe d'avec la fiévre lente, 107
Ses caracteres, ſes cauſes, 108, 109
Hirondelle & caſtor préparés pour en tirer une eau propre aux mouvemens convulſifs, 156
Hiſtoire de la maladie ordinaire de petits enfans, 520
Cauſes de cette maladie, & de leur toux ſuffoquante, 521
Homotone, fiévre dont la rigueur perſiſte 41
Hoquet & vomiſſement, caractere du Hoquet, ſes differentes cauſes, & ſon explication: Le diaphragme y entraine ſubitement l'œſophage en bas, 194, 195
Horrifique, fiévre avec friſſons ſans ſueur; ſes cauſes, ſes caracteres & ſes ſymptômes trés-mauvais, 52
Que cette fiévre eſt la ſuite des fiévres catharales, ou du déreglement des ſaiſons, 75, 76
Explication de ſes ſymptômes, 77
Son prognoſtic, & ſa cure qui demande à peu prés le même régime que celle de la tierce bâtarde, 78, 79
L'émétique y convient: Formule d'un bon purgatif, 79, 80
Précautiõ ſur la ſaignée en cette occaſiõ, 81

Huile d'œuf battue avec un peu de ceruſe propre à frotter les puſtules veroliques, 39, 40
Huiles diſtillées des végétaux dans toutes les fiévres malignes, 335
Hydrocephales ſans aſſoupiſſement, 142
Hypocondres gonflés, mais ſigne dans la paſſion iliaque, 221
Hypopyum, ſa cauſe & ſa cure dans la petite verole, 473

J

JCTERICIE ou jauniſſe vient ſouvent de la colique 251
Jeuneſſe plus ſujette aux fiévres hétiques,
Inconveniens du mauvais lait de la nourrice, & des vapeurs auſquelles elle ſera ſujette, 517, 518
Indices de matieres étrangeres déterminent aux purgatifs, 58
Choix de ces remedes, 59
Infirmitez incurables ſuivent ſouvent les petites veroles, 449
Inflammation du foye cauſant le Hoquet, ſes ſignes, 196
Inflammation du ventricule, ſes ſignes & ſes cauſes, 206, 207
Son prognoſtic & ſa cure, 208
Intemperie & inconſtance de l'air diſpoſe les enfans à la fiévre, 516
Joel, compoſition de ſa poudre, 381
Jour de relâche dans les maladies propre à donner l'émétique, 291
Jugement incertain ſur les flux de ventre, les ſueurs & les urines dans les fiévres malignes, 313, 314

Jugulaire externe communiquant avec les sinus de la dure mere par la jugulaire interne doit être ouverte dans les affections soporeuses, 146
Julep perlé, sa préparation, 533

L

LAIT à prescrire pour le regime dans les fiévres lentes, 105
Langue brûlée sans soif dans un malade est un signe de fiévre pourpreuse, 402
Lavemens anodins & émolliens à donner d'abord dans les coliques, 252
Lavemens émolliens propres à l'inflammation du ventricule, 209
Lavemens émoliens, leur usage dans l'inflamation des intestins, 223
Lavemens, leur usage avantageux contre la pratique de *Sydenham* 28, 29
Lépreux confondus avec les verolez, 445
Létargie, ses plus tristes signes, 145. 146
Sa cure, 146 147
Son caractere, 139
Levains irritans dans les maladies aiguës y causent des diarrées, 227
Leucoma ou taches blanches dans l'œil, leur origine, 480
Liniment pour faire suer, 410, 411
Lin, son huile excellente pour l'expectoration, 191
Liqueurs caustiques & rongeantes à évacuer dans les dysenteries, le moyen d'y réussir, 238, 239
Looocs pour détourner les fluxions, 389, 390
Lotions des pieds avec frictions convenant aux phrénétiques, 160

Lubricité des femmes groſſes énerve ſouvent leur fruit, 515
Lymphe viciée cauſe les phtiſies les plus incurables, 286
Lypirias, fiévres où les parties exterieures gêlent, & les interieures brûlent, ſon explication. 50

M

MALADIES aigues des petits Enfans, 509
Maniere de fortifier le Malade aprés la purgation, 421, 422
Manne & caſſe dans le petit lait pour les hétiques, & les phthiſiques, 116
Marques blanches ſont un bon ſigne dans un charbon extérieur, & les marques jaunes ou rouges au contraire, 347
Marques d'une dyſenterie dangereuſe, 237
Maſtic dans une ptiſanne eſt un bon aſtringent, 234
Matieres acres des premieres voyes doivent être purgées par les émétiques, 416
Matieres étérogênes dans les premieres voyes, indiquent les émétiques, ou les autres purgatifs, 95
Matiere morbifique, acide, émouſſée & chaſſée par l'uſage des coquillages, 558
Maux veneriens peu connus des Anciens: ces maux viennent des lieux mêmes d'où nous avons tiré leurs remedes, 445, 446
Médicamens chauds pervertiſſent ſouvent les fonctions naturelles, 561
Médicamens émético-cathartiques bons pour vuider les premieres voyes, 41
Médicamens épaiſſiſſans à éviter dans les

rhumes avec fiévre, 277
Médicamens simples & composez propres aux enfans, 530
Formules de ces médicamens, 531, 532
Mélange des purgatifs & des cordiaux en certains cas, 335
Mélons mangez causes d'une fiévre dangereuse pour n'avoir pas été traitée d'abord par les émétiques, 264, 265
Mercure doux, son mélange avec d'autres drogues, pour les fiévres cathartales, 129
Miel violat rafraichissant, & bon dans les fiévres où il y a excés de chaleur, 20
Mochliques qui font vomir ordonnez par *Hippocrate* dans les pleuresies hypochondriaques, 185
Mouvemens convulsifs, en quelle occasion ils sont à craindre, 152
Mouvemens convulsifs dans la petite verole, 470
Mouvemens longs & rudes corrompent les humeurs, 302

N

NArcotiques à mêler aux diaphorétiques dans les extrêmes foiblesses, 233
Narcotiques conviennent dans la vigueur de la maladie, ainsi que sur la fin, 269
Narcotiques non contraires aux purgations, 385
Narcotiques soulagent dans la phthisie, 118
Narcotiques sous la forme de julep dans la fiévre fondante où les sueurs abbatent, 62
Narcotiques temperans les acides dont on doit user dans une grande dissolution, 330

Neceſſité de l'uſage du baume du Perou, & de la terebentine dans l'hétiſie, ou il y a ulcere interne, 117

O

OBSERVATION de la conſiſtance du ſang pour tirer des indications, 128
Obſervations ſur la méthode de traiter les enfans par les teſtacées, 562
Occaſion pour ordonner les cordiaux dans la petite verole, 379
Odeur de violette communiquée à l'urine par l'uſage de la therebentine, 462
Oeuf deſcendant dans la matrice par la contraction de la trompe, 461
Onguent réſomptif à mettre ſur le côté douloureux dans la pleuréſie, 192
Opiate à donner dans l'intermiſſion ou dans la rémiſſion de la fiévre & des douleurs, 245
Opium à mêler dans les emplâtres que l'on applique ſur la tête pour fortifier, 135
Opium ſe corrige par les acides, 149
Ordre renverſé du mouvement des fibres de l'eſtomac, 219
Orgaſme où il faut purger ſur le champ, 87
Ou donner des lavemens les premiers jours, 88
Origine des petites veroles, 443, 444
Elles étoient inconnues aux Anciens : elles ont commencé à paroître en Arabie, & ont paſſées des Européens, qui la reçûrent des Arabes, dans l'Amérique, 444, 445

P

POEDARTRACACE abſcés malins des jointures, ainſi nommés par *Severin*, leur cauſe & leur cure, 398
Pareirabrava, racine excellente pour la colique néphrétique, 255
Parotide rentrée ſans danger, 432
Parotides, leur caractere; elles ſont moins à craindre que le bubon & que le charbon. Il eſt bon de les percer dès le commencement, on doit relâcher les fibres par des fomentations émollientes, 352, 353
Cas où les diaphorétiques ſont à employer, 354
Parotides tuméfiées triſtes marques dans les convulſions d'inteſtins, 221
Parties internes ſouvent attaquées de puſtules dans la petite verole, 371
Paſſion iliaque, ſes caracteres, 217
Les boyaux y ſont quelquefois enflammez, & rentrét les uns dans les autres, 218
Paſſions violentes portent le poiſon dans le ſang, 302, 303
Paupieres ſe peuvent guerir par un collyre, 498
Penote, ſa pratique dans les convulſions, 155
Perce mouſſe, plante antipleuretique, éprouvée par M. Rongeard Medecin, 140
Peripneumoninie, cauſée par le venin verolique, 482
Peripneumonie, & pleuréſie, explication de leurs accidens qui dependent d'un épaiſſiſſement exceſſif du ſang ou de la lymphe, 177, 178
Pourquoy ces humeurs ſont plûtôt rete-

nues dans la plévre que dans le péritoine, ou ailleurs; & pourquoy les pleurétiques ne reſſentent pas de douleurs aux parties exterieures, 179, 180
Leurs cauſes & leur pronoſtic. La peripneumonie, eſt plus dangereuſe que la pleuréſie, 181
Leur cure, 184
Petites hémorragies, ſont des ſignes ſalutaires dans une petite verole cõmençante, 368
Petite verole & rougeole, leurs préſages les plus ſurs, 355, 356
Differéces de ces deux maladies, 356, 357
Leur prognoſtic en biẽ ou en mal, 357, 358
Caractere de la petite verole, 359
Caractere de la rougeole, 360
Cauſe de ces maladies, 361
Leur cure, 376
Petit lait & eau de poulet émulſionnée mal employez dans une fiévre aigue, 439, 440
Phrénéſie, ſon caractere, ſon explication, 157
Son prognoſtic & ſa cure, 158, 159
Phrénéſie ſouvent produite dans une petite verole, 464
Phthiſie, n'eſt que palliée par l'uſage de la conſerve de roſes, 106
Phtiſie ſcrofuleuſe demande les apéritifs & les attenuans, & devient trés-dangereuſe par l'uſage des fruits & des autres alimens viſqueux & froids, 284, 285
Pituite corrompue cauſe des fiévres quotidiennes ſelon les Anciens, 66.
Plantes vertes ſe corrompant dans un lieu chaud montrent que leurs ſucs diſpoſent à la fiévre, 40, 41
Pleureſie accompagnée de pourpre, heureuſement traitée par la ſaigée, & par la

réïteration du tartre ſtibié, 434, 435
Pleuréſie & peripneumonie, leurs caracteres, 175, 176
Pleuréſies & peripneumonies épidémiques, & malignes, raiſon de leur difference d'avec les autres, les divers traitemens de celles-cy & de celles-là, précautions ſur la purgation & ſur la ſaignée, 185 186
Pleuréſie traitée par les ſaignées, les lavemens, & les potions cordiales ſuivies de purgatifs, & guerie par un empyême qui perça au dehors 280, 281, 282
Pleurétiques vomiſſant dés le commencement ont coûtume de guérir, 182
Poiſons coagulans font le deſordre, par des parties nitreuſes arſenicales, 308
Pommades contre les marques des puſtules de la petite verole, 499
Pomade pour la langue noire & brulée des fiévreux, 63
Potion à ordonner dans les affections ſoporeuſes, 148
Potion à prendre dans les fiévres malignes, ou peſtilentielles 328
Potion cordiale & narcotique pour les grandes foibleſſes, 28
Potion pour appaiſer le hoquet & le vomiſſement, qui ſe gueriſſent auſſi par des potions carminatives, 200
Potions pacifiques, pour les inflammations des viſceres du bas ventre, 224
Poudre abſorbantes de bon uſage, contre les mouvemens convulſifs des petits enfans, 559
Poudres abſorbantes pour diſſoudre les humeurs trop tenaces. 210
Pouls tantôt égal, & d'autres fois inégal,

dans les fiévres malignes, 311
Pouls très frequēt ordinaire aux enfans, 512
Pourpre dissipé par les émetiques, & par l'usage frequent des eaux cordiales, 429, 430
Précautions pour l'usage du laict dans la phthisie, & dans l'hetisie, 119
Précautions sur l'usage des purgatifs dans les quotidiennes, 67
Précipitans à employer aux jours de redoublemens, 59
Précipitans & absorbans utiles dans les violentes fermentations du sang, 42
Précipitans & diaphoretiques d'un bon usage contre l'acreté des humeurs, & des levains, 241
Précipitans tirés de l'Antimoine, bons pour embarasser les acres, & les acides, 329
Préfages de la peste, 309, 310
Préfages sur le pourpre à venir, 401
Préservatifs de la petite verole, difficiles à trouver, 375
Un des meilleurs est le Mercure doux joint à d'autres purgatifs, 376
Préservation des fiévres malignes 215
Par la purification de l'air au moyen feux, & par l'usage du bon vin, 316
Par le vinaigre distilé avec la theriaque, 317
Principes extraits du sang, par la chymie, 455, 456
Pronostic à tirer des matieres que le malade rend par les selles, 228
Pronostic des maladies de l'enfance, 526
Saisons favorables à leur cure, 527
Gueriſons de ces maladies par les remedes les plus doux, 528

Pronoſtic des petites veroles, 485
Taches noires ou livides, ou qui occupent les parties intérieures, ſont à craindre, 486
Si la peau eſt couverte de croutes épaiſſes, le danger eſt grand, 487
Ptiſanne pour la petite verole; 496
Purgatifs conſeillés dans les inflammations des viſceres, par les plus fameux Autheurs, 93
Purgatifs fondans conviennent dans les coliques, qui precédent de vers, 253, 254
Purgatifs propres aux enfans, 536
Compoſition d'un emplâtre purgatif, 537
Avis ſur la purgation des enfans, 538, 539
Purgatifs qui détruiſent l'acide, conviennent aux enfans malades, 529
Purgatifs qui diminuent le fermétation, tels que le ſel Végétal, le Polychreſte &c. 23
Puſtules de petites veroles renduës pernicieuſes par les rafraichiſſans & par les ſaignées, 432, 433
Puſtules veroliques, leurs differences, 448
Puſtules veroliques ſe forment, ſe meuriſſent, & ſe deſſéchent en pareil nombre de jours, 369

Q

QUALITE's occultes ont toûjours pour cauſe, une diſpoſition mécanique des parties, 307
Qualités ſecondes à obſerver dans la cure de toutes ſortes de maladies, 525
Quantité peu abondante d'humeurs ſuper-

fluës,& de liqueur chileuſe dans le ſang des femmes qui travaillent, les exemte de la fiévre de laict, 137
Quarte continuë,ſon Caractere, & ſes cauſes externes 69, 70
Elle dépend d'acides fixes & groſſiers,70.
Elle eſt rare,difficile à guérir,& quelque fois ſuivie de la fiévre hectique, 70,71
Son pronoſtic:ſa guériſon eſt principalement procurée par les aperitifs tirés du Mars & mêlés aux antiſcorbutiques,71,72
Quercetan uſoit de Sublimé d'Arſenic corrigé avec le vinaigre pour purger fortement, 336
Quinquina en opiate, à prendre dans les intervalles des redoublemens, 49
Quotidienne, continuë,ſes caracteres & ſes cauſes, 64, 65
Son pronoſtic & ſa cure, 65, 66
Quotidienne continuë, traitée par le Tartre ſtibié & la Manne,287,& guérie par de doux purgatifs répétés,& par les cordiaux & les abſorbans, 288, 289

R

RACHITHIS,& tumeurs écrouelleuſes dãs les enfans, l'origine de ces maux,522
Rafraichiſſans quelques fois utiles dans les fiévres catharrales, 134
Raiſins ſecs,jujubes &c. propres à compoſer les ptiſannes dans les fiévres catharrales, 136
Ramoliſſans & mitigeans à préferer pour les maladies de l'enfance, 555
Réflexions ſur l'uſage des Alexifarmaques, 547, 548

Réfutations de ceux qui disent que la saignée rend la bile plus ardente, 56
Régime des convalescens dans les synoques, pour les foiblesses universelles, ou pour les enflûres de jambes, 33, 34
Régime de vivre humectant & peu nourrissant, bon aux malades trés-aigues, 53
Remedes adoucissans & absorbans, fortifians & narcotiques sont à ordonner dans le Cholera-morbus, où l'irritation est curable, 215
Remédes plus doux & plus moderés dans la rougeole & dans les pustules aqueuses, que dans la petite verole, 506
Renouvellement des cris suspendus est d'un bon augure dans les enfans, 524
Repercussifs défendus dans les pustules veroliques du visage, 393
Repétition de la saignée dans la petite verole, 380
Respiration froide, mauvais signe dans un malade, 314
Respiration inégale & tardive est mauvaise dans les maladies assoupissantes, 144
Reste de la petite verole & leur cure, 502, 503
Rétention des mois, ses effets, 459
Rhubarbe, la préference qu'on en doit faire pour purger des constitutions affoiblies, 538
Rhubarbe, sel végéral, & manne pour purger doucement dans le Cholera-morbus, 216
Rhume avec fiévre, sueurs & cours de ventre s'augmente fort par les saignées, & par de violens purgatifs, 274, 275, 276
Rougeole, ses marques essentielles, 360

Ses causes, 361
Sa cure, 376
Rougeur, & chaleur du visage dans la petite verole, leur cause, 471
Rougeur introduite par les sels volatils, ainsi que par les acides. 404

S

SAchet de plantes aromatiques à apliquer dans l'inflamation du ventricule, 216
Saignée dissipant quelquefois le hoquet, 199
Saignée les cas où elle est utile, 20, 21
Saignée, purgation. émetique, à prescrire pour préparer la sortie des pustules, 377, 378
Saignées à réïterer dés le commencement des pleurésies, 187
Saignées profitables ou nuisibles en differens cas des fiévres malignes, 323, 324
Salivation accompagnant les petites veroles continues ou ramassées, 372
Sa cause & ses utilitez, 373
Salivation suprimée à guérir par l'émétique, 396
Sang dépouillé de lymphe dans des visceres reçoit en sortant de ces mêmes organes des serositez qui la réparent. 493
Sang tantôt coagulé, tantôt dissout dans les fiévres malignes, 394
Signes pour reconnoître ces differens états du sang, 304, 305
Séjour du sang sous la cuticule, ses diverses causes, 405
Sel volatil de l'Abbé *Rousseau* tiré des chairs de la vipete fermentés avec l'hydromel, 412

Sels acres volatils à corriger par le mélange des acides, 19
Semence virile passe dans le sang de la femme pour féconder les œufs, 461, 462
Serpolet, son jus mêlé avec l'eau de chardon beni pour la pleurésie, 189
Shorbet, boisson froide dont usent les Medecins Turcs dans les fiévres malignes,
Sidobre Médecin de Montpellier auteur d'un Traité Latin sur la petite verole, dont on donne icy la Traduct'on, 443, 444, &c.
Siéges des dysenteries, à bien distinguer, 253
Signes bons, & signes mauvais de la petite verole & de la rougeole, 366, 367
Signes mixtes qui marquent d'un côté la coagulation du sang, & de l'autre sa dissolution, 306
Sobrieté recommandée dans les fiévres catharrales, 127
Sortie des pustules à moderer par les narcotiques, 386
Sortie d'un ver met quelquefois fin à plusieurs symptômes, 570
Souphre vif propre à absorber les acides par ses parties rameuses, 534
Staphyloma, la définition & sa cause, 480
Sa cure, 503
Sternuatoires détournent l'humeur surabondante du dedans de la tête, 132
Strangurie, symptôme pernicieux dans les maladies aiguës, 258, 259
Suc de pouliot, son usage, 534
Suc salivaire épaissi, sa cause, 474
Suc des plantes non fermenté excitent trop de fermentation, 40
Sudorifiques pour la pleurésie: l'on ne doit plus retourner aprés leur usage à la sai-

gnée, 188
Sudorifiques temperés à préferer, 549
Sueur *Angloise*, sa description & sa cure par les abscorbans, & par les sudorifiques & les boissons chaudes, 421, 422
Sueurs fondantes à temperer par des acides, 339
Sumac, sa décoction pour les narines attaquées de pustules, 393
Superpurgations causes fréquentes du hoquet, 202
Supression d'urine prouvant d'inflammatiõ au col de la vessie, ses signes, 256, 257
Comment on s'aperçoit que la cause de ce mal est une obstruction formée par un corps étranger, 258
Sa cure, 259
Supuratifs du charbon les plus convenables & les plus certains, 350
En quel cas on les doit méler, aux cordiaux, 351
Usages des scarifications, du béfoard mineral, du diaphoretique d'antimoine dans cette sorte de mal, 351, 352
Sur les Maladies aigues diverses Observations & Reflexions,
Premiere Observation, d'une fiévre maligne guérie par l'usage alternatif des purgatifs, & des cordiaux, 423, 424, 425
Seconde Observation d'une fiévre pourpreuse guérie par le vomissement & les sudorifiques, 426, 427
Sydenham, son erreur dans l'usage des acides, pour fortifier les fermentations, 30 & sur la saignée dans les maladies contagieuses, 373
Symptomatiques, fiévres toûjours accõpa-

gnées d'autres maladies, 83
Leurs principaux caracteres, les jours critiques y sont de nulle consideration, 84
Causes & explication, pronostic, & cure, 85, 86, 87
Symptômes de la petite verole, leur explication, 463, 464, 465
Symptômes extraordinaires guéris par le mercure doux & les fleurs de souphre, 572, 573
Symptômes perilleux de la petite verole; 372
Symptômes principaux des fiévres continues aigues, 138
Syncopale, fiévre accompagnée de foiblesses, 52, décoction déterſive avec l'orge & le syrop rosat y convient, 54, aussi-bien que la préparation d'antimoine, aprés la saignée, 55
Synoque putride causée par des chagrins & des fatigues, & guerie par la saignée, par la purgation & par une boisson abondante, 266, 267, 268
Synoque putride, ses caracteres & ses causes, 34, 35
Explication des symptômes, de la chaleur acre de la peau, de la secheresse de la langue, de la soif, de la rougeur de l'urine, 35, 36 son prognostic, & sa cure aprochante de celle de la simple, 36, 37
Synoque, son caractere, il y a plus d'alteration, que dans l'éphemere: ses divisions mal fondées chez les Auteurs, 8, 9, 10
Explication de ses symptômes; elle attaque souvent à la fin du printems, 11, 12
Son prognostic; elle est sujette à des changemens notables, & à un catharre, 13

T

TAches noires ou livides plus à craindre que les rouges, 408
Taches pourprées moyen de les distinguer des morsures de puces, 399 Leur difference d'avec les taches des scorbutiques, des ictériques, &c. 400, 401
Taches pourprées ne sont pas toûjours des signes patognomoniques de la fiévre maligne, 293
Taches rouges ou rougeole volante, sans danger, 360
Tapsus barbatus bon pour fomenter l'abdomen dans les dysenteries, 244
Tartre émetique à mêler dans une infusion laxative pour les Létargiques, 147
Tartre Stibié bon vomitif pour la colique néphretique, à laquelle convient pareillement la poudre de cloportes, ou d'écorce de racine de chausse trape, 255
Tartre Stibié comparé à l'ypécacuanha pour les dysenteries, 240
Temperamens forts durent moins que de foibles constitutions plus moderées, 517
Temperamens vigoureux doivent être rétablis non par des remedes qui diminuent les forces: mais par ceux qui animant les humeurs excitent des mouvemens ordonnez & dans les humeurs & dans les fibres, 441, 442
Tems des purgatifs déterminé par les saisons, 32
Tems humides, alimens corrompus, mouvemens extraordinaires sont des causes externes de la petite verole & de la rou-

geole, 361
Térébentine dissoute dans un jaune d'œuf pour guérir un ulcere sordide dans les intestins, 242
Testacées, leur utilité, & ce qu'on doit entendre sous ce nom, 542
Tetanus, espece de convulsion, 151
Toiles d'araignées dans les urines des hétiques, 109
Tortue en syrop pour la fin des fiévres colliquantes, 62
Toux accompagnant une fiévre aigue, sa cure par les coquillages, 565
Toux à traiter avec l'huile d'amandes douces & le sucre candi, 338
Toux réïterée dans la petite verole, 473
Traitement des maux du dedans de la bouche dans la petite verole, 497
Tranchées avec aphthes, leur cure, 514
Préparation d'un syrop qui y fut employé, 575
Tranchées, leur cause & leur suite dans les enfans, 522, 523
Transmission des mauvais levains se fait mécaniquement, 362, 363
Transmission du levain de la petite verole, 458
Elle ne se fait pas par le sang menstruel qui passe dans le fœtus que nourrit un suc laiteux, 459
Transmutation de la pleurésie ou de la péripneumonie en empyéme, ses causes, 183 184
Trochisques de *Gondon*, contre les ulceres des reins, 391
Tumeur dure & schirreuse enflamée à la trachée-artere proche le larynx a été

cauſe d'une eſquinancie, 165, 166
Tumeur exterieure du col eſt un bon ſigne dans l'eſquinancie, 166
Tumeurs aqueuſes ou veroles volantes ſupurent ou ſe diſſipent d'elles-mêmes ſans danger, 360, 361
Turcs, leur pratique ſur les maladies aigues, 548, 549

V

VEAU & bœuf bons pour les alimens dans l'hétiſie à cauſe de leurs parties gluantes, 115
Venin peſtilentiel diminue les fermentations naturelles des humeurs, 303
Venins volatils, leurs effets, 309
Ventouſes peu utiles dans les fiévres malignes, 326
Vertu des teſtacées cõſervée juſqu'à la ſource du mal pour lequel on les employe, 556
Veſicatoires, pour rechauffer les parties externes dans la fiévre *fricodes*, 62
Veſicatoires, précautions pour leur uſage, 326, 327
Veſicatoires propres dans l'aſſoupiſſement, 383
Veſicules blanches & remplies d'eau diſperſées par tout le corps, particulieres aux enfans, leur cure par la ſaignée, 507, 508
Vice des parens cõtracté par les enfans, 462
Comment les mauvais levains ſeminaux rendent les maladies héreditaires, 463
Vie déréglée de la mere eſt la principale des cauſes préparantes des maladies de ſon enfant, 514
Vin pris plus abondãment dans le pourpre

que dans les autres fiévres malignes, 404
Ulceres ont souvent guéri des fiévres malignes, 327
Vomissemens & tranchées, leur cure dans un jeune sujet, 571
Vomissement plus seur que la purgation par les selles dans la pleurésie, 283
Vomissement son caractere & ses causes, 203, 204
Il est quelquefois produit par des mouvemens spasmodiques de nerfs qui communiquent avec ceux de l'estomac, ou par une obstruction du pilore, 205, 206
Vomitifs bons quand l'abscés est renfermé dans les poumons, 193
Vomitifs legers avec le tartre émétique indiquez en diverses circonstances, 22
Urines sanglantes à craindre dans les petites veroles,
Usage du lait dans la petite verole, 500 501
Utilité des flux de ventre, 385
Vvierus, son observation contraire à la saignée dans un catharre épidémique, 325 326

Y

YEBLES leur décoction bonne pour appaiser les douleurs des parties affligées dans les catharres, 133
Yeux d'écrevices, bêzoard mineral, &c. bons absorbans dans les fiévres catharrales, 130
Yeux d'écrevices préparez avec le sel de tartre à préserire dans une coagulation du sang, 331
Ypecacuana, ses effets imitez par le tartre

ſtibié pris dans une potion cordiale, pour la dyſenterie, 94
Yvoire & corne de cerf cerrectifs des levains, 332
Yvrognerie cauſe des affections aſſoupiſſantes peu dangereuſes, 114

Z

ZACUTUS LUSITANUS conſeille les cauſtiques comme l'arſenic dans les lavemens déterſifs : précautions ſur cette pratique, 243
La remarque de cet Auteur ſur les crachats dans la pleuréſie, 186
Zechius, ſon obſervation ſur le filet coupé, 16
Zechius, *Tulpius* & *Piſon* attribuent à l'inflammation du poumon les ſymptômes de la pleuréſie, 176
Zédoaire, dictame, ſcordium, camphre, &c. excellens cordiaux dans les fiévres malignes, 330

FIN.